LA VOIE DE L'OCCULTISTE

—

SECTION II

—

Commentaires sur "LA VOIX DU SILENCE"

Par Annie. BESANT (1847-1933)
et Charles Webster LEADBEATER (1854-1934) — 1926

Traduit de l'anglais

Original : Éditions Adyar — 1927

—

Droits : domaine public

—

Édition numérique finalisée par GIROLLE (www.girolle.org) — 2014

Remerciements à tous ceux qui ont contribué
aux différentes étapes de ce travail

NOTE DE L'ÉDITEUR NUMÉRIQUE

L'éditeur numérique a fait les choix suivants quant aux livres publiés :

- Seul le contenu du livre à proprement parler a été conservé, supprimant toutes les informations en début ou en fin de livre spécifiques à l'édition de l'époque et aux ouvrages du même auteur.
- Le sommaire de l'édition papier originale a été supprimé sauf dans certains ouvrages où le sommaire, sous forme de liens hypertextes renvoyant au chapitre concerné, est thématique – sommaire rappelé en tête de chapitre.
- Certaines notes de bas de page ont été supprimées ou adaptées, car renvoyant à des informations désuètes ou inutiles.
- L'orthographe traditionnelle ou de l'époque a été remplacée par l'orthographe rectifiée de 1990 validée par l'académie française.

LIVRE

FRAGMENT I

—

LA VOIX DU SILENCE

[9]

CHAPITRE PREMIER

—

LA PRÉFACE

CWL – Même au point de vue superficiel et entièrement physique, *La Voix du Silence* [1] est l'un des ouvrages les plus remarquables de notre littérature théosophique, – que nous considérions son contenu, son style ou son origine ; lui donnons-nous une étude plus attentive et avons-nous recours à l'investigation clairvoyante, notre admiration reste la même. Nous ne commettons pas l'erreur d'y voir un texte sacré, dont il faut accepter aveuglément chaque mot. Rien de semblable, car – nous le constaterons tout à l'heure – diverses erreurs et méprises secondaires s'y sont glissées. Par contre, toute personne qui pour cette raison considèrerait l'ouvrage comme indigne de confiance et mal composé, commettrait une erreur moins excusable encore.

M^me^ Blavatsky était toujours très disposée à reconnaitre et même à souligner le fait que dans toutes ses œuvres se rencontrent des inexactitudes. Dans les premiers temps, quand nous y trouvions telle improbabilité manifeste, nous la mettions assez naturellement de côté, avec respect, pensant que c'était là une de ces inexactitudes. Une étude plus approfondie nous ayant prouvé que, dans un nombre de cas surprenant, M^me^ Blavatsky avait en somme raison, nous apprîmes bientôt, l'expérience aidant, à nous montrer beaucoup plus prudents sur ce point et à nous fier à ses connaissances extraordinairement étendues et complètes dans les sujets les plus divers et les plus ignorés. Il n'y a pas lieu cependant de soupçonner dans une évidente faute d'impression un sens caché, comme l'ont fait certains étudiants trop crédules. N'hésitons pas à reconnaitre que la profonde

---

[1] *La Voix du Silence*, fragments choisis du *Livre des préceptes d'or, à l'usage journalier des lanous (disciples)*, traduit et annoté par Helena Petrovna Blavatsky. Traduit de l'anglais par Amaravella, Paris, 1899. (NDT)

érudition de notre grande fondatrice en matière d'occultisme, **[10]** ne l'empêchait pas d'écrire incorrectement un mot tibétain ou même de se servir mal à propos d'un terme anglais.

Dans sa préface, elle nous parle de l'origine du livre. Ces éclaircissements furent tout d'abord assez difficiles à accepter, mais des investigations récentes les rendent beaucoup plus compréhensibles. On a souvent donné à ses paroles un sens dépassant sa propre pensée ; d'où les affirmations extravagantes qui lui sont prêtées, mais en réunissant tous les éléments d'appréciation, on verra que ces reproches étaient sans fondement.

Elle nous dit :

> **Les pages suivantes sont extraites du *Livre des préceptes d'or*, un des ouvrages que l'on met, en Orient, entre les mains des étudiants du mysticisme. Leur connaissance est obligatoire dans l'école dont les doctrines sont acceptées par nombre de théosophes. Sachant par cœur beaucoup de ces préceptes, il m'a été assez facile de les traduire.**

Et plus loin :

> **L'ouvrage d'après lequel je traduis fait partie de la série où ont été prises aussi les stances du *Livre de Dzyan* qui servent de base à *La Doctrine secrète*.**

Elle dit encore :

> ***Le Livre des Préceptes d'or*… contient environ quatre-vingt-dix petits traités distincts.**

Tout d'abord, notre interprétation dépassant la pensée de M^me^ Blavatsky, nous crûmes que cet ouvrage était mis, en Orient, entre les mains de tous les étudiants et que l'école "où leur connaissance est obligatoire" était l'école même de la Grande Confrérie Blanche. Aussi, ayant rencontré des occultistes avancés qui n'avaient jamais entendu parler du *Livre des Préceptes d'or*, fûmes-nous très surpris et assez disposés à les regarder de travers et à nous demander sérieusement si vraiment ils avaient pris la bonne voie ; mais depuis lors, nous avons appris bien des choses, entre autres un peu plus de perspective que nous n'en savions au début.

Mieux informés également en ce qui concerne *les Stances de Dzyan*, plus nous devenaient familiers leur texte et leur caractère unique, plus il était évident que, ni *La Voix du Silence*, ni aucun autre ouvrage ne pouvaient avoir en réalité la même origine.

Le manuscrit original du *Livre de Dzyan* est entre les mains du Chef auguste de la Hiérarchie Occulte et nul ne l'a vu. Personne ne sait son âge, mais on croit que la première partie (c'est-à-dire les six premières stances) remonte **[11]** à une époque antérieure à notre monde ; on croit même que ce n'est pas une histoire, mais une série d'instructions – plutôt une formule de création qu'un récit de la création. Il en est conservé une copie dans le musée de la Confrérie, la même copie (probablement le plus ancien livre de notre planète) vue par M^me^ Blavatsky et par plusieurs de ses disciples, si remarquablement décrite par elle dans *La Doctrine Secrète*. Cependant, le livre présente certaines particularités dont elle ne parle pas. Les pages semblent très fortement magnétisées, car il suffit d'en prendre une en main pour voir passer sous nos veux les événements qu'elle relate ; en même temps, l'observateur entend comme une description rythmique de ces événements, et cela dans son propre langage, autant du moins que ce langage est capable d'exprimer les idées de l'auteur. Le texte ne contient aucun mot mais seulement des symboles.

En possession de tous ces renseignements, nous ne pourrions apprendre sans surprise qu'un autre ouvrage eut la même origine que les Stances sacrées et notre premier mouvement fut de croire à une erreur étrange. Cette extraordinaire contradiction nous incita même, tout d'abord, à découvrir l'auteur réel du *Livre des Préceptes d'or* ; cela fait, tout s'expliqua très simplement.

Les différentes biographies de M^me^ Blavatsky nous apprennent qu'elle fit au Tibet un séjour de trois ans et qu'une autre fois elle essaya, sans y réussir, à pénétrer dans cette région interdite. Dans l'un ou l'autre de ces voyages, elle semble avoir assez longtemps habité dans les Himalayas un monastère alors dirigé par un élève du Maitre Morya. Cette localité doit, il me semble, se trouver au Népal plutôt qu'au Tibet, mais il est difficile d'en être certain. Là, M^me^ Blavatsky se livra très assidument à l'étude et acquit un développement psychique considérable ; à cette époque de sa vie, elle apprit par cœur les différents traités dont elle fait mention dans sa préface. Les étudiants de ce monastère particulier sont tenus de les apprendre et ce livre contenant ces fragments y est regardé comme extrêmement précieux et sacré.

Ce monastère est fort ancien : il eut pour fondateur, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, le grand prédicateur et réformateur du Bouddhisme généralement connu sous **[12]** le nom d'Aryasanga. On assure que l'édifice existait déjà deux ou trois siècles avant lui ; quoi qu'il en soit, l'histoire du monastère, en ce qui nous concerne, commence avec le séjour temporaire qu'y fit Aryasanga. C'était un homme dont la puissance et la science étaient grandes, déjà très avancé dans la Voie de la Sainteté. Dans une vie précédente il avait été, comme Dharmajyoti, l'un des sectateurs immédiats de Notre Seigneur le Bouddha et ensuite, sous le nom de Clinias, l'un des principaux disciples de notre Maitre Kouthoumi, incarné Lui-même en Pythagore. Après la mort de Pythagore, Clinias fonda dans Athènes une école destinée à l'étude de sa philosophie ; plusieurs des membres actuels de la Société Théosophique surent d'ailleurs profiter de cette occasion. Quelques siècles plus tard, il naquit sous le nom de Vasoubandhou Kanoushika, à Peshawar, alors appelé Pouroushapoura. Lors de son admission dans l'ordre des moines, il prit le nom d'Asanga – "l'homme sans entraves". Quand il fut plus âgé, ses sectateurs, dans leur admiration pour leur chef, lui donnèrent un nom plus long – Aryasanga – sous lequel il est généralement connu comme auteur et comme prédicateur. Il atteignit, dit-on, un âge fort avancé, près de cent cinquante ans si la tradition dit vrai, et mourut à Rajagriha.

Ses ouvrages sont nombreux : le principal de ceux dont il est parlé est le *Yogacharya Bhoumishastra*. Aryasanga fonda l'école bouddhiste Yogacharya, qui semble au début avoir tenté la fusion du Bouddhisme et du grand système philosophique dit Yoga, ou peut-être l'emprunt à ce dernier de ce qui pouvait être employé et interprété de façon bouddhiste. Il voyagea beaucoup et joua un rôle capital dans la réforme du Bouddhisme ; sa réputation grandit au point que son nom est cité avec ceux de Nagardjouna et d'Aryadeva ; ses trois hommes furent nommés les trois soleils du Bouddhisme, à cause de l'activité avec laquelle ils répandirent dans le monde sa lumière et sa gloire. Aryasanga vécut approximativement mille ans après notre Seigneur le Bouddha ; les érudits européens ne s'accordent pas sur ce point, mais aucun ne croit sa vie postérieure au VII^{e} siècle après JC. Pour nous, dans la Société Théosophique, il est connu dans sa vie actuelle comme un instructeur particulièrement affable, patient et bienveillant : c'est le Maitre Djwal-Koul ; **[13]** Il tient pour nous une place à part, car à l'époque où certains d'entre nous eurent l'honneur de le connaitre, c'est-à-dire il y a une quarantaine d'années, Il n'avait pas encore atteint le but de l'évolution humaine et reçu l'initiation Aseka. De tous nos

Maitres, Il est donc le seul que, dans cette présente incarnation, nous ayons connu avant qu'Il ne devînt Adepte, au moment où Il était l'élève principal du Maitre Kouthoumi. Le fait que, dans sa vie d'Aryasanga, Il introduisit le Bouddhisme au Tibet, explique peut-être pourquoi il a cette fois choisi un corps tibétain. Peut-être aussi existait-il certaines associations ou liens karmiques dont il voulait se libérer avant de recevoir la dernière initiation – celle de l'Adepte.

Au cours de l'un de Ses grands voyages missionnaires, dans Sa vie d'Aryasanga, Il Se rendit à ce monastère himalayen et y séjourna ; Il y resta près d'une année, instruisit les moines, établissant en général l'organisation religieuse dans une très grande partie du pays et faisant du monastère comme une sorte de quartier général de la foi réformée ; il y laissa une impression et une tradition qui existent encore aujourd'hui. Parmi ses reliques, on conserve un livre auquel s'attache le plus grand respect : c'est le texte appelé par M^me^ Blavatsky *Le Livre des Préceptes d'or*. Aryasanga parait l'avoir entrepris comme une sorte d'abrégé ou de réunion d'extraits, dans lequel Il inscrivait tout ce qu'Il jugeait devoir être utile à ses élèves, et tout d'abord les *Stances de Dzyan* – non pas en symboles, comme dans l'original, mais en langage écrit. Il prit bien d'autres extraits, dont quelques-uns empruntés aux œuvres de Nagardjouna, comme le dit M^me^ Blavatsky. Après son départ, ses élèves ajoutèrent au volume une série de comptes rendus (ou plutôt de sommaires) de ses conférences ou sermons : ce sont les "petits traités" dont parle M^me^ Blavatsky.

Ce fut Alcyone, dans sa vie précédente, qui prépara et ajouta au *Livre des Préceptes d'or* les comptes rendus des discours d'Aryasanga, dont trois forment le sujet de notre présente étude. Nous devons donc cet inestimable petit volume an soin qu'il mit à le rédiger, comme dans la vie actuelle nous lui devons son pendant, l'admirable opuscule intitulé *Aux Pieds du Maitre*. Cette vie d'Alcyone commença en 624 après JC et s'écoula dans le nord de l'Inde. Alcyone **[14]** fut dans cette vie-là reçu, encore tout jeune, dans l'ordre des moines bouddhistes ; il s'attacha vivement à Aryasanga qui l'emmena dans le monastère du Népal où il le laissa pour aider et diriger les études de la communauté réorganisée par ses soins ; Alcyone s'acquitta de ces fonctions avec le plus grand succès, pendant environ deux ans [2].

---

[2] Voyez *Les Vies d'Alcyone*.

Si *La Voix du Silence* prétend à la même origine que les *Stances de Dzyan*, c'est uniquement parce qu'elle fut copiée dans le même volume. N'oublions pas non plus que si, dans ces traités, nous possédons une bonne partie de la doctrine d'Aryasanga, elle se trouve forcément très colorée par les préventions des hommes qui la recueillirent ; ils comprirent mal le réformateur, au moins dans certains passages dont le sens véritable leur échappa. En scrutant l'ouvrage, nous y trouverons, çà et là, des passages exprimant tels sentiments qu'Aryasanga ne peut guère avoir éprouvés, et dénotant une ignorance qui ne peut avoir été la sienne.

Comme vous le remarquerez, M^me^ Blavatsky mentionne la traduction des préceptes, ce qui soulève des questions intéressantes ; nous savons, en effet, que l'arabe était la seule langue orientale qu'elle sût. Le livre est écrit dans des caractères qui me sont inconnus ; j'ignore aussi la langue employée ; celle-ci peut être le sanscrit, le pâli ou quelque dialecte prakrit, ou encore le népalais ou le tibétain, mais les caractères ne sont pas ceux communément employés aujourd'hui. Il est du moins à peu près certain que sur le plan physique, M^me^ Blavatsky n'a pu connaitre ni l'écriture ni la langue employée.

Pour une personne capable de fonctionner librement dans le corps mental, il y a, pour arriver à comprendre un livre, des méthodes qui n'ont rien de commun avec la lecture ordinaire. La plus simple consiste à lire dans le mental de celui qui a étudié l'ouvrage, mais l'on peut objecter que l'on obtient ainsi, non pas le sens véritable, mais la façon dont il apparait à l'étudiant, ce qui peut être tout autre chose. Une seconde manière consiste à examiner l'aura du livre ; ce terme exige quelques explications pour les personnes ignorantes du côté occulte de la nature. À cet égard, un manuscrit ancien diffère assez d'un livre moderne. Si ce n'est pas le travail original de l'auteur lui-même, il a en **[15]** tout cas été copié textuellement par une personne d'une certaine éducation et d'une certaine intelligence, connaissant le sujet du livre et, sur ce point, ayant ses opinions propres. Il faut se rappeler que la copie, généralement faite avec un stylet, est un procédé presque aussi lent et aussi laborieux que la gravure ; le scripteur imprime donc fortement sa pensée sur la copie.

C'est pourquoi tout manuscrit, même récent, est toujours entouré d'une certaine aura mentale qui permet d'en comprendre le sens général, ou plutôt l'idée que s'est faite une seule personne et du sens et de la valeur de ce manuscrit. À chaque lecture, cette aura mentale s'accroit et, si le manuscrit est étudié sérieusement, l'addition est naturellement considérable et de

grande valeur. Un livre qui a passé par de nombreuses mains présente une aura généralement mieux équilibrée, délimitée et complétée par les vues opposées, propres aux nombreux lecteurs. La psychométrie d'un livre semblable procure d'habitude une connaissance assez complète de son contenu, mais avec une marge assez importante représentant des opinions non exprimées dans le livre, opinions qui sont celles des différents lecteurs.

Il en est à peu près de même d'un livre imprimé, sauf qu'à l'origine il n'y a pas eu de copiste ; au commencement de sa carrière, le volume ne présente donc le plus souvent que des fragments sans lien, provenant des pensées du relieur et du libraire. Il semble en outre que peu de lecteurs, à notre époque, apportent à l'étude le même sérieux et la même application que leurs devanciers ; voilà pourquoi les formes-pensées entourant un livre moderne ont rarement la précision et la netteté de celles qui entourent les manuscrits anciens.

Un troisième procédé, exigeant des facultés d'un ordre supérieur, consiste à se placer complètement au-delà du livre et du manuscrit et à se mettre en rapport avec le mental de l'auteur. Si le livre est dans une langue étrangère, si le sujet en est complètement ignoré, s'il n'y a point d'aura pour fournir d'utiles indications, il ne reste qu'à remonter le cours de son histoire, à chercher sur quel ouvrage il a été copié (ou imprimé, suivant le cas) et ainsi à déterminer sa descendance jusqu'à l'auteur. Si le sujet de l'ouvrage est connu, une méthode moins fastidieuse est **[16]** celle de soumettre ce sujet à la psychométrie, d'entrer en contact avec le courant de pensée général qui le concerne et ainsi de découvrir l'écrivain particulier et de constater ce qu'il pense. Dans un certain sens, toutes les pensées se rattachant à un sujet donné peuvent être appelées locales, étant concentrées autour d'un point donné de l'espace, si bien qu'en visitant ce point on peut atteindre tous les courants mentaux qui se réunissent autour du sujet, bien que, naturellement, ces derniers se rattachent par des millions de lignes à toutes sortes de sujets différents.

En admettant qu'à cette époque ses facultés de clairvoyance aient été suffisantes, M^me^ Blavatsky a pu employer une de ces méthodes pour arriver à comprendre le sens des traités formant le *Livre des Préceptes d'or*, mais, sans preuves à l'appui, comment assurer que son travail est une traduction ? Restent quelques possibilités assez lointaines. De nos jours, personne, dans ce monastère himalayen, ne parle aucune langue européenne, mais quarante ans au moins s'étant écoulés depuis le séjour qu'y fit M^me^ Blavatsky, bien des changements ont dû avoir lieu. On sait que, de temps à autre mais très

rarement, des étudiants indiens sont venus puiser à cette source de la science archaïque et, si nous pouvons admettre que la visite d'un de ces étudiants ait coïncidé avec la sienne, peut-être aussi savait-il à la fois l'anglais et la langue du manuscrit ou au moins celle d'autres habitants du monastère, capables de lire personnellement le manuscrit et par conséquent d'en donner lecture à M^me^ Blavatsky.

Enfin, et c'est assez curieux, il n'est pas impossible qu'elle ait reçu dans sa langue maternelle les instructions en question. Des tribus bouddhistes, probablement d'origine tartare, se sont fixées en assez grand nombre en Russie d'Europe, sur les rives de la Volga. Or, il parait que leurs membres, pourtant fort éloignés du Tibet en ce qui concerne le plan physique, le considèrent toujours comme leur terre sainte et y font de temps à autre des pèlerinages. Les pèlerins y séjournent parfois pendant plusieurs années, comme élèves, dans les monastères tibétains ou népalais et, comme l'un d'eux pourrait parler à la fois le russe et son propre dialecte mongol, nous voici en présence d'une façon nouvelle dont M^me^ Blavatsky a pu communiquer avec ses hôtes.

En tout cas, il est évident que nous ne pouvons nous **[17]** attendre à une reproduction verbale exacte de ce qui fut dit par Aryasanga lui-même à ses disciples. Dans le recueil archaïque, nous ne possédons pas ses paroles, mais bien ce qu'en ont retenu ses disciples, et, de ce souvenir, nous n'avons maintenant sous les yeux que la traduction d'une traduction ou le résumé de l'impression mentale générale produite par le sens. Bien entendu, rien ne serait plus facile pour l'un de nos Maitres, ou pour l'auteur lui-même, de donner une traduction anglaise directe et fidèle mais, comme M^me^ Blavatsky déclare nettement que la traduction est d'elle-même, cette manière de faire ne fut évidemment pas adoptée.

En même temps, la description que nous a faite un témoin oculaire de la rapidité avec laquelle fut accompli le travail, donne à penser qu'une certaine assistance lui a été rendue, peut-être même à son insu. Voici, sur ce point, le récit du D^r^ Besant :

> "Elle l'écrivit à Fontainebleau. La plus grande partie du travail se fit quand j'étais auprès d'elle ; j'étais assise dans la chambre pendant qu'elle écrivait. Je sais qu'elle n'employait aucun livre. Elle écrivait sans arrêt, pendant des heures, absolument comme si c'était de mémoire ou en lisant un texte invisible. Dans la soirée, elle nous montra

> le manuscrit que je lui avais vu écrire quand j'étais auprès d'elle et me demanda – à d'autres aussi – d'en corriger l'anglais, car elle nous dit l'avoir écrit si vite que le style devait surement être défectueux. Or, nous n'eûmes à changer que peu de mots à ce texte, qui reste une œuvre littéraire d'une beauté merveilleuse."

Il est enfin possible qu'elle ait fait la traduction anglaise pendant son séjour au monastère, et qu'à Fontainebleau elle l'ait lue à distance, ce que dans d'autres occasions je lui ai souvent vu faire.

Les six écoles de philosophie indoue qu'elle mentionne, dans la première page de la préface, sont les écoles Nyaya, Vaisheshika, Sankhya, Yoga, Mimansa et Vedanta. Chaque instructeur, nous dit-elle, a son système à lui, qu'en général il tient très secret. Ceci est naturel, car il ne veut pas assumer la responsabilité des résultats que déterminerait l'essai de sa méthode par toutes sortes de personnes inaptes et mal préparées, inconvénient inévitable si elle était connue. Aux Indes, aucun instructeur digne de ce nom ne se charge **[18]** d'un élève à moins de le garder sous ses yeux ; en lui prescrivant certains exercices, il peut ainsi en surveiller l'effet et les interrompre immédiatement s'ils laissent à désirer. C'est là, en matière d'occultisme, une coutume immémoriale ; c'est aussi – on ne peut le contester – la seule façon de progresser véritablement, avec rapidité et sécurité. La première et la plus difficile des tâches imposées à l'élève est de mettre fin au chaos qui règne en lui-même, d'éliminer une foule d'intérêts secondaires et de maitriser les pensées vagabondes ; il doit y arriver par l'incessante pression de la volonté imposée pendant de longues années à tous ses véhicules.

L'auteur nous dit que si les systèmes d'instruction diffèrent en deçà des Himalayas suivant les écoles ésotériques, au-delà ils sont identiques. Soulignons ici le mot *ésotériques* car, en ce qui concerne la religion exotérique, nous savons que les corruptions et les pratiques magiques perverses sont pires sur le versant nord que sur le versant méridional. Peut-être même pouvons-nous prendre l'expression "au-delà de l'Himalaya" dans un sens plus symbolique que strictement géographique et, comme beaucoup de personnes le supposent, ce serait dans les écoles reconnaissant l'autorité de nos Maitres que l'enseignement est uniforme. C'est très vrai dans un certain sens – de tous le plus important – mais qui, sans une explication précise, pourrait égarer le lecteur. Toutes sont identiques en ce sens que, pour toutes, une vie vertueuse est le seul chemin conduisant au

développement occulte et la victoire sur le désir la seule manière de s'en délivrer. Il existe des écoles d'occultisme suivant lesquelles la vertu impose des limitations inutiles ; elles enseignent certains genres de développement psychique mais ne se préoccupent en rien de l'usage que pourraient faire ensuite leurs élèves des connaissances acquises. D'autres affirment qu'il faut satisfaire tous les désirs possibles afin de parvenir par la satiété à l'indifférence. Aucune école professant l'une ou l'autre de ces opinions n'est sous la direction de la Grande Confrérie Blanche ; dans tout établissement qui se rattache à elle, même de fort loin, une vie pure et un but élevé sont les conditions premières et indispensables.

Dans le paragraphe suivant, la préface contient deux des trois inexactitudes minimes dont j'ai parlé. Notre auteur **[19]** mentionne : "le grand ouvrage mystique appelé *Paramartha* remis, dit-on, à Nagardjouna par les Nâgas". Le grand ouvrage de Nagardjouna était intitulé, non *Paramartha* mais *Prajna Paramita* – c'est-à-dire *la sagesse permettant d'atteindre la rive opposée*. Il n'en est pas moins vrai que ce livre traite de la paramartha satya ou *conscience du sage qui lui permet de vaincre l'illusion*. Nagardjouna – comme nous le disions tout à l'heure – est l'un des trois grands instructeurs bouddhistes des premiers siècles de l'ère chrétienne ; il mourut, croit-on, en 180 après JC. Les Théosophes le connaissent aujourd'hui sous le nom du Maitre Kouthoumi. Les auteurs exotériques lui donnent parfois pour rival Aryasanga, mais, connaissant les relations étroites qui les unissaient en Grèce, dans une existence précédente et de nouveau dans la vie actuelle, nous voyons immédiatement l'impossibilité d'une semblable rivalité. Il est très possible qu'après leur mort, leurs disciples aient essayé d'opposer la doctrine de l'un à celle de l'autre comme le font souvent les élèves dans leur zèle peu éclairé ; mais nous trouvons la preuve du parfait accord des deux instructeurs dans le fait qu'Aryasanga conserva précieusement une grande partie des œuvres de Nagardjouna, qu'il transcrivit dans le livre d'extraits destinés à ses disciples.

Il n'est pourtant pas certain que le *Prajna Paramita* soit l'œuvre de Nagardjouna car, suivant la légende, le livre lui fut remis par les Nagas ou serpents. M^me^ Blavatsky voit dans cette appellation un nom donné jadis aux Initiés ; elle peut avoir raison, bien qu'il existe une autre possibilité fort intéressante. J'ai découvert que les Aryens nommaient Nagas ou serpents l'une des grandes tribus ou clans de la sous-race Toltèque des Atlantes que précédait dans la bataille, en guise d'étendard, un serpent d'or enroulé autour d'une hampe. Ceci peut avoir été un totem ou symbole de tribu ou même

simplement l'emblème adopté par une grande famille. Cette tribu ou famille a dû jouer un rôle capital dans la colonisation primitive, par les Atlantes, de l'Inde et des contrées qui existaient alors au sud-est de la péninsule. Les Nagas sont cités parmi les habitants aborigènes de Ceylan quand Vijaya et ses compagnons y débarquèrent. On pourrait donc interpréter la légende en disant que Nagardjouna reçut le livre d'une **[20]** race plus ancienne ; en d'autres termes que c'est un texte atlante. Si, comme on l'a soupçonné, certains des Oupanishads proviennent de la même source, comment s'étonner de l'identité des doctrines constatée dans la même page par M^me^ Blavatsky ?

Le *Gnyaneshwari* (orthographié *Dhyaneshwari* dans la première édition) n'est pas un ouvrage sanscrit ; il fut écrit en marathi au treizième siècle de notre ère.

À la page suivante, nous trouvons mentionnée l'école Yogacharya (plus exactement *Yogachara*) du Mahayana. J'ai déjà parlé de la tentative d'Aryasanga, mais quelques mots sur une question très disputée, celle des yanas, ne seront peut-être pas inutiles. L'église bouddhiste contemporaine comprend deux grandes divisions : celle du nord et celle du sud. La première comprend la Chine, le Japon et le Tibet ; la seconde règne à Ceylan, au Siam, en Birmanie et au Cambodge. L'église du nord passe pour adopter le Mahayana et l'église du sud. Le Hinayana, mais, pour avoir le droit de l'affirmer, il faut s'entendre sur la signification d'un mot qui prête fort à la discussion. *Yana* signifie véhicule et l'on est d'accord pour l'appliquer au *Dhamma* (la Loi), au vaisseau qui, à travers l'océan de la vie, nous porte au Nirvâna. Pourtant, il existe cinq théories touchant le sens exact qu'il faut donner au mot en question :

1. Il se rapporte simplement au dialecte dans lequel fut écrite la Loi. Le Grand Véhicule serait par hypothèse le sanscrit, et le Petit Véhicule le pâli. Cette théorie me parait insoutenable.
2. Yana semble pouvoir signifier moyen ou facile, autant que petit. On pourrait ainsi regarder l'Hinayana comme le chemin moyen ou plus aisé menant à la libération, l'irréductible minimum de savoir et de bonne conduite indispensable pour l'atteindre. Le Mahayana est la doctrine plus complète et plus philosophique à laquelle s'ajoutent beaucoup de connaissances relatives aux règnes supérieurs de la nature. Inutile de dire que cette interprétation vient de source Mahayana.

3. Le Bouddhisme, avec l'invariable respect qu'il témoigne aux autres religions, les regarde toutes comme des chemins vers la libération, bien qu'il considère la méthode enseignée par son fondateur comme la voie la plus courte et la plus **[21]** sure. Le Bouddhisme représente alors le Mahayana ; de son côté, Hinayana comprend le Brahmanisme, le Parsisme, le Jaïnisme et toutes les religions en existence à l'époque où se trouve formulée la définition.
4. Les deux doctrines sont simplement les deux degrés d'une seule – l'Hinayana pour les Shravakas ou auditeurs, et le Mahayana pour les étudiants plus avancés.
5. Il ne faut pas donner précisément au mot *yana* le sens primaire de "véhicule", mais plutôt un sens secondaire dont l'équivalent en français est à peu près le mot "carrière". Selon cette interprétation, le Mahayana propose à l'homme "la grande carrière" consistant à devenir un Boddhisattva et à se dévouer au bien du monde ; l'Hinayana, au contraire, se borne à lui montrer "la carrière moindre", consistant à régler sa vie de façon à parvenir pour son propre compte au Nirvâna.

L'église bouddhiste du nord est à celle du sud ce que les Catholiques sont aux Protestants parmi les Chrétiens. L'église du nord ressemble à l'église catholique ; elle a amplifié la doctrine de Notre Seigneur le Bouddha ; par exemple, elle adopta une bonne part du culte primitif qu'elle trouva dans le pays, comme les cérémonies en l'honneur des esprits de la nature ou forces naturelles déifiées. Quand les missionnaires chrétiens se rendirent parmi les Bouddhistes du nord, ils trouvèrent des cérémonies si pareilles aux leurs qu'ils y virent un plagiat d'inspiration diabolique, et, quand il leur fut nettement prouvé que ces cérémonies existaient avant l'ère chrétienne, ils dirent que c'était "un plagiat par anticipation" !

Dans les Écritures bouddhistes, comme dans toutes les autres, on trouve des contradictions ; l'église du sud s'appuie donc sur certains textes et, craignant toute excroissance, elle ignore les autres textes ou les appelle des interpolations ; elle ne présente donc pas autant de largeur que l'église du nord. En voici un exemple. Notre Seigneur le Bouddha, dans Ses sermons, a toujours combattu l'idée, évidemment très répandue à Son époque, que la personnalité pouvait être permanente. De même parmi les Chrétiens, l'idée que nos personnalités survivent toujours est très répandue. Mais, tout en enseignant que, de toutes les choses auxquelles s'identifient les hommes, il n'en est pas d'éternelle, **[22]** Il fit les déclarations les moins équivoques

relativement à nos vies successives. Il emprunta des exemples à des vies précédentes, et, un roi lui ayant demandé à quoi ressemblait le souvenir d'existences passées, le Bouddha lui répondit : "C'est comme si l'on se rappelait ce que l'on fit hier et les jours précédents en visitant tel ou tel village." Cependant, l'église du sud enseigne aujourd'hui que le Karma seul persiste et non pas l'égo ; comme si l'homme après avoir généré dans une vie une certaine somme de Karma devait ensuite mourir, sans qu'il subsiste rien de lui, alors qu'en naissant, une autre personne devait subir le Karma dont elle n'est pas l'auteur.

Les Bouddhistes du sud, tout en enseignant que le Karma seul survit, parlent d'atteindre le Nirvana ; si bien que si vous demandez à un moine pourquoi il porte une robe jaune, il vous répond : "C'est pour arriver au Nirvana." Lui demandez-vous : "Dans cette vie ?", il répond sans tarder : "Oh ! non, il faudra bien des vies". De même, en terminant tout sermon, un moine bénit les assistants en disant : "Puissiez-vous arriver au Nirvana." Lui demandez-vous encore s'ils y parviendront dans la vie présente, il répond : "Non, il leur faudra des vies nombreuses." Ainsi, bien que la doctrine soit tout autre, persiste la croyance courante que la vie individuelle est ininterrompue.

M^me^ Blavatsky consacre deux pages à la question des diverses formes d'écriture adoptées dans les monastères de l'Himalaya. En Europe et en Amérique, l'alphabet romain est si répandu, si universellement employé, que, pour nos lecteurs occidentaux, il est bon d'expliquer qu'en Orient c'est tout autre chose. Chacun des nombreux dialectes orientaux – le tamil, le télougou, le cingalais, le malayalam, l'hindi, le goudjrati, le kanarese, le bengali, le birman, le népalais, le tibétain, le siamois, et bien d'autres encore – a son propre alphabet et son écriture spéciale. La personne qui emploie l'un de ces dialectes lorsqu'elle cite un texte étranger, emploie pour cela ses propres caractères. De même un écrivain anglais, ayant à citer une phrase allemande ou russe l'écrirait sans doute, non pas en caractères allemands ou russes, mais en caractères romains. Quand il s'agit d'un manuscrit oriental, deux points sont donc toujours à considérer : le langage et les caractères ; il s'en faut qu'ils soient toujours d'accord. **[23]**

Si j'examine, à Ceylan, un livre en feuilles de palmier, il présente – c'est à peu près certain – les beaux caractères cingalais, mais il ne s'ensuit pas du tout que la langue soit cingalaise ; il se peut tout aussi bien que ce soit le pali, le sanscrit ou l'élou ; même possibilité s'il s'agit de toute autre écriture. Aussi, en disant que les préceptes sont parfois écrits en tibétain, M^me^

Blavatsky veut-elle probablement dire en caractères tibétains et non pas forcément en langue tibétaine. Je n'ai jamais eu l'occasion de voir les singuliers signes cryptographiques dont elle donne la description, dans lesquels des couleurs et des animaux représentent les lettres. Dans le même paragraphe, elle mentionne les trente lettres simples de l'alphabet tibétain ; elles sont bien connues. Par contre, comment interpréter ce qu'elle dit un peu plus loin des trente-trois lettres simples ? Si les quatre voyelles n'y sont pas comprises, elles ne sont que trente, et, dans le cas contraire, il y aurait naturellement trente-quatre lettres et non trente-trois. Quant aux lettres composées, leur dénombrement est variable ; une grammaire que j'ai sous les yeux en donne plus de cent, mais M^me^ Blavatsky ne veut sans doute parler que des lettres communément employées. Ce qu'elle dit d'un des modes d'écriture chinoise me rappelle un souvenir intéressant. Pendant mon séjour à Ceylan, deux moines bouddhistes venus de l'intérieur de la Chine nous rendirent visite ; ils ne parlaient aucune langue qui nous fût connue. Or, nous avions heureusement auprès de nous quelques jeunes étudiants japonais, grâce à l'admirable combinaison imaginée par le colonel Olcott et suivant laquelle chacune des deux églises, celle du nord et celle du sud, enverrait quelques-uns de ses néophytes pour se familiariser avec les méthodes et la doctrine de l'autre. Ces jeunes gens ne comprenaient pas un seul mot de ce que disaient les moines chinois mais, au moyen de l'écriture, ils arrivèrent à échanger des idées avec eux. Pour les Japonais, les symboles écrits avaient le même sens, bien que différemment. De même un Français et un Anglais comprendraient parfaitement une rangée de chiffres, bien que l'un les nommât "un, deux, trois", et l'autre "one, two, three". On pourrait en dire autant des notes en musique. Mon entretien avec les moines fut donc très curieux et intéressant. Chacune de mes questions était **[24]** d'abord traduite en cingalais par l'un de nos collègues, afin que l'étudiant japonais pût la comprendre ; celui-ci l'écrivait ensuite, au pinceau, dans les caractères communs aux Chinois et aux Japonais. À son tour, le moine chinois la lisait, écrivait sa réponse en employant les mêmes caractères, finalement traduits en cingalais par l'étudiant japonais et en anglais par notre collègue. Bien que dans ces conditions, la conversation fût lente et un peu imprécise, l'expérience ne manquait pas d'intérêt. **[25]**

CHAPITRE II

—

LES POUVOIRS SUPÉRIEURS ET LES POUVOIRS INFÉRIEURS

> **Ces instructions sont pour ceux qui ignorent les dangers des *Iddhi* inférieurs.**

CWL – À cette phrase initiale du premier fragment, M^me^ Blavatsky ajoute la note suivante :

> **Le mot pali Iddhi est synonyme du sanscrit Siddhi et signifie les facultés psychiques, les pouvoirs anormaux de l'homme. Il y a deux espèces de Siddhis : un groupe contient les énergies psychiques et mentales inférieures, grossières ; l'autre exige le plus haut entrainement des pouvoirs spirituels. Comme dit Krishna dans le *Shrimad Bhagavat* :**
>
> > **"Celui qui s'est engagé dans l'accomplissement de Yoga, qui a soumis ses sens et concentré son esprit en moi (Krishna), est un des Yoguis que tous les Siddhis sont prêts à servir."**

Que de malentendus au sujet des facultés psychiques ! L'étudiant s'épargnera bien des peines en s'appliquant tout d'abord à s'en faire une idée raisonnable. Pour commencer : point de méprise sur l'interprétation du mot "anormal". Ces pouvoirs sont exclusivement anormaux en ce sens qu'ils sont pour le moment peu communs – et pas du tout dans le sens qu'ils seraient contraires en rien aux lois naturelles. Pour chacun, ils sont parfaitement naturels ; en chacun ils se trouvent, bien que latents, dès aujourd'hui. Quelques personnes les ont développés et rendus actifs, mais la plupart n'ayant encore fait pour cela aucun effort, leurs pouvoirs restent endormis.

La façon la plus simple de saisir l'idée générale est de se rappeler que l'homme est une âme et qu'il se manifeste sur divers plans au moyen de corps appropriés à ces plans. Agir, voir ou entendre dans ce monde physique ne **[26]** lui est possible qu'en employant un corps fait de matière physique. De même, s'il veut se manifester dans le monde astral, il a besoin d'un véhicule astral, car le corps physique y est inutile et même invisible, tout comme le corps astral est invisible à nos yeux physiques. De même encore, l'homme doit faire usage de son corps mental pour vivre sur le plan mental.

Développer la faculté psychique, c'est apprendre à employer les sens de nos divers corps. Un homme ne peut-il se servir que de ses sens physiques, il voit et entend uniquement les choses du monde physique ; apprend-il à faire usage des sens de son corps astral, il peut de plus voir et entendre les choses du monde astral. Il s'agit tout simplement d'apprendre à répondre à des vibrations additionnelles. Examinez, dans un traité de physique quelconque, la table des vibrations ; vous verrez que beaucoup d'entre elles n'éveillent en nous aucune réponse. Quelques-unes s'adressent à nos oreilles, et nous les entendons comme ondes sonores ; d'autres impressionnent nos yeux, et nous les appelons rayons lumineux. Cependant, entre ces deux catégories, comme au-dessus et au-dessous d'elles, prennent place des milliers d'autres oscillations qui n'exercent aucune influence sur nos sens physiques. Il est possible à l'homme de se développer de telle sorte qu'il devienne sensible à toutes ces ondulations de l'éther, et même de matière plus raréfiée que l'éther. Nous appelons clairvoyant ou clairaudient l'homme qui a fait cela, parce que chez lui, la vue et l'ouïe sont plus étendues que chez un homme non développé.

Les avantages présentés par un semblable développement de la vision intérieure sont considérables. L'homme qui la possède se trouve disposer d'un monde nouveau et bien plus vaste ou, en termes plus exacts, il constate que le monde où il a toujours vécu présente des extensions et des possibilités de tout genre, complètement inconnues jusqu'alors. Ses études ont pu lui faire connaitre la présence, partout autour de lui, d'une vie non-physique immense et complexe – règnes de devas et d'esprits de la nature – multitudes humaines qui, durant le sommeil ou après la mort, ont abandonné leurs corps physiques – énergies et influences les plus diverses qu'il suffit de comprendre pour être capable de les évoquer et de les employer – **[27]** mais voir tout cela personnellement au lieu de se borner à y croire, l'étudier directement et le soumettre à l'expérience, voilà qui enrichit l'existence et lui donne beaucoup plus d'intérêt. L'homme capable de suivre ainsi, sur des plans supérieurs, les résultats de sa pensée et de son action, devient par cela même plus susceptible d'agir et plus utile. Les avantages conférés par un semblable épanouissement de conscience sont évidents. Mais le revers de la médaille ? M^{me} Blavatsky mentionne les dangers de ce développement qui comporte deux genres, l'inférieur et le supérieur. Occupons-nous d'abord du premier.

Tout renseignement d'origine extérieure parvient à l'homme au moyen de vibrations ; celles de l'air transmettent à ses oreilles les sons ; celles de la lumière présentent à ses yeux divers spectacles. S'il voit des objets et des êtres vivants appartenant aux mondes astral et mental, ce ne peut être que par l'impact de vibrations astrales et mentales sur les corps respectivement capables d'y répondre, car l'homme voit le monde astral uniquement par les sens de son corps astral et le monde mental par ceux de son corps mental.

Dans chacun de ces mondes, comme dans celui-ci, existent des types de matière plus ou moins grossiers et plus ou moins fins. Généralement parlant, les radiations des types plus subtils sont désirables, celles des plus grossiers ne le sont décidément pas. L'homme possède en soi les deux genres de matière ; par suite, il est capable de répondre à toutes les vibrations, supérieures ou inférieures ; à lui de choisir. S'il exclut toutes les influences inférieures et n'accepte que les supérieures, celles-ci peuvent lui être d'un grand secours, même sur les niveaux astral et mental. Cependant, M^me^ Blavatsky n'admet pas ces dernières, même comme aides temporaires ; elle les réunit sous l'appellation "énergies psychiques et mentales inférieures grossières" et nous invite à nous élancer vers des plans bien plus élevés, où ne sont plus à craindre les illusions de la personnalité. Elle juge sans doute que les dangers du développement psychique ordinaire ne sont pas compensés par ses avantages, mais, comme à un moment donné, l'évolution du disciple s'accompagne toujours d'un certain degré de développement semblable, elle nous prévient que sur divers points une extrême circonspection s'impose. **[28]**

Personnellement, au cours des quarante années écoulées depuis que M^me^ Blavatsky écrivait ces lignes, nous avons pu constater chez plusieurs étudiants la nature de ces dangers. C'est d'abord l'orgueil, et il compte pour beaucoup. La possession d'une faculté qui, bien que l'héritage de toute l'humanité, est encore très rarement manifestée, inspire souvent au clairvoyant novice l'idée qu'il est (ou, plus souvent encore, qu'elle est) très au-dessus de son prochain, choisi par le Tout-Puissant pour accomplir une œuvre d'importance mondiale, doué d'un infaillible discernement, choisi et placé sous la direction des anges pour fonder une dispensation nouvelle, et ainsi de suite… Rappelez-vous que, de l'autre côté du voile, se trouvent toujours en grand nombre des entités folâtres et malicieuses, qui ne demandent qu'à encourager toutes ces illusions, à refléter toutes ces pensées et à leur donner corps, et à remplir tout rôle d'archange ou d'esprit directeur qui leur est suggéré. Par malheur, il est extrêmement facile de persuader

l'homme moyen qu'il n'est pas au fond le premier venu, mais au contraire tout à fait digne de recevoir une révélation spéciale, même si ses amis, aveugles ou prévenus, ont jusqu'alors trouvé moyen de ne pas l'apprécier à sa juste valeur.

Un autre danger, peut-être le plus grand parce qu'il engendre tous les autres, est l'ignorance. Si le clairvoyant connait un peu son sujet, s'il comprend un peu les conditions spéciales des autres plans que pénètre maintenant sa vision, comment pourrait-il se croire la seule personne qui ait jamais été l'objet d'une telle faveur, ni se dire avec complaisance qu'il est infaillible. Mais s'il est, comme tant d'autres, profondément ignorant de l'histoire, des conditions particulières et de tout le reste, il est exposé d'abord à commettre erreur sur erreur au sujet de ce qu'il voit, ensuite à s'offrir en proie facile à tous les genres d'entités rusées et trompeuses du plan astral. Il n'a aucun critérium lui permettant de juger ce qu'il voit ou croit voir, aucune façon de mettre à l'épreuve ses visions ou ses communications, par suite aucun sentiment des proportions ni des convenances ; d'une maxime tirée d'un cahier d'écolier, il fait un fragment de la sagesse divine et de la dernière des platitudes un message angélique. D'autre part, n'ayant même pas une connaissance élémentaire des sujets scientifiques, **[29]** il est souvent incapable de comprendre ce que ses facultés lui permettent de distinguer et, en conséquence, formule gravement les plus grossières absurdités.

Le troisième danger est celui de l'impureté. L'homme aux pensées, à la vie, aux intentions pures, exempt d'égoïsme, se trouve par cela même garanti contre l'influence des entités indésirables appartenant à d'autres plans. Rien en lui pour leur donner prise ; elles ne peuvent se servir de lui. Par contre, toutes les bonnes influences entourent naturellement cet homme : elles s'empressent de l'employer comme canal de leur action, ce qui élève autour de lui une nouvelle barrière qui le préserve de tout ce qui est vil, bas et pervers. Au contraire, l'homme dont la vie ou les motifs sont impurs attire inévitablement tous les pires éléments du monde invisible qui l'entoure de si près ; il est disposé à leur répondre ; quant aux forces du bien, elles ne peuvent guère faire la moindre impression sur lui.

Mais un clairvoyant conscient de tous ces dangers, qui s'efforce de les éviter, se donne la peine d'étudier l'histoire de la clairvoyance et son analyse raisonnée, et joint des motifs purs à l'humilité du cœur – cet homme-là peut assurément acquérir beaucoup de connaissances, grâce aux facultés qui viennent de naitre en lui et en tirer le plus grand profit pour l'accomplissement de sa tâche.

Les Siddhis sont énumérés fort longuement dans le troisième chapitre des *Yoga Soutras* de Patanjali ; ils s'acquièrent, dit cet auteur, de cinq façons – de naissance, par les stupéfiants, par les mantras, par tapas et par samadhi.

Nous sommes nés dans tel ou tel corps ; il est le résultat de nos actions au cours d'incarnations précédentes et, si la nature nous a pourvus de facultés psychiques, nous pouvons être certains d'avoir, d'une façon quelconque dans nos vies passées, cherché à les acquérir. De nos jours, beaucoup de clairvoyants chez lesquels la faculté a été facilement éveillée sans pour cela coïncider avec une bien haute spiritualité, ont passé jadis par des expériences comme celles des vestales en Grèce ou à Rome ; des yogis indiens peu élevés ou même des "hommes-médecine" chez les diverses tribus à demi sauvages, enfin des "femmes sages" du moyen-âge ; à cet égard, la diversité a toujours été très grande. **[30]**

Ce qu'il adviendra de ces clairvoyants, la direction donnée à leurs vies spirituelles, tout cela dépend surtout des personnes avec lesquelles leur Karma les met en rapport. Si ce Karma est assez bon pour les amener à la Théosophie, ils auront l'occasion d'acquérir quelques notions concernant ces facultés naissantes et de recevoir dans l'École ésotérique un entrainement destiné à leur inculquer, avec les qualités de caractère préliminaires, la pureté physique et magnétique prescrite par tout véritable occultiste ; aussi, un peu plus tard, pourront-ils développer sans danger leurs facultés psychiques et rendre de grands services à l'humanité.

Si, d'autre part, ils viennent à connaitre le spiritisme, ils risquent fort de s'engager dans une direction qui souvent conduit à la médiumnité passive, c'est-à-dire tout le contraire de notre but.

Certains demandent au pseudo-occultisme des pouvoirs magiques, afin de satisfaire leur ambition personnelle, chemin qui présente les plus sérieux dangers. Tantôt ces personnes se mettent dans une condition passive et invitent des entités inconnues, appartenant au monde astral, à s'emparer de leurs auras et de leurs organes, afin de s'en servir ; tantôt elles se livrent à diverses pratiques de hatha yoga (il s'agit principalement de méthodes respiratoires) qui, malheureusement, se sont beaucoup répandues dans le monde occidental depuis une trentaine d'années. De ces pratiques résultent souvent des désordres graves, mentaux et physiques. Quant au contact obtenu avec les mondes inférieurs, c'est tout au plus s'il dépasse les niveaux astrals inférieurs, dont on ne peut attendre aucune influence édifiante.

Au sujet de la seconde méthode ou emploi des drogues, il existe une note de Vyasa, dans son commentaire des *Yoga Soutras*, disant qu'elles sont employées "dans les maisons des asouras" afin d'éveiller les siddhis. Les asouras sont le contraire des souras et l'on peut traduire à peu près ce terme par "les impies" ; les souras sont les êtres du côté divin ; ils travaillent à l'évolution ascendante voulue par Dieu.

Patanjali ne recommande pas cette méthode ; il se borne a énumérer les manières dont peuvent s'acquérir les siddhis. En étudiant les *Soutras*, on constate qu'il approuve **[31]** uniquement la dernière des cinq méthodes citées par lui – celle qui est basée sur le samadhi ou contemplation.

Nous pouvons comprendre jusqu'à un certain point l'action des drogues sur le corps lorsqu'elles sont employées pour éveiller les facultés psychiques, si nous nous rappelons que dans la quatrième race-mère, la clairvoyance par le système nerveux grand sympathique était très répandue. À cette époque, l'enveloppe astrale, trop peu organisée pour servir de corps ou véhicule de conscience, répondait d'une façon générale aux impressions produites par les objets du plan astral. Les impressions se reflétaient dans les centres sympathiques du corps physique, si bien que, dans le corps, la conscience recevait simultanément les impressions astrales et physiques et souvent sans pouvoir les distinguer. À vrai dire, dans les premiers âges de cette race et de la race lémurienne, l'activité du système sympathique dépassait de beaucoup celle du système cérébrospinal ; les expériences astrales jouaient donc un plus grand rôle que les expériences physiques. Depuis lors, le système cérébrospinal est devenu dans le corps physique le mécanisme de conscience le plus puissant ; par conséquent, l'homme a tourné de plus en plus son attention vers les expériences du plan physique qui s'imposaient à lui avec une insistance croissante. Enfin, pour cette raison, le système sympathique a cessé progressivement de jouer son ancien rôle de pourvoyeur d'impressions ; son rôle actuel est d'assurer, sans intervention de la volonté, de nombreuses fonctions organiques dont l'homme n'a plus à s'occuper, sa vie étant mentale, émotionnelle et spirituelle plutôt que physique.

L'emploi des drogues présente donc un double inconvénient : non seulement elles troublent les fonctions normales de notre corps et rendent au système sympathique une prédominance indue, mais encore, au point de vue de l'acquisition des facultés psychiques, elles se bornent à réveiller ce système nerveux et à rendre de nouveau à la conscience physique la possibilité d'enregistrer les impressions venues du monde astral. Celles-ci

procèdent en général de la région inférieure de ce plan, où se trouvent réunies toute la matière astrale et toute l'essence élémentale dont le rôle est d'exciter les passions et les désirs les moins élevés ; elles procèdent parfois de régions un peu plus **[32]** hautes, dans la gamme des joies sensuelles, comme celles que nous trouvons décrites dans *Le comte de Monte-Cristo*, le célèbre roman de Dumas, ou dans les *Confessions d'un mangeur d'opium*, de Quincy ; cependant, elles ne valent guère mieux que les autres.

Tout cela est absolument opposé au plan d'évolution arrêté pour l'humanité. Chacun est destiné à acquérir la clairvoyance et autres facultés semblables, mais pas de cette façon-là. D'abord, doivent être développés les corps astral et mental afin que, sur leurs plans respectifs, ils puissent servir de véhicules de conscience. Ensuite peuvent être éveillés les Chakras du double éthérique ; ceux-ci permettront aux connaissances précieuses acquises au moyen de ces corps supérieurs d'être amenées dans la conscience du plan physique. Mais tout cela ne doit s'effectuer qu'au moment et de la façon conseillés par le Maitre. Rappelez-vous dans *Aux Pieds du Maitre* le passage où l'instructeur dit : "Ne désirez pas les pouvoirs psychiques".

La troisième méthode mentionnée consiste à employer les mantras. Ce nom est donné à certaines formules de pouvoir usitées pendant la méditation ou dans les rites cérémoniels et dont la répétition est souvent constante. On les trouve dans les rituels chrétiens aussi bien qu'en Orient, comme nous l'avons expliqué dans *La Science des Sacrements*. Beaucoup de religions emploient donc certains sons et les associent à des images, à des symboles, à des signes et à des gestes, quelquefois à des danses.

Le mot *tapas*, désignant la quatrième méthode est souvent associé à une extrême austérité, voire même aux tortures que l'on s'impose, consistant par exemple à tenir le bras étendu jusqu'à se qu'il se dessèche ou bien à s'étendre sur des pointes. Ces pratiques développent certainement la volonté, mais on peut arriver au même résultat par des méthodes différentes et préférables. Ces méthodes de hatha yoga ont le grand inconvénient d'empêcher le corps physique d'être mis au service de l'humanité, alors que pour l'œuvre du Maitre rien n'est plus important. La volonté se développe tout aussi bien en tenant tête aux difficultés de l'existence que nous imposent la nature et le Karma ; il n'est pas nécessaire de nous en créer d'autres.

Dans la *Gîta*, Shri Krishna s'élève en termes énergiques contre la superstition : **[33]**

> "Les hommes qui accomplissent de sévères austérités, non ordonnées par les Écritures, pleins de vanité et d'égoïsme, entrainés par la force de leurs désirs et de leurs passions, dénués d'intelligence, tourmentant les éléments qui forment le corps et Me tourmentant Moi aussi, qui réside dans le corps intérieur, sache que ces hommes sont *asouriques* (démoniaques) dans leurs intentions." [3]

De pareilles absurdités ne peuvent constituer le vrai *tapas*. Ce mot signifie littéralement "chaleur" ; s'il est appliqué à la conduite humaine, l'équivalent qui s'en rapproche le plus en français est peut-être le mot "effort". Sur ce point, la doctrine parait signifier réellement :

> "Faites pour le corps ce que vous savez être bon pour lui, sans tenir compte du simple bienêtre. Que la paresse, l'égoïsme ou l'indifférence ne vous empêchent pas de faire tout ce que vous pouvez pour maintenir votre personnalité en santé et en état de bien remplir la tâche qu'elle devrait entreprendre dans le monde." [4]

Shri Krishna dit dans la *Gîta* :

> "La vénération des Êtres Radieux, de ceux qui sont deux fois nés, des gourous et des sages, la pureté, la droiture, la chasteté et l'innocence, sont considérés comme étant l'austérité du corps.
>
> La parole qui ne cause pas d'ennui, vraie, agréable et utile, ainsi que les Écritures Saintes, sont considérées comme étant l'austérité de la parole.
>
> La joie mentale, l'équilibre, le silence, la maitrise de soi, la pureté intérieure, sont ce que l'on appelle l'austérité de l'âme." [5]

---

[3] *Op. cit.*, XVII, 5-6.

[4] Voyez *Raja Yoga*, par Ernest Wood, p. 18.

[5] *Op. cit.*, XVII, 14-16.

Ces définitions données par Celui que la plupart des Indous regardent comme la plus grande incarnation de la Divinité, n'ont rien de commun avec les affreuses pratiques dont nous voyons parfois de si tristes exemples.

C'est le cinquième moyen – le samadhi – que conseille *Le Livre des Préceptes d'or*, et, comme dans les *Yoga Soutras* et autres ouvrages classiques semblables, le samadhi doit être entrepris après dharana et dhyana, c'est-à-dire suivant la traduction ordinaire, après la concentration et la méditation, tandis que samadhi signifie la **[34]** contemplation. La traduction, par un seul mot, d'une expression sanscrite laisse souvent à désirer. Les mots sanscrits, au cours des âges, ont acquis une merveilleuse complexité ; leur signification s'est enrichie de nuances nombreuses que ne peut rendre aucune expression anglaise. La seule manière de les comprendre est d'étudier les termes sanscrits dans leur contexte et dans les ouvrages anciens.

Les siddhis peuvent se diviser en deux classes, non seulement comme supérieurs et inférieurs, mais aussi comme facultés et comme pouvoirs. Le monde agit sur nous par les sens, par nos facultés visuelle, auditive, etc., mais à notre tour nous agissons sur le monde. Cette dualité se retrouve dans nos activités hyperphysiques. Nous recevons des impressions par les facultés nouvellement acquises de nos véhicules astral et mental ; mais par elles, nous pouvons également agir. Les ouvrages indous mentionnent habituellement huit siddhis :

1. *anima*, le pouvoir de se mettre à la place d'un atome – de devenir assez petit pour arriver à étudier cette chose minuscule ;
2. *mahima*, le pouvoir d'assumer des proportions énormes, afin de pouvoir sans désavantage arriver à connaitre des choses immenses ;
3. *laghima*, le pouvoir de devenir aussi léger qu'une graine de coton emportée par le vent ;
4. *garima*, le pouvoir d'acquérir la densité et le poids des objets les plus pesants ;
5. *prapti*, le pouvoir de se déplacer à toute distance, même jusqu'à la lune ;
6. *prakamya*, la force de volonté permettant de réaliser tous les vœux et tous les désirs ;
7. *ishatwa*, le pouvoir de maitriser et de créer ; enfin
8. *vashitwa*, le pouvoir de disposer de toutes choses.

Ce sont "les grands pouvoirs", mais d'autres encore sont mentionnés, tels que le calme et le rayonnement du corps, la discipline des sens et des appétits, la beauté, la grâce et ainsi de suite.

Dans nos études, nous qui appartenons aux temps modernes, nous envisageons tous ces problèmes à un point de vue trop différent de celui des auteurs indous qui vivaient il y a plusieurs milliers d'années, pour qu'il nous soit toujours facile de les comprendre. Nous sommes le produit de notre époque et la formation quasi scientifique que nous recevons tous nous impose la nécessité mentale de mettre en ordre nos connaissances. Chacun essaie d'édifier pour son propre usage une théorie générale de l'existence, **[35]** théorie souvent assez naïve, où il cherche à introduire comme dans une niche tout fait nouvellement acquis ; y est-il parvenu, il accepte ce fait ; dans le cas contraire, il le rejettera sans doute malgré les témoignages les plus probants. Certaines personnes paraissent capables de croire, simultanément et sans en être troublées, à des choses contradictoires ; d'autres n'y arrivent pas et trouvent souvent fort pénible d'avoir à reconstruire leur édifice intellectuel pour y admettre un fait nouveau – si pénible qu'assez souvent elles s'en dispensent, en oubliant ou en niant le fait. Nos frères indiens d'autrefois me semblent avoir catalogué leurs observations et en être restés là, sans chercher à les relier entre elles, ni à les rattacher soit aux divers plans où elles ont été recueillies, soit au genre de faculté lui les a rendues possibles.

Sur cette liste de siddhis, nous n'avons pas de peine à reconnaitre le premier et le second pouvoir ; il s'agit de modifications du foyer de la conscience ; nous les appelons quelquefois pouvoirs d'agrandissement et de diminution ; ils comportent l'adaptation de la conscience aux objets dont elle doit s'occuper, tour de force qui n'en est pas un pour l'occultiste instruit, bien qu'il ne soit pas facile sur le plan physique d'expliquer exactement la manière de procéder. Les troisième et quatrième mentionnent la possibilité de se rendre à volonté léger ou lourd ; pour y parvenir, il faut connaitre et savoir employer l'énergie répulsive qui est le contraire de la gravité. Je ne suis pas sûr de la cinquième ; *peut-être* s'agit-il simplement de la faculté de se déplacer dans le corps astral, car la lune dont il est fait mention indique les bornes de la migration astrale ; mais je soupçonne plutôt qu'il s'agit de la faculté de déterminer à distance certains résultats par un effort de volonté. Les sixième et huitième ne représentent que des développements propres à la force de la volonté, mais des développements très remarquables ; il en est de même du septième auquel s'ajoutent les connaissances particulières

exigées par la dématérialisation et la rematérialisation des objets. Je ne trouve dans cette liste aucune référence à la clairvoyance, soit dans l'espace, soit dans le temps.

Notez que *La Voix du Silence* ne dit pas que les *iddhis* inférieurs ou appartenant aux corps astral et mental doivent **[36]** être complètement négligés ; elle dit simplement qu'ils présentent de sérieux dangers. Nous nous en occuperons tout à l'heure, car pour atteindre le haut de l'échelle, il ne faut manquer aucun échelon.

> **Qui veut entendre et comprendre la voix de Nada, "le son muet" doit apprendre la nature de Dharana.**

Deux notes se lisent au bas de la page :

> **Le "son muet" ou la "Voix du Silence". Littéralement, il faudrait petit-être lire : "la voix dans le sens spirituel", car le mot Nada est l'équivalent sanscrit du terme senzar.**
>
> **Dhâranâ est la concentration intense et parfaite du mental sur quelque objet inférieur de perception, accompagnée d'un complet isolement de tout ce qui appartient à l'Univers extérieur, ou au monde des sens.**

Le mot traduit ici par concentration a pour racine *dhri*, tenir. Le mot dharana, terminé par une voyelle brève, signifie tenir ou supporter, dans un sens général, mais nous trouvons ici un substantif féminin spécial se terminant par une voyelle longue ; c'est un terme technique signifiant la concentration ou la discipline mentale.

On l'interprète quelquefois comme une sorte de concentration ou de réflexion sur une pensée ou sur un objet donnés ; d'ailleurs, suivant les ouvrages indiens, ni la méditation, ni la contemplation ne peuvent réussir sans l'exercice préliminaire de dharana. Tant que le mental répond aux appels des plans physique, astral et mental inférieur, comment pourrait-il entendre le message que l'égo cherche, de ses propres plans supérieurs, à transmettre à la personnalité ?

La concentration est nécessaire afin que l'attention se porte sur l'objet choisi et non sur l'activité incessante des véhicules inférieurs. L'habitude est de commencer la concentration en choisissant des objets simples. On vint trouver un jour M^{me} Blavatsky et lui demander sur quoi il fallait méditer. "Là-dessus !" répondit-elle, en jetant sur la table une boite d'allumettes – ce

qui étonna beaucoup ces personnes ; elles s'attendaient à recevoir le conseil de **[37]** méditer sur Parabrahman ou sur l'Absolu. Il est très important que cette concentration ne s'accompagne d'aucune tension physique. Le Dr Besant nous a raconté que le jour où elle reçut de Mme Blavatsky sa première leçon de concentration, elle s'y mit avec une énergie extrême ; mais Mme Blavatsky l'arrêta, en disant : "Ma chère, on ne médite pas avec ses vaisseaux sanguins !"

Ce qu'il faut, c'est maintenir la tranquillité mentale : on contemple alors l'objet de la pensée avec un calme parfait, tout comme on regarde sa montre pour savoir l'heure – sauf que l'on veille à atteindre, sans la dépasser, la durée prescrite ou décidée pour l'exercice de concentration. On se plaint souvent que la méditation provoque des maux de tête et autres douleurs. Rien de tel ne devrait jamais arriver. En ayant soin de maintenir le corps physique tranquille et libre de toute espèce de tension, même dans les yeux, on constatera probablement que la concentration est beaucoup plus facile et plus efficace, sans aucun trouble ni danger physiques. Ce sujet a inspiré plusieurs auteurs, dont quelques-uns donnent les plus dangereuses indications. Toute personne désirant se documenter à cet égard devrait lire l'ouvrage du Professeur Wood, *Concentration. A Practical Course* [6]. Le Dr Besant en a dit : "Il ne contient rien qui, mis en pratique, puisse faire le moindre mal physique, mental ou moral, à la personne qui veut parvenir à la concentration."

Dans sa note, HPB associe dharana au plan mental supérieur car, dit-elle, le mental doit être fixé sur un objet inférieur et retiré du domaine sensoriel, c'est-à-dire des mondes physique, astral et mental inférieur. Cette prescription concerne le candidat qui déjà suit le Sentier et prend pour but le Samadhi du plan nirvanique ou atmique ; pourtant les trois termes concentration, méditation et contemplation sont également pris dans leur sens général. Fixer l'attention sur un texte sacré – c'est se concentrer. L'étudier à tous les points de vue possibles, chercher à en pénétrer le sens, y découvrir une pensée nouvelle ou profonde ou obtenir un éclair d'intuition – c'est méditer. Fixer l'attention, sans faiblir et pendant un temps donné, sur la lumière reçue – c'est contempler. On a défini la **[38]** contemplation comme une concentration pratiquée à l'extrémité supérieure de la ligne suivie par votre pensée ou par votre méditation. Pour commencer, l'étudiant

---

[6] *La Concentration – Cours pratique.*

oriental s'exerce communément sur un objet extérieur très simple ; d'où sa pensée passe intérieurement, ou s'élève vers un objet supérieur. **[39]**

CHAPITRE III

—

LE DESTRUCTEUR DU RÉEL

Devenu indifférent aux objets de perception, l'élève devra chercher le Rajah des sens, producteur de pensée, celui qui éveille l'illusion.

Le mental est le grand destructeur du réel.

Que le disciple détruise le destructeur.

Il s'agit là de ce qui doit être fait pendant la concentration. Comme l'expliquent les ouvrages indous relatifs à ce sujet, l'étudiant qui veut se livrer à cet exercice doit, avant de commencer la concentration proprement dite, distraire son attention des objets perçus par les sens ; il doit apprendre à ne prêter d'attention à aucun des spectacles ou des sons assez rapprochés pour lui être perceptibles ; il ne doit éprouver d'attraction pour aucune personne ou pour aucun objet qui s'offrent à sa vue ou affectent le toucher ; alors il sera prêt à observer les pensées et les sentiments qui surgissent dans le mental lui-même et à s'en occuper.

Comme nous l'avons expliqué déjà, les corps astral et mental sont chez la plupart des hommes, dans un état de constante activité ; ils présentent une quantité de tourbillons dont la suppression s'impose avant que l'on puisse faire de réels progrès ; ils sont la cause des innombrables illusions qui assaillent l'homme moyen, d'où l'extrême difficulté qu'il éprouve à rien juger avec précision. La doctrine de Shri Shankaracharya présente cet axiome : de même que l'œil physique voit nettement quand il se fixe, mais non quand ses regards sont errants, de même le mental comprend clairement lorsqu'il est calme. Mais si les tourbillons y sont nombreux, ils déformeront inévitablement les objets perçus et ainsi feront naitre l'illusion.

Le mental est appelé le rajah ou roi des sens. Quelquefois **[40]** il est mis au nombre des sens ; par exemple dans la *Gîta* :

> "Une parcelle de Mon propre Soi, transformé dans le monde de la vie en Esprit immortel, crée autour de soi les sens, enveloppés de Prakriti, dont l'intellect est le sixième."

Il est évident que le mental n'agit pas comme une sorte de sens, puisqu'il corrige les témoignages des cinq sens et, de plus, indique la présence d'objets qui ne sont pas à leur portée. Exemple : quand une ombre se projette sur votre seuil, vous pouvez en conclure la présence de quelqu'un.

Qu'est-ce donc que le mental, exigeant de l'aspirant un traitement si sévère ? Patanjali en parle quand il définit la pratique du yoga comme *chitta-vritti-nirodha*, c'est-à-dire la contrainte (nirodha) des tourbillons (vritti) du mental (chitta). Parmi les Védantins ou dans l'école de Shri Shankaracharya, le terme *antahkarana* n'est pas employé dans le sens que nous lui donnons ordinairement, mais signifie le mental dans le sens le plus étendu de ce mot. Pour eux, c'est littéralement et dans son intégralité l'organe ou instrument interne, placé entre le Moi le plus profond et le monde extérieur ; ils le divisent toujours en quatre parties : "l'auteur du Moi" (ahamkara) ; la connaissance, l'intuition ou la raison pure (bouddhi) ; la pensée (manas) et le discernement des objets (chitta). C'est aux deux derniers que l'Occidental donne en général le nom de mental avec ses facultés de pensée abstraite et de pensée concrète. Quant aux autres activités, il les suppose au-dessus du mental.

Le Théosophe reconnaitra dans ces quatre divisions védantines les quatre principes qui lui sont familiers : atma, bouddhi, manas et le mental inférieur. M^me^ Blavatsky appelait ce dernier kâma-manas parce que c'est la partie du manas accessible au désir et qui par conséquent s'intéresse aux objets matériels. Il faut considérer Kâma comme se rapportant non seulement aux désirs et passions inférieurs mais aussi à tout désir ou à tout intérêt éprouvé, pour lui-même, dans le monde extérieur. À ce point de vue, le triple Moi supérieur est simplement l'*Antahkarana* (ou agent interne) placé entre la monade et le moi inférieur ; **[41]** il est devenu une tétrade parce que, durant l'incarnation, le manas est double.

Les trois parties du Moi supérieur sont regardées comme les trois aspects d'une grande conscience ou d'une grande intelligence ; toutes sont des modes de cognition. Atma n'est pas le Moi mais cette conscience qui connait le Moi ; bouddhi est cette conscience qui, par sa propre perception, connait directement la vie dans les formes ; manas est la même conscience contemplant au dehors le monde objectif ; enfin, kâma-manas est une partie de manas qui, immergé dans ce monde, en subit l'influence. Le véritable Moi, c'est la Monade, dont la vie est supérieure même à la conscience et qui est la vie de ce mental complet – le Moi Supérieur. Patanjali et Shankara

sont donc bien d'accord : c'est chitta, le kâma-manas, le mental inférieur qui est le destructeur du réel et c'est lui dont la destruction est nécessaire.

Il faut comprendre dans le kâma-manas ou chitta des Indiens une grande partie de ce que les Théosophes nomment le corps astral. M^me^ Blavatsky mentionne aussi les quatre divisions du mental. D'abord manas-taijasi, le manas resplendissant ou illuminé qui est en réalité bouddhi ou tout au moins l'état de l'homme quand son manas s'est immergé en bouddhi, ayant renoncé à toute volonté indépendante. Ensuite le manas proprement dit, le manas supérieur, le mental de la pensée abstraite. Puis l'antahkarana, terme simplement employé par M^me^ Blavatsky pour indiquer le lien, canal ou pont unissant pendant l'incarnation le manas supérieur et le kâma-manas. Enfin, le kâma-mânas, qui représente dans notre théorie la personnalité.

Parfois elle appelle manas le déva-égo, c'est-à-dire le Moi divin distingué du moi personnel. Le manas supérieur est divin parce qu'il possède la pensée positive ou *kryashakti*, la faculté d'accomplir. En réalité, tout ce que nous faisons est l'œuvre de la puissance mentale ; ce n'est pas à la main du sculpteur mais à la puissance mentale directrice de cette main, qu'est due l'œuvre sculptée. Le manas supérieur est divin parce qu'il est un penseur positif, mettant en jeu les qualités de sa propre vie intérieure qui rayonne au dehors. Voilà ce que signifie le mot divin, dont la racine est *div*, briller. Quant au mental inférieur, c'est un simple réflecteur ; comme tout autre objet matériel, il n'a pas de **[42]** lumière propre ; c'est un intermédiaire que traverse la lumière ou le son ; c'est un masque ou *persona*, et rien de plus.

Dans les ouvrages théosophiques, l'antahkarana est généralement considéré comme le lien unissant le Moi supérieur ou égo divin au moi inférieur ou égo personnel. Le *chitta* dans ce dernier le met à la merci de tout, si bien que notre vie d'ici-bas pourrait se comparer à l'expérience d'un homme s'efforçant de nager dans un malstrom. À ceci, plus ou moins vite après la mort, succèdera une période de vie céleste. L'homme a été balloté en tous sens ; il a vu beaucoup de choses, mais, au lieu de les étudier avec un mental tranquille et serein, il l'a fait avec kâma-manas ; aussi n'a-t-il pas saisi ce qu'elles représentent pour l'âme. Par contre, l'égo peut dans le monde céleste élargir l'antahkarana car maintenant tout est calme ; point de nouvelles expériences à recueillir ; dès lors rien n'empêche de se remémorer tranquillement les anciennes, de les revivre à loisir et d'en recueillir en quelque sorte l'essence dans le déva-égo, car c'est son intérêt. Ainsi, très souvent, l'égo commence en réalité le cycle de sa vie propre au moment de

son entrée dans le monde céleste et ne prête à la personnalité, pendant la période où elle rassemble des matériaux, que le moins d'attention possible.

Dans ce cas, l'aspect du mental, nommé (dans la classification de M^me^ Blavatsky) antahkarana, ne fonctionne guère avant la phase de vie céleste. Mais, pour devenir expert sur les plans astral et mental pendant la vie du corps physique, l'homme doit faire descendre et passer par ce canal les facultés positives du Moi supérieur et cela en pratiquant dharana (la concentration) ; il devient ainsi complètement maitre de sa personnalité. En d'autres termes, il doit supprimer les tourbillons astrals et mentals. Un homme doué de génie sur un point spécial peut trouver facile de se concentrer avec une énergie extrême sur son travail particulier mais, quand vient la détente, sa vie ordinaire peut fort bien présenter encore des quantités de tourbillons. Ce n'est pas ce que nous voulons : notre but est la destruction complète de tous les tourbillons, afin de purger le mental inférieur des éléments indésirables et d'en faire en tout temps le calme et obéissant serviteur du Moi supérieur. **[43]**

Ces tourbillons qui peuvent se cristalliser et se cristallisent en effet constamment en préjugés fixes, forment de vraies stases matérielles ressemblant beaucoup à des verrues couvrant le corps mental. Quand donc l'homme essaie de regarder au dehors, à travers l'un de ces points particuliers du corps mental, sa vision n'est pas nette ; tout se trouve déformé, car sur ces points, la matière mentale n'est plus vivante et fluide mais stagnante et en décomposition. Le remède consiste à s'instruire, à remettre la matière en mouvement ; ensuite, l'un après l'autre, les préjugés seront emportés dans le courant et dissous.

Si le mental est le grand destructeur du réel, c'est qu'à travers ce corps nous ne voyons aucun objet comme il est en réalité, mais seulement les images que nous sommes capables de nous en former et ces formes-pensées dont nous sommes les créateurs communiquent nécessairement à toute chose leur coloration particulière. Remarquez la manière dont deux personnes à idées préconçues, placées dans des circonstances identiques et s'accordant au sujet des événements, en font deux récits tout à fait différents. C'est pourtant ce qui arrive lorsqu'il s'agit de personnes ordinaires. Nous ne savons pas que nous déformons toutes choses d'une façon absurde. Le disciple *doit* surmonter cela ; il doit "détruire le destructeur". Bien entendu, il ne doit pas détruire son mental, car il ne peut s'en passer, mais il doit le mater ; il possède le mental mais n'est pas le mental, bien que celui-ci tâche de le lui faire croire. La meilleure façon d'empêcher ses divagations est de

mettre en jeu la volonté. Les efforts du mental sont très semblables à ceux du corps astral qui cherche toujours à vous persuader que ses désirs sont les vôtres. L'un et l'autre demandent à être pris exactement de même.

Les tourbillons qui remplissent le mental de préjugés et d'erreurs ont-ils disparu, il subsiste encore beaucoup d'illusion. La traduction du mot sanscrit *avidya* par le terme "ignorance" n'est peut-être pas très heureuse, bien qu'elle soit universellement acceptée. Il existe en sanscrit tant de muances subtiles difficiles à rendre en anglais ! Dans le présent cas, il s'agit peut-être moins d'ignorance que d'absence de sagesse. Des connaissances extrêmement étendues ne confèrent pas la sagesse ; elles ont trait aux objets et à leurs relations dans le temps et dans l'espace, **[44]** tandis que la sagesse s'occupe de l'âme ou de la conscience incorporée dans ces objets. Un homme politique éclairé par la sagesse comprend la pensée des gouvernés ; une mère sage comprend celle de ses enfants. Malgré toutes les connaissances possibles relatives aux choses matérielles, si l'on possède la vision matérielle sans celle de la vie, on n'en est encore qu'â l'Avidya ou manque de sagesse. "C'est aux dépens de la sagesse que vit en général l'intelligence", dit M^{me} Blavatsky. De cette privation de sagesse, ou ignorance, naissent encore quatre grands obstacles s'opposant au progrès spirituel, soit au total cinq obstacles nommés les *Kleshas*.

Si avidya est le premier obstacle, le second est *asmita*, l'idée que "Je suis cela", ou ce qu'un Maitre a un jour appelé "la personnalité du moi". Sous l'influence de la vie, la personnalité devient une chose bien caractérisée, possédant une forme physique, astrale et mentale bien à elle, ce qui n'a aucun inconvénient si le spécimen est bon. Mais, si la vie profonde peut être amenée à croire qu'elle *est* cette personnalité, elle en épousera les intérêts au lieu d'en faire usage pour ses fins spirituelles.

En conséquence de cette seconde erreur, les hommes aspirent à une richesse, à une puissance et à une renommée excessives. Passant en revue ses maisons de campagne et ses maisons en ville, ses yachts et ses automobiles, leur possesseur est gonflé d'orgueil et se croit grand parce qu'il en est dit le propriétaire ; ou bien, entendant partout prononcer son nom, sachant que des milliers de personnes s'expriment élogieusement sur son compte (ou même en termes sévères, car la notoriété fait souvent plaisir aux gens qui ne peuvent arriver à la célébrité), un homme se croit un fort grand personnage. Telle est "la personnalité du moi", l'une des plus grandes superstitions d'ici-bas et, pour tous, l'origine de bien des peines. Par contre, l'homme spirituel se juge heureux s'il peut rester maitre de sa main et de son

cerveau ; il préfère conserver dans sa pensée l'image de milliers d'autres hommes afin de pouvoir les assister, que de voir avec plaisir son image multipliée, exaltée dans leur propre pensée. Aussi la personnalité du moi oppose-t-elle le plus grand obstacle à l'utilisation de la personnalité par le Moi supérieur et par suite au progrès spirituel. **[45]**

Les troisième et quatrième obstacles peuvent être considérés ensemble : c'est *raga* et *dwesha*, aimer et ne pas aimer, l'attraction et la répulsion ; eux aussi ont pour cause cette même personnalité du moi. Il n'appartient pas à celle-ci de manifester ses préférences ; c'est comme si une automobile ayant un avis à donner, exprimait tout son mécontentement quand son maitre s'engage dans un mauvais chemin, ou trépidait de satisfaction en roulant sur une route unie. La chaussée peut ne pas être bonne pour la voiture mais, au point de vue du conducteur, l'important est qu'une route existe, car il a un but et l'atteindrait difficilement sans voie de communication. Il est agréable d'avoir des fauteuils et des cheminées, la lumière électrique et le chauffage à la vapeur, mais pour progresser il faut voir du pays, quelquefois matériellement, toujours en ce qui concerne les pensées et les sentiments. On aime les choses qui s'accordent avec les commodités usuelles et avec les habitudes ; tout ce qui les trouble est "mauvais" ; tout ce qui les favorise est "bon". Cette façon d'envisager l'existence n'est pas en harmonie avec le progrès spirituel ; nous ne refusons pas le bienêtre lorsqu'il nous échoit, mais il faut y devenir indifférent et prendre la vie comme elle vient. L'importance attachée à ce que l'on aime ou à ce que l'on n'aime pas doit disparaitre. Le Moi supérieur doit, dans sa sérénité, rester seul juge de ce qui est bon ou mauvais.

Le cinquième obstacle est *abhinivesha*, suite du précédent : c'est l'état de l'homme fixé, établi, attaché à telle forme ou à tel genre d'existence, ou encore à la personnalité ; en résultent la peur de la vieillesse et de la mort, éventualités qu'ignore l'homme proprement dit, mais auxquelles ne peut, quand le temps en est venu, échapper la personnalité. Du cinquième obstacle peut résulter une véritable paralysie de notre existence ; l'homme donne sa jeunesse pour assurer le bienêtre et la sécurité de sa vieillesse ; devenu vieux, il veut retrouver sa jeunesse perdue ou hésite à employer le corps, de crainte de l'épuiser. Il ressemble à l'acheteur d'une belle automobile qui resterait assis dans sa voiture, sans quitter le garage, heureux de sa nouvelle acquisition, mais sans pouvoir se décider à l'employer de peur de la détériorer. Notre rôle est de nous **[46]** conformer à la volonté du Moi supérieur, tout prêts à mourir, au besoin, pour son service.

Les tourbillons sont tous produits par ces cinq obstacles ; la concentration et la méditation donnent le moyen de les supprimer complètement. Quand le kâma-manas ne tend plus vers le bas, le manas peut s'élever et devenir le *manas-taijasi*.

Un autre mot sanscrit, s'applique à cette personnalité du moi : c'est *mana*, que l'on traduit quelquefois par "orgueil", mais que l'on rendrait peut-être mieux par "suffisance". Nous en retrouvons la racine dans le mot *nirmanakaya*, qui signifie un être qui a dépassé cette illusion – *nirmana*. Suivant M^me^ Blavatsky, il y a trois genres ou modes d'incarnation : d'abord celui des *avataras*, ceux qui descendent des sphères supérieures, les ayant atteintes dans un cycle évolutif antérieur au nôtre ; deuxièmement, le genre ordinaire, lorsqu'une personne après avoir traversé les mondes astral et mental, prend un corps nouveau ; troisièmement, celui des *nirmanakayas*, qui se réincarnent sans intervalle, parfois après quelques jours seulement. Dans *La Doctrine Secrète*, l'auteur cite comme exemple le cardinal de Cuse qui très vite reprit naissance et fut Copernic ; elle ajoute que ces réincarnations rapides ne sont pas rares. Elle appelle ces personnes des adeptes, sans donner au mot tout à fait le même sens que nous lui donnons aujourd'hui, voulant dire qu'elles sont adeptes ou expertes sur les plans astral et mental inférieur ; elle assure que ces adeptes se manifestent quelquefois au cours des séances spirites et que les Frères de l'Ombre leur font particulièrement opposition, craignant sans doute leurs progrès, tant personnels que pour l'humanité en général.

HPB dit qu'il y a deux sortes de *nirmanakayas* : ceux qui ont renoncé au monde céleste, comme nous l'avons expliqué tout à l'heure, et ceux qui, parvenus plus tard à un degré plus élevé, renoncent à ce qu'elle nomme le nirvâna absolu, afin de rester ici-bas pour aider l'humanité. La littérature théosophique moderne applique uniquement ce terme à cette dernière catégorie, mais il s'agit, pour le moment, de la moins élevée. L'homme qui a détruit le destructeur a supprimé, ou à peu près, les cinq obstacles ; dès lors, il sert le Moi supérieur ; rien en lui qui ne se prête aux intentions de ce Moi. L'élargissement de son **[47]** antahkarana lui permet, pendant sa vie corporelle, d'être en contact direct avec le Moi supérieur, qui ne cesse de prendre ce dont il a besoin. L'abeille peut à tout moment visiter la fleur car le calme règne, et, quand périt le corps physique, la partie subtile de la personnalité peut servir de nouveau, dans la prochaine incarnation, parce qu'elle ne contient pas de tourbillons traduisant les désirs fixes, les opinions rigides, enfin les sentiments et pensées présentant un caractère égoïste. **[48]**

CHAPITRE IV

—

LE RÉEL ET L'IRRÉEL

Lorsqu'à lui-même sa forme paraitra non réelle, comme au réveil paraissent les formes vues en rêve ; lorsqu'il aura cessé d'entendre la variété, il pourra discerner l'Unique, le son intérieur qui tue l'extérieur.

CWL – Le rêve et le sommeil sont des comparaisons souvent employées par les philosophes orientaux ; elles ont leur utilité mais ne doivent pas nous induire en erreur. En nous éveillant, au sortir d'un rêve ordinaire, nous reconnaissons que nos sens ont été trompés ; ce que nous avions pris pour une expérience réelle n'était rien de semblable. Mais ce n'est pas tout à fait ce qui arrive quand s'éveille en nous la perception de la réalité spirituelle. Nous nous éveillons à une existence supérieure et plus vaste ; nous découvrons pour la première fois les limitations écrasantes dont nous ne soupçonnions pas l'existence et qui nous enserraient jusqu'ici. Ne croyons pas, cependant, qu'avant ce moment notre existence n'ait été que vanité et illusion. Par suite de notre éveil aux réalités supérieures, notre ancienne attitude mentale prend un caractère irrationnel, mais après, tout ceci est relatif. Nous agissions alors d'après les lumières dont nous disposions et d'après nos connaissances ; maintenant les unes et les autres se sont accrues au point de transformer nos pensées et nos actions.

Le Védantiste lui-même admet que notre rêve, la vie du plan physique, n'est pas sans valeur instructive. En songe un homme se voit avec épouvante menacé par un serpent qui finit par le mordre ; réveillé par l'émotion, il s'aperçoit avec un grand soulagement que toute l'aventure était une illusion ; pourtant c'est l'attaque du serpent imaginaire qui a déterminé son réveil à une vie plus réelle. De même, dans la *Gîta*, Shri Krishna disant à son élève que la sagesse vaut mieux que les biens terrestres, s'exprime ainsi :

> "Toutes les **[49]** actions, dans leur totalité, ô Partha, culminent dans la sagesse." [7]

Ce grand Instructeur, loin de blâmer une vie active, l'encourageait absolument ; mais il disait qu'au lieu de s'attacher aux activités et aux objets dont elles s'occupent, il fallait rechercher uniquement la sagesse qu'elles peuvent donner. C'est dans la sagesse que l'homme, faisant partie du Logos,

---

[7] *Op. cit.*, IV, 33.

a son véritable centre de vie. Écoute-t-il la voix de la sagesse, il deviendra de plus en plus maitre de soi et de son existence. Le son intérieur fera cesser le tumulte extérieur qui incite aux activités fiévreuses les hommes ordinaires.

Sans doute l'homme, cessant de prêter attention aux mille choses qui l'entourent et l'impressionnent, devrait la fixer en lui-même, sur l'unique témoin de tout cela, mais il n'est pas entièrement libre de le faire tant qu'il ne s'est pas intégralement acquitté de son dharma dans le monde extérieur. Tout homme peut, en tout temps et quels que soient ses devoirs "s'attacher aux choses qui sont en haut, et non à celles qui sont sur la terre" [8], mais il n'est peut-être pas libre de consacrer sa vie entière à une tâche supérieure, tant qu'il n'a pas satisfait aux exigences du Karma généré par lui-même dans ses existences passées ou dans la première partie de sa vie présente ; il peut, à coup sûr, *éprouver* le sentiment de vairagya mais, tant qu'il lui reste à remplir des devoirs physiques, il doit encore s'y intéresser suffisamment pour s'en acquitter avec toute la perception possible.

Si son désir de libération est assez énergique et à moins que son Karma ne place sur son chemin un obstacle insurmontable, l'homme verra probablement bientôt s'ouvrir devant soi le chemin conduisant à la liberté. J'ai fait moi-même une expérience de ce genre. Je reçus de mon Maitre un message m'offrant certaines occasions que j'acceptai avec une vive reconnaissance. Si cette bienveillante proposition m'avait été faite un peu plus tôt, je n'aurais pu l'accepter, n'étant pas libre ; j'avais encore à remplir un devoir très net qu'il m'était impossible de négliger.

Il y a deux degrés dans Vairagya : l'*apara* ou vairagya inférieur, et le *para*, ou vairagya supérieur. **[50]**

L'abandon de tout attachement aux choses extérieures comporte trois périodes. D'abord, l'homme se lasse des objets auxquels il prenait autrefois plaisir, pourtant il regrette d'en être las ; il voudrait en jouir encore, mais en vain. Alors, cette satiété le pousse à chercher ailleurs d'autres satisfactions. Enfin, après avoir nettement entrevu la vie supérieure, ses désirs spirituels s'éveillent et leur attrait est si vif qu'il cesse de penser aux autres. Ou bien encore, ayant appris l'existence des choses supérieures et décidé de les rechercher, il se met, dans la deuxième période, soit à noter l'insuffisance des choses inférieures de façon à provoquer en lui-même une sorte de dégout

---

[8] *Col.*, III, 2.

artificiel, soit à mettre toute sa volonté et son inflexible détermination à repousser leur charme et faire périr d'inanition le désir qu'elles lui inspirent. Finalement, comme, dans le cas précédent, peut-être après maintes fluctuations, l'homme ouvre les yeux à la vie supérieure ; il entend le son intérieur qui tue le son extérieur ; dès lors, il possède le vairagya supérieur.

Au milieu du conflit, l'homme en arrive souvent à une répugnance positive pour les objets qui jadis faisaient sa joie ; c'est généralement le signe qu'il s'en est tout récemment délivré et qu'il craint encore leur séduction ; il sent que leur proximité pourrait agir sur lui ; il tremble à cette idée ; il les évite et cherche à les détruire, avec véhémence et sans raisonner. Tous ces différents aspects de la deuxième période sont des formes de vairagya inférieure.

> **Alors, et alors seulement, il abandonnera la région d'Asat, le faux, pour entrer dans le royaume de Sat, le vrai.**

Ici gardons-nous des méprises. On a souvent donné à ce passage le sens que les plans inférieurs étaient pure illusion, or le sens est tout autre. J'ai déjà parlé du réel et de l'irréel, et expliqué que tout plan est réel pour la conscience qui y fonctionne. Ce qui est vrai c'est que, sans être arrivé à entendre la voix intérieure et à envisager l'existence connue on l'envisage des plans supérieurs, l'homme ne peut saisir la vérité sous le voile de la manifestation infiniment complexe dont nous sommes entourés. **[51]**

> **Avant que l'âme puisse voir, il faut avoir obtenu l'harmonie intérieure et rendu les yeux de chair aveugles à toute illusion.**
>
> **Avant que l'âme puisse entendre, l'image (l'homme) doit être devenue sourde aux fracas comme aux murmures, aux cris des éléphants barrissants comme au bourdonnement argentin de la luciole d'or.**
>
> **Avant que l'âme puisse comprendre et se souvenir, elle doit être unie au Parleur silencieux, comme à l'esprit du potier la forme sur laquelle l'argile est modelée.**

L'harmonie intérieure est celle qui règne entre l'égo et ses véhicules, et aussi, naturellement, entre ces véhicules eux-mêmes. Dans l'homme moyen il y a lutte perpétuelle entre le corps astral et le corps mental, entre les désirs et l'intelligence ; ces corps ne s'accordent ni l'un ni l'autre avec l'égo et sont

encore incapables de lui servir de véhicules. La personnalité doit être purifiée ; le canal qui l'unit à l'égo doit être ouvert et élargi. Tant que ceci n'est pas accompli, la personnalité voit toute chose et toute personne de la façon très superficielle qui lui est propre. L'égo ne peut se rendre compte de ce qui se passe réellement ; il voit seulement l'image déformée obtenue par la personnalité ; celle-ci est comme un appareil photographique muni d'un objectif défectueux qui déforme les rayons lumineux et d'une plaque ou pellicule de mauvaise fabrication, avec le résultat que tout est brouillé, indistinct, inégal.

Voilà pourquoi, chez la plupart des hommes, l'égo ne peut trouver aucune satisfaction dans la personnalité avant d'être entré dans la vie céleste. L'égo distingue le vrai du faux ; il reconnait à première vue le vrai et rejette le faux, mais en général, en jetant un coup d'œil au-dessous de lui, sur la personnalité, il aperçoit des formes-pensées incohérentes mêlées dans une si folle confusion qu'il ne peut rien distinguer nettement ; il se détourne avec désespoir et se résout à attendre le calme de la vie céleste avant de chercher à découvrir les fragments de vérité dans ce lamentable chaos. Dans ces conditions plus paisibles, quand surgissant l'une après l'autre, les émotions et les pensées de la récente existence physique se trouvent exposées à la vive lumière du monde céleste, elles sont estimées à leur **[52]** valeur précise ; le rebut est jeté, le trésor conservé. Le disciple doit chercher à obtenir ce résultat avant même d'avoir quitté le corps physique, en purifiant la personnalité et en la mettant à l'unisson de l'âme.

Les possibilités d'erreur personnelle sont à peu près infimes. Imaginez qu'un ver, un oiseau, un singe et un voyageur regardent simultanément un arbre. Le premier y verra une nourriture, le second une demeure, le troisième un gymnase, le quatrième une sorte de parapluie ; ces images, toutes dissemblables, diffèreront à leur tour de l'idée que l'arbre se fait de soi-même.

Si la vision se rapporte aux objets extérieurs, l'audition se rapporte à ce qui procède de nous. Pour distinguer la voix subtile, le calme est nécessaire ; l'homme y parvient par dharana ou la concentration. Pour permettre à l'âme de percevoir avec certitude et netteté la voix intérieure, aucune influence extérieure ne doit nous ébranler – ni le fracas des grandes vagues qui nous assaillent ici-bas, ni le doux murmure des flots apaisés ; il faut apprendre à conserver un grand calme et à n'éprouver ni désirs, ni aversions.

L'homme ne peut guère invoquer l'intuition, s'il n'est absolument décidé à la prendre pour son guide le meilleur et le plus sûr, et à ne pas faire intervenir ses désirs personnels. À quoi bon demander à l'intuition de résoudre un problème concernant la conduite si en même temps l'homme désire telle ou telle solution. Sauf les cas peu communs où l'intuition est particulièrement puissante, c'est seulement quand les désirs et les aversions personnels ayant cessé d'exister, la voix du monde extérieur n'a plus d'autorité sur lui, qu'il devient possible à l'homme d'entendre la voix intérieure, ce guide infaillible qui devrait être le sien.

Avant que l'âme puisse pleinement et à la fois comprendre la portée de toutes les leçons reçues de l'extérieur et l'intuition qui nait au dedans, un nouvel accord doit s'établir ; le manas doit se conformer graduellement à la volonté qui, dès lors, prend la *direction* de sa vie.

Trois périodes se distinguent dans le développement de la conscience. Sur le sentier de probation, la plus haute conscience de l'homme est active sur le plan mental supérieur ; après la Première Initiation et jusqu'à la Quatrième, **[53]** elle ne cesse de s'élever à travers le plan bouddhique et, à la fin de cette période, elle pénètre dans le plan atmique et spirituel. L'homme s'unit alors à la volonté, à l'agent directeur, arbitre de sa destinée. Dans la période intermédiaire, il pouvait dire : "Que Votre Volonté soit faite et non la mienne" ; il dit maintenant : "Votre Volonté et la mienne sont une". Comme le modèle du vase existe d'abord dans le mental du potier, comme le modèle d'une race humaine existe d'abord dans le mental du Manou qui le reçut d'en haut – de même le but que chacun de nous doit atteindre est déjà déterminé par la Monade ; puis, s'y conformant, le principe spirituel qui est en l'homme y adapte l'évolution de sa vie.

Le mot âme se trouve donc avec raison employé dans ces trois sentences. C'est l'âme qui suit le chemin du progrès, ce n'est pas la personnalité. Jusqu'à mi-chemin, elle s'unit de plus en plus étroitement au bouddhi, et devient ainsi l'âme spirituelle manas-taijasi. Mais tout le travail s'opère sous la direction de l'âtma, la voix du silence. **[54]**

CHAPITRE V

—

LA VOIX ET SES AVERTISSEMENTS

Alors l'âme entendra, et se souviendra. Alors à l'oreille intérieure parlera

LA VOIX DU SILENCE

et ce qu'elle dira, le voici :

Si ton âme sourit en se baignant dans le soleil de ta vie ; si ton âme chante dans sa chrysalide de chair et de matière ; si ton âme pleure en son château d'illusion ; si ton âme se débat pour briser le fil d'argent qui l'attache au Maitre, sache-le, Disciple, c'est de la terre qu'est ton âme.

CWL – Les ouvrages occultes mentionnent souvent la voix du silence et nous constatons que ce qui en est dit dans l'un ne concorde pas avec ce que nous lisons dans les autres. Dans les premiers temps de la Société, nous nous demandions ce que pouvait exactement signifier cette expression et nous cherchions à lui trouver un sens invariable. Il nous fallut des études prolongées pour découvrir que c'est là un terme général. Pour un homme quelconque, la voix du silence procède de la région de lui-même que ne peut atteindre encore sa conscience et naturellement cette voix se modifie au cours de l'évolution. Pour les hommes qui sont actuellement associés à la personnalité, la voix du silence est celle de l'égo, mais lorsque la personnalité, complètement dominée, a été si bien unie à l'égo qu'elle peut lui servir d'instrument parfait, c'est la voix de l'atma – le triple esprit sur le plan nirvanique. Quand celui-ci aura été atteint, il restera encore une voix du silence – celle de la Monade, sur le plan au-dessus. Quand l'homme, après s'être identifié à l'égo et puis à la Monade, atteindra l'Adeptat, il entendra encore une voix du silence descendre vers lui, mais alors ce sera peut-être celle d'un des Ministres de la Divinité, d'un des Logoï Planétaires, **[55]** comme on Les appelle. Pour Celui-ci, ce sera la voix du Logos Solaire Lui-même et, si pour ce dernier il y a une voix du silence, elle doit être celle d'un Logos plus exalté. Qui pourrait l'assurer ?

Le "Soleil de ta vie" signifie, dans notre existence personnelle, les périodes où la fortune nous sourit, où tout parait lumineux et beau. L'égo qui savoure cette joie et la prend pour la véritable félicité du Moi supérieur ne

possède pas encore le vairagya supérieur qui annihile les sons du dehors. Comme notre Présidente l'a expliqué dans *La Sagesse antique*, l'homme arrivé à sentir que rien ici-bas n'est capable de le satisfaire, pas même les choses qui donnent le plus de joie aux mortels ordinaires, peut, grâce à un puissant mais tranquille effort de sa volonté, s'élever assez pour s'unir à la conscience supérieure et se trouver libéré du corps ; mais pour cela, il faut avoir observé la condition première et voir dans cette union l'unique moyen de satisfaction.

Les trois corps, physique, astral et mental, qui avec leurs habitudes constituent la personnalité, sont en vérité la chrysalide dans laquelle se forme graduellement un papillon. Dans notre état présent, celui de la chenille, l'âme doit être revêtue d'un corps et se trouver dans le monde mais ne doit pas leur appartenir ; elle doit non pas regarder celle vie-là comme la sienne, mais comprendre qu'elle-même est indépendante de ses véhicules. Ici encore évitons avec soin les méprises. Sans doute il est bon et même nécessaire que dans sa route ascendante l'âme se réjouisse, qu'elle sourie, qu'elle chante dans sa chrysalide ; cette joie n'a pas d'inconvénients ; que dis-je – elle présente beaucoup d'avantages. Ce que l'âme *ne doit pas* faire, c'est chanter *à cause de* la chrysalide ou à cause de ce qui intéresse cette enveloppe extérieure. L'âme commettrait une faute des plus graves, si elle pleurait "en son château d'illusion", car c'est toujours une faute que de céder à la dépression et à la tristesse. C'est très vrai, mais il ne s'agit pas de cela ici. Aryasanga cherche à nous dire, dans son gracieux et poétique langage, que la chrysalide ou le château ou toute forme extérieure, ne doivent présenter pour l'âme absolument aucun sujet de joie ni d'affliction ; elle doit être indifférente à ces formes ; ce qui leur arrive ne doit la **[56]** toucher en rien. N'est-elle pas encore indifférente, c'est qu'elle appartient encore à la terre et ainsi n'est pas encore prête à gouter la liberté parfaite.

Partout autour de nous se succèdent d'éternels changements, mais l'âme doit poursuivre sa marche irrésistible, sans se laisser effrayer par eux. Rappelez-vous les sonnets de Shakespeare :

> "LXIV
> Lorsque je vois la main du Temps inexorable
> Ensevelir les ans sous leurs riches lambris,
> Les hautes tours couvrir le sol de leurs débris,
> Et la mort commander au bronze impérissable ;

Quand je vois sur les flancs du rivage amoindri
L'Océan empiéter toujours, insatiable,
Et la terre envahir sa masse formidable,
Royaumes tour à tour accrus et appauvris ;

Quand je vois s'opérer tant de métamorphoses
Et même s'abolir le principe des choses,
Je songe que le Temps, assassin de l'Amour,

Me prendra mon ami dans sa rage insensée.
Et n'est-ce pas déjà la mort que la pensée
Qui fait pleurer d'avoir ce qu'on peut perdre un jour ?

LXV
Quand la terre, et la mer, et l'airain, et la pierre,
Finissent par céder au pouvoir de la Mort,
La Beauté saurait-elle éviter ce dur sort,
Elle, la pauvre fleur aussi frêle que fière ?

Oh ! quand la main du Temps fait tomber en poussière
Et la porte de fer, et l'imprenable fort,
L'Été trouvera-t-il en son souffle un support
Pour résister au choc de sa rage meurtrière ?

Où cacher ce joyau merveilleux et divin,
Pour que le Temps n'en puisse enrichir son écrin ?
Quel bras pourra donc mettre à sa marche un obstacle

Et garder la Beauté contre ses noirs méfaits ?
Hélas ! Tout sera vain, si ce n'est ce miracle
Qu'en mes vers mon amour resplendisse à jamais." [9] **[57]**

Mais, au fond, le temps est l'ami de l'aspirant, car les choses les plus nobles, les plus hautes, les plus profondes, voilà ce qui échappe le mieux à ses ravages. Cette vérité devient pour l'occultiste une question d'expérience et de certitude ; aussi les changements survenus au dehors finissent-ils par ne plus lui causer aucun trouble.

---

[9] *Les Sonnets de Shakespeare*, traduits en sonnets français par Fernand Henry, Paris, Ollendorf, 1900.

C'est un fil d'argent – emblème de pureté – qui relie l'âme au Moi supérieur. Toutes les fois que l'âme pactise avec l'impureté du corps, des émotions ou du mental, elle se débat pour briser ce fil d'argent ; elle est tentée d'ignorer la voix subtile.

M^me^ Blavatsky ajoute les notes suivantes :

> **Le "Grand Maitre" est le terme employé par les Lanous ou Tchélas pour indiquer notre "Moi supérieur". C'est l'équivalent d'Avalokiteshvara, et le même que l'Adi-Bouddha des occultistes bouddhistes, l'Atman (le Moi supérieur) des Brahmines, et le Christos des anciens Gnostiques.**
>
> **"Âme" est employé ici pour Égo humain ou Manas, ce qui dans notre division septénaire occulte est appelé "âme humaine" pour la distinguer des âmes spirituelle et animale.**

M^me^ Blavatsky prend ici le mot Maitre dans un sens peu habituel, celui, dit-elle, qui est employé par les chélas ou élèves. Plus tard, dans la littérature théosophique, ce titre a été réservé à un nombre limité de membres de la Grande Confrérie Blanche qui acceptent des élèves, pris parmi les novices qui vivent encore dans le monde. Les Maitres sont peu nombreux. Il semble que sur chaque rayon un seul Adepte soit chargé de ce rôle et que toutes les personnes suivant Son propre rayon d'évolution, passent par Ses mains. Au-dessous du rang d'Adepte, nul n'est autorisé à assumer la pleine responsabilité de s'attacher un élève, bien que les personnes acceptées comme telles depuis de longues années, reçoivent souvent des missions et le privilège d'aider et de conseiller de jeunes aspirants qui donnent des espérances. Ces élèves plus anciens sont progressivement instruits en vue de leur futur travail, quand à leur tour ils deviendront Adeptes ; ils apprennent à se charger de la routine journalière et à en dispenser leurs Maitres, ceux-ci **[58]** restant ainsi libres de remplir les tâches supérieures que nul ne peut assumer à leur place. Le choix préliminaire des futurs chélas est maintenant laissé, en général, à ces disciples plus anciens, et les candidats leur sont rattachés provisoirement plutôt que d'une façon directe, aux grands Adeptes. Mais l'union des élèves et du Maitre est si merveilleuse qu'il y a presque ici "une distinction, mais point de différence".

Les termes employés dans ses notes par M^me^ Blavatsky seront mieux compris si nous étudions un peu les différentes trinités dans l'univers et dans l'homme. L'expérience individuelle nous prouve qu'il existe une dualité – l'intelligence qui perçoit et l'objet perçu, celui qui voit et les choses vues, le sujet et l'objet. C'est la vieille façon de distinguer dans le monde expérimental deux parties : l'esprit et la Matière, en donnant à ces mots un sens général ou commun. L'esprit ou conscience et la matière forment une paire d'opposés : l'esprit est un principe actif, la matière un principe passif ; l'esprit a un centre mais point de circonférence ; la matière a une circonférence, mais point de centre ; l'esprit se meut de lui-même, la matière est mue de l'extérieur. Ces deux principes représentent aussi une division de la réalité – le divin et le matériel ; ce qui est libre et ce qui est lié ; ce qui brille de sa lumière propre et ce qui présente seulement une lumière réfléchie.

Une étude plus attentive montre que ces deux principes sont, pour ainsi dire en scène devant nous et qu'ils sont, non pas les principes n° 1 et n° 2, mais bien n° 2 et n° 3, car ils ont maintenant un témoin, le n° 1. Le n° 2 est *le Dieu qui est vu*, mais le n° 1 est le Dieu ou Moi véritable, cause de toutes les relations entre le n° 2 et le n° 3.

Dans la terminologie chrétienne, Christ est le Dieu qui est vu. "Personne n'a jamais vu Dieu" [10]. Pourtant le Christ a dit : "Mon Père et moi nous sommes un." [11]

Ceci nous amène au terme Avalokiteshvara : il réunit les mots *avalokita* (vu) et *Ishvara* (Dieu, le Souverain) et signifie donc le Moi Supérieur dans la dualité esprit-matière régnant dans l'Univers. "Car il y en a trois qui rendent témoignage" [12], dit saint Jean, – le Père, le Verbe **[59]** et le Saint Esprit. Le Verbe, le Logos, Avalokiteshvara, est le Second ; c'est le Christos, le Dieu qui est vu ; c'est l'esprit universel ou pourousha, par opposition à la matière ou prakriti. L'homme est une conscience qui contemple la matière ; et le Dieu dont nous venons de parler est l'homme glorifié ou universel, le sujet suprême. Analysez-vous vous-mêmes et vous en trouverez le reflet – le Dieu intérieur, qui réside en vous. Ce Dieu qui est vu n'est pourtant que le

---

[10] Bible Louis Segond, *St Jean*, IV, 12.

[11] Bible Louis Segond, *St Jean*, X, 30.

[12] Bible Louis Segond, *St Jean*, V, 7.

témoin du Dieu véritable et, dans l'homme, le témoin du Moi, du Moi qui réunit à la fois le sujet et l'objet.

Ce "Moi" n'est pas un sujet nouveau, témoin d'un sujet et d'un objet anciens, maintenant réunis et constituant un objet nouveau et complexe. C'est le "Moi" – et l'on ne peut rien dire de plus. Tout homme qui pense peut regarder son propre corps et de plus, dans certains cas, ses corps astral et mental et les appeler "cela" ; en d'autres termes, il peut les considérer comme un objet. Il peut aussi concevoir la conscience (ou sujet) chez son prochain et conclure qu'elle est de même nature que la conscience (comprenant volonté, sentiment et pensée) dont il constate en lui-même la présence. *Mais sur un point, maintenant, son erreur est grande* : car il donne deux noms différents à un seul et même principe, qu'il appelle "Vous" quand il le voit en son prochain, et "Moi" quand il le contemple en lui-même ! Qu'il considère en lui-même la conscience ou sujet (intégralement) comme il le fait chez les autres hommes où il les appelle "vous" ; qu'il la considère simplement comme faisant partie du vaste océan des "vous" qui constituent le Logos comme les gouttes d'eau forment l'océan ; – alors il pourra s'élever au-dessus de la conscience et atteindre le "Moi" véritable, le Soi ou Dieu invisible [13]. La conscience, le "vous" fait partie d'Avalokiteshvara, le Dieu visible, le Christ, la lumière qui éclaire tout homme qui vient au monde – comme aussi les corps font partie de l'océan de matière cosmique ; cependant, ni la conscience, ni les corps ne constituent le Soi. Nul – pas même le Fils – ne *vit* jamais le Dieu Suprême.

Cette trinité a été considérée de façons diverses. **[60]**

Voici comment le Swami T. Subba Rao définit Avalokiteshvara :

> "Parabrahman, à lui seul, ne peut être perçu tel qu'il est aux regards du Logos ; il est comme couvert d'un voile, et ce voile c'est l'immense étendue de la matière cosmique."

Et plus loin :

> "Parabrahman, après son apparition, d'une part comme Égo, d'autre part comme Moulaprakriti, agit comme l'unique énergie, par l'intermédiaire du Logos."

---

[13] Cet argument se trouve développé dans *Les Sept Rayons*, par Ernest Wood, chap. XXI.

Toutes ces descriptions présentent un extrême danger ; à lui seul, le mot "cela" peut tout gâter. C'est en soi-même qu'il faut chercher la délivrance et la vérité – c'est l'homme seul, dans son être, qui peut pénétrer ce mystère, si simple en réalité mais auquel on ferme les yeux. Il faudrait absolument s'abstenir, même d'appliquer à Parabrahman le terme "Dieu" – car penser à Dieu c'est penser au Dieu visible, c'est-à-dire Avalokiteshvara, et ce Dieu est, en somme un "vous", ou plutôt l'ensemble des "vous".

Le concept d'un sujet, d'un "vous", comporte une limitation dans le temps. Certains anciens soutenaient que rien ne pouvait en réalité se mouvoir "car l'objet ne peut se mouvoir dans l'espace qu'il occupe ni, assurément, dans l'espace où il n'est pas". Mais dans le temps, les sujets peuvent se mouvoir et les objets peuvent se mouvoir dans l'espace, parce que tous se meuvent en Parabrahman. À proprement parler, le temps et l'espace sont, l'un et l'autre, subordonnés au mouvement [14].

"Et ces trois sont un." [15] Moulaprakriti, racine de la manifestation, matière fondamentale, existence extérieure ne diffère pas de Parabrahman ; c'est lui-même, tel que notre conscience limitée nous permet de le voir. Parabrahman est au-delà de cette limitation dans le temps, aussi nous paraît-il immobile ; d'où également l'apparence d'espace, caractéristique de Moulaprakriti ; c'est en réalité un espace où est contenu tout ce qui existe ou existera jamais dans les trois divisions du temps – le passé, le présent et l'avenir. Enfin la conscience universelle (le Grand Homme), nommé aussi Daiviprakriti (la manifestation divine), par opposition à Moulaprakriti (la manifestation matérielle) est Avalokiteshvara, l'Ishvara ou Souverain *visible*, par opposition **[61]** à Parabrahman, la première Personne de la Trinité, qu'Ishvara lui-même ne peut contempler directement.

Or, dans la triade supérieure présentée par la conscience dans l'homme, nous avons un reflet de cette grande Trinité ; aussi M^me^ Blavatsky dit-elle que le Moi Supérieur – et elle entend par ce mot bouddhi ou l'amour intuitif – est l'*équivalent* d'Avalokiteshvara. Toute confusion intellectuelle entre la réalité universelle d'une part et, d'autre part, atma, bouddhi et manas – les trois modes de la Conscience humaine – constituerait une grave erreur ; néanmoins, il existe une analogie. La grande Trinité se réfléchit dans l'homme de diverses manières ; ces trois aspects de sa conscience sont une de ces manières. De même, atma, bouddhi et manas sont, dans leur sphère

---

[14] Voyez *Les Sept Rayons*, chap. VIII.

[15] Bible Louis Segond, *St Jean*, V, 8.

réduite, le reflet des caractéristiques de la Trinité universelle. Atma est la conscience du Moi et aussi la volonté qui permet de se diriger. À l'autre pôle, manas est la conscience du monde ; son énergie mentale est l'auteur de tout travail humain, même du travail manuel. Mais, entre les deux, bouddhi est l'essence même de la Conscience, de la subjectivité. Ainsi, la grande Trinité se reproduit dans la Conscience de l'égo.

Au-delà de ce terme moyen, au caractère triple, se place la Monade dans l'homme ; elle représente en lui Parabrahman, l'état de son véritable et absolu nirvana, supérieur à la Conscience. L'atma est son état de nirvana faux et relatif, celui du plan nirvanique, sa dernière illusion, qui persiste entre la Quatrième et la Cinquième Initiation. Comme la Monade se trouve au-dessus de la Trinité de conscience, ainsi les corps personnels sont extérieurs ou inférieurs à elle ; nous ne connaissons en manas que leur reflet. Dans la première moitié du Sentier (de la Première à la Quatrième Initiation), l'homme s'applique à se dégager de ces limitations personnelles, de l'illusion du "cela" ; dans la seconde moitié, il se délivre de l'illusion du "vous".

Il nous reste à considérer quelques autres points dans les notes de M^me^ Blavatsky. Ce qu'elle dit d'Adi-Bouddha et d'Atma appelle quelques observations ; par contre, tout ce qui précède rendra très clair ce qu'elle dit du Christos des Gnostiques. "L'Atma des Brahmanes" est plutôt ce que, suivant l'opinion bouddhiste, les Brahmanes entendaient par ce terme (et peut-être ce que pensaient effectivement **[62]** les Brahmanes auxquels échappait l'esprit véritable de leur philosophie) ; l'atma dans l'homme, c'est l'âme spirituelle qui, déclara le Bouddha, n'est pas absolument permanente. Oui, le Christ même (le Moi supérieur dans l'homme) a une fin ; malgré sa radieuse beauté, et bien qu'il soit tout à fait invisible pour l'homme ordinaire, il doit finalement sacrifier sa vie pour s'unir au Père. C'est le "vous" qui, dans les hommes spirituels, veut se faire passer pour le "Moi". De même, à une période bien plus reculée de l'évolution, l'absurde personnalité, le "cela" prétendait être le "Moi". Mais, en disant que la croyance des Brahmanes concernant Atma est fausse, le Bouddhiste orthodoxe n'a pas saisi toute la hauteur de leur pensée, en particulier l'enseignement de Shri Shankaracharya, dont en réalité la doctrine anatma s'accordait avec celle du Bouddha, parce que, par atma, il entendait la Monade, l'indescriptible aspect parabrahmique de l'homme. Voyant que l'on appelait "vous" l'Âme (le Soi), le Bouddha essaya de combattre cette erreur en déclarant périssable ce que l'on nommait "Moi".

Dans la note, M^me^ Blavatsky dit qu'Avalokiteshvara est le même qu'Adi-Bouddha. Elle revient plus longuement sur ce point dans *La Doctrine secrète* :

> "Dans le Bouddhisme ésotérique, et même exotérique, du nord, Adi-Bouddha… l'Un, l'Inconnu, sans commencement ni fin, identique à Parabrahman, émet de ses ténèbres un Rayon de lumière. Ce rayon, c'est le Logos, le Premier, ou Vajradhara, le Suprême Bouddha, aussi appelé Dorjechang. Comme Seigneur de tous les Mystères, il ne peut se manifester, mais envoie dans le monde de la manifestation son Cœur, le "Cœur Diamant", Vajrasattva ou Dorjesempa. C'est le Deuxième Logos Créateur." [16]

Dans ce passage elle montre clairement que le Premier et le Deuxième Logos sont respectivement Adi-Bouddha et Avalokiteshvara, car celui-ci est identique à Vajrasattva. Quand donc elle parle de leur unité, ce ne peut être que dans le sens du terme chrétien : "Le Christ est un avec le Père." Voici, sur cette question, ce que j'ai écrit dans *L'Occultisme dans la Nature* :

> "Le sens exact des termes Adi-Bouddha et Avalokiteshvara **[63]** a donné lieu à beaucoup de controverses. Je n'ai pas étudié spécialement ces questions au point de vue philosophique, mais, autant que mes entretiens avec les représentants actuels de la religion m'ont permis de le comprendre, Adi-Bouddha semble être le terme suprême d'une des grandes lignes du développement surhumain – ce qui pourrait s'appeler le principe abstrait de tous les Bouddhas. Avalokiteshvara est un terme appartenant à l'Église du nord et semble désigner la manière dont les Bouddhistes comprennent le Logos. Les érudits européens l'ont traduit : "Le Seigneur qui regarde au-dessous de lui", mais cette version parait impliquer une inexactitude, car évidemment c'est toujours le Logos manifesté, quelquefois le Logos d'un système solaire, quelquefois un Logos encore plus élevé, mais toujours manifesté. N'oublions pas que les fondateurs des grandes religions voient et connaissent ce qu'Ils

[16] *Op. cit.*, vol. I.

> nomment ; Leurs sectateurs, en général, ne voient pas ; ils n'ont que les noms et ils en jouent comme avec des jetons intellectuels ; d'où beaucoup d'inexactitudes et d'inconséquences." [17]

Comme nous l'avons déjà vu, M^me^ Blavatsky entend par le Moi Supérieur le bouddhi dans l'homme, le terme central de la trinité que présente sa conscience immortelle. C'est la sagesse dans l'homme, mais c'est un reflet de la sagesse universelle sans laquelle il n'y aurait pas de sagesse humaine. De même, sans le Dhyani-Bouddha, Avalokiteshvara, le "Centre d'énergie" de l'ultime sagesse ou Adi-Bouddha, aucun homme ne deviendrait jamais Bouddha. L'illumination de Gautama, le sage, n'a donc pas essentiellement été l'élévation d'un homme au rang divin, mais l'union d'une conscience humaine, devenue parfaite, avec la Sagesse du Logos.

La seconde des notes examinées ici parle, non seulement du manas comme étant l'Âme humaine, mais encore de l'âme animale dans l'homme. Celle-ci est le manas inférieur, ou kama-manas ; sur son plan se trouvent les âmes-groupes des animaux, tandis que les âmes-groupes du règne végétal se trouvent sur le plan au-dessous, et celle du règne minéral plus bas encore. D'un bout à l'autre de son livre, et sans exception, M^me^ Blavatsky conserve le même sens aux termes "Âme", "Moi Supérieur", etc. **[64]**

---

[17] *Op. cit.*, vol. I, p. 103.

CHAPITRE VI

—

LE MOI ET LE MOI-TOTAL

Lorsque ton âme en bouton prête l'oreille au tumulte du monde ; lorsque ton âme répond à la voix rugissante de la grande illusion ; lorsque effrayée à la vue des chaudes larmes de la douleur, assourdie par les cris de détresse, ton âme se retire comme la timide tortue dans la carapace de l'Égoïsme, sache-le, Disciple, ton âme est un tabernacle indigne de son Dieu silencieux.

Quand, devenant plus forte, ton âme se glisse hors de sa sure retraite, et, s'arrachant à son enveloppe protectrice, déroule son fil argenté et s'élance ; quand, apercevant son image sur les vagues de l'espace, elle murmure : "Cela, c'est moi", avoue, Disciple, que ton âme est prise dans le tissu de l'erreur.

CWL – Au début de ce passage, l'expression "âme en bouton" suggère l'idée d'évolution, idée qui pendant bien des siècles n'exista pas en Europe ; on supposait que le monde et tous les êtres qui l'habitent avaient été créés tout d'un coup, sans se douter que les formes plus complexes étaient sorties, par évolution, de formes inférieures et, poursuivant cette évolution, se rapprocheraient encore de la perfection. Il y a environ cent cinquante ans, naquit l'idée que les formes matérielles des êtres vivants étaient soumises à l'évolution, à un développement attribué, par les uns à une impulsion de la vie profonde, par les autres à l'influence sélective du milieu.

Pourtant, il existait depuis longtemps une théorie de l'évolution de l'âme, doctrine qui a toujours tenu une très grande place dans les traditions indoue et bouddhiste : les Théosophes l'ont partout répandue en Occident durant les cinquante dernières années, ainsi que la doctrine de la réincarnation. Celle-ci a été donnée comme la plus logique et la plus morale théorie de la destinée humaine, du moment qu'il a été établi par la science, comme par la religion, que **[65]** l'âme humaine survit au corps. L'âme se réincarne bien des fois pour acquérir l'expérience ; en conséquence, chacun finira par devenir, non seulement un génie dans tel ou tel domaine de l'intelligence ou de l'activité humaines, mais un homme parfait, prêt à recevoir dans sa plénitude la conscience divine.

L'évolution de l'homme présente deux grandes étapes : la première se nomme le *pravritti marga* ou chemin de la sortie ; la seconde, le *nivritti marga*, ou chemin du retour. Dans la première a lieu le développement de la personnalité ; il est marqué par une forte accumulation de Karma, l'âme ne cessant de chercher dans le monde extérieur la satisfaction de ses multiples désirs ; dans la seconde, l'âme se détourne peu à peu du monde et, faisant face au divin qui est sa source et son but, elle poursuit les progrès qui couronneront la période humaine de son évolution.

Cette deuxième étape, le *nivritti marga*, est divisée en Sentier de probation et Sentier de l'Initiation, longuement décrits dans *Le Sentier du Disciple* et *Vers l'Initiation*, enfin dans *Les Maitres et le Sentier*. Ce marga comporte une évolution volontaire, dans laquelle le candidat s'applique méthodiquement à acquérir les qualités morales supérieures. L'évolution des êtres inférieurs, comme celle des hommes encore sur le pravritti marga, est involontaire ; ils cherchent, ils subissent l'expérience et s'instruisent sans bien comprendre ce qui leur arrive.

Dans une note concernant le mot "illusion", M^me^ Blavatsky l'appelle *Maha-Maya*, la grande illusion, l'univers objectif. Nous avons déjà examiné le sens du terme "illusion" dans son application au monde extérieur. Ne confondons pas cette idée avec celle que le texte nomme "le tissu de l'erreur" et qui, suivant une autre note, s'applique à *Sakkayaditthi*, l'erreur de la personnalité.

Quand Notre Seigneur le Bouddha révéla aux hommes le Noble Sentier Octuple, le chemin vers la liberté, le moyen pratique de supprimer l'affliction, il leur parla des dix entraves que, l'une après l'autre, le candidat doit rejeter. La première s'appelait *Sakkayaditthi*, l'erreur de la personnalité. D'où vient-elle ? Un enfant nait ; il est soumis au Karma – c'est le résultat de ses actes dans les vies passées ; il possède un corps d'une certaine constitution et **[66]** auquel arrivent différentes choses ; avec le temps, il se rend compte de l'opinion d'autrui sur son compte et découvre ce qu'il peut, ou ne peut faire ; il se voit ainsi comme dans un miroir – un de ces miroirs déformants, parfois installés dans les expositions pour amuser les gens à la vue de leurs images grotesquement tassées ou allongées ; il se forme ainsi une idée de lui-même : il est intelligent ou bête, beau ou laid, faible ou fort ; son éducation se poursuit ; il acquiert un rang, une position sociale, un caractère, il prend les habitudes physiques et la mentalité d'un médecin, d'un homme d'affaires, ou d'une mère de famille, et ainsi arrive à se constituer une *personnalité* déterminée ; croit-il être cette personnalité, il possède ce

que l'on a nommé "la personnalité du moi" – exactement la même illusion qui obsède les malheureux internés dans les maisons d'aliénés, qui s'imaginent être des théières, des cornets acoustiques, des pôle Nord, des reine Elizabeth et des Napoléon.

Une série de corps et une personnalité bien disciplinées, soumises à de bonnes habitudes, présente évidemment des avantages, tout comme une boite de bons outils ou une bonne automobile. Nous ne désirons pas de personnalités débiles et sans caractère. Cependant, quelle que soit l'excellence de la nôtre, il ne faut pas la regarder comme étant nous-même ; au contraire, nous devrions pouvoir – tout en la prenant pour instrument, tout en la faisant servir à notre vie spirituelle dans le monde matériel – exercer dans leur plénitude toute la force de volonté, toute la force d'aimer, toute la force mentale que nous possédons de naissance. Les personnalités ne doivent pas poser leur candidature à l'immortalité ni chercher à se mettre à l'abri des ravages subis par toutes les choses matérielles, ravages causés par l'usure et par le temps. Un homme d'un certain âge disait un jour à son fils qui voulait faire un travail à sa place : "Non, non, mon garçon. Il faut toujours user les vieux d'abord !" Les personnalités doivent se laisser employer et adapter au but spirituel du moment, et cela jusqu'à leur propre usure ; elles doivent se contenter, pour seule récompense, du long et glorieux dévakhan qui suivra la mort du corps extérieur, en ce qui concerne tous ceux qui ont ainsi servi le Moi divin intérieur ; à l'exception, bien entendu, des serviteurs des Maitres ; ceux-là renoncent à cette récompense **[67]** et renaissent promptement afin de travailler pour l'humanité.

> **Cette terre, disciple, est la salle de douleur ; ici, le long du sentier des dures épreuves, des pièges sont semés pour saisir ton Égo dans l'illusion appelée "la grande hérésie".**

Le plan physique est un lieu de douleur : c'est là une idée très répandue parmi les Bouddhistes et parmi les Indous. Un travail contraire aux gouts naturels, souvent déformant et épuisant, l'oppression, la maladie, la dégradation, l'anxiété, tel est souvent le lot de la plupart des hommes. Ceux auxquels leur destinée a donné l'aisance peuvent dire qu'ils y prennent grand plaisir ; mais suivant l'expression de Patanjali : "Pour l'homme éclairé, *tout* est misère". Bien des choses n'ont rien de pénible pour les personnes relativement peu évoluées – par exemple, l'odeur de l'alcool, de la viande ou des ognons, les sirènes d'usines ou la musique tapageuse, les mauvaises manières, les vêtements et les bâtiments hideux, et mille autres choses qui

affligent les personnes plus sensibles. Mentionnons encore la préoccupation d'assurer nos besoins, la crainte de reperdre nos gains, la souffrance que nous inspirent tous ceux qui nous entourent, sinon la souffrance personnelle. Il faut vraiment que les hommes soient fous pour aimer des chaines pareilles. Oui, la terre est bien un séjour de douleur ; songez combien ce qu'elle offre de meilleur est peu de chose, au jugement de ceux qui connaissent les plans supérieurs.

Mais c'est l'homme surtout qui en est responsable. Songez à l'immense océan de vie qui remplit dans la nature les règnes minéral, végétal et animal ; partout il frémit de bonheur. L'image tragique conçue par un poète – "la nature aux dents, aux griffes sanglantes" – pâlit elle-même si nous nous rendons compte que les animaux "ne prévoient ni ne reviennent au passé", comme le fait l'humanité en proie aux désirs et aux craintes pénibles, et que, dans leurs combats, quand le spectacle du sang répandu et des blessures afflige le spectateur, l'excitation de la conscience animale est à son comble et goute souvent un plaisir extrême. Si la terre est un lieu de douleur, c'est **[68]** seulement pour l'homme, dont l'avidité et la colère, fruits d'une vive imagination qui alimente ses brulants désirs, ont communiqué à sa vie personnelle, comme à sa vie sociale, le poison d'innombrables horreurs.

Et pourtant, la victoire emportée sur l'*égoïsme* suffirait pour supprimer toutes ces horreurs et pour offrir à l'humanité entière les joies de ce monde – le frémissement, la paix profonde et immuable que donnent la beauté, la découverte, l'œuvre créatrice, le bienêtre social et physique.

La note de M^me^ Blavatsky mentionne ensuite :

> **Attavada, l'hérésie de la croyance à l'âme, ou plutôt à la séparation de cette âme ou Soi d'avec le Soi unique, universel et infini.**

Atta est l'équivalent pali du sanscrit atma, et *vada* signifie doctrine. La doctrine de l'atma, que nous avons déjà étudiée, est la grande cause des dissentiments entre Indous et Bouddhistes, mais au fond la différence est purement verbale car, en disant que le Moi ou atma dans l'homme est un avec le Moi universel, l'Indou entend par ce mot, non pas ce qu'entendent habituellement les gens quand ils pensent à eux-mêmes ou parlent d'eux-mêmes, mais quelque chose d'infiniment plus profond et que le yogui avancé est seul capable de concevoir. Certain passage du *Shri Vakya Soudha* prévient l'aspirant qu'en répétant la grande formule religieuse "Je suis Cela", il doit bien se rendre compte de ce qu'il entend par "Je". Suivant les

explications données dans ce texte, il faut considérer comme triple l'individu séparé. La formule "Tu es Cela" et autres sentences proclament uniquement l'union avec Brahman du plus élevé de ces trois principes. Comme nous l'avons dit plus haut, la personnalité n'est pas le Moi ; le "vous" en moi ne l'est pas davantage ; non, le Moi ne peut se distinguer du Moi universel, dans lequel se confondent la multiplicité des êtres et l'Unique. La doctrine de Notre Seigneur le Bouddha nie la permanence du "vous", que les hommes appellent "Moi".

Il est regrettable que deux grandes religions comme l'Indouisme et le Bouddhisme se trouvent séparées principalement par un aussi léger malentendu, et qu'en même **[69]** temps celui-ci ait rendu très lente la diffusion de la doctrine théosophique parmi les Bouddhistes. Nous possédons maintenant une littérature théosophique considérable, où se rencontrent sans cesse les mots "atma" et "Soi" ; ceci a éloigné de nous beaucoup de Bouddhistes qui ne se sont pas donné la peine d'écarter l'obstacle verbal que nous avons par mégarde élevé sur leur chemin.

> **Cette terre, ô disciple ignorant, n'est que l'entrée sinistre menant au crépuscule qui précède la vallée de vraie lumière, cette lumière que nul ne peut éteindre, cette lumière qui brule sans mèche ni aliment.**

Cette sentence et d'autres qui suivront donnent aux plans de la nature des noms poétiques. Encore une fois, les occultistes orientaux associent fréquemment les plans astral et mental inférieur, et M^me^ Blavatsky fait souvent de même dans ses propres instructions. Nous trouvons un exemple de cette association dans l'image : "le crépuscule qui précède la vallée de la pure lumière". Ainsi décrite, la "vallée de la pure lumière" est évidemment la région de l'âme et du Moi Supérieur, les plans où résident bouddhi et le manas supérieur.

Si nous divisons les plans par une ligne séparant le mental inférieur du mental supérieur, nous constatons une différence radicale entre les plans situés au-dessous et les plans situés au-dessus. Dans les premiers, la matière domine ; on s'en aperçoit immédiatement ; la Conscience rayonne difficilement à travers les formes. Au contraire, dans les plans supérieurs, la vie tient la première place, et les formes ne sont présentes que pour la servir. Sur les plans inférieurs, la difficulté est de permettre à la vie de s'exprimer dans les formes ; sur les plans supérieurs, c'est tout le contraire : la difficulté consiste à retenir le flux vital et à lui donner forme. Au-dessus de la ligne

de démarcation, et là seulement, la lumière de la Conscience ne subit l'action d'aucun vent et brille de sa lumière propre. Le symbole d'un feu spirituel s'applique fort bien à la Conscience sur ces niveaux, par opposition aux plans moins élevés où serait plus approprié le symbole du feu consumant un combustible.

> **Il est dit dans la grande loi : "Avant de devenir le [70] connaisseur du Tout-Soi, tu dois être d'abord le connaisseur de ton Soi." Pour arriver à connaitre ce Soi, il faut abandonner le soi au non-soi, l'être au non-être.**

Dans une note, M^me^ Blavatsky établit une distinction entre l'Atmajnani mentionné ici et le Tattvajnani. Dans la littérature indoue, la distinction est en général faible et habituellement ignorée, mais l'auteur ajoute :

> **Le Tattvajnani est celui qui connait ou discerne les principes de la nature ou de l'homme ; et l'Atmajnani est le connaisseur d'Atman ou du Soi universel, unique.**

La Théosophie a toujours enseigné que, pour faire des progrès, il faut mettre en pratique la vieille formule grecque : "Connais-toi toi-même" ; c'est pourquoi une très grande partie de nos ouvrages théosophiques modernes est consacrée à la constitution, à l'histoire et à la destinée de l'homme. C'est l'étude des différents principes et corps de l'homme qui nous permet graduellement de distinguer ce qu'il est et de le séparer, par la pensée, des véhicules dont il se sert, jusqu'à ce que nous arrivions enfin au Moi véritable. Alors, grâce à ce Moi véritable présent en nous, le Moi universel nous deviendra compréhensible ; et de fait, les deux ne font qu'un.

Seulement, pour connaitre en nous-mêmes le Moi réel, le moi inférieur doit être mis de côté et ne plus compter pour rien. Comme déjà nous l'avons vu, la destruction radicale de "la personnalité du moi" est la première tâche qui s'impose à l'Initié sur le Sentier proprement dit, puisque Sakkayaditthi, l'illusion du moi personnel, constitue la première entrave à rejeter.

> **Alors tu pourras reposer entre les ailes du Grand Oiseau. Oui, doux est le repos entre les ailes de ce qui n'est pas né, de ce qui ne meurt pas, mais qui est l'Aum, à travers l'éternité des âges.**

Au sujet du Grand Oiseau, qui occupe une si grande place dans le symbolisme religieux oriental, M^me^ Blavatsky ajoute la note suivante :

> **Kala Hamsa, l'oiseau ou cygne. Il est dit dans la Nadavindoupanishat (*Rig Veda*), traduite par la Société théosophique de Koumbakonam : [71]**
>
> > **"La syllabe A est considérée comme son aile droite ; U comme l'aile gauche ; M comme la queue, et l'Ardhamatra (demi-mètre), comme la tête."**

Le mot Aum, généralement prononcé Om, précède tout bon travail ou toute bonne pensée, parce que c'est une formule de pouvoir, symbole de la création divine. D'innombrables ouvrages sanscrits sont d'accord pour affirmer que l'ouïe, le toucher, la vue, le gout et l'odorat correspondent respectivement aux ordres de matière appelés *akasha* (l'éther ou ciel), *vayou* (l'air), *tejas* ou *agni* (le feu), *apas* ou *jala* (l'eau) et *prithivi* (la terre) – c'est-à-dire aux cinq plans bien connus de la manifestation humaine – plans atmique, bouddhique, mental, astral et physique – tous créés dans cet ordre, en commençant par le plan atmique quand le son servit d'énergie créatrice. Celui-ci, bien entendu, n'avait rien de commun avec notre son physique, qui est une pulsation dans l'air ou dans une autre substance physique ; il était de la nature de la voix du silence ou volonté d'atma. Pourtant, même sur notre plan physique, le son est un grand constructeur de formes, comme le sait tout étudiant en sciences élémentaires, qui a fait les expériences de Chladni ou d'autres du même genre. On trouve dans les textes sacrés indous de nombreux symboles offrant cette idée que le monde fut créé par le son.

Le mot Aum possède, dit-on, comme mantra une valeur particulière parce que c'est le mot humain le plus complet. Il commence par la voyelle A prononcée au fond de la bouche, continue par la voyelle U prononcée au centre de la bouche, et se termine par la consonne M prononcée en serrant les lèvres ; il offre ainsi toute la gamme du langage humain et représente ainsi dans l'homme le mot créateur intégral. Ses trois parties symbolisent aussi la manifestation de la Trinité, et cela de tant de manières que l'on pourrait en remplir un volume ; par exemple Parabrahman, Daiviprakriti et Moulaprakriti ; Shiva, Vishnou et Brahma ; la volonté, la sagesse et l'activité ; ananda, chit et sat, ou le bonheur, la conscience et l'être ; atma, bouddhi et manas ; tamas, rajas et sattva – et bien d'autres. Aum rappelle ainsi constamment la triplicité présente en toutes choses ; c'est à la fois une clef donnant la solution de nombreux mystères et une formule de pouvoir.

[72] La tête de l'oiseau représente donc l'origine, non manifestée, du mot triple.

Kala, mot qui signifie "le temps", est un des noms de Vishnou, c'est-à-dire Avalokiteshvara. – Kala-hamsa signifie par conséquent le cygne du temps ou dans le temps hamsa étant un cygne. Ce symbole de l'oiseau implique le temps, car l'oiseau traverse l'espace. La conscience a pour caractéristique de progresser ou d'évoluer ; donc elle existe dans le temps. La conscience du Logos *est* le temps ; elle ne commence ni ne finit dans le temps ; par suite, elle n'est point née et ne meurt point.

Cet oiseau est donc un symbole du Deuxième Logos, qui est aussi la grande Sagesse. Une fable indoue bien connue rattache également le hamsa ou cygne à l'idée de sagesse, car elle raconte de lui que, si un mélange d'eau et de lait lui est présenté, il peut séparer l'un de l'autre. La sagesse opère de même dans la vie humaine : elle prélève sur nos expériences diverses l'aliment essentiel de l'âme. Quand les expériences ont pris fin, la sagesse survit dans l'âme spirituelle de l'homme, car, suivant l'expression de la *Bhagavad Gîta* :

> "Toutes les actions, intégralement, culminent dans la sagesse." [18]

Sur le Sentier, l'homme qui a reçu la Troisième Initiation est aussi nommé un Hamsa ou cygne. Comme il s'applique à rejeter raga et dwesha, les quatrième et cinquième entraves, c'est-à-dire la préférence et l'aversion, il s'exerce tout particulièrement à la sagesse. Dans le monde, les gens sont dominés par leurs préférences et par leurs aversions ; leurs propres opinions les font donc beaucoup souffrir. Délivré de ces deux entraves, le Hamsa devient semblable au sage dont il est dit dans la *Gîta* qu'il trouve satisfaction dans la sagesse et dans le savoir, ne fait aucune différence entre une motte de terre, une pierre et de l'or, et voit du même œil ses amis et ses ennemis, le juste et le pécheur. Cet homme n'estime-t-il donc ni l'or, ni les amis ? Si, il les estime, mais il estime aussi l'argile et ses propres ennemis. Le sage met à profit les expériences de tout genre ; chacune est utile à l'âme. C'est ce qu'affirmait Épictète en disant : "Dieu m'a envoyé dans le monde uniquement afin que je progresse en vertu ; et pour cela il n'est rien ici-bas qui ne puisse me servir". **[73]**

---

[18] *Op. cit.*, IV, 33.

Hamsa est aussi l'équivalent de la sentence : "Aham Sah", ou "Je suis Cela", fréquemment prononcée "So ham", où se retrouvent les mêmes mots inversés. Quand donc l'aspirant répète cette sentence, il se souvient aussi que la manière de chevaucher le Hamsa ou oiseau de la vie, c'est de reconnaitre en soi-même le Moi. Le pieux yogui prononce, dit-on, cette formule à chaque respiration. Or, on en compte 21 600 dans un jour et dans une nuit, car l'air est supposé pénétrer en nous avec le son "sah" et être expiré avec le son "ha".

Tant que l'oiseau vole, le mot créateur résonne et le temps existe. Bien que la durée n'ait point de commencement ni de fin, elle est cependant mesurable – et c'est un grand mystère. M^me^ Blavatsky ajoute ici la note suivante :

> **Éternité signifie pour les Orientaux tout autre chose que pour nous, et indique généralement les 100 années ou l'âge de Brahma, la durée d'un Kalpa, ou une période de 4 320 millions d'années.**

Cette partie du sujet se termine par les mots :

> **Monte l'oiseau de vie, si tu veux savoir.**

que suivent ces notes :

> **D'après le *Nadavindou* : "Un Yogui qui monte le Hamsa (qui médite sur Aum) n'est pas affecté par les influences karmiques ni par des crores de péchés."**
>
> **Abandonne la vie de la personnalité physique si tu veux vivre en Esprit.**

Une crore vaut dix millions. Il ne faut pas conclure pourtant que le yogui soit autorisé à commettre ces péchés ; autrement il ne serait pas yogui. C'est simplement une façon orientale d'exprimer que le monde matériel ne l'affecte en rien. L'homme qui pense et qui agit sans désir personnel et avec un altruisme parfait ne subit aucune conséquence karmique ; le fruit de tous ses efforts est recueilli dans le grand réservoir d'énergie spirituelle destiné à l'assistance de l'humanité, comme nous l'avons déjà expliqué. **[74]**

CHAPITRE VII

—

LES TROIS SALLES

Trois salles, ô pèlerin fatigué, aboutissent au terme des labeurs. Trois salles, ô conquérant de Mara, te mèneront par trois états au quatrième, et de là dans les sept mondes, les mondes d'éternel repos.

Si tu veux savoir leurs noms, écoute et souviens-toi. Le nom de la première salle est Ignorance – Avidya.

C'est la salle où tu as vu le jour, où tu vis et où tu mourras.

Le nom de la seconde est la salle d'apprentissage. Là ton âme trouvera les fleurs de la vie, mais sous chaque fleur un serpent enroulé.

Le nom de la troisième salle est Sagesse ; au-delà s'étendent les eaux sans rivages d'Akshara, source intarissable de l'omniscience.

CWL – Les trois salles peuvent être interprétées de deux façons : soit comme des plans objectifs, soit comme la condition subjective de l'homme.

Dans le premier cas, la salle de l'ignorance est le plan physique, et la salle de l'apprentissage, définie dans une note comme "la salle où s'instruit l'élève en probation", est ce que l'on pourrait nommer le plan astro-mental (les plans astral et mental inférieur dans leur ensemble).

En écrivant, il y a seize ans, *The Inner Life*, j'estimais probable que M^me^ Blavatsky entendait par salle de l'apprentissage le plan astral et par salle de la sagesse le plan mental inférieur. Depuis lors, ayant beaucoup réfléchi à cette question, l'ayant souvent étudiée, je suis porté à croire que nous interprèterons plus fidèlement la pensée de l'auteur en voyant dans la salle de l'apprentissage non seulement l'astral mais encore le mental inférieur, et en élevant la salle de la sagesse de façon à y comprendre les plans du manas supérieur et de bouddhi.

Aryasangha ne regardait pas le plan astral comme la **[75]** salle de l'apprentissage, ni le monde mental inférieur comme celle de la sagesse ; nous en trouvons la preuve un peu plus loin quand il parle de la seconde comme d'une salle "où toutes ombres sont inconnues, et où la lumière de

vérité resplendit d'une gloire ineffaçable". Le monde mental inférieur ne répond pas à cette description ; bien plus radieux et plus subtil que le plan astral, c'est pourtant un monde matériel, habité par les personnalités humaines. Plus loin, l'instructeur dit aussi que ce qui est incréé a son séjour dans la salle de la sagesse ; or, c'est l'égo, non la personnalité, qui est incréé. Dans le plan mental inférieur, tout comme dans l'astral, un serpent est enroulé sous chaque fleur, car, si la passion et les désirs insensés empoisonnent le second, l'orgueil et les préjugés se trouvent dans le premier. Dans le plan mental supérieur, si bien des connaissances échappent encore à l'égo, celles qu'il possède sont exactes, mais le mental inférieur est une région de personnalité et d'erreur.

On peut encore juger à quel point les plans inférieurs sont des mondes illusoires, d'après la manière dont s'y exercent nos sens et nos facultés. Prenons pour exemple la vue. Nous voyons parce que notre vue rencontre un obstacle. Si nos regards traversaient librement un mur, nous ne verrions pas ce mur. On peut en dire autant de la marche : nous allons et venons avec une certaine liberté parce que la terre offre à nos pas une certaine résistance. Dans les plans supérieurs, on vit dans la lumière.

En Orient, les écoles d'occultisme assemblent assez souvent les plans astral et mental. Les Védantistes parlent d'un seul corps (nommé le *manomayakosha*, ou corps fait de matière mentale), là où notre littérature théosophique en distingue généralement deux (l'astral et le mental), et à ce corps, lorsque étant éveillé il est en état de fonctionner, ils attribuent les expériences que confèrent les deux plans. Dans les écoles de Raja Yoga, le candidat au yoga apprenait toujours à employer d'abord le mental et ensuite l'astral. Cette progression très sage se retrouve dans la doctrine de Patanjali, où les deux premiers pas se font dans le domaine moral et où l'on exige à cet égard des progrès sérieux, avant que ne soient autorisées les pratiques éveillant les siddhis ou facultés de yoga. Dans *Raja Yoga : The Occult Training of the Hindus*, le professeur Wood a nommé **[76]** ces premiers pas "les dix commandements" et les a traduits par les cinq restrictions : "Tu ne feras de mal à personne ; tu ne mentiras point ; tu ne déroberas point ; tu te garderas de l'incontinence et de la gourmandise", et par les cinq observances : "Tu seras pur, satisfait, maitre de toi-même, studieux et dévoué". Ces méthodes étaient en vigueur bien avant le temps d'Aryasanga. Le pandit N. Bhashyacharya et d'autres sanscritistes soutiennent que Patanjali, qui n'était pas l'auteur du système en question, donna au monde ses célèbres *soutras* dès le IX^{e} siècle avant JC.

Comme je l'ai expliqué dans *Les Maitres et le Sentier*, il arrivait souvent dans les Initiations anciennes que l'on consacrât beaucoup de temps à l'instruction de l'élève au point de vue de son travail astral, car son éveil à l'activité sur ce plan avait lieu relativement plus tard que ne l'est en règle générale celui des théosophes modernes ; ces derniers ont souvent une assez grande pratique du travail astral et par suite, ont appris, longtemps avant de recevoir l'Initiation, les détails du monde astral.

Si nous considérons subjectivement les trois salles comme des étapes dans le développement humain, nous obtenons ces divisions bien connues :

1. L'homme, encore ignorant, vit dans le monde ; il est attiré ou repoussé par les objets qui l'entourent, incité à l'action par ses passions et ses désirs indomptés ; c'est la période de l'ignorance.
2. L'homme apprend que la nature a des lois précises et se rend compte qu'en leur conformant son travail il peut acquérir des pouvoirs bien supérieurs à ceux dont il disposait au temps de son ignorance ; c'est la salle de l'apprentissage.
3. L'homme sait qu'il existe des lois spirituelles ; il apprend à leur obéir, il n'ignore plus ni la réincarnation, ni le Karma, ni les lois éthiques et morales qui gouvernent les progrès de sa propre âme et des âmes d'autrui ; il se trouve dans la salle de la sagesse.

Voici comment M^me^ Blavatsky décrit les trois étapes parcourues par la conscience.

> **Les trois états de conscience, qui sont *Jagrat*, la veille, et *Soushoupti*, le profond sommeil. Ces trois conditions yoguistes mènent à la quatrième, ou état *Turîya*, au-delà [77] de l'état sans rêve : l'état suprême, celui de haute conscience spirituelle.**

Ces états de conscience n'ont rien de fixe mais peuvent être en corrélation avec les groupes de plans ou salles objectives déjà mentionnés, quand il s'agit du candidat préparé à l'initiation de l'Arhat. Dans ce cas, l'état de veille peut être sur le plan physique ; l'état de rêve sur le plan astro-mental ; l'état de sommeil sur les plans mental supérieur et bouddhique ; enfin l'état turîya sur le plan atmique.

Ces termes assez curieux – la veille, le rêve, le sommeil – semblent avoir été empruntés au point de vue du plan physique, pour indiquer les hauteurs de conscience atteintes par le candidat à tel ou tel moment. Quand

l'homme était actif sur le plan physique, avec toutes ses facultés éveillées, il se trouvait dans le premier état. Pour comprendre le second, rappelons-nous qu'il y a deux genres de rêves – les inventions souvent absurdes du cerveau (physique et éthérique) et les expériences véritables de l'homme éloigné de son corps physique et s'instruisant dans les régions astro-mentales ; c'est à ces dernières que s'applique le nom de rêve. Le candidat endormi ou sur le point de s'assoupir en plein jour, se rappellerait ensuite avoir fait des expériences de ce genre, et puis les attribuerait à "la conscience de l'état de rêve". Supposons maintenant que l'aspirant, après avoir quitté son corps, tombe dans ce que l'on peut appeler un deuxième sommeil et, s'élevant jusqu'au prochain groupe de plans, devienne momentanément conscient sur ce niveau supérieur. En se réveillant sur le plan physique, il ne se rappellerait probablement rien de ce qui s'est passé hors du corps, car son cerveau n'est pas en état d'enregistrer les expériences venant de plans supérieurs à son "état de rêve" ; il aurait donc le sentiment de sortir d'un sommeil profond et sans rêves ; sa seule impression serait en général celle d'une grande satisfaction et d'un grand bienêtre. L' "état de sommeil" représente donc la conscience dans cette région encore plus élevée.

Le quatrième état reçoit quelquefois le nom de *transe* ; voici pourquoi. Comme nous l'avons souvent expliqué, l'aspirant, quand il n'est pas dans son corps, atteint le degré de conscience immédiatement supérieur à celui qu'il possède dans ce corps. Il est également possible au disciple, **[78]** pendant la méditation profonde, d'atteindre par la transe un état supérieur et ensuite de transmettre cette expérience à la mémoire de l'état de veille. L'Arhat peut ainsi atteindre le plan bouddhique tout en restant dans son corps physique ; et il parvient au plan atmique ou nirvanique, soit quand il quitte ce corps, soit pendant la méditation ou transe profonde. Le terme akshara appliqué ici à cette quatrième région, signifie simplement "ce qui ne se dissipe pas" ; c'est l'incorruptible.

Pour les étudiants moins avancés, la même série d'appellations peut servir dans un sens relatif. Pour telle personne la conscience de veille peut exister sur le plan physique, l'état de rêve sur le plan astral, le sommeil profond sur le mental ; telle autre, capable d'exercer les facultés astrales dans sa conscience de veille sur le plan physique, a sa conscience de rêve sur le plan mental inférieur et son état de sommeil sur le plan mental supérieur ; et ainsi de suite. Le turîya est un état supérieur, invariablement obtenu par un effort spécial de la volonté et par la méditation, dont le résultat est d'élever toute la série des trois états à un niveau plus élevé que le précédent. Pendant

la période transitoire et avant que ne s'établisse le degré nouveau, ce quatrième état existe toujours.

On le constate dans la méditation. Le candidat s'assied et fixe sa conscience de veille sur un objet quelconque – un chat, par exemple ; puis, s'élevant à "l'état de rêve", il essaie de saisir l'aspect astral de cet animal. Ensuite, il s'élève à "l'état de sommeil" et fixe son attention sur l'être mental du chat. Le quatrième degré constituerait le samadhi – ou contemplation – un effort pour saisir la signification et la réalité que le chat peut avoir aux yeux de l'égo, enfin pour dépasser ses trois formes et atteindre le sens subjectif. Dans le premier cas, la fixation du mental sur le chat se nomme la concentration ; l'élévation de la conscience se nomme la méditation ; la concentration finale dans un champ visuel supérieur, dépassant tout ce qui précède, se nomme la concentration (ou samadhi). Le dernier effort peut se comparer à la traversée d'un nuage ou d'un brouillard d'où la vision nouvelle peut surgir graduellement ou jaillir comme un éclair. Dans l'un et l'autre cas, le praticien doit garder une immobilité complète afin de retenir l'impression aussi longtemps que possible ; une seule pensée donnée **[79]** au moi, à la vieille relativité personnelle, peut tout faire évanouir, si bien qu'il ne reste même plus le souvenir de ce que fut l'impression ressentie.

Les trois salles, est-il dit, aboutissent au terme des *labeurs* et non – remarquez-le – au terme du *travail*. Dans ces mondes inférieurs, nous nous faisons du travail une idée certainement très différente de ce que l'on en pense sur des niveaux supérieurs. Ici-bas, le mot est à peu près synonyme de peine et souvent de corvée, mais à un point de vue supérieur, c'est en réalité un jeu. La corvée c'est l'action – sans plus ; sur l'homme qui l'entreprend, elle n'exerce pas d'action créatrice. Au contraire, la moindre tâche remplie à l'insu de chacun, mais de tout cœur "pour Dieu et point pour les hommes" et remplie mieux qu'elle ne le fut jamais, favorise l'évolution de la personne qui s'en acquitte. Si, par exemple, en écrivant une lettre, on s'efforce de le faire proprement et même avec art, et de s'exprimer en termes brefs, clairs et élégants, on développe du même coup la main, l'œil, le cerveau, la force mentale, la force d'aimer, la force de vouloir. Le vrai travail – tel celui de l'artiste – est une source d'influence créatrice et de joie. Si, même dans ce genre d'activité, nous trouvons un certain labeur à cause des obstructions spéciales aux plans inférieurs, il n'existe pas cependant ici-bas de distinction bien nette entre le labeur et le jeu. Faites par exemple une longue étape à cheval ; au commencement, tout est plaisir pour le cavalier comme pour sa monture ; peu à peu le plaisir diminue et la fatigue s'affirme,

et tout d'un coup l'homme s'aperçoit que le jeu est devenu labeur, ou plutôt corvée. Dans d'autres cas, il peut s'agir d'une tâche d'assez courte durée mais qui dépasse légèrement nos forces ; alors nait un sentiment de labeur. Mais au fond, tout travail est un jeu quand il y a bonne volonté, sans fatigue ni effort excessif.

À cet égard, les animaux et même les plantes ont beaucoup à nous apprendre. "Croîs comme croît la fleur", dit *La Lumière sur le Sentier*, "en ouvrant ton âme au soleil". Le Christ a dit :

> "Considérez les lis des champs, comment ils croissent : ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant, je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a **[80]** pas été vêtu comme l'un d'eux." [19]

C'est l'anxiété éprouvée par les hommes en songeant au lendemain, qui transforme leur travail en labeur et en cruel effort. Mais la Loi nous dit : "Accomplis aujourd'hui ce qui est sage et bon, sans t'occuper du résultat". Ce n'est pas là une doctrine de paresse, mais de travail – d'un travail qui est un jeu et non un labeur.

Nous en trouvons un exemple dans la manière dont différentes personnes entreprennent un long déplacement. L'une prendra le train à Chicago et sera dans un état de fiévreuse impatience pendant les trois ou quatre jours que mettra le train pour atteindre San Francisco, but de son voyage ; elle a fixé toutes ses pensées sur ce qu'elle se propose d'y faire ; en attendant, le voyage est pour elle un labeur et une souffrance. Une autre observe, pendant le parcours, mille choses intéressantes – le paysage, les gens rencontrés, le train lui-même ; le voyage est pour elle un agréable délassement et, en fin de compte, elle a beaucoup plus accompli que la première. Le paysan indou vit en union étroite avec la nature et certainement "croît comme la fleur". Un homme quitte son village ; il va chercher le courrier, ou le porter à un bureau de poste peut-être éloigné de seize ou vingt milles. Son allure n'a rien de lourd ni de pénible ; ses nerfs n'ont pas à souffrir des mouvements sans grâce par lesquels se traduisent le mécontentement ou l'impatience. Son courrier ne représente pas pour lui une idée fixe, à l'exclusion de tout autre intérêt, et qui lui fait maudire la longueur du chemin. Non ; il y a les insectes, les oiseaux, les fleurs, les arbres, les cours d'eau, les nuages, les champs, les gens et les animaux, enfin la terre

---

[19] *St Matthieu*, VI, 28.

bénie elle-même, sur laquelle, comme sur un velours, il peut reposer dans les bras divins. L'homme blanc connait bien peu la vie, mais beaucoup le labeur !

Les Indous ont toujours pensé que Dieu Se livrait à un jeu. La lila, ou jeu de Shri Krishna, comme on l'appelle, est la grande œuvre de l'évolution ; or, l'évolution nous parait si laborieuse que nous tremblons à la pensée des âges immenses qu'elle exigera, et que nous aspirons au repos. Songez aux 311 040 000 millions d'années de notre mahakalpa. Quelle illusion ! Quand prendront fin nos pénibles efforts, la vie ne sera plus que jeu et que bonheur. **[81]**

Sur le quatrième Sentier, l'entrée du candidat dans le plan nirvanique marque la fin de son labeur, mais non de son travail ; pour lui ont pris fin les efforts imposés par le rejet des cinq premières entraves – la personnalité du moi, le doute, la superstition, les préférences et les antipathies – toutes preuves de sa sujétion aux objets matériels et qui firent de sa vie une longue et pénible ascension. Maintenant les cinq entraves qui lui restent à rejeter sont intérieures ; il doit s'en rendre maitre, en vérité, mais il a pour armes la sérénité, la tranquillité, le calme et l'exercice de la volonté qui est, de toutes les choses d'ici-bas, la plus sereine. Ces entraves s'appellent : le désir de vivre dans une forme, le désir de vivre sans forme, l'orgueil, l'agitation et l'ignorance. Il y aurait peu d'avantage à les examiner ici en détail ; il suffit d'indiquer leur caractère interne et de dire que, pour les supprimer, l'homme doit arriver au calme pour lui-même et pour les véhicules supérieurs à la ligne tracée entre la personnalité et l'égo.

Plus tôt, avant la fin de ses efforts, l'étudiant fera bien d'organiser sagement sa vie, afin que son travail pour le Maitre soit autant que possible un jeu ; ce devrait être un pur bonheur, une joie sans mélange ; alors les progrès seraient rapides. Le labeur n'a rien de méritoire, ni de très profitable, bien qu'il soit parfois nécessaire. Que de fois un étudiant se livre à la méditation sans y prendre d'intérêt, mais comme un devoir à remplir, fût-ce au prix d'un pénible et douloureux effort ! Pour vous, la méditation doit être un bonheur, un jeu. Songez tout au moins au temps où cela vous deviendra possible. Certaines personnes s'en remettent avec délices à l'époque actuelle et disent : "Jouissons du temps présent, sans nous occuper de l'avenir". D'autres, fiers de leur force, s'isolent en disant : "Nous refusons de répondre à ce qui peut nous troubler". Mais le disciple doit se prêter aux coups du temps ; il songe avec bonheur au long avenir qui s'étend devant lui, au jeu où chaque mouvement peut être une cause d'allégresse.

M^me^ Blavatsky dit, au sujet des sept mondes :

> **Certains mystiques orientaux placent sept plans d'être, les sept Lokas ou mondes spirituels, dans le corps de Kala-Hamsa, le cygne hors du temps et de l'espace, qui [82] devient le cygne *dans* le temps, lorsqu'il devient Brahmâ au lieu de Brahma neutre.**

Dans la nature, toutes les manifestations septénaires, comme les sept principes dans l'homme ou les sept plans dans le monde, dérivent d'une division septuple issue de Parabrahman. Trois des sept principes se manifestent dans la conscience universelle et trois de plus dans Moulaprakriti. L'un demeure à sa source et contient tous les autres, car la multiplicité n'altère en rien l'unité du Principe qui vraiment est l'Unique. Ainsi, à son niveau inférieur, l'homme qui s'élève au-dessus du groupe moyen de ses principes (atma-bouddhi-manas) et parvient au premier (la Monade) s'échappe sans doute des plans ou mondes, mais les trouve tous présents dans cette nouvelle, condition de nirvana véritable qui dépasse l'état-conscience comme l'état-conscience dépasse lui-même la simple condition physique. Si nous en parlons à la troisième personne, c'est une simple concession à l'ignorance ; nous tenons à faire comprendre que dans tout ce qui précède, et si l'on veut le comprendre, "vous" doit s'appliquer à la Conscience et "Moi" à la vie réelle du nirvana super conscient. Cependant, ces mondes ne sont pas accessibles à l'Arhat, mais seulement à l'Adepte accompli.

On peut imaginer l'Arhat pénétrant de plusieurs autres manières dans les sept mondes du repos éternel.

À certains égards, ces mondes sont les sous plans du plan atmique que traverse l'Arhat au cours de son ascension. L'homme qui en a fait sa demeure se distingue par une inaltérable sérénité, car tout apparait comme le Moi Unique et cette conviction ne laisse plus de place ni à la crainte, ni à l'anxiété. Dans les termes de la *Gîta* :

> "Lorsqu'il (le sage) est devenu parfait dans le Yoga, c'est la sérénité qui est devenue le moyen." [20]

Non pas que dans ces régions l'activité soit absente – c'est une immense vague de vie toujours en mouvement – mais la volonté de l'Unique n'y rencontre pas d'obstacles. Sur le plan bouddhique, la dualité persiste encore,

---

[20] *Op. cit.*, VI, 3.

dans un certain sens, car là chacun voit ses semblables, bien qu'en eux comme en nous soit reconnue la présence du même **[83]** "Moi" ; mais il faut s'élever au-dessus de bouddhi, parce que l'amour implique une dualité.

La sérénité de l'Arhat ne cesse de grandir et communique un aspect nouveau aux plans ordinaires de l'existence ; il y jouit d'une liberté inconnue aux autres hommes ; il a constaté que le travail est un jeu. Entré dans la Vallée bienheureuse, il a découvert que, non seulement là mais encore sur tous les plans, la vie est pure béatitude. Non seulement il voit et aime la vie qui toujours progresse derrière les formes périssables, mais il sent aussi avec joie la Volonté Divine derrière la vie changeante. Le repos éternel qu'il goute n'est pas l'inaction, mais la paix intérieure et absolue résultant de la conviction que tout est pour le mieux, que la Volonté Divine est présente, même dans ce qui pour d'autres semble constituer des obstacles aux progrès – présente aussi dans le progrès apparent. Un philosophe entrevit un jour cette idée, quand il dit : "Gardez la sérénité, car si vous subissez un échec dont vous n'êtes pas responsable, votre échec représente un succès que vous ne soupçonniez pas, car la Volonté Divine s'accomplit." L'Arhat apprend à connaitre la paix qui passe toute imagination parce qu'il commence à vivre dans l'Éternel. C'est là, dit M^{me} Blavatsky, "la région de la pleine conscience spirituelle au-delà de laquelle il n'y a plus de danger pour celui qui l'a atteinte".

> **Si tu veux traverser sain et sauf la première salle, ne permets pas à ton esprit de prendre pour le soleil de vie les feux de luxure qui y brulent.**
>
> **Si tu veux franchir sans danger la seconde, ne t'arrête pas à respirer le parfum de ses fleurs soporifiques. Si tu veux être libre des chaines karmiques, ne cherche pas ton Gourou dans ces régions mayaviques.**
>
> **Les sages ne s'attardent pas dans les bosquets des sens.**
>
> **Les sages ne prennent pas garde aux voix mielleuses de l'illusion.**
>
> **Celui qui doit te donner naissance, cherche-le dans la salle de la Sagesse, la salle qui s'étend au-delà, où toutes ombres sont inconnues et où la lumière de vérité resplendit d'une gloire ineffaçable. [84]**

Le gourou dont il est parlé ici est le Maitre, l'Instructeur. Dans les termes de M^me^ Blavatsky :

> **L'Initié qui conduit le disciple, par la connaissance qui lui est donnée, à sa naissance spirituelle ou seconde, est appelé le Père, Gourou ou Maitre.**

Dans *Les Maitres et le Sentier*, il est fait mention des Gourous ou Maitres, de leur existence et de leur action ; un passage concernant une méditation du Maitre Kouthoumi y donne une faible idée de leurs pouvoirs merveilleusement exaltés. Assis dans Son jardin ou dans Sa demeure, Il semble méditer, mais en réalité prête attention à des millions d'hommes et s'occupe individuellement de chacun comme le ferait une personne ordinaire qui s'occuperait exclusivement de cet homme-là.

Tout égo est assisté par l'un des Maitres ; aussi, l'homme qui parvient à vivifier le lien qui rattache le moi inférieur au Moi supérieur peut-il recevoir cette assistance dans sa vie personnelle. Les gourous rencontrés sur le plan physique sont en général Initiés, élèves avancés, des Adeptes accomplis.

> **Ce qui est incréé réside en toi, Disciple, comme aussi dans cette salle. Si tu veux y atteindre et fusionner les deux, il faut dépouiller tes sombres vêtements d'illusion. Étouffe la voix de la chair, ne laisse passer aucune image des sens entre cette lumière et la tienne, afin que les deux puissent se fondre en une. Dès que tu auras appris ta propre Ajnana, fuis la salle d'apprentissage. Cette salle est dangereuse dans sa perfide beauté, et n'est utile que pour ta probation. Prends garde, Lanou, qu'éblouie par un rayonnement illusoire, ton âme ne s'attarde et ne se prenne à cette clarté décevante.**
>
> **Cette clarté rayonne du joyau du grand ensorceleur (Mara). Elle charme les sens, aveugle l'esprit, et abandonne l'imprudent comme une épave.**

Par "ce qui est incréé", il faut entendre la triade supérieure, atma-bouddhi-manas, par opposition à la personnalité et à ses corps. La salle de l'apprentissage, est-il dit, n'est utile que pour la probation ; ceci s'applique également **[85]** à la salle de l'ignorance. Les plans matériels – physique, astral et mental inférieur – représentent seulement les bâtiments et l'installation d'une école destinée à l'homme, dans laquelle il est instruit au

moyen de jouets. Nulle expérience qui ne modifie l'âme et ne lui confère un peu de sagesse, mais l'homme qui en toutes reconnait une valeur éducatrice et cherche avec ardeur à s'instruire et à tirer de la vie d'ici-bas des leçons à jamais précieuses, ne trouve dans les jouets eux-mêmes aucun attrait. Il ressemble à l'abeille qui prend le miel d'une fleur et puis s'envole, sans être enivrée par le parfum ni par l'éclat de cette fleur.

Mara personnifie l'attrait des objets extérieurs ; voici comment le décrit M^me^ Blavatsky :

> **Mara dans les religions exotériques est un démon, un Asoura ; mais en philosophie ésotérique, il est la personnification de la tentation par les vices des hommes, et, traduit littéralement, signifie "ce qui tue l'âme". Il est représenté comme Roi (des Maras), avec une couronne où brille un joyau de tel éclat qu'il aveugle ceux qui le regardent ; cet éclat est évidemment une allusion à la fascination exercée par le vice sur certaines natures.**

Dans *La Lumière d'Asie* [21], Sir Edwin Arnold nous a fait un tableau saisissant de ce prince des ténèbres, s'avançant, à la tête de ses anges du mal, vers Notre Seigneur le Bouddha, assis sous l'arbre Bodhi, un peu avant Son illumination [22].

> **La phalène, attirée vers la flamme étincelante de la lampe nocturne est condamnée à périr dans l'huile visqueuse. L'âme imprudente, qui manque l'occasion de saisir à bras-le-corps le démon moqueur de l'illusion, reviendra vers la terre, esclave de Mara.**
>
> **Regarde les légions d'âmes. Observe comme elles errent au-dessus de la mer orageuse de la vie humaine, et comment, épuisées, sanglantes, les ailes brisées, elles tombent l'une après l'autre dans les vagues enflées. Ballotées par les vents furieux, poursuivies par l'ouragan, elles dérivent [86] dans les remous et disparaissent dans le premier grand tourbillon.**

---

[21] *Op. cit.*, livre VI.

[22] *Op. cit.*, livre VI.

Le sujet des "âmes perdues" est très complexe. Les unes ressemblent à des écoliers qui, faisant partie d'une classe quelconque, ne sont pas prêts à suivre la plupart de leurs camarades à la fin de l'année scolaire dans la classe suivante, soit qu'ils soient trop jeunes, soit qu'ils aient été paresseux. Il y a aussi des cas où la personnalité, pendant son incarnation, s'est laissée prendre dans le réseau de la matière au point de ne plus rien avoir à donner à l'égo ; elle risque alors d'être supprimée. En troisième lieu, il faut mentionner les conséquences terribles des pratiques de magie noire. Le temps nous manque pour développer ici cette question. Nous en avons parlé assez longuement dans un article intitulé *Lost Souls* (*Âmes perdues*) dans le premier volume de *The Inner Life* [23].

Dans ces passages, quelques expressions ont toute l'énergie de l'imagination orientale. Ne prenons pas trop littéralement les épaves abandonnées et les ailes brisées. L'homme qui abandonne le Sentier sous l'influence du désir matériel met évidemment fin pour le moment à ses espoirs spirituels ; pourtant, même dans ce cas, il a appris une leçon dont plus tard profitera l'âme. En tout cas, le mieux pour l'homme est de s'instruire par la réflexion éclairée ; s'il la néglige – et alors seulement – elle devra être remplacée par d'amères expériences.

Il n'est aucunement nécessaire qu'un être humain passe par des expériences de tout genre. Plus l'homme avance et devient sage, plus grandit sa faculté d'observation et il trouve beaucoup à apprendre dans des expériences que d'autres négligeraient, les trouvant sans valeur. L'insensé, dit-on, est incapable d'apprendre, même d'un sage ; par contre le sage peut toujours apprendre, même de l'insensé. Pour savoir que le feu brule, il n'est pas nécessaire d'y mettre la main ; il se peut que l'insensé le fasse, mais le sage a d'autres manières de se convaincre que le feu est ardent. Néanmoins, reconnaissons comme très heureux que l'homme qui, ne voulant pas réfléchir, ne cherche pas à s'instruire, subisse les sévères leçons de l'expérience, sans lesquelles il n'apprendrait rien et ne ferait aucun progrès. **[87]**

La loi du Karma, qui apporte à chacun les expériences qu'il a procurées à autrui, est donc sa bienfaitrice et finalement sa libératrice – point un instrument de vengeance ni un châtiment. Supposons par exemple qu'un voleur de grand chemin attaque un passant, le fasse tomber sous ses coups, peut-être même le tue, et le dévalise. Tôt ou tard, la loi karmique lui

---

[23] *L'Occultisme dans la Nature*, vol. I.

infligerait à son tour une pénible expérience du même genre. Pour être capable d'agir ainsi, le voleur devait être un individu grossier, dénué de sensibilité et d'imagination ; autrement il aurait donné une pensée, soit aux sentiments de sa victime, soit à la femme et aux enfants du malheureux, et cette pensée eût arrêté sa main. Étant grossier, obtus, sans imagination, le malfaiteur a besoin de subir les expériences violentes qu'il impose à autrui ; cela seul aura une action sur lui. Plus tard, quand la rétribution karmique lui aura infligé quelques souffrances, le souvenir lui en reviendra au moment d'attaquer une autre personne et arrêtera son bras. Ensuite, il s'amendera, grâce à la loi qui instruit toujours mais ne punit jamais. **[88]**

CHAPITRE VIII

—

LA MÈRE DU MONDE

Si, après avoir traversé la salle de sagesse, tu veux atteindre la vallée de béatitude, Disciple, ferme bien tes sens à la grande et cruelle hérésie de la séparation, qui te sèvre du reste.

CWL – Il s'en faut de peu que la vérité spirituelle concernant l'évolution ait été révélée à Herbert Spencer, lorsqu'il définissait l'évolution comme le passage graduel d'une homogénéité incohérente à une homogénéité cohérente de structure et de fonctions. Pour lui, évolution signifiait que les choses, d'abord semblables et séparées, devenaient plus tard différentes mais unies. Cette spécialisation se remarque dans le corps humain, qui possède des organes divers fonctionnant dans l'intérêt général : ainsi, le système digestif digère les aliments pour tout le corps ; les mains saisissent, les pieds marchent, les yeux voient, non pour les mains, les pieds ou les yeux, mais pour tout le corps. De même, l'organisation sociale progresse au cours des siècles. Les hommes se différencient de plus en plus, de même que dans la vie les professions font des progrès, en savoir et en pratique. À tous le médecin donne ses soins et le professeur l'instruction ; le constructeur de ponts les construit pour tout le monde. À lui seul, un homme travaille pour la collectivité et profite à son tour du travail de celle-ci.

Quand naissent dans les hommes à l'égard de leurs semblables le sens et le sentiment organiques, l'humanité cesse de former un troupeau incohérent et homogène, et devient un ensemble hétérogène et cohérent. Animé de cet esprit nouveau, l'homme travaille de son mieux pour sa communauté, sa nation ou l'humanité et s'en rapporte à la loi de l'unité pour lui donner ce qu'il attend des autres organes du grand corps. Qu'il s'agisse de la matière ou de la société, les éléments incohérents homogènes ne peuvent s'organiser ; c'est le principe intérieur qui les rapproche et, par l'aide mutuelle, leur permet de faire des progrès rapides. L'unité, **[89]** c'est l'amour, la force derrière l'évolution, *l'énergie* vitale ; c'est bouddhi, la suprême sagesse. Il y a entre la coopération et la fraternité une différence profonde ; la première résulte d'une manière intelligente d'apprécier les relations mutuelles des hommes, la deuxième du sentiment que la même vie réside en tous.

Dans l'évolution individuelle, c'est généralement l'esprit de coopération qui se développe d'abord ; les activités de ce monde réunissent les personnes ; ensuite, et par le contact, jaillit l'étincelle divine de bouddhi. Deux hommes, par exemple, entreprennent ensemble un travail de prospection et s'aident mutuellement ; il en résulte une véritable amitié. Mais, arrive-t-il que le sentiment fraternel naisse le premier, il ne pourra se transformer en coopération parfaite et utile, à moins que l'intelligence ne se trouve également éveillée et ne soit appliquée aux affaires de ce monde. Citons le tendre attachement unissant David Copperfield et Dora, sa femme si peu pratique, dont le romancier dut abréger l'existence pour faire place à une épouse plus avisée, Agnès, et donner au récit une fin plus heureuse.

Dans la vie occulte, il arrive souvent que des candidats ayant assez développé leur intelligence supérieure pour comprendre fort bien le principe de la coopération et les lois spirituelles manquent de perçant et semblent incapables de progrès rapides ; ils attendent qu'en eux-mêmes s'éveille l'amour vrai, bouddhi : c'est l'énergie ardente de l'homme inférieur. Néanmoins, cette deuxième phase du véritable épanouissement spirituel comporte souvent beaucoup d'agitation et de trouble ; l'énergie divine s'épanche irrégulièrement, et comme sa marche n'est pas toujours la plus désirable, il en résulte pour son possesseur beaucoup de soucis jusqu'au jour où s'ouvre la troisième phase, le règne de la sérénité. Donnant la sérénité pour but au candidat, la voix du silence lui prescrit d'atteindre la vallée de béatitude en *traversant* la salle de sagesse. Même sur le plan bouddhique, règne une certaine dualité ou séparation. Nous ne pouvons nous aimer nous-mêmes ; l'amour exige un objet, quand ce ne serait qu'un objet matériel, mais la vie divine s'est manifestée dans bien des âmes spirituelles. Bouddhi est le premier voile, l'Avalokiteshvara du Moi Supérieur et non de Parabrahman. La "cruelle hérésie de la séparation" demande à être éliminée successivement sur tous les **[90]** plans – le physique, l'astral, le mental et même le bouddhique.

> **Ne laisse pas ton "Céleste-né" plongé dans l'océan de Maya, se détacher de la Mère universelle (l'âme), mais laisse le Pouvoir enflammé se retirer dans la chambre intime, la chambre du cœur et le séjour de la Mère du monde.**

Alors, du cœur, ce pouvoir s'élèvera dans la sixième région, la région moyenne, l'endroit entre tes yeux, où il devient le souffle de l'Âme-Une, la voix qui remplit tout, la voix de ton Maitre.

Le "céleste-né" est chitta, le mental inférieur. Il est né, il est descendu de l'âme, quand le manas se dédouble pendant l'incarnation. Le "ciel" symbolise les plans atma-bouddha-manas ; la "terre" symbolise ceux de la personnalité. Nous avons déjà observé que les cinq plans de la manifestation humaine se divisaient en deux groupes de caractère différent. Au-delà de ces cinq plans, les plans monadique et divin forment ensemble une troisième division. Les sept mondes peuvent donc aussi constituer trois groupes. La division inférieure se trouve dans la région de sattwa (la loi). Ici tout est soumis à la règle, mais l'homme jouit d'une certaine liberté parce que le "céleste-né" est en lui et représente en lui l'énergie du Législateur. Si la vie de l'homme est en général plus incohérente, plus déréglée que celle des règnes les plus bas dans la nature extérieure, c'est à cause de la liberté, de la faculté possédée par l'homme de choisir son propre chemin.

Le groupe de plans moyen contient ceux de l'énergie spirituelle, la vie profonde, sans laquelle les autres seraient morts et inertes. Ces plans sont ceux du divin, du lumineux, de l'Avalokita ou Dieu "vu" – la vie contemplée par la sagesse et non la forme étudiée par l'entendement.

Le groupe de plans le plus élevé est celui de la Monade, le Moi qui est béatitude et liberté, séjour des réalités qui sont derrière tout idéal humain et l'extase qui, dépassant la conscience, est l'extrait, la quintessence de la beauté, de la bonté, de la vérité, de l'harmonie, de la compréhension, de l'union et de la vérité.

Le "pouvoir enflammé" est ici l'énergie appelée en sanscrit **[91]** *Koundalini*. On peut la décrire comme un feu latent enroulé comme un serpent endormi, à la base de l'épine dorsale de tout homme, sauf chez ceux où elle a été intentionnellement éveillée. Il devrait être facile de comprendre l'existence d'un feu semblable, car chacun sait que dans nos poumons la respiration alimente constamment un feu lent et que la digestion est, elle aussi, une sorte de feu. Koundalini a le caractère du feu électrique – d'une énergie produisant de la chaleur quand elle rencontre une résistance – plutôt que celui d'un feu consumant un combustible ; pourtant, c'est un ordre d'énergie qui diffère de l'électricité.

J'ai traité ce sujet dans *The Inner Life* (articles sur *Le Feu-serpent* et sur *Les Centres de force*) et dans le chapitre IV du *Côté caché des choses* (article sur *La Vitalité*), et j'espère publier prochainement une étude plus complète, accompagnée de nombreuses illustrations. Il existe aussi en sanscrit, sur cette question, une littérature abondante bien qu'assez obscure ; elle contient le *Shatchakraniroupana*, l'*Ananda Lahari* et bien d'autres ouvrages. Il existe du premier une excellente traduction, avec commentaire, par Arthur Avalon, intitulée *The Serpent Power*, et publiée par Ganesh and C°, Madras.

Voici un très court sommaire du sujet en question. Koundalini est l'extrémité inférieure d'un flux d'énergie particulière, issue du Logos et qui en général se trouve, endormie, dans le chakra ou centre de force situé à la base de l'épine dorsale. Est-elle éveillée prématurément, c'est-à-dire avant que l'homme ait éliminé de son caractère toute trace d'impureté sensuelle et d'égoïsme, elle peut se précipiter vers le bas, vivifier dans le corps certains centres inférieurs (employés uniquement dans quelques formes répréhensibles de magie noire), et emporte irrésistiblement le malheureux homme dans une existence dont l'horreur est indescriptible ; au moins intensifiera-t-elle tout ce que l'homme a en soi – y compris l'ambition et l'orgueil. Koundalini ne doit être éveillée que sous la direction personnelle d'un Maitre ; celui-ci enseignera à l'étudiant la manière dont la volonté peut servir à déterminer cet éveil, la manière d'utiliser ensuite le courant, et le parcours en spirale qu'il peut lui imposer à travers les chakras ou centres de force, depuis le chakra situé à la base de l'épine dorsale, jusqu'à ceux **[92]** qui se trouvent à la surface du double éthérique, à la rate [24], à l'ombilic, au cœur, à la gorge, entre les sourcils et au sommet de la tête. Le parcours diffère suivant les types humains. Il s'agit d'une action toute physique, l'énergie ayant littéralement à se frayer un passage, en brulant les impuretés du double éthérique [25].

Il existe aussi des chakras dans le corps astral déjà réveillés par Koundalini qui, chez toutes les personnes cultivées des races supérieures, est active sur ce plan. Grâce au développement de ces centres, le corps astral est devenu sensible aux influences du plan astral et plus impressionnable ; en lui se sont éveillées la faculté de se déplacer, celle de répondre

---

[24] Les ouvrages indous mentionnent, comme étant le second, le chakra situé à la racine des organes génitaux. Nous reconnaissons l'existence d'un centre semblable, mais, d'accord avec les anciens Égyptiens, nous jugeons extrêmement indésirable son entrée en activité.

[25] Consulter *Les Centres de Force dans l'Homme*, par C. W. Leadbeater ; *Le Double Éthérique*, par A. E. Powell.

sympathiquement aux autres entités, celles de voir et d'entendre – bref, les facultés astrales en général. Mais, pour que le souvenir de ces expériences ou de l'emploi des facultés astrales, tout en restant dans le corps physique, devienne possible et prenne un caractère précis et bien contrôlé, il faut que dans le double éthérique Koundalini ait été dirigée à travers les centres correspondants.

La mention spéciale de la région située entre les deux yeux concerne la glande pinéale et le corps pituitaire. Les courants de force issus des sixième et septième centres astrals (ils se trouvent entre les sourcils et au sommet de la tête) convergent habituellement sur le corps pituitaire quand le centre éthérique est rendu actif ; puis ils le vivifient et le prennent pour instrument. Mais chez certaines personnes (voyez notre texte), le septième chakra astral vivifie la glande pinéale au lieu du corps pituitaire ; dans ce cas, elle détermine une ligne de communication directe avec le plan mental inférieur sans apparemment traverser le plan astral de la façon ordinaire. Telle est la voie par laquelle ces personnes reçoivent les communications venant de l'intérieur ; chez des personnes d'un type différent, les communications passent par le corps pituitaire.

Quand Koundalini s'éveille spontanément – ce qui est **[93]** rare – ou accidentellement, elle essaie en général de s'élever dans l'épine dorsale au lieu de suivre le trajet en spirale que l'occultiste apprend à lui imposer. Dans ce cas, elle sortira probablement par la tête, sans autre inconvénient pour l'homme qu'une perte de conscience momentanée.

Les ouvrages indous insinuent, plutôt qu'ils n'expliquent, ce qui se passe. Ils ne disent rien des chakras situés à la surface du double éthérique, mais mentionnent leurs racines, qui se trouvent dans l'épine dorsale. Dans celle-ci, entre la base et le sommet, s'étend le *Meroudanda*, ou verge de Merou, l'axe central de la création. Meroudanda contient un canal appelé soushoumna, qui à son tour en contient un autre nommé *chitrini*, "aussi ténu que le fil de l'araignée". Ce fil relie les chakras, qui rappellent les nœuds sur un bambou. Le chakra inférieur, appelé *mouladhara*, est à la base de la colonne vertébrale ; en lui Koundalini est endormi et ferme l'ouverture du meroudanda.

Le but de l'aspirant est d'élever Koundalini de chakra en chakra jusqu'à celui qui est situé entre les sourcils ; l'aspirant constate alors qu'il reste pour ainsi dire en arrière, tandis que le courant s'élance dans le sahasrara, le grand lotus "aux mille pétales" placé au sommet de la tête. S'il suit Koundalini,

elle le fait sortir du corps et, pour le moment, l'empêche de se livrer dans ce corps à ses pratiques de méditation habituelles. Elle s'élève peu à peu dans chitrini sous l'influence de la volonté exercée par le candidat pendant la méditation. En une seule fois, celui-ci avancera peu ; en recommençant, il progressera davantage et ainsi de suite. Quand Koundalini atteint un chakra ou lotus, elle le perce et la fleur qui était penchée se dresse. Le candidat médite sur Koundalini, en lui donnant une forme, ainsi que sur les forces connexes établies dans ce lotus. Une dhyana ou méditation détaillée, extrêmement symbolique, est prescrite pour chaque lotus. Après la méditation, le candidat ramène Koundalini en sens inverse dans le mouladhara, mais, dans certaines écoles, elle n'est pas ramenée plus loin que le chakra du cœur, et là elle entre dans ce qui est appelé sa chambre.

Plusieurs méthodes permettent l'éveil de Koundalini, mais aucune ne doit être essayée sans la direction d'un gourou (instructeur) compétent, du Maitre qui, vis-à-vis de la Confrérie, est responsable de la formation du candidat. **[94]** Il ne provoquera sans doute pas ce réveil avant que les trois premières entraves n'aient été détruites par la propre volonté du candidat, qui dès lors n'est plus exposé sérieusement au danger d'être troublé par rien de sensuel ni de matériel. Alors son "Céleste-né", étroitement uni ou accordé au Manas supérieur, peut rester maitre de la triple demeure de la personnalité. Quand l'énergie de Koundalini sera mise en liberté dans le corps, elle s'engagera donc probablement dans des voies purifiées et servira le Moi Supérieur. Par conséquent, l'éveil de Koundalini a lieu en général vers le moment de la Troisième initiation ou même, dans le Kali youga ou âge sombre actuel, plus tard. Encore n'est-elle éveillée qu'à des profondeurs diverses, afin que dans les premiers temps elle rende simplement le candidat plus sensible à l'égard des plans supérieurs.

On imagine Koundalini comme une déesse ; elle est ce que l'on nomme le shabdabrahman dans le corps. *Shabda* signifie le son et celui-ci, comme nous l'avons dit, est l'énergie créatrice ; la parole, qui en est considérée la forme la plus extérieure, est une expression de la pensée ; enfin celle-ci, sous sa véritable forme active, est Kriyashakti. Certaines lettres de l'alphabet qui sont la base du langage humain passent pour avoir leur siège dans chacun des centres, et la puissance de ces lettres (leur partie du mot créateur) s'éveille lorsque Koundalini, après s'être unie à Shiva dans le centre le plus élevé, les pénètre et que sa lumière les fait briller du plus vif éclat. Le verbe créateur de Brahma (le troisième Logos) comporte quatre formes ou phases ; aussi est-Il nommé le dieu à quatre faces. Quand Koundalini le représente

dans le corps, elle aussi manifeste ces quatre formes, dans sa marche ascendante à travers les chakras.

Koundalini est appelée la mère du monde parce que l'action centrifuge des pouvoirs de la conscience est toujours considérée comme féminine. Ainsi, la volonté, la sagesse et l'activité sont féminines, étant des shaktis ou pouvoirs, des aspects extérieurs de la divinité ; Koundalini les représente toutes telles qu'elles furent exprimées dans la création du monde, dans l'activité de Brahma, le Troisième Logos. On a dit aussi qu'elle était la mère du monde parce que, grâce à elle, les divers plans prennent pour l'occultiste une existence consciente. **[95]**

La note suivante, par M^me^ Blavatsky, jettera également une certaine lumière sur les explications précédentes :

> **La chambre intérieure du cœur, appelée en sanscrit Brahma-poura, "le pouvoir enflammé", est Koundalini.**
>
> **"Pouvoir" et "Mère du monde" sont des noms donnés à Koundalini, l'un des pouvoirs mystiques ou forces des Yoguis. C'est Bouddhi considéré comme principe actif : au lieu de passif (tandis qu'il est généralement passif quand on ne le considère que comme véhicule ou cassette de l'Esprit suprême, Atma). C'est une force électro-spirituelle, un pouvoir créateur qui, une fois éveillé à l'activité peut tuer aussi bien que créer.**

Il est difficile de savoir exactement ce que voulait dire M^me^ Blavatsky en définissant Koundalini comme le bouddhi actif. On peut hésiter entre plusieurs explications.

Dans l'homme normal, bouddhi n'est pas positivement actif dans la vie extérieure mais, après le rejet des trois premières entraves, la personnalité est si bien purifiée que le corps astral, cessant d'être actif pour son propre compte, répond fidèlement à bouddhi, entré à son tour en activité. Quand s'ouvre cette période ou un peu avant, Koundalini, comme nous l'avons vu, est souvent éveillée ; or, quand les facultés du corps astral sont conférées, l'homme occupant son corps physique, ce sont celles d'un corps astral servant de miroir à bouddhi, qui devient maintenant dans la vie de l'homme un véritable brasier d'amour. L'inutilité d'éveiller dans le cerveau physique, même dans cette phase avancée de la progression humaine, la clairvoyance et autres facultés psychiques, est également indiquée par le D^r^ Besant dans

son ouvrage *Vers l'Initiation*. Nous y lisons qu'avant de pouvoir obtenir la Troisième Initiation, l'homme doit faire descendre l'esprit d'intuition (bouddhi) dans sa conscience physique afin que celui-ci demeure sur lui et lui serve de guide. Elle ajoute :

> "Ce processus est ordinairement appelé *développement des facultés psychiques*, et il en est ainsi dans le sens propre au terme *psychique*, mais cela n'implique pas le développement de la clairvoyance et de la clairaudience, qui dépendent d'un processus tout autre." [26] **[96]**

Toute la triade supérieure (atma-bouddhi-manas) n'est que l'élément central ou le bouddhi d'une triade plus vaste encore : celle de la Monade, de l'égo et de la personnalité. Ce bouddhi plus grand est triple (volonté, sagesse et activité) et son troisième aspect (activité, Kriyashakti) commence à fonctionner dans le corps, afin d'en éveiller les organes et de libérer ses pouvoirs dormants.

> **C'est seulement alors que tu pourras devenir un "Promeneur du ciel", un de ceux qui marchent sur les vents au-dessus des vagues, sans que leurs pas touchent les eaux.**

M^me^ Blavatsky dit à ce sujet :

> **Kechara, qui se promène ou va au ciel. Ainsi que l'explique le 6^e^ Adhyaya de ce roi des traités mystiques, le *Gnyaneshwari*, le corps du yogui devient comme formé du vent ; comme "un nuage d'où des membres auraient poussé". Après quoi, "Il (le Yogui) aperçoit les choses qui sont au-delà des mers et des étoiles ; il entend le langage des Dévas et le comprend, et perçoit ce qui se passe dans l'esprit de la fourmi".**

Le terme "promeneur de ciel" comporte plusieurs sens gradués. Dans l'histoire de l'Inde, il est par exemple appliqué au grand Rishi Narada, émissaire du Logos, qui pouvait par la voie de l'akasha pur aller de globe en globe. Sur les plans inférieurs, il peut s'agir du corps astral ou bien du mayavi-roupa, car ceux-ci servent à circuler dans ce que les gens ordinaires appellent l'air ou le ciel.

---

[26] *Op. cit.*, p. 115.

Dans le monde astral, l'homme ordinaire est une sorte de nuage, un être rempli de Kama, c'est-à-dire de désir et d'émotion, mais un être bien moins nettement défini que sur le plan physique. Par contre, dès que, maitrisant son Kama, il lui donne un caractère précis, son corps astral devient un véhicule organisé. Plus tard encore, vers l'époque où les trois premières entraves sont abandonnées, le mayavi-roupa est constitué et celui-ci permet à l'homme d'employer son corps mental sur le plan astral comme sur le plan mental inférieur. C'est une des manières dont peut s'interpréter l'expression "sans que leurs pas touchent les eaux" – les eaux symbolisant le plan astral. **[97]**

CHAPITRE IX

—

LES SEPT SONS

Avant de poser le pied sur le degré supérieur de l'échelle des sons mystiques, tu devras entendre de sept manières la voix de ton Dieu intérieur.

CWL – Comme nous l'avons déjà dit, *La Voix du Silence* doit servir de guide au candidat jusqu'à la Quatrième Initiation. À ce point, sa conscience est élevée jusqu'au septième principe et commence à fonctionner sur le plan atmique ou nirvanique. L'homme est alors prêt à mettre le pied sur ce qui est appelé ici le degré supérieur de l'échelle et à subir la préparation qui précède la Cinquième Initiation – celle de l'Adepte Asekha. Le Sentier présente deux divisions égales, qui peuvent être nommées les degrés inférieur et supérieur de l'échelle.

L'Initié, est-il dit, doit entendre de sept façons la voix de son Dieu intérieur. Dans la période présente, ce Dieu Intérieur est le Moi supérieur, le bouddhi ou deuxième principe. L'aspirant pendant sa méditation peut entendre ou non une série de sept sons, prouvant qu'il est arrivé aux sept sous-plans du plan bouddhique ; ceci dépend de son tempérament psychique. Mais dans tous les cas, *il faut* qu'il fasse descendre dans sa vie l'influence de bouddhi, et cela sur chacun des plans inférieurs, afin que l'activité de tous ses principes soit gouvernée par elle et qu'ainsi, dans sa vie, son Dieu intérieur soit toujours présent.

La deuxième période est nommée "l'échelle des sons mystiques", peut-être parce que ce sont ceux de la voix du silence, cachée dans l'atma ou Moi supérieur. Gardons-nous, dans notre texte, de pousser trop loin l'interprétation exacte d'un mot anglais quelconque, car c'est une simple traduction. Dans l'original, chaque mot sanscrit ou pali abonde en sens techniques. Pourtant, le mot "mystique", dont la racine signifie "près des yeux", indique ici certains sons qui ne se mêlent en rien à la vie centrifuge mais donnent des ordres qui semblent venir d'en haut, à la **[98]** manière *ex cathedra* de la conscience pure. Le texte donne à entendre que les sons dont l'énumération va suivre sont plus accessibles et ne sont pas, en tout cas, "mystiques" pour le candidat dans la période dont il s'agit. La véritable conscience ne vous dit pas ce que vous devez faire, comme on le croit en général ; mais elle vous *donne l'ordre* de suivre la voie que déjà vous savez la meilleure, et cela quand votre mental cherche une excuse pour en suivre

une autre ; elle parle avec l'autorité de la volonté spirituelle imposant à notre vie telle ou telle direction. Ce n'est pas l'atma, c'est le bouddhi ou deuxième principe qui donne la connaissance intuitive du bien et du mal.

> **Le premier son est comme, la douce voix du rossignol chantant à sa compagne, un chant de départ.**
>
> **Le second arrive comme le bruit d'une cymbale d'argent des Dhyanis éveillant les étoiles scintillantes.**
>
> **Le suivant ressemble à la plainte mélodieuse d'un lutin de l'océan emprisonné dans son coquillage.**
>
> **Il est suivi du chant de la vina.**
>
> **Le cinquième siffle dans ton oreille comme le son d'une flute de bambou.**
>
> **Puis il se change en un éclat de trompette.**
>
> **Le dernier vibre comme le grondement sourd d'une nuée d'orage.**
>
> **Le septième engloutit tous les autres sons ; ils meurent, et on ne les entendra plus.**

La série des sept sons mentionnés ici a vivement excité la curiosité de tous les lecteurs qui ont médité sur les pages de ce petit livre. Remarquons d'abord le caractère des sons ; nous verrons ensuite qu'ils peuvent s'interpréter de plusieurs manières. Dans l'ordre où ils sont placés, ils deviennent de plus en plus matériels et perdent leur caractère pénétrant. Notons par exemple la différence entre la vina et une trompette indienne de modèle ancien. En entendant pour la première fois, peut-être dans une vaste salle remplie d'auditeurs, les sons merveilleusement subtils de la vina, l'Européen constate presque toujours avec surprise que, sans le moindre effet de violence, ils pénètrent dans **[99]** les coins les plus éloignés et donnent l'impression d'accents presque étrangers à nos plans matériels.

Dans la série, le son le plus élevé est comparé à certain chant du rossignol. Il y a, dit-on, des cas où sa voix s'élève à de telles hauteurs qu'elle finit par échapper à l'oreille humaine, bien que les vibrations du chant fassent encore trembler visiblement la gorge de l'oiseau. L'existence de notes aussi élevées est bien connue de l'étudiant des sciences. Le son d'une sirène, par exemple, peut sous la pression accrue de l'air ou de la vapeur, être élevé si haut que les personnes qui l'écoutent déclarent, l'une après l'autre, qu'elles ne l'entendent plus. Il existe, pour appeler les chiens policiers

allemands, un certain sifflet. Si l'on emploie cet instrument qui semble un sifflet ordinaire, aucun son n'est perceptible pour l'homme, mais le chien qui se trouve dans une autre pièce ou à une certaine distance, dresse immédiatement les oreilles et arrive en bondissant au lieu précis d'où l'appel lui semble avoir été émis.

L'interprétation des sons comporte deux groupes. Le premier son mentionné sur la liste peut représenter le dernier entendu par le candidat. Les sons étant énumérés de haut en bas dans l'ordre de leur création, suivant l'usage oriental, le premier créé se trouve être le septième quand l'aspirant approche du Créateur de ce son. Le grondement sourd d'une nuée d'orage vient d'abord ; il représente le principe physique de l'homme ou y correspond. Au milieu se place la vina représentant l'antahkarana (suivant la classification de M^me^ Blavatsky). Le chant du rossignol vient en dernier ; il représente atma, le silence. Le septième son, le son imperceptible, succédant à tous les autres qui, en l'atteignant, meurent et ne sont plus entendus, est ainsi bien symbolisé. L'aspirant doit parvenir à entendre Dieu dans le grondement sourd du plan physique, puis dans la trompette du plan astral, puis dans le son du mental inférieur comparé à celui d'une flute de bambou, et ainsi de suite jusqu'au monde où réside son principe le plus élevé.

À un autre point de vue, les mêmes sons peuvent symboliser *l'intensité* avec laquelle est perçue par l'aspirant la voix Moi supérieur. La voix est unique, mais on l'entend de sept *manières*. En commençant elle est subtile et douce, pareille au chant du rossignol et souvent s'évanouit dans le silence ; ensuite, elle devient plus forte et ressemble **[100]** à "la cymbale d'argent des Dhyanis". Elle grandit sans cesse ; enfin, elle résonne constamment et remplit les airs comme le grondement sourd d'une nuée d'orage. Au début de notre progression, la voix du Moi supérieur peut nous sembler grêle et faible, mais plus tard elle acquiert pour nous toute la réalité du tonnerre.

Notons aussi que, dans le texte, la désignation de ces divers sons fait suite à la mention de Koundalini dirigée de chakra en chakra. Or, cette énergie, éveillant à sept profondeurs ou à sept degrés différents, produit avec une force croissante les résultats physiques déjà mentionnés. C'est pourquoi la voix entendue quand Koundalini atteint le centre situé entre les yeux, sera perçue à sept degrés d'intensité, symbolisés par les sept sons énumérés.

Encore une fois, il est naturel que, sur le plan le plus dense, le candidat n'entende la voix intérieure que faiblement et comme le chant du rossignol. En s'élevant au plan suivant où l'enveloppe du Moi intérieur est moins épaisse, il percevra plus facilement la voix de ce Moi. Enfin, quand il atteint le principe supérieur, la voix ressemble au grondement d'une nuée d'orage. Si nous assignons la subtilité aux choses d'en-haut, l'illusion des plans inférieurs en est la seule cause ; nous finirons par constater qu'elles présentent tout le volume et toute la réalité du tonnerre.

Ces interprétations ne s'excluent pas mutuellement ; toutes les expériences qu'elles comportent sont simultanément possibles pour le candidat.

Je me souviens qu'à propos de ces divers sons, une question nous fut posée, au cours de nos entretiens sur le toit, à Adyar ; la Présidente et moi-même y répondîmes dans ces termes :

AB – Pendant la méditation, un des premiers sons entendus (très distinctement en ce qui me concerne), ressemble à celui du tamtam dans un village indien. L'ayant décrit à HPB, elle me, dit : "C'est très bien. Continuez". J'entendis ensuite comme une suave musique, et puis ce qui ressemblait à un carillon argentin. Un autre son rappelait celui d'une cloche de temple, tel qu'on l'entend à Bénarès. À mon avis, ces sons prouvaient que je commençais à entendre sur le plan astral. Je n'ai jamais constaté qu'ils signifiassent autre chose. **[101]**

Il existe, dans l'Inde, une école fondée par un homme au sujet duquel le Maitre M. S'est exprimé en termes élogieux. Ses élèves, au bout de quelque temps, entendent très distinctement dans leur cerveau certains sons, mais je n'ai jamais observé que leurs progrès en fussent accélérés. Dans le Nord, on vient souvent me demander ce que signifient les sons perçus. Je leur réponds : "C'est un commencement de clairaudience. Rien de plus".

Je ne suis jamais arrivée à identifier les sept sons mentionnés par HPB. Ils peuvent signifier que vous devez réveiller successivement votre conscience sur chaque plan et que chacun symbolise la note d'un plan donné, de même qu'ici-bas le fa *est la combinaison des innombrables sons du plan physique. Mais cela n'explique pas grand-chose.*

CWL – Je ne parviens pas à les faire exactement correspondre aux plans. Peut-être doivent-ils représenter les sons qui accompagnent l'éveil des sept centres par Koundalini, car le son est un des phénomènes qui se

produisent dans ce cas particulier. Je n'ai jamais été bien sûr de ce qu'elle voulait dire. On serait disposé à croire que la cymbale d'argent, sur des tons divers, pourrait remplacer tous les sons décrits. Le tonnerre ne semble certainement pas très à sa place.

AB – Il va sans dire que certains sons, dans notre tête, appartiennent entièrement au système vasculaire. Quand une personne les entend très fortement, c'est qu'elle arrive à un état d'anémie dangereux.

Les sons ne présentent pas un caractère progressif. HPB procède très souvent d'une façon circulaire ; elle commence quelquefois par le nombre quatre et puis continue de chaque côté. Peut-être même ne suit-elle aucun ordre. On pourrait commencer par le tonnerre, la trompette et le lutin de l'océan ; la cymbale représenterait le quatrième son, la flute le cinquième, et la vina, qui a plus de douceur, le sixième ; le rossignol serait, enfin, le septième de la série.

CWL – S'il nous est permis de les placer de la sorte, ils commencent à présenter un sens précis.

AB – *HPB, astralement consultée, a dit : "Quelle absurdité de les avoir tous compris de cette façon ! Vous* **[102]** *auriez bien pu les disposer vous-mêmes ainsi : tonnerre, trompette, coquillage de l'océan, cymbale, flute, vina, rossignol". Elle traita notre littéralité d'abominable.*

CWL – Des listes analogues se trouvent dans plusieurs ouvrages sanscrits. En voici un exemple tiré du *Shiva Samhita* :

> "Le premier son est comme le susurrement de l'abeille enivrée de miel ; le second, comme une flute ; le troisième, comme une harpe. Ensuite, en pratiquant graduellement la yoga qui détruit les ténèbres d'ici-bas, on entend sonner des cloches, puis gronder le tonnerre. Quand l'homme, libre de crainte, fixe sur ce dernier son attention entière, il parvient à l'absorption, Ô Dieu aimé ! Quand le mental du yogui s'abime dans ce son, il oublie tout objet extérieur et s'absorbe dans ce son." [27]
>
> **Quand les six sont tués et déposés aux pieds du Maitre, alors l'élève est plongé dans l'Un, devient cet Un et y vit.**

---

[27] *Op. cit.*, V, 27, 28.

Voici comment Blavatsky parle des six :

> **Les six premiers ; c'est-à-dire quand la personnalité inférieure est détruite et que l'individualité intérieure est plongée et perdue dans le septième principe ou Esprit.**

De l'Un mentionné par le texte, elle dit :

> **Le disciple est un avec Brahman on l'Atma.**

Quand les six principes sont "tués" ; en d'autres termes, quand ils ne font plus preuve d'indépendance mais sont devenus tout à fait obéissants à la volonté du Moi, l'aspirant vit dans l'Un. La septième voix, celle de bouddhi, lui fera atteindre l'Atma. M^me^ Blavatsky applique, par analogie, le terme Brahman à l'atma humain. Brahman (neutre) est l'Un contenant les Trois. De même, atma contient en soi bouddhi et manas, quand l'homme, devenu un Arhat, sait vivre dans le triple esprit.

> **Avant d'entrer dans ce Sentier, tu dois détruire ton corps lunaire, nettoyer ton corps mental et rendre ton cœur propre. [103]**

Au terme "corps lunaire", M^me^ Blavatsky ajoute cette note :

> **La forme astrale produite par le principe kamique, le Kamaroupa ou corps du désir.**

Sur le terme "corps mental", elle donne le commentaire suivant :

> **Manas-roupa. Le premier se rapporte au soi astral ou personnel ; le second à l'individualité ou l'Égo qui se réincarne, et dont la conscience sur notre plan, ou le Manas inférieur, doit être paralysée.**

M^me^ Blavatsky s'occupait des *plans* moins exclusivement que ne le font aujourd'hui les Théosophes. Son attention se portait davantage sur les principes, et elle voyait, sous leur influence, la matière des différents niveaux prendre forme. Elle parle ici de "notre plan", voulant dire la région de l'existence personnelle – physique, astrale et mentale inférieure. La "forme astrale" n'est pas nécessairement le corps astral, mais plutôt la forme personnelle édifiée dans les régions subjectives de notre vie personnelle (plans astral et mental inférieur), à cause de notre forme corporelle, comme aussi des sentiments et pensées personnels qui s'y rapportent. Dans mon petit

livre *Le plan dévakhanique*, et dans *La Sagesse antique* du Dr Besant, sont donnés les quatre types de vie observés dans le monde céleste :

1. l'amitié personnelle ;
2. la dévotion personnelle ;
3. le véritable esprit missionnaire ; et
4. l'activité humaine.

Tous ont un caractère émotif – bien que purs de tout égoïsme, ils ne sont pas impersonnels mais kâmiques ; le caractère de l'expérience acquise sur le plan physique leur donne leur forme. Seulement, le manas inférieur pur serait l'antahkarana – le mental de l'âme et non le mental du corps ; son activité serait *exclusivement* stimulée par en haut. Maintenant il doit être purifié de tout kâma, afin de devenir pour l'âme un canal parfait.

Comprenez bien la condition du corps astral chez une avancée. Il ne répond pour ainsi dire pas aux impacts venant du dehors. En soi-même il est mort à l'existence d'ici-bas ; il ne possède plus de vie indépendante ; il a été "tué". L'homme ordinaire reçoit-il un coup, des **[104]** flammes de colère jaillissent sans doute immédiatement de son corps astral. Pour l'homme avancé, rien de pareil. Dans son cas, l'impact traversant l'astral atteindrait au-dedans le véhicule bouddhique, et celui-ci répondrait à sa façon ; son propre impact sur l'astral y ferait naitre les admirables nuances caractérisant les émotions se rattachant à l'amour, et qui correspondent, dans le corps astral, au véhicule bouddhique. Comme l'a souvent expliqué le Dr Besant, l'aura astrale d'un homme avancé est incolore, ou plutôt d'une blancheur un peu laiteuse lorsqu'il est au repos ; par contre, toutes les plus ravissantes couleurs du plan astral l'inondent, éveillées par la réponse envoyée par le grand être ait monde extérieur.

> **Les eaux pures de la vie éternelle, claires et cristallines, ne peuvent se mêler aux torrents boueux des tempêtes de la mousson.**
>
> **La goutte de rosée céleste qui brille aux premiers rayons du matin dans le sein du lotus, devient un morceau d'argile lorsqu'elle tombe à terre : voilà la perle changée en fange.**
>
> **Lutte avec tes pensées malpropres avant qu'elles ne te dominent. Agis avec elles comme elles le feraient avec toi ; si tu les ménages, qu'elles prennent racine et**

poussent, sache-le bien, ces pensées te terrasseront et te tueront. Prends garde, disciple, ne souffre même pas que leur ombre t'approche, car, croissant en grandeur et en force, cette chose de ténèbres absorbera ton être avant que tu aies bien pu le rendre compte de la sombre présence du monstre impur.

Il y a, dans ce monde, des personnes qui s'imaginent qu'il est possible de persister dans la vie inférieure tout en avançant sur le Sentier ; parfois même, elles croient qu'en se livrant à divers genres d'excitation vicieuse elles peuvent générer une énergie considérable, susceptible de les faire avancer et de les élever ; elles craignent de devenir incolores, en réprimant complètement les activités inférieures. Il a été dit, assurément, que la personne incolore, l'homme bon et faible, ne peuvent faire de progrès. "Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant", dit l'Esprit dans **[105]** l'*Apocalypse*, "ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni bouillant ni froid, je te vomirai de ma bouche." [28]

Ce passage représente fort bien les faits. Les personnes qui donnent le plus d'espoir sont, dans l'ordre des préférences :

1. l'homme énergique et bon,
2. l'homme énergique et pervers, et
3. l'homme bon et ordinaire.

Nul ne peut être un criminel actif à moins de posséder, fortement développée, telle ou telle qualité divine. Sa perversité a pour cause le défaut d'équilibre – par exemple une grande force de volonté, un grand courage ou une grande intelligence, sans amour pour son prochain. Un grand amour et une grande force de volonté, sans intelligence, risquent aussi de rendre un homme dangereux et malfaisant, car il peut devenir le chef fanatique de mécontents et de révolutionnaires. L'homme bon, sans plus, dont toutes les qualités sont débiles, faible en volonté, en intelligence et en amour, fait peu de progrès, bien qu'ils puissent être réguliers. Les grands hommes ont de grands défauts mais ils peuvent rapidement s'en défaire ; les petits ont de petits défauts dont la durée parait souvent interminable.

---

[28] Bible Louis Segond, *Apocalypse*, III, 15-16.

Mais dans tout cela aucun encouragement à mener une vie mauvaise ; nous y voyons affirmé qu'à elle seule la répression des tendances inférieures n'assure pas de rapides progrès, mais qu'il faut chercher par des efforts positifs et énergiques à exprimer ce qui est élevé et bon. Ces efforts peuvent entrainer une chute. La force de volonté, le savoir ou l'amour qui lui ont valu ses efforts, peuvent eux-mêmes rendre la chute de l'homme plus profonde et plus terrible s'il perd l'équilibre. C'est pourquoi la gravité de son péché peut être un présage de progrès rapides ; mais ces progrès ne commenceront que lorsque l'homme, sous l'influence de la souffrance karmique, aura compris son erreur et fait disparaitre les impuretés résultant de sa chute. Tant que cette purification n'est pas achevée, rien à faire ou presque rien. M^me^ Blavatsky s'exprime sur ce point, avec vigueur dans ses *Premiers pas sur le Sentier de l'Occultisme* :

> "Il y a des gens dont la faculté de raisonnement a été faussée par des influences étrangères au point de s'imaginer que les passions animales peuvent être sublimées et élevées, que leur force et leur ardeur peuvent – si l'on peut s'exprimer **[106]** ainsi – être tournées en dedans, accumulées et enfermées en nous, jusqu'à ce que leur énergie soit, non pas épuisée, mais tournée vers des objets plus élevés et plus saints, c'est-à-dire jusqu'à ce que leur force accumulée permette à leur possesseur d'entrer dans le vrai sanctuaire de l'âme et de se tenir en présence du Maitre – le SOI SUPÉRIEUR. Pour cela ils ne veulent ni lutter contre leurs passions, ni les détruire et veulent seulement, par un ferme effort de volonté, en éteindre les flammes violentes et les tenir en échec au-dedans de soi, permettant au feu de couver sous une mince couche de cendres. Ils se soumettent joyeusement à la torture du jeune Spartiate qui laissait dévorer ses entrailles par un renard plutôt que de s'en séparer. Ô pauvres visionnaires aveugles !
>
> Autant espérer qu'une bande de ramoneurs ivres, aux vêtements noircis par le travail, puissent être enfermés dans un sanctuaire tendu de voiles blancs et qu'au lieu de les transformer par leur présence en un monceau de lambeaux souillés, ils seront transformés, eux, par leur introduction dans le réduit sacré, et finalement en

ressortiront aussi immaculés que le sanctuaire. Pourquoi ne pas imaginer aussi qu'une douzaine de sconces emprisonnés dans la pure atmosphère d'un sanctuaire, en ressortiront imprégnés de tous les parfums de l'encens qu'on y a brillé. Étrange aberration de l'esprit humain !"

Cette partie de notre texte se termine par ces passages non équivoques :

Avant que le pouvoir mystique puisse faire de toi un Dieu, Lanou, tu dois avoir acquis la faculté de tuer à volonté la forme lunaire.

Le Soi de la matière et le Soi de l'esprit ne peuvent jamais se rencontrer. L'un doit disparaitre, car il n'y a pas de place pour les deux.

Avant que l'esprit de ton âme puisse comprendre, le bourgeon de la personnalité doit être écrasé, et le ver des sens détruit sans résurrection possible.

Le pouvoir mystique est ici encore Koundalini qui, dans le corps, représente "la grande force primitive cachée **[107]** sous toute matière organique et inorganique". Voici d'ailleurs sur ce point la note de M^me^ Blavatsky :

Koundalini est appelé le pouvoir serpentin ou annulaire à cause de son travail ou progrès en spirale dans le corps du yogui qui développe ce pouvoir en lui-même. C'est un pouvoir électrique, igné, occulte ou fohatique, la grande force primitive cachée sous toute matière organique ou inorganique. [108]

CHAPITRE X

—

DEVIENS LE SENTIER

Tu ne pourras parcourir le Sentier avant d'être devenu ce Sentier même.

CWL – À ce passage, est ajoutée la note suivante :

Il est parlé de ce sentier dans toutes les œuvres mystiques. Comme dit Krishna dans le *Gnyaneshwari* :

"Quand ce sentier est aperçu, que l'on se dirige vers les roses de l'aurore ou vers les chambres de l'Ouest, *sans mouvement,* ô porteur de l'arc, *est le voyage sur cette route*. Dans ce sentier, quelque part qu'on veuille aller, cet endroit devient vous-même".

"Tu es le Sentier" est-il dit au Gourou Adepte et par celui-ci au disciple, après l'Initiation. "Je suis la voie et le sentier" dit un autre Maitre.

Nous avons déjà expliqué (commentaire sur *Aux pieds du Maitre*) que les pensées et les sentiments, difficiles tout d'abord à saisir et à maintenir, finissent par devenir très faciles. Quand l'aspirant s'est si bien entrainé ou développé que le point de vue de bouddhi et sa manière de répondre à la vie lui sont devenus parfaitement naturels et spontanés, nous pouvons dire qu'il est devenu le Sentier lui-même. On appelle parfois "seconde nature" le résultat ainsi obtenu par l'effort et la pratique soutenus avec persévérance ; seulement, cette expression donne à supposer que les qualités nouvelles ont été acquises et qu'ensuite elles sont devenues habituelles ; c'est regrettable. C'est notre nature primitive, la meilleure, la plus élevée, qui se manifeste dans la vie supérieure ; si cette manifestation nous parait nouvelle, la seule cause en est que, jusqu'ici, elle nous avait été cachée par nos enveloppes matérielles et par la pression des circonstances, dans les régions de notre personnalité.

La note contient une intéressante vérité métaphysique. Notre évolution n'est pas un transit, ni même une croissance. Elle ne consiste pas à nous rendre en un point quelconque, ni à devenir plus grands. C'est un développement des **[109]** facultés virtuelles de notre vie. Sur le plan de l'égo – nous le répétons – la matérialité occupe la seconde place ; les facultés de

la conscience – la volonté, la sagesse et l'activité (ou la volonté, l'amour et la pensée) – dominent presque absolument la matière des plans. L'espace n'est donc pas comme ici un geôlier, et la conscience n'a pas besoin de le traverser afin de paraitre ailleurs. La conversation suivante, entre un Gourou et son élève, a été rapportée pour démontrer ce point. Le Gourou ayant demandé à l'élève de traverser la chambre, lui demande :

> "Que faisiez-vous ? Étiez-vous en mouvement ?"

Après avoir réfléchi, le disciple donna la réponse suivante, qui fut déclarée juste :

> "Non, ce n'est pas moi qui étais en mouvement. Je voyais le corps se mouvoir. Je ne pensais, ni ne sentais, ni ne voulais. Le corps seul se mouvait." [29]

Et c'est un fait, pour chacun de nous. L'observation au moyen des sens, telle que nous l'exerçons pour étudier un objet quelconque nous permet seule de savoir que le corps se meut. La sensation de mouvement rapide éprouvée dans une automobile ouverte se résout, quand nous fermons les yeux, en un violent courant d'air et en un sentiment de puissance qui, agissant par l'imagination, produit un bienêtre physique. Une expérience identique pourrait s'obtenir au moyen d'appareils convenables comportant des machines productrices de vent et de mouvement, sans aucun déplacement du corps. Autre exemple : il est arrivé à la plupart des voyageurs ayant passé la nuit dans des couchettes de wagons Pullman, de se réveiller et de se demander s'ils étaient, ou non, étendus dans le sens de la marche du train, ou même si le train était, ou non, en mouvement – et en général de mettre fin à leur incertitude en soulevant le rideau et en jugeant, d'après les lumières et les ombres, de la direction suivie.

Le fait que, pour se rendre d'un lieu à un autre, l'égo n'a pas besoin de voyager est également démontré par la façon dont il peut simultanément apparaitre dans les images dévakhaniques de toute une série de personnes, sur le plan mental inférieur et dans différentes parties du monde.

Au degré de développement sous-entendu dans cette doctrine, **[110]** le candidat s'attache au perfectionnement de la personnalité, mais en même temps son travail intérieur comporte spécialement le développement de bouddhi, l'âme spirituelle. En d'autres termes, il escalade le plan bouddhique. Il devient le Sentier, et le montre par le grand développement

---

[29] Voyez *The Seven Rays*, p. 13.

de sympathie et d'amour pour autrui, comme l'indiquent les sentences suivantes :

> **Laisse ton âme prêter l'oreille à tout cri de douleur, comme le lotus met son cœur à nu pour boire le soleil matinal.**
>
> **Ne permets pas à l'ardent soleil de sécher une seule larme de souffrance, avant que tu n'aies toi-même essuyé les yeux affligés.**
>
> **Mais laisse toute larme humaine tomber brulante sur ton cœur et y rester, et ne l'en efface jamais avant que soit disparue la douleur qui l'a causée.**
>
> **Homme au cœur plein de compassion, ces larmes sont les ruisseaux qui arrosent les champs de la charité immortelle. C'est dans ce terrain-là que croît la fleur de minuit de Bouddha, plus difficile à trouver, plus rare à contempler que la fleur de l'arbre Vogay. C'est la semence de la libération des renaissances. Elle isole l'Arhat de la lutte et de la convoitise, et le mène, à travers les champs de l'être, vers la paix et la béatitude connues seulement au pays du silence et du non-être.**

Quand le Christ disait : "Je suis le chemin, la vérité et la vie ; nul ne vient au Père que par moi" [30], Il exprimait une vérité mystique, car le Christ est un avec l'aspect bouddhique de la conscience universelle. Il n'y a qu'une seule conscience ; dès qu'il a pleinement reconnu ce fait, l'Initié peut devenir un Arhat mais, sans passer par ce principe christique, il ne peut plus haut encore atteindre le Père, l'atma. Cette vérité exposée avec une inspiration et une clarté admirables par le Dr Annie Besant dans *Esoteric Christianity*, ne représente pourtant qu'une des faces de la question, car le Christ incarné personnifiait le même principe lors de sa vie extérieure en Palestine qui a **[111]** influencé des millions d'hommes – et cela parce qu'Il affronta la souffrance. On cherche en général à s'y dérober autant que possible, mais le Christ accepta la sienne et y ajouta celle de l'humanité entière. Les hommes qui suivent le sentier bouddhique disent instinctivement quand l'épreuve se présente : "Tant de gens souffrent ; pourquoi désirer ne pas souffrir ?" Mieux encore : dans la plénitude de leur sympathie, ils éprouvent ces autres

---

[30] Bible Louis Segond, *St Jean*, XIV, 6.

souffrances à l'extrême, avant de parvenir à la sérénité de l'Arhat, à l'illumination qui les rend vainqueurs de la mort et leur donne la joie intense de la liberté, quelles que soient leurs douleurs. Une liberté semblable ne donnerait que le repos dans l'indifférence si les hommes pouvaient l'obtenir avant d'avoir éprouvé la souffrance du Christ ; dans cette souffrance, le supplice de la croix ne compte pour rien auprès de la compassion avec laquelle il accueille la plainte d'un monde qui subit la douleur. Vient enfin le moment où l'homme dit : "Que je souffre ou non, qu'importe ?" Son désir de servir l'absorbe tellement qu'il n'a guère le temps de penser à lui-même.

Une expression comme "la paix et la béatitude connues seulement au pays du silence et du non-être" n'est compréhensible que pour les personnes qui consentent à penser aux réalités métaphysiques. Beaucoup d'expressions orientales de ce genre ont pour base l'idée fondamentale que le Dieu universel s'exprime comme Sat, Chit et Ananda, c'est-à-dire comme être, conscience et béatitude.

L'être se comprend bien ; chacun le voit autour de soi ; la conscience, on la connait par expérience ; quant au bonheur, on le poursuit. Or, tous les hommes se cherchent eux-mêmes. Le bonheur n'est pas un bien à saisir, à obtenir, à posséder ; c'est l'état normal du Moi. Pourtant, supérieure à la matière comme à la conscience, se trouve la véritable vie intérieure ; celle-ci, qui est au point de vue extérieur silence et non-être, est en réalité la béatitude de l'être véritable.

> **Tue le désir ; mais si tu le tues, prends garde qu'il ne se relève d'entre les morts.**
>
> **Tue l'amour de la vie ; cependant, si tu détruis Tanha, que ce ne soit pas par soif de vie éternelle, mais pour remplacer le variable par l'immuable. [112]**
>
> **Ne désire rien. Ne t'emporte pas contre Karma, ni contre les lois invariables de la nature. Lutte seulement contre le personnel, le transitoire, l'éphémère et le périssable.**

Le désir commun est l'amour des objets extérieurs, en vue de jouissances astrales ou sensuelles. Comme nous l'avons déjà vu, le disciple ne doit pas rechercher ce genre de satisfactions ; il doit au contraire appliquer toute l'énergie de sa personnalité – physique, émotionnelle et mentale – à l'œuvre de l'évolution spirituelle et au service de la vie intérieure, en soi-même et en autrui.

Tanha est la racine de ces désirs, parce que c'est la soif de la vie sensorielle. Sur son propre plan, l'égo est loin d'être pleinement conscient, mais la conscience qu'il possède lui cause un vif plaisir et éveille en lui comme la faim d'une vie plus complète. Voilà, au fond, pourquoi le monde réclame cette vie à grands cris. Nous l'avons déjà expliqué : les énergies du plan mental supérieur traversent le corps causal sans guère l'impressionner, s'il s'agit d'une personne ordinaire, l'égo n'étant pas encore développé et entrainé de façon à répondre à autre chose qu'à des vibrations peu nombreuses, spécifiques à son propre plan. Sur le plan mental supérieur, point de vibrations grossières comme celles auxquelles l'égo est capable de répondre dans son jeune âge ; aussi l'égo descend-il jusqu'aux plans inférieurs afin de se sentir plus vivant. Par suite, et pendant longtemps, sa conscience est particulièrement vive en présence des objets du plan physique. Plus tard, quand s'est éveillée la nature astrale, les plaisirs de ce dernier niveau présentent un attrait supérieur.

Impossible, dans le corps physique, de se rendre compte à quel point sont vives les joies de la vie astrale ; c'est au point qu'elles détournent et retiennent souvent les personnes qui sur le plan physique ont dominé des satisfactions analogues. Ce danger pourtant n'est pas grand pour ceux qui dès la vie physique mettent tout leur intérêt dans les choses du Sentier, s'ils sont des hommes parvenus à un certain degré d'avancement, car ils ont la possibilité de gouter des joies plus hautes encore et infiniment plus séduisantes. Il en est de même, successivement, sur chaque plan. **[113]**

Néanmoins, le disciple doit se garder de renoncer aux plaisirs inférieurs simplement pour les échanger contre des plaisirs relativement plus élevés ; il ne doit jamais perdre de vue son but idéal, situé au-delà de tous les plaisirs passagers. Il ne doit pas aspirer aux plaisirs très prolongés du monde céleste, mais renoncer à *tout* ce qui est transitoire et personnel. Si d'un côté il ne recherche pas les objets désirables, de l'autre il ne se dérobe pas aux leçons que lui donne le Karma ; il ne souhaite pas un champ d'expérience différent du sien. Il sait que, grâce à l'immutabilité des lois naturelles, il peut faire servir ses expériences à son développement. Sans l'ordre qui règne dans le monde, il serait impossible à l'intelligence de grandir – à l'Homme d'employer ses facultés. L'aspirant n'éprouve donc aucun ressentiment contre le Karma, manifestation de la Loi.

> **Aide la nature et travaille avec elle : la nature te regardera comme l'un de ses créateurs et fera sa soumission.**

Et devant toi elle ouvrira tout grands les portails de ses chambres secrètes, et sous tes yeux elle mettra à nu les trésors cachés au fond même de son sein pur et vierge. La main de la matière ne l'a pas souillée : elle ne montre ses trésors qu'à l'œil spirituel, l'œil qui ne se ferme jamais, l'œil pour lequel il n'y a de voiles dans aucun de ses royaumes.

C'est alors qu'elle te montrera les moyens et la voie, la première porte et la seconde, la troisième, jusqu'à la septième même. Puis le but, au-delà duquel s'étendent, baignées dans le soleil de l'Esprit, des gloires inexprimées, invisibles pour tous sauf pour l'œil de l'Âme.

Tout étudiant des sciences matérielles sait que "la nature est conquise par l'obéissance". Toutes les énergies employées dans la vie moderne, telles que la pression de la vapeur ou l'électricité, sont des exemples de notre collaboration avec la nature. Le terme "conquête" est peut-être un peu dur, étant donné que tous les pouvoirs dont nous disposons ici-bas résultent de l'harmonie entre l'Homme et la nature. L'homme qui, dans une embarcation, dispose la voile de façon à se diriger contre le vent, ne **[114]** maitrise pas le vent, mais tient compte de ses lois. La puissance humaine s'accroit en agissant d'accord avec les lois, non point en luttant contre elles.

L'occultiste sait que le même principe est vrai sur tous les plans, non seulement à l'égard de la matière de chaque monde, mais encore à l'égard des formes de vie qui lui sont propres, qu'elles soient élevées ou non sur l'échelle de l'évolution. C'est pourquoi la connaissance des lois mécaniques naturelles qui a valu à l'humanité tant de puissance et de richesses ne représente qu'un seul aspect de l'harmonie qui devrait régner entre la nature et les hommes. Une amicale sympathie envers les animaux, envers les plantes et même envers les minéraux, comme envers les esprits de la nature et les dévas, importe tout autant, sinon plus, au progrès de l'homme. La nature est vie aussi bien que matière ; la sympathie permet de connaitre cette vie et d'établir l'harmonie entre elle et la vie humaine. Notre époque a l'habitude regrettable de considérer le monde comme le séjour d'entités repoussantes, mais l'homme qui dans sa vie témoigne de la bienveillance à tous les êtres vivants, non seulement verra et apprendra plus que les autres, mais aussi, pour traverser l'existence, voguera sur des flots plus calmes. Une tradition indienne attribue "la main heureuse" à certaines personnes douées

de cette sympathie ; elles cultivent avec succès des plantes qui ne réussissent pas chez d'autres. Des autorités en science occulte ont aussi expliqué, bien souvent, que le véritable yogui ou sannyasi doit à son amour pour tous les êtres de pouvoir errer dans les montagnes et dans la jungle sans avoir rien à craindre, ni des bêtes fauves, ni des reptiles.

Dans la vie humaine ordinaire, la sympathie s'affirme de bien des façons. À notre époque, on sait, dans les affaires, que pour réussir, la première condition est d'entrer en relations cordiales avec les clients éventuels. La même qualité est nécessaire pour instruire les enfants, car souvent ils regardent les adultes comme des êtres bizarres et despotiques, d'une classe toute différente de la leur, des êtres plutôt étranges ; un habitant de notre terre regarderait de même l'un des hommes dont l'imagination de M. Wells a peuplé la planète Mars. Mais, dès que la sympathie s'éveille, toute cette étrangeté se dissipe et l'éducation véritable devient possible. **[115]**

Il en est des esprits de la nature comme des enfants, sauf qu'ils ne dépendent pas de nous et qu'ils peuvent sans difficulté fuir notre voisinage – ce que font d'ailleurs en général les catégories les plus aimables quand l'homme arrive, avec ses manières bruyantes, grossières et cruelles, avec son aura et son nuage de formes-pensées impures et répugnantes. En fait, si les hommes témoignaient de la sympathie aux autres règnes, si, ne se bornant pas à détruire les forêts, ils en plantaient, s'ils se montraient bienveillants à l'égard de la nature en général, nous jouirions d'un climat plus égal et de récoltes plus abondantes. Reconnaissons-le d'ailleurs : notre mouvement moderne pour entourer de jardins les maisons – pour planter d'arbres et de fleurs même nos voies urbaines – tout cela est excellent ; en outre, par les méthodes spéciales apportées à la préparation du sol, à la culture de fleurs, de fruits, de semences et d'arbres particuliers, et même à l'élevage des animaux, les hommes ont bien secondé l'œuvre des esprits de la nature ; un peu plus de sympathie et les résultats auraient été meilleurs.

Cette sympathie s'est quelquefois manifestée, en particulier chez les poètes. Les essais et poèmes du Dr Rabindranath Tagore en témoignent hautement ; la diffusion de cette qualité semble même être comme la contribution spéciale de l'auteur à la civilisation moderne. Autre exemple bien connu – celui du philosophe Emerson qui, rentrant dans sa propriété de Concord après une tournée de conférences d'hiver, donnait des poignées de main aux branches basses de ses arbres, ayant, assurait-il, le sentiment que

son retour leur faisait plaisir. Cette bienveillance a sans doute eu sur son œuvre une influence inspiratrice.

Les hommes qui vivent dans leur jardin, comme Luther Burbank en Californie, disent souvent être conscients de l'influence particulière communiquée par certaines plantes, certains buissons ou certains arbres. Au Canada, les hommes appelés par leur profession à passer leur existence dans les forêts – inspecteurs, marqueurs, etc. – m'ont assuré que dans les bois ils sentaient une vie *sui generis*, et aussi que certaines localités et certains arbres ont pour les hommes une affection que d'autres leur refusent.

Une sympathie de ce genre est parfaitement naturelle. Au sentiment spécial d'amour et d'admiration que vous **[116]** éprouvez envers un être humain particulier, correspond chez lui une tendance à s'intéresser à vous et à vous rendre la pareille. À un degré inférieur, si vous êtes affectueux pour un animal, il vous devient très attaché. Plus bas encore, dans les règnes végétal et minéral, la même loi s'affirme, bien que ses effets soient moins patents. D'où la tradition que les fleurs et les plantes poussent mieux pour certaines personnes que pour d'autres, toutes choses égales d'ailleurs. C'est une question de magnétisme personnel, auquel, à un niveau supérieur, nous donnons le nom d'affection.

Les sept portails mentionnés dans ce passage n'appellent ici aucun commentaire car le troisième fragment de l'ouvrage est consacré tout entier aux sept portails ; là, nous les étudierons en détail. **[117]**

CHAPITRE XI

—

LA VOIE UNIQUE

Il n'y a qu'une route menant au Sentier ; et c'est au bout seulement que l'on peut entendre la Voix du Silence. L'échelle par où monte le candidat est faite d'échelons de souffrance et de peine ; la voix de la vertu peut seule faire taire leurs voix. Donc, malheur à toi, disciple, s'il est un seul vice que tu n'aies pas laissé derrière. Car alors l'échelle cèdera et te renversera ; son pied repose dans la boue profonde de tes péchés et de tes erreurs, et avant de pouvoir essayer de traverser ce large abime de matière, tu dois laver tes pieds dans les eaux du renoncement. Prends garde de poser un pied encore malpropre sur le premier barreau. Malheur à qui ose salir un échelon avec ses pieds boueux. La fange impure et visqueuse sèchera, deviendra tenace et lui rivera les pieds sur place ; comme un oiseau pris à la glu de l'astucieux oiseleur, il sera empêché d'aller plus loin. Ses vices prendront forme et l'entraineront plus bas. Ses péchés élèveront leurs voix, comme le chacal rit et sanglote après le coucher du soleil ; ses pensées deviendront une armée et le traineront en captivité.

CWL – Comme nous l'avons vu dans *Les Maitres et Sentier*, il y a quatre manières d'arriver à l'entrée du Sentier de probation : par la réflexion profonde ; par l'audition ou par la lecture de la parole sacrée ; par la pratique de la vertu. Sur le sentier de probation, il faut développer en soi les quatre qualités exigées, dont la dernière, nous dit *Aux pieds du Maitre*, est l'Amour ; l'absence de celle-ci rend vaines toutes les autres.

Tel est, par conséquent, le seul chemin aboutissant au sentier propre – le chemin de *l'amour*, de l'altruisme en pensées, en paroles, en action.

Toutes les anciennes habitudes égoïstes du corps et du **[118]** mental doivent être surmontées par la vertu positive, et ce mot ne peut signifier ici ni bonté passive, ni désir de ne faire aucun mal ; il faut lui donner son ancien sens, celui de force. Les vertus sont les formes que revêt la force de l'âme. Quand l'âme a soumis la personnalité, on s'aperçoit combien cette vertu

abonde en elle. En attendant, un grand combat est nécessaire. Très souvent, le candidat au Sentier doit mettre en jeu toute sa résolution pour supprimer radicalement la moindre trace d'égoïsme révélée par l'examen journalier qu'il fait de soi-même. La meilleure manière d'y arriver est d'imaginer une scène où figure la faute en question, puis de recommencer, en remplaçant la faute par la vertu correspondante ; enfin d'insister quelque temps sur cette scène, en décidant qu'à l'avenir, dans des circonstances analogues, ce sera la vertu, et non la faute, qui s'exprimera.

Il est parfois très difficile de surmonter des fautes habituelles ; d'où la souffrance et la peine dont on parle souvent. Par exemple, l'ivrogne a toutes les peines du monde à résister au "dernier, tout dernier verre". Mais, s'il reste fidèle à sa résolution de ne jamais plus boire d'alcool, même pas une seule fois, la souffrance disparaitra graduellement et il connaitra un plaisir supérieur à celui que lui donnait l'action stimulante de la boisson. S'agit-il d'émotions impures ou égoïstes, il en est exactement de même. Que de personnes succombent pour s'être attardées "une seule fois encore" sur une pensée indigne ! C'est justement à celle-là qu'il eût fallu renoncer et fermer l'accès du mental. Pour renoncer à leurs défauts, les gens ont parfois à subir de cruelles blessures d'amour-propre. Dans tous ces cas, l'humilité est d'un grand secours ; elle donne le désir de se transformer.

Cependant, pour beaucoup d'hommes dont la vie est déjà devenue assez pure, cette souffrance est légère ou nulle. À vrai dire, on a émis l'opinion que dans ce passage Aryasanga exagère la souffrance. Ce n'est pas exact, mais il s'est exprimé dans les termes les plus énergiques afin que personne sur le Sentier ne rencontre la souffrance en s'attendant à la joie, et que chacun soit prêt à payer son tribut au passé, d'affronter la souffrance qui l'attend et d'y mettre fin à jamais en pratiquant la vertu. Rappelons-nous ici le passage encourageant de la *Gîta* :

> "Si tu étais même le **[119]** plus grand des pécheurs, tu traverserais la mer du péché dans la nef de la sagesse. De même que le feu dévorant réduit le combustible en cendres, ô Arjouna, de même le feu de la sagesse réduit toutes les actions en cendres." [31]

[31] *Op. cit.*, IV, 36-37.

Et encore :

> "En vérité, celui qui s'efforce de faire le bien n'est pas voué au chemin du mal." [32]

Tous les systèmes de yoga ont, comme nous l'avons dit, proclamé la nécessité de rejeter les vices dès le commencement. Quand les vertus étaient solidement établies dans le caractère de l'étudiant, et alors seulement, on lui permettait de faire dans le Sentier les derniers pas – exercices de posture, de respiration, de discipline des sens et de méditation. Voici la raison de cette exigence : à mesure que l'élève avance dans le Sentier, la puissance de sa volonté et de sa pensée devient beaucoup plus grande que jamais, et un temps arrive où l'égo déverse son énergie dans le corps. Si des restes d'un vice quelconque se trouvent encore dans celui-ci, l'énergie de l'égo lui communiquera une force nouvelle ; pour l'aspirant, la chute sera donc bien plus sérieuse que pour une personne moins avancée. Les pouvoirs sont des pouvoirs, soit pour le bien soit pour le mal : avant de les rechercher, le candidat devrait donc se purifier, de peur de léser les autres et soi-même. Dans le Sentier, le point le plus dangereux se trouve immédiatement après la Deuxième Initiation ; l'orgueil est alors le péril principal ; nous l'avons, longuement expliqué dans *Les Maitres et le Sentier* [33].

> **Tue les désirs, Lanou, rends tes vices impuissants, avant de faire le premier pas du solennel voyage.**
>
> **Étrangle tes péchés et rends-les muets à tout jamais, avant de lever un pied pour monter à l'échelle.**
>
> **Fais taire tes pensées, et fixe toute ton attention sur le Maitre que tu ne vois pas encore, mais que tu pressens.**
>
> **Engloutis tes sens en un seul sens, si tu veux être en sécurité contre l'ennemi. C'est par ce seul sens, caché dans la cavité de ton cerveau que les vagues yeux de ton [120] âme pourront découvrir le sentier ardu qui conduit à ton Maitre.**

En répétant l'injonction de se défaire des désirs et des vices, Aryasangha montre l'importance qu'il attache à cette partie du travail. Non seulement ils sont extrêmement intensifiés au fur et à mesure que le candidat se

---

[32] *Ibid.*, VI, 40.

[33] *Op. cit.*, chap. IX.

développe, mais encore la responsabilité de celui-ci grandit et il devient capable de faire beaucoup plus de Karma qu'auparavant.

Le sixième sens, le mental, a dans le cerveau son organe physique. Les hommes ne s'en servent pas, en général, quand les objets divers et les expériences de la vie les occupent. Ils vivent trop dans le corps astral. Ils "aiment" certaines choses et "n'aiment pas" certaines autres, sans aucune raison, sans considérer le moins du monde ce qu'elles sont vraiment bonnes ou mauvaises, utiles ou inutiles. Aucune personne décidée à suivre le sentier occulte ne peut agir ainsi. Elle doit juger toutes choses de sang-froid et les classer suivant l'utilité qu'elles représentent pour l'âme.

Le cerveau contient aussi les organes au moyen desquels il est possible de percevoir ce qui échappe aux sens physiques. Le corps pituitaire sert de lien entre le corps physique et le corps astral, et ainsi de suite. Dans la même cavité, mais un peu en arrière, se trouve la glande pinéale, en relation directe avec le corps mental et qui sert à rapporter ici-bas les impressions éprouvées sur le plan mental. Il y a des gens qui développent d'abord le corps pituitaire ; d'autres commencent par la glande pinéale ; chacun doit suivre la méthode prescrite par son propre Gourou.

> **Longue et monotone est devant toi la voie, ô disciple. Une seule pensée donnée au passé laissé derrière te fera retomber, et il faudra recommencer l'ascension.**
>
> **Tue en toi-même toute souvenance d'impressions passées. Ne regarde pas en arrière, ou tu es perdu.**

Ici encore Aryasangha s'attache à mettre les choses au pire afin que nul ne trouve le sentier plus pénible qu'il ne le supposait avant d'y entrer. Relativement, ce sentier n'est pas long, si l'on songe qu'il représente seulement les quatorze dernières vies, dans une série de bien des centaines **[121]** ou même des milliers d'existences qui s'écoulent habituellement entre la Première et la Cinquième Initiation. En outre, il arrive souvent que l'œuvre de ces quatorze vies s'accomplisse en moins de vies encore, consécutivement, sans intervalles dévakhaniques, ce qui abrège beaucoup le temps nécessaire.

"La route", il est vrai, "s'élève en lacets continuels", mais elle n'est pas forcément ardue. C'est seulement en pensant au but que l'on sent la fatigue du voyage. Admis dans un collège, un étudiant trouvera infiniment pénibles les trois ou quatre ans qu'il doit y passer si, ne s'intéressant pas vraiment à ses études, il ne pense qu'à obtenir son diplôme et puis à retourner dans le

monde. Si au contraire il a fait un plan de travail dont l'observation méthodique l'amènera tout naturellement à l'examen final, et s'il s'intéresse réellement aux matières à étudier, il pourra, oubliant les années qui l'attendent, faire dans l'université un séjour des plus agréables. De même, sur le Sentier, le travail est plein d'intérêt pour le cœur et l'intelligence ; en fait, comme en apparence il se trouvera, pour l'homme qui le juge ainsi, plus court que pour l'homme dont un certain but à atteindre forme l'unique objectif.

Il en est encore de même pour la méditation. Les uns s'y livrent consciencieusement ; sans y prendre aucun plaisir, ils persévèrent tout de même, à cause des résultats. Les autres s'intéressent vivement à la méditation et par suite en tirent beaucoup plus de profit. Comme on l'a si souvent conseillé, qu'il s'oublie et travaille pour l'humanité, et ses progrès n'en souffriront pas. L'examen et la discipline personnels sont nécessaires, mais peuvent se comparer à la préparation et à l'huilage d'une machine, qui ne doivent pas s'éterniser ; le travail – voilà l'important.

Quelquefois sans doute, et poussé par le sentiment du devoir, on estime nécessaire de s'imposer tel genre d'occupation, de pensées ou de méditation. Très bien ; poursuivez votre tâche ingrate, si elle a pour vous ce caractère ; votre motif est-il pur, vous constaterez bientôt que l'ennui cède la place à un intérêt nouveau et que votre travail devient une joie.

Une seule pensée donnée au passé peut faire retomber le candidat jusqu'à terre ; cette vérité doit certainement faire hésiter toute personne qui, songeant à entrer dans **[122]** le Sentier, n'entend pas cependant renoncer à quelque vice de prédilection, même peu sérieux. La cause de la chute, c'est moins l'acte que la pensée. Comme l'a dit M^me^ Blavatsky dans *La Doctrine Secrète* :

> "La pureté du mental a plus d'importance que la pureté du corps… On peut agir avec peu ou point d'attention ; l'acte est alors comparativement de peu d'importance ; mais si l'on pense à cet acte, si l'esprit s'appesantit sur lui, l'effet produit sera mille fois plus grand. Les pensées doivent être maintenues pures." [34]

[34] *Op. cit.*, vol. VI, p. 287.

À ce sujet, je me rappelle un mot du Colonel Olcott. Un homme très désireux de vivre de la vie supérieure vint un jour lui demander s'il devait renoncer à fumer. Le Colonel lui répondit : "Eh bien, si vous en êtes incapable, il le faut ; dans le cas contraire, c'est inutile". Il est certain qu'une volonté ferme et une pensée pure sont d'une importance capitale ; sans elles, point de progrès, quelle que soit la pureté physique. Le Colonel exprimait fort bien ce fait, mais, pourrait-on ajouter, fumer est une habitude malpropre ; elle souille les corps et cause souvent à autrui beaucoup de gêne et de désagrément. Au point de vue physique, la pire conséquence de cette égoïste et sale manie c'est que la fumée, humectée par la salive, gagne et pénètre les poumons des autres. C'est un des horribles caractères de la vie moderne que nous soyons fréquemment obligés de subir et de respirer la fumée ainsi altérée.

Au sujet de l'effet produit par une pensée qui, par sa nature, appartient au passé, M^me^ Blavatsky dit encore :

> "L'étudiant doit surveiller ses pensées. Une pensée de cinq minutes peut détruire l'œuvre de cinq années et, bien que pour la seconde fois l'œuvre des cinq années soit reconstituée rapidement, il y a néanmoins perte de temps." [35]

Il faut distinguer ici entre une simple forme-pensée à la dérive, qui a pénétré le mental, et la pensée proprement dite qui est un acte voulu. C'est la seconde qui peut faire tant de mal. Une pensée indigne peut s'insinuer dans le mental, **[123]** mais si elle n'y reçoit ni attention, ni encouragement, ni accroissement, le mal n'est pas grand.

La possibilité de racheter une semblable défaillance par un prompt relèvement est encourageante. C'est à l'homme que s'applique la vieille allégorie grecque : toutes les fois que le héros vaincu dans la lutte tombe sur la terre, il en ressort une force nouvelle. Mieux vaudrait la victoire gagnée une fois pour toutes et sans chute préalable, mais, quoi qu'il advienne, l'homme finira par triompher. L'intelligence et la bonne volonté permettent à l'élève d'acquérir bien des connaissances sans les payer d'expériences amères. On peut, de même, apprendre que le feu brule sans y mettre la main. Toute expérience nécessaire s'acquiert tôt ou tard, d'une façon ou d'une autre.

---

[35] *Ibid.*, p. 290.

Ne crois pas qu'on puisse jamais détruire la luxure en la satisfaisant à satiété : c'est là une abomination inspirée par Mara. C'est quand on le nourrit que le vice prend de l'extension et des forces, comme le ver qui n'engraisse du cœur de la fleur.

La rose doit redevenir le bourgeon né de la branche mère, avant que le parasite ne l'ait rongée jusqu'au cœur ni n'en ait bu la sève.

L'arbre d'or produit ses bourgeons précieux avant que le tronc n'en soit flétri par l'orage.

Le disciple doit regagner l'état d'enfance qu'il a perdu, avant que le premier son puisse frapper son oreille.

Sir Edwin Arnold parle de Mara – tel que le comprennent les Bouddhistes – en termes énergiques et saisissants, à propos de la tentation subie par le Bouddha immédiatement avant Son illumination.

> "Mais le Prince des ténèbres, Mara, sachant que c'était Bouddha qui était là, qu'il devait délivrer les hommes et que l'heure était venue où il devait trouver la Vérité et sauver le monde, donna des ordres à toutes les puissances du mal. Alors, tous les démons qui combattent la Sagesse et la Lumière, sortis de tous les profonds abimes, se réunirent ; c'étaient Arati, Trishna, Raga, et leurs troupes de passions, d'horreurs, d'ignorances, de concupiscences, et **[124]** tous les enfants de l'obscurité et de la crainte, tous haïssant Bouddha et cherchant à ébranler son esprit." [36]

Néanmoins, M^me^ Blavatsky nous dit : "Mara hâte aussi, inconsciemment, la naissance du Spirituel." La résistance opposée à l'aspirant par Mara, donne au premier l'occasion de développer sa vigueur. Un athlète lèverait et abaisserait beaucoup plus facilement les bras sans employer d'haltères, mais en admettant qu'il puisse fortifier ses muscles sans eux, il faudrait, pour acquérir une force identique, beaucoup plus longtemps. Le mal lui-même est mis au service du bien : cette vérité fut exprimée un jour par un homme spirituellement très développé, qui venait de recevoir une haute Initiation. Il avait auparavant subi d'affreuses calomnies, et l'œuvre importante qui lui tenait à cœur avait échoué. Quelqu'un lui ayant

---

[36] *La Lumière d'Asie,* livre VI.

adressé un mot de sympathie, sans nécessité d'ailleurs, il répondit : "En somme, j'ai contracté une dette de reconnaissance envers les gens qui ont voulu me nuire ; je l'ignorais alors, mais sans leur aide, je n'aurais pas reçu encore cette Initiation." Un homme ordinaire eut éprouvé une colère ou un accablement extrêmes ; dans un homme aussi élevé, Mara fait naitre une énergie d'égale intensité, mais où il n'entre que tristesse affectueuse et que pitié. Ainsi, notre pire ennemi peut, quand nous sommes en chemin, devenir notre ami.

Il va sans dire que ce n'est pas l'ignorance mais bien l'innocence de l'enfance qui exige le véritable progrès spirituel. La simple bonté n'est pas le progrès, c'est une purification préparatoire et rien de plus. Le progrès, c'est le développement de l'égo sur ses propres plans ; manifesté dans la personnalité, il se traduit par la force de caractère, par la volonté, l'amour et la pensée. Dans les trois périodes que présente la relation de Maitre à élève, c'est dans la troisième et plus élevée que se trouve l'idée d'enfance, car l'élève, d'abord mis en probation, est ensuite accepté, et enfin devient un Fils du Maitre. **[125]**

CHAPITRE XII

—

LES DERNIERS PAS

La lumière qui vient du seul Maitre, la lumière d'or, spirituelle, unique, lance dès le début ses ondes éclatantes sur le disciple. Ses rayons franchissent les nuages de matière épais et sombres.

Ces rayons l'illuminent çà et là, comme des étincelles de soleil éclairent la terre à travers l'épais feuillage de la jungle. Mais, ô disciple, à moins que la chair ne soit passive, la tête froide, l'âme aussi ferme et pure qu'un lumineux diamant, le rayonnement et les sons mystiques venus des hauteurs akasiques n'atteindront pas l'oreille, si attentive qu'elle soit, au stade initial.

CWL – Comme le soleil resplendit toujours derrière les nuages, de même le Moi supérieur répand toujours sa lumière sur l'aspirant. De cette haute région procèdent les éclairs d'inspiration et d'intuition qui de temps à autre sillonnent nos ténèbres mentales, dans ce que nous appelons nos meilleurs moments. Il est sage de chercher à saisir ces meilleurs moments, de les retenir par l'imagination, de nous y attacher par la méditation et ainsi de faire ressembler notre vie entière au diamant mentionné dans le texte.

À propos des "sons mystiques venus des hauteurs akasiques", M^me^ Blavatsky ajoute la note suivante :

Ces sons mystiques, cette mélodie qu'entend l'ascète au début de son cycle de méditation, sont appelés *Anahatashabda* par les yoguis. L'Anahata est le quatrième des chakras.

Le quatrième centre ou chakra est celui du cœur. C'est quand la conscience se fixe dans le cœur pendant la méditation qu'elle se prête le mieux à l'influence de l'âme spirituelle ou Moi supérieur. Pour la triade supérieure, atma-bouddhi-manas, le cœur est le centre du corps. La tête est le siège de l'homme psycho-intellectuel ; elle remplit, **[126]** dans sept de ses cavités (en y comprenant le corps pituitaire et la glande pinéale), diverses fonctions. L'homme qui, pendant la concentration, peut faire passer sa conscience de l'encéphale au cœur, devrait être capable d'unir kama-manas au manas supérieur, en passant par le manas inférieur qui, purifié et délivré

de kama, est l'antahkarana ; dès lors, il serait en état de recevoir quelques-unes des inspirations de la triade supérieure. Cette haute conscience s'efforce de le diriger au moyen de sa propre conscience, mais l'homme ne peut guider celle-ci avant d'être uni en bouddhi-manas. L'explication qui précède est le résumé de notes sur certaines leçons orales de M^me^ Blavatsky, notes ajoutées au troisième volume de *La Doctrine Secrète* [37].

Suivant la tradition indienne, Koundalini en s'élevant dissout les qualités des divers chakras qu'elle traverse et emporte leur essence. Quand elle atteint le quatrième, celui du cœur, le yogui entend le son qui vient d'en-haut, nommé *anabata-shabda*. *Shabda* est le son. *An-ahata* signifie "non battu" ; c'est par conséquent le son qui est obtenu sans heurt. Ce terme symbolise ce qui est au-dessus des plans de la personnalité. À ce point, l'aspirant commence à entrer en contact avec la triade supérieure. Si l'on veut rendre plus complet le contact entre les manas supérieur et inférieur, il ne faut pas s'attacher pendant la méditation à rien de moins élevé. La méditation ci-dessous, traduite du *Gheranda Samhita*, est l'une de celles prescrites pour le centre cardiaque. Elle montre la manière dont le yogui retire graduellement son attention de son entourage et la concentre sur son Idéal.

> "Qu'il découvre en son cœur un vaste océan de nectar
> dont les flots baignent une belle ile formée de gemmes
> où les sables sont d'or et parsemés de joyaux.
> Les plages en sont ombragées par des arbres aux fleurs innombrables.
> Dans l'ile croissent arbustes rares, arbres, lianes et roseaux,
> qui partout répandent les parfums les plus suaves.
>
> Pour gouter entièrement la douceur divine
> il faut s'y représenter un arbre très merveilleux
> dont les branches qui s'étendent au loin portent des fruits pour tous
> les quatre puissantes doctrines qui maintiennent le monde.
> Là, ni le fruit, ni la fleur ne connaissent la mort ni la peine ; **[127]**
> pour eux les abeilles bourdonnent et les coucous lancent leur doux appel.

[37] *Op. cit.*, vol. III, pp. 582-584.

Maintenant, sous l'ombre de ce bosquet paisible
apparait un temple de rubis flamboyants.
Celui qui cherche y trouvera, assis sur un trône et comme en un sanctuaire, l'Être très aimé.
Suivant les conseils de son Maitre, qu'il pense longtemps
à cette Forme Divine, à Ses apparences et à Ses signes." [38]

À moins d'entendre, tu ne peux voir. À moins de voir, tu ne peux entendre. Entendre et voir, c'est là le second stade.

.....

Nous avons déjà exposé le sens des mots voir et entendre [39]. À moins de pouvoir répondre à la voix intérieure, c'est-à-dire à moins de comprendre les lois spirituelles, le candidat ne verra jamais les objets extérieurs sous leur véritable jour. Il doit apprendre à fixer sur les objets matériels les yeux de l'esprit, comme l'a dit une fois un Maitre. Quand il verra de la sorte les objets matériels ou extérieurs, il comprendra de mieux en mieux la voix intérieure. Ceci rappelle la nécessité d'alterner la méditation et l'expérience. Traverser la vie en homme affairé, sans s'arrêter pour méditer sur elle, c'est ignorer en grande partie la signification des événements ; on devrait chaque jour réserver quelques instants afin de laisser la lumière intérieure les éclairer. D'autre part, s'enfermer dans sa bibliothèque et consacrer tout son temps à la réflexion ne serait pas très profitable ; on se formerait ainsi d'innombrables idées fausses, car l'expérience est nécessaire pour corriger et élargir notre méditation. Conserver l'équilibre entre l'intérieur et l'extérieur, c'est à quoi doit s'appliquer l'élève. Il doit chercher l'harmonie, pour employer un terme qui revient sans cesse dans la *Gîta*.

Dans le système divin, les mondes intérieur et extérieur se correspondent parfaitement et en tout point. M^me^ Blavatsky dit dans *La Doctrine Secrète* :

"Dans le domaine des Forces occultes, un son qui impressionne **[128]** l'oreille n'est qu'une couleur subjective ; une couleur perceptible n'est qu'un son inaudible." [40]

---

[38] Voyez *Concentration*, chap. X.

[39] *Ante*, Chapitre IV, p. 59.

[40] *Op. cit.*, vol. VI, p. 310.

C'est la couleur et non la forme qui se trouve mentionnée ici ; d'où plus de précision, car en réalité nous ne voyons que des couleurs et pas de formes.

Impossible de dire avec certitude pourquoi cet accord auditif et visuel est appelé la deuxième phase. Nous ignorons combien en comportait le système d'Aryasanga, car ici un voile recouvre sa doctrine. La ligne de points remplace un passage manquant, relatif à la troisième phase. Quand, après ce hiatus, l'enseignement reprend son cours, nous voyons qu'Aryasanga définit les derniers pas exactement comme le font les *Yoga Soutras*, c'est-à-dire :

5. pratyahara ou contrôle absolu des sens,
6. dharana ou concentration,
7. dhyana ou méditation, enfin
8. samadhi ou concentration.

> **Quand le disciple voit et entend, qu'il sent et goute, yeux et oreilles fermés, bouche et narines closes ; quand les quatre sens se confondent et sont prêts à passer dans le cinquième, celui du toucher intérieur, alors il a passé dans le quatrième stade.**

Certains yoguis ferment littéralement la bouche et le nez lorsqu'ils se livrent à la méditation ou à la transe. Les doigts sont placés de façon à maintenir clos les yeux, les narines et la bouche. De plus, ces hommes sont parvenus à retourner leur langue vers le haut et en arrière dans la cavité qui se trouve au-dessus de la bouche, de façon à empêcher l'accès de l'air. Dans les pratiques de certains hatha yoguis, cet exercice est nommé *khechari moudra*. Les raja yoguis ne le font pas et nous ne le recommandons pas ici. Il y a un moment où l'élève peut fermer les yeux et reproduire en soi-même (ou éprouver dans la région astro-mentale) les sensations olfactive, gustative, visuelle et tactile. Afin de s'élever à un état supérieur encore, il doit s'occuper du toucher *intérieur*, qui est l'ouïe. En fixant son attention sur le son intérieur et en le suivant jusque dans ses ramifications toujours plus ténues, il parvient au point où il devient possible de s'exercer à pratyahara, à l'inhibition de *toutes* **[129]** les sensations, intérieures ou extérieures, celles de la salle de l'apprentissage comme celles de la salle de l'ignorance. Cette pratique est décrite dans la sentence suivante :

Et dans le cinquième, ô destructeur de tes pensées, tout cela doit être tué encore une fois au-delà de toute réanimation possible.

Il arrive constamment et presque chez tout le monde, que l'attention se détourne de l'extérieur, par exemple pendant une lecture particulièrement intéressante ; alors on ne répond pas aux impressions produites sur les sens par les odeurs, les spectacles ou les sons. La faculté de se mettre à volonté dans cette condition est *pratyahara* ; elle prépare une méditation fructueuse. Tuer "au-delà de toute réanimation possible" signifie simplement que les sens, comme de bons chiens, se couchent au commandement et ne se relèvent pas avant d'être appelés. Ici se trouve une note :

Ceci veut dire qu'au sixième stade de développement, qui dans le système occulte est Dharana, tout sens, comme faculté individuelle, doit être tué (ou paralysé) sur ce plan, en passant et se plongeant dans le septième sens, le plus spirituel.

Dharana est en yoga le sixième pas, suivant les *Yoga Soutras* ; c'est la concentration mentale que nous avons déjà étudiée [41] ; elle suit pratyahara. Le mental ou chitta est regardé comme un sixième sens ; aussi quand, dharana étant complet, ce mental cesse d'agir en relation avec les objets du monde extérieur, l'intuition ici nommée le septième sens se manifeste. La vie nous instruit de deux manières, par les leçons que nous recevons du monde et par l'intuition ou influence du moi intérieur. À mesure que les hommes avancent dans leur pèlerinage évolutif, leur intuition augmente et ils sont moins assujettis aux leçons que leur donne le monde. C'est une autre façon de dire que l'homme qui met en jeu ses facultés intérieures tire d'un peu d'expérience beaucoup plus de profit que ne le feraient d'autres hommes d'expériences nombreuses. Grâce à l'activité de son intelligence innée, l'homme développé se rend compte **[130]** de la grande importance des choses les plus minimes ; tandis que le mental est plein de curiosité ; toujours il désire du nouveau car, sa pensée étant débile, il a vite épuisé le sens évident des choses ordinaires. C'est ce mental qui dans l'ordre des expériences religieuses réclame des miracles, mais reste aveugle aux innombrables miracles qui l'entourent.

---

[41] *Ante*, Chapitre II, p. 36.

Tiens ton esprit à l'écart de tout objet du dehors, de tout spectacle extérieur. Tiens à l'écart les images intérieures, de peur qu'elles ne projettent une ombre sur ta lumière d'âme.

Tu es maintenant en Dharana, le sixième stade.

Dans la pratique de la concentration, il est toujours nécessaire de considérer à la fois les causes d'interruption extérieures et intérieures. Il faut empêcher le mental de s'intéresser à un objet extérieur quelconque ; autrement, le moindre bruit provoque sa curiosité et nuit à la concentration. Il faut aussi l'empêcher d'évoquer en soi-même des images relatives au passé ou à l'avenir ; au cours de l'exercice, il faut perdre tout intérêt à ce qui s'est passé hier ou à ce qui arrivera probablement demain. Quand cette concentration est devenue complète, commence la période suivante, la septième, appelée dhyana, c'est-à-dire la méditation.

Quand tu auras passé dans la septième, ô fortuné, tu ne percevras plus le Trois sacré, car tu seras toi-même devenu ce Trois : toi-même et le mental, comme des jumeaux de front, et l'étoile qui est ton but et brule au-dessus de ta tête. Les Trois qui résident dans la gloire et la béatitude ineffables ont maintenant perdu leurs noms dans le monde de Maya. Ils sont devenus une seule étoile, le feu qui brule sans consumer, ce feu qui est l'Oupadhi de la flamme.

C'est là, ô Yogui de succès, ce que les hommes appellent Dhyana, véritable précurseur de Samadhi.

Sur ce Sentier, l'aspirant passe de dharana à dhyana, de la concentration à la méditation, puis il arrive à la conscience bouddhique. C'est là le "toi-même". Le mental dont il est ici parlé est le mental supérieur, car le mental **[131]** inférieur a été réduit au silence. Le principe manasique a été transféré dans le bouddhi, de sorte qu'ils ressemblent à "des jumeaux de front", les deux angles inférieurs du triangle, comme l'indique la note suivante :

Chaque stade de développement en Raja Yoga est symbolisé par une figure géométrique. Celle-ci est le triangle sacré et précède Dharana. Le Δ est le signe des hauts Tchélas, tandis qu'un triangle d'une autre sorte est celui des hauts Initiés. C'est le signe "I" dont parle Bouddha et qu'il emploie comme symbole de la forme

incarnée de Tathagata lorsqu'il est débarrassé des trois méthodes du Prajna. Une fois franchis les stades préliminaires et inférieurs, le disciple ne voit plus le Δ, mais le — abréviation du —, le septénaire complet. Sa vraie forme ne peut être donnée ici, car il est presque sûr qu'elle serait saisie au vol par des charlatans et employée à des usages sacrilèges et malhonnêtes.

L'étoile qui brule au-dessus de nos têtes est l'atma, mais, comme le dit M^me^ Blavatsky dans une autre note, elle représente aussi l'étoile de l'Initiation qui resplendit au-dessus de la tête de l'Initié. Comme l'objectif poursuivi est la Quatrième Initiation, celle de l'Arhat, c'est l'étoile de cette Initiation conduisant au plan atmique ou nirvanique qui est son but.

À ce moment, au lieu de lever mentalement les yeux vers le ciel et de regarder la triade supérieure (atma-bouddhi-manas) comme placée au-dessus de soi, comme auparavant, on se trouve être dans l'état bouddhique, car manas s'est uni bouddhi, constituant ainsi manas-taijasi. La "méditation" de l'Initié dans cette période amènera l'union de bouddhi et d'atma ; quand celle-ci sera obtenue, la triade supérieure sera devenue une seule étoile, décrite dans une note comme "la base (oupadhi) de la flamme qui ne peut jamais être atteinte, tant que l'ascète est encore dans cette vie." Le combustible est la personnalité ; le feu est ce triple esprit ; la flamme est la Monade. L'Adepte lui-même, tant qu'il demeure physiquement incarné, n'atteint pas entièrement l'état de la Monade. M^me^ Blavatsky ajoute ces mots :

Dhyana est l'avant-dernier stade sur cette terre, à [132] moins qu'on ne devienne un Mahatma complet. Comme on l'a déjà dit, dans cet état, le Raja yogui est encore spirituellement conscient de soi et du travail de ses principes supérieurs. Un pas de plus et il sera sur le plan au-delà du septième (ou quatrième suivant certaines écoles). Celles-ci, après la pratique de Pratyahara – entrainement préliminaire qui consiste à contrôler son mental et ses pensées – comptent Dharana, Dhyana et Samadhi, et embrassent les trois sous le nom générique de Sannyama.

Il est significatif que les trois perdent leurs *noms*. Ce ne sont pas des formes, car leur région propre est celle de la conscience. Les plans inférieurs de la personnalité sont ceux de la forme ; puis viennent les plans du nom ou du "sens", mais la Monade est au-dessus du nom, au-delà de ce que l'homme appelle conscience.

Le texte indique ensuite que l'aspirant, étant maintenant devenu Arhat, est parvenu au terme des efforts faisant le sujet de ce fragment. **[133]**

CHAPITRE XIII

—

LE BUT

Et maintenant ton soi est perdu dans le Soi, toi-même en Toi-même, absorbé dans le Soi dont tu as rayonné tout d'abord.

Où est ton individualité, ô Lanou, où est le Lanou même ? C'est l'étincelle perdue dans le feu, la goutte dans l'océan, le rayon toujours présent devenu le Rayonnement universel et éternel.

Et maintenant, ô Lanou, tu es l'acteur et le témoin, le radiateur et la radiation ; la lumière dans le son et le son dans la lumière.

CWL – Au cours de sa vie, l'homme arrive à comprendre que la personnalité est simplement "cela" et ainsi transfère son centre de conscience au Moi supérieur ; de même un temps vient où il découvre, par sa propre expérience, que la conscience est simplement "vous" et non pas "Moi". Alors – c'est au moment ou vers l'époque de la Quatrième Initiation – le moi inférieur se perd dans le Moi véritable et ce que l'homme pensait, ou sentait être son individualité disparait. De même que l'homme parvenu à l'état bouddhique reconnait et accepte la conscience d'autrui comme la sienne et sent comme les siennes leurs joies et leurs peines – de même aujourd'hui cet homme ne voit plus qu'un seul "Moi" véritable en tous.

La *Bhagavad Gîta* établit la distinction entre la façon dont l'initié inférieur d'une part, et l'Arhat d'autre part, comprennent la conscience du plan bouddhique et celle du plan atmique. Dans la première de ces conditions, l'homme voit dans tous les êtres un Moi unique ; dans la seconde, il voit que tous font partie du Moi unique.

Tel est suivant les *Yoga Soutras* l'état de Kaivalya, d' "unité", de liberté ; dès qu'il se trouve complètement atteint, la distinction entre celui qui voit et la chose vue, entre le sujet et l'objet, prend fin. **[134]**

Tu as fait connaissance avec les cinq obstacles, ô bienheureux : Tu es leur vainqueur, le maitre du sixième, le libérateur des quatre modes de vérité.

La lumière qui les éclaire rayonne de toi-même, ô toi qui étais disciple mais qui es actuellement Maitre.

Et de ces modes de vérité :

N'as-tu pas passé par la connaissance de toute misère – vérité première ?

N'as-tu pas vaincu le roi de Mara à Tou, au portail de l'assemblée – vérité seconde ?

N'as-tu pas, au troisième portail, détruit le péché et acquis la troisième vérité ?

N'es-tu pas entré dans le Taou, le sentier qui mène à la connaissance, la quatrième vérité ?

Et M^me^ Blavatsky ajoute :

Les quatre modes de vérité sont en bouddhisme septentrional : Kou, souffrance ou misère ; Tou, l'assemblée des tentations ; Mou, leur destruction, et Taou, le Sentier. Les "Cinq obstacles" sont la connaissance de la misère, la vérité sur la faiblesse humaine, les abstentions pénibles et la nécessité absolue de se séparer de tous les liens de la passion et même des désirs ; le "Sentier du salut" est le dernier.

Notre Seigneur le Bouddha a enseigné aux hommes "Quatre Nobles Vérités" : la Douleur, la Cause de la douleur, la Cessation de la douleur et le Chemin. Ces vérités ont été présentées au monde occidental avec une beauté et une exactitude extraordinaires dans l'incomparable poème de Sir Edwin Arnold, *La Lumière d'Asie*, auquel nous empruntons la citation suivante. L'œuvre complète devrait être lue par tous ceux qui cherchent l'inspiration sur le Sentier :

"Vous qui voulez suivre la route du milieu, tracée par la claire Raison et aplanie par la douce Quiétude, vous qui voulez prendre le chemin élevé du Nirvana, écoutez les quatre nobles Vérités :

La première Vérité est celle de la DOULEUR. Ne vous laissez pas abuser ; la vie que vous aimez est une longue agonie ; ses peines seules demeurent, ses plaisirs sont comme des oiseaux qui brillent et s'envolent. **[135]**

Souffrance de la naissance, souffrance des jours désespérés, souffrance de l'ardente jeunesse et de l'âge mûr, souffrance des froides et grises années de la

vieillesse, et souffrance finale de la mort, voilà ce qui remplit votre pitoyable existence.

L'amour est une douce chose, mais les flammes funéraires doivent baiser ces seins sur lesquels vous vous reposiez et ces lèvres auxquelles vous pressiez les vôtres. Vaillante est la vertu guerrière, mais les vautours déchirent les membres du chef et du Roi.

La Terre est magnifique, mais tous les habitants de ses forêts complotent leur meurtre réciproque, dans leur soif de vivre ; les cieux sont de saphir, mais les hommes affamés ont beau crier, ils ne font pas tomber une goutte d'eau.

Demandez aux malades, aux affligés, demandez à celui qui chancèle appuyé sur un bâton, seul et égaré : "Aimes-tu la vie ?" Ils vous diront que l'enfant a raison de pleurer dès qu'il est né.

La seconde Vérité est la CAUSE DE LA DOULEUR. Quelle souffrance vient d'elle-même, et ne vient pas du Désir ? Les sens et les objets perçus se rencontrent et la vive étincelle des passions s'allume.

Ainsi s'allume Trishna, concupiscence et soif des choses. Vous vous attachez éperdument à des ombres, vous vous engouez de rêves ; vous plantez au milieu un faux moi, et vous établissez à l'entour un monde imaginaire.

Vous êtes aveugles aux clartés suprêmes, sourds aux voix des douces brises venues de plus haut que le ciel d'Indra, usuels aux appels de la vraie vie que conserve celui qui a rejeté la vie trompeuse.

Ainsi viennent les luttes et les concupiscences qui font régner la guerre sur la terre, ainsi souffrent les pauvres cœurs trompés, coulent les larmes amères ; ainsi croissent les passions, les envies, les colères et les haines ; ainsi les années cruelles,

Aux pieds rouges de sang, poursuivent les années souillées de carnage. Ainsi, là où devrait pousser le grain s'étend l'herbe birân avec sa mauvaise racine et ses fleurs

vénéneuses ; à grand-peine les bonnes semences trouvent un sol propice où elles puissent tomber et pousser.

Et l'âme s'en va, saturée de boissons empoisonnées, et Karma renait avec un ardent désir de boire de nouveau ; **[136]** excité par les sens, le Moi bouillant recommence, et récolte de nouvelles déceptions.

La troisième Vérité est la CESSATION DE LA DOULEUR. C'est la paix qui doit vaincre l'amour du Moi et l'attachement à la vie, arracher des poitrines la passion aux profondes racines, et calmer la lutte intérieure ;

Ainsi l'amour est satisfait d'étreindre l'éternelle beauté ; on a la gloire d'être maitre de soi-même, et le plaisir de vivre au-dessus des Dieux ; on possède des richesses infinies,

Car on amasse le trésor des services rendus, des devoirs accomplis avec charité, des paroles bienveillantes et de la vie pure : ces richesses ne se gâteront pas au cours de l'existence et aucune mort ne les dépréciera.

Alors la Douleur disparait, car la Vie et la Mort ont cessé ; comment la lampe dont l'huile est consommée pourrait-elle briller ? Le vieux compte obéré est liquidé, le nouveau est net ; ainsi l'homme atteint la félicité.

.....

La quatrième Vérité est LA VOIE. Il est ouvert, large et uni, accessible à tous les pieds, aisé et proche, le NOBLE SENTIER OCTUPLE, qui va tout droit à la paix et au refuge. Écoutez !

Des pistes nombreuses conduisent à ces pics jumeaux couverts de neige, autour desquels s'enroulent les nuages dorés ; en gravissant les pentes douces ou escarpées on arrive aux sommets où apparait un autre monde.

Ceux qui ont des membres vigoureux peuvent affronter la route raide et périlleuse qui attaque directement le flanc de la montagne, les faibles sont obligés de la contourner par des chemins plus longs, en se reposant en maints endroits.

> Tel est le Sentier Octuple qui mène à la paix ; il chemine par des hauteurs plus ou moins abruptes. L'âme courageuse se hâte, l'âme faible s'attarde, toutes atteindront les neiges ensoleillées." [42]

Les cinq obstacles s'opposant à la marche du candidat qui veut devenir Arhat peuvent s'interpréter de façons diverses. Ce sont les cinq énumérés par M^me^ Blavatsky dans la note que nous venons de citer, – ou bien les cinq premières entraves – ou bien encore les cinq Kleshas mentionnés **[137]** dans les *Yoga Soutras* et dont nous avons déjà parlé [43].

> **Et maintenant, repose sous l'arbre Bodhi, qui est la perfection de toute connaissance, car, sache-le, tu es Maitre de Samadhi, l'état de vision infaillible.**
>
> **Regarde ! Tu es devenu la lumière, tu es devenu le son, tu es ton Maitre, ton Dieu. Tu es toi-même l'objet de ta recherche : la voix inaltérable qui résonne à travers les éternités, exempte de changement, les sept sons en un, la Voix du Silence.**
>
> **Aum Tat Sat.**

La terminaison *Aum Tat Sat* fait partie des Mahavakyams ou "grandes paroles" des Indous. Nous avons déjà considéré le sens d'Aum [44]. Tat se rapporte à l'Être Suprême. Eu philosophie, les pronoms "il" et "elle" ne peuvent Lui être appliqués,, aussi emploie-t-on Tat, qui signifie "Cela". Au-delà de "ceci" et de "vous", il y a "Cela", c'est-à-dire le "Moi". Le terme signifie, par conséquent que la *Réalité* c'est *Cela*. Les bons ouvrages commencent et se terminent tous par cette pensée.

---

[42] *Op. cit.*, livre VIII.

[43] *Ante*, Chapitre III, p. 43 à 45.

[44] *Ante*, Chapitre VI, p. 70 à 73.

FRAGMENT II

—

LES DEUX SENTIERS

[141]

CHAPITRE XIV

—

LA PORTE OUVERTE

CWL – Nous voici arrivés au deuxième fragment traduit par M^me^ Blavatsky du *Livre des Préceptes d'or*, et dont le titre est *Les Deux Sentiers*. Ce fragment n'est pas nécessairement la suite du premier, appelé *La Voix du Silence*, bien qu'il s'adresse, en commençant, à l'homme qui vient d'atteindre le grade d'Arhat. Rien ne montre qu'il existe entre les trois fragments aucune relation spéciale. Il ne faut y voir que trois ouvrages distincts traitant d'une manière assez semblable un même sujet. Pour l'aspirant, c'est pourtant un grand avantage d'entendre répéter, sous des formes légèrement différentes, la doctrine du Sentier ; cette élude nouvelle ranime son enthousiasme, attire son attention sur des points qui ont pu lui échapper et en général élargit son point de vue.

Le présent fragment débute par un appel adressé à celui qui est parvenu au sommet du Sentier et la question se pose : continuera-t-il sa marche en avant dans la béatitude nirvanique sans s'occuper des retardataires ou, déjà sur le seuil, reviendra-t-il sur ses pas pour assister ceux qui montent ?

> **Et maintenant, ô Maitre de Compassion, indique la voie à d'autres hommes. Regarde, tous ceux qui frappent pour être admis attendent, dans l'ignorance et l'obscurité, que la porte de la douce Loi s'ouvre toute grande !**
>
> **Voix des candidats :**
>
> **Ne révèleras-tu pas la doctrine du cœur, Maitre de ta propre pitié ? Refuseras-tu de conduire tes serviteurs sur le Sentier de la délivrance ?**

En cet âge moderne, le premier paragraphe de ce fragment peut tout d'abord sembler un peu étrange. Le Sentier est ouvert partout, et à toute personne – sans distinction de race, de religion, de sexe, de caste ou de

couleur – qui adopte la vie prescrite pour le Sentier : voilà une idée qui **[142]** nous est familière. Dans ces conditions, pourquoi y aurait-il des gens attendant, plongés dans les ténèbres et dans l'ignorance, qu'une porte leur soit ouverte ?

C'est un fait qu'à l'époque où Notre Seigneur le Bouddha prêchait Sa doctrine dans l'Inde, la religion brahmanique était devenue très rigide. À l'origine, une allégresse, une liberté extrêmes caractérisaient cette foi, mais au cours des siècles, les prêtres et les souverains avaient étendu le système des castes à toutes sortes de détails. Quand vers 10 000 av. JC, les Aryens descendirent dans la péninsule, une nombreuse population d'Atlantes et d'Atlanto-Lémuriens habitait les plaines de l'Inde. C'est pourquoi le Manou jugea nécessaire de défendre toute union entre les deux races et, vers l'an 8000 av. JC, il institua le système des castes pour empêcher toute fusion nouvelle et maintenir les unions qui avaient déjà eu lieu. Il ne fonda tout d'abord que trois castes – Brahmana, Rajan et Vish. La première comprenait des Aryens purs ; la deuxième des Aryens et des Toltèques, la troisième des Aryens et des Mongols.

D'où le nom de Varnas, ou couleurs, donné aux castes – le blanc pour les Aryens purs, le rouge pour les Aryens Toltèques, le jaune pour les Aryens-Mongols. Les mariages étaient permis entre castes différentes, mais bientôt l'opinion s'établit qu'ils ne devraient se contracter qu'entre personnes d'une même caste. Plus tard, les Indiens qui n'étaient pas du tout Aryens reçurent l'appellation générale de *Shoudras* ; même parmi eux, cependant, peut se manifester souvent la présence d'un peu de sang aryen. Beaucoup des tribus montagnardes sont partiellement aryennes, quelques-unes complètement comme les Siapoch et les Gitans.

Il y a dans les textes sacrés indous des passages montrant qu'il était possible pour des individus d'un caractère et d'une valeur exceptionnels d'être élevés à une caste supérieure, mais cette faveur dut être bien rarement accordée ; il est certain qu'avant l'avènement de Notre Seigneur le Bouddha, un Brahmane pouvait seul prétendre à la libération, et que pour y parvenir il fallait d'abord trouver moyen de naitre dans la caste brahmique. Pour la plupart des Indiens, cette doctrine n'offrait guère d'espoir, car les Brahmanes n'ont jamais été nombreux (aujourd'hui même, la population totale d'environ trois cent millions ne compte **[143]** que treize millions de Brahmanes), et ils ne permettaient pas aux castes inférieures d'étudier les livres sacrés.

La doctrine du Bouddha vint alors ouvrir les portes toutes grandes ; Il enseignait qu'un égal respect était dû à toute caste menant la vie prescrite et, par contre, qu'un Brahmane qui ne s'y conformait pas n'était pas digne de respect ; témoin ce verset du *Vasala Soutta* :

> "Ce n'est point en naissant que l'on devient membre d'une caste inférieure,
> Ce n'est point en naissant que l'on devient brahmane ;
> C'est par les actions seulement que l'on entre dans une caste inférieure,
> C'est par ses actions seulement que l'homme devient brahmane."

Beaucoup de Brahmanes m'ont dit éprouver positivement la vérité de ce passage dans leur vie quotidienne ; ils se sentent plus attirés vers les gens qui conforment leur conduite aux idéals de la vie brahmanique, que vers les membres de leur propre caste qui en négligent les idéaux et mènent une vie moins relevée.

Notre Seigneur le Bouddha ne cherchait pas à fonder une religion nouvelle, mais à réformer l'indouisme. Il y eut un temps où l'Inde tout entière se disait bouddhiste. Il y avait des Indous bouddhistes, comme de nos jours il y en a beaucoup dans le Nord-Ouest, qui se disent Indous Sikhs. En tant que religion, le bouddhisme a depuis longtemps disparu de l'Inde ; les vingt millions de Bouddhistes mentionnés par les statistiques appartiennent à la province de Birmanie qui, au point de vue géographique et ethnique, est une région tout à fait distincte. Néanmoins, l'effet voulu par Notre Seigneur le Bouddha se retrouve nettement dans la religion indoue contemporaine. Nous en voyons un exemple dans les sacrifices d'animaux, auxquels s'opposa très énergiquement le Bouddha ; avant Son époque, ces pratiques étaient très répandues ; elles sont fort rares aujourd'hui. Ajoutons que de nos jours, dans l'Inde, tout saint personnage est l'objet de la vénération générale, quelle que fût sa caste avant de devenir un sannyasi. Partout la *Bhagavad Gîta* est considérée avec respect, comme un livre présentant un caractère de suprême autorité. **[144]**

Nous y lisons ces paroles du Seigneur :

> "Je suis le même pour tous les êtres ; personne ne M'inspire attrait ou éloignement ; ceux qui M'adorent avec dévotion sont en Moi et Je suis en eux. Même si le plus grand des pécheurs M'adore sans partage, il sera considéré comme un juste, car en vérité il a résolu juste. Il apprend

vite à faire son devoir et s'achemine vers la paix éternelle, ô fils de Kunti ; sache que celui qui M'adore ne périt jamais. Tous ceux qui cherchent refuge en Moi, ô Partha, de quelque origine qu'ils soient : femmes, Vaïshiyas, ou même Shoudras, tous ils vont vers le Sentier Suprême." [45]

Il ne faut pas supposer que dans ces lignes Shri Krishna assigne aux femmes, ni à d'autres personnes, un rang inférieur ; il réfute toute une série de superstitions populaires, par exemple l'idée que les êtres incarnés dans des corps féminins sont nécessairement de nature inférieure et ne peuvent arriver bien haut dans la voie spirituelle.

M^me^ Blavatsky explique dans une note qu'il y a dans la doctrine du Bouddha deux écoles, l'une ésotérique, l'autre exotérique, appelées respectivement celle du "cœur" et celle de "l'œil" ; que la première est née dans le cœur du Bouddha, tandis que la seconde est l'œuvre de Son cerveau ou de sa tête. On m'a donné une autre interprétation ; il s'agirait du cœur et de l'œil du candidat : l'homme peut acquérir par l'œil une connaissance générale des choses, mais pour que le Sentier supérieur s'ouvre à lui, il faut que le cœur s'accorde avec la vie intérieure.

Tout le passage est basé sur une hésitation attribuée au Bouddha, qui Se demandait s'Il devait prêcher. Comme Il était assis, le matin, sous l'arbre Bodhi, le lendemain de Son illumination, Il ne sut si le monde Le comprendrait et Le suivrait, jusqu'au moment où Il entendit une voix semblable à celle de la terre souffrante et qui s'écriait : "Certainement je suis perdue ; moi et toutes mes créatures !" Et encore : "Oh ! Être suprême, que ta grande Loi soit promulguée !" [46]

Le Maitre parle :

Les sentiers sont deux ; les grandes perfections, trois ; [145] six sont les vertus qui transforment le corps en l'arbre de la connaissance.

M^me^ Blavatsky ajoute cette note :

"L'arbre de la connaissance" est un titre donné par les disciples de la Bodhidharma (Religion-Sagesse) à ceux qui ont atteint les hauteurs de la connaissance

---

[45] *Op. cit.*, IX, 29-32.

[46] *La Lumière d'Asie*, livre VII.

mystique – aux Adeptes. Nagardjouna, le fondateur de l'école Madhyamika, fut appelé l'arbre-dragon, le dragon étant le symbole de la sagesse et de la connaissance. L'arbre est honoré parce que c'est sous l'arbre Bodhi (Sagesse) que Bouddha reçut la naissance et l'illumination, prêcha son premier sermon et mourut.

Le Swami T. Subba Rao interprétait ce symbole de l'arbre d'une façon un peu différente. Le corps du candidat, disait-il, est devenu un canal ouvert à la connaissance (aussi bien qu'à la force, pourrions-nous ajouter) ; il ressemble donc à l'un des petits rameaux de l'Arbre figurant la sagesse collective du monde. Nous pourrions ajouter également que l'Initié fait partie du grand arbre formé par la Hiérarchie ou Grande Confrérie Blanche, dont les racines naissent au plus haut des plans supérieurs et dont les branches se ramifient dans toutes les parties de la vie humaine, et même jusque dans les règnes inférieurs. La lecture des derniers chapitres de *Les Maitres et le Sentier* aura fait comprendre cet antique symbole de l'arbre ; nous y montrons que la Hiérarchie Occulte, sortie d'une grande et unique Racine, se ramifie vers l'extérieur.

L'énumération des deux sentiers, des trois grandes perfections et des six vertus est un exemple du caractère méthodique de la doctrine du Bouddha. Celui-ci a toujours aidé Ses fidèles à retenir Ses leçons en les leur donnant sous forme de tableaux. Il y avait ainsi les Quatre Nobles Vérités, dont chacune est représentée par un seul mot destiné à rappeler un groupe spécial d'idées ; puis encore le Noble Sentier Octuple, les Dix péchés, dont trois concernant le corps, quatre la parole et trois la pensée ; enfin les Douze Nidanas ou causes successives, pour l'homme, de la vie matérielle et de l'affliction.

Les vérités transcendantales ou paramitas sont parfois données comme étant au nombre de six, parfois de sept, mais plus communément de dix. Pendant mon séjour à **[146]** Ceylan, j'appris du Grand prêtre Soumangala qu'il y en avait dix : les six premières, disait-il, sont la charité parfaite, la moralité parfaite, la vérité parfaite, l'énergie parfaite, la bonté parfaite et la sagesse parfaite ; les quatre autres, parfois spécialement ajoutées par les prêtres, sont : la patience parfaite, la résignation parfaite, la résolution parfaite et l'abnégation parfaite. Dans l'*Éveil de la Foi*, d'Ashvagosha, traduit en anglais par Teitaro Suzuki, les Paramitas sont énumérées comme suit : la charité (dana) ; la moralité (shila) ; la patience (kshanti) ; l'énergie

(virya) ; la méditation (dhyana) ; la sagesse (prajna), et les quatre paramitas additionnelles : l'à-propos (oupaya) ; la prière ou le vœu (pranidhana) ; la force (hala) ; la connaissance (jnana). Une note de *La Voix du Silence*, édition de 1924, donne une autre liste empruntée au *Chinese Buddhism*, d'Eitel : la charité, la moralité, la patience, l'énergie, la contemplation et la sagesse ; de plus, pour les prêtres, l'emploi des moyens convenables, la science, les vœux pieux et la force de détermination.

Étant à Ceylan, j'ai comparé les opinions des orientalistes et la pensée bouddhiste elle-même. La différence est grande ; les premières n'ont aucune sève, mais la seconde est pleine de vie. Cependant, les moines instruits possèdent des connaissances aussi précises que celles des orientalistes les plus érudits. Sir Edwin Arnold, dans sa *Lumière d'Asie*, nous a exposé avec une exactitude remarquable l'aspect vivant du Bouddhisme. On a prétendu que l'auteur avait prêté au Bouddhisme les idées et les sentiments du Christianisme ; rien n'est plus faux ; je puis témoigner que les sentiments exprimés dans le poème sont bien ceux des Bouddhistes.

> **Qui en approchera ?**
>
> **Qui y entrera le premier ?**
>
> **Qui le premier entendra la doctrine des deux sentiers en un et la vérité révélée au sujet du Cœur secret ? La loi qui, dissuadant d'apprendre, enseigne le Savoir, révèle une histoire de douleur.**
>
> **Hélas, hélas ! Dire que tous les hommes possèdent Alaya, sont un avec la grande Âme, et que, la possédant, Alaya leur sert si peu ! [147]**
>
> **Regarde comment, semblable à la lune réfléchie dans les vagues tranquilles, Alaya est reflétée par ce qui est petit et par ce qui est grand, elle se mire dans les plus minces atomes, mais ne réussit pas à atteindre au cœur des hommes. Hélas ! Dire que si peu profitent de ce don, de cet inestimable bienfait d'apprendre la vérité, la perception juste des choses existantes, la connaissance du non-existant.**

Le Cœur secret est la doctrine ésotérique. C'est un symbole que nous a transmis l'époque atlante. Tout au fond du grand temple de la Cité de la Porte d'or, était posé sur l'autel un coffret d'or massif en forme de cœur et dont la fermeture à secret n'était connue que du grand prêtre ; il était nommé "le

Cœur du monde" et représentait les mystères suprêmes. Les objets les plus sacrés y étaient contenus ; à lui se rattachaient bien des symboles. Les Atlantes savaient que tout atome bat comme bat notre cœur ; ils en disaient autant du soleil et voyaient une relation entre ce mouvement et la période des taches solaires. Dans leurs ouvrages se rencontrent quelquefois des passages donnant l'impression que leurs connaissances scientifiques étaient plus étendues que les nôtres ; cependant, ils regardaient l'univers d'une façon poétique plutôt que scientifique. Ils pensaient, par exemple, que la terre respire et se meut, et l'on doit reconnaitre que tout récemment des savants ont découvert que, chaque jour, s'opère un déplacement régulier de la surface du globe ; déplacement qui n'est pas sans analogie avec la respiration.

En employant le terme "cœur secret", Aryasanga veut, lui aussi, parler des mystères intérieurs ; d'ailleurs, M^me^ Blavatsky dit en note :

Le Cœur secret est la doctrine ésotérique.

Par "dissuader d'apprendre", l'instructeur entend, à coup sûr, qu'il y a certains moments où nous devons détourner notre attention des connaissances qui s'acquièrent au dehors et par les sens, afin de laisser l'intuition développer le savoir intérieur. Nous ne pouvons arriver à la sagesse sans notions, sans instructions suffisantes à l'égard de ce qui nous attend ici-bas dans l'accomplissement de nos devoirs particuliers. **[148]** D'un autre côté, nous nous tromperions fort en croyant que, dans la vie, rien n'est plus important que d'acquérir des connaissances très étendues ou même en attachant à ces connaissances une valeur intrinsèque, en dehors de l'utilité qu'elles peuvent présenter pour le service de l'humanité.

En Europe, la tendance est d'envisager les questions et de les étudier au point de vue extérieur ; la méthode orientale consiste plutôt à les considérer au point de vue intérieur ; l'une et l'autre méthodes sont nécessaires, étant donné notre degré d'évolution présent. Quand, le développement du véhicule bouddhique étant achevé, l'intuition descendra de là dans le cerveau physique, elle nous donnera la véritable sagesse et le savoir parfait, mais chez la plupart des hommes, le véhicule n'est pas encore assez développé.

Si même nous sommes capables de marcher, la tête dans les nuages, il est nécessaire que nos pieds aient sur terre un point d'appui solide et il faut peser avec soin les expériences qui nous viennent de l'intérieur, tout comme nous soumettons au sens commun les expériences de la vie journalière. Il le

faut, car il est très facile de prendre pour des intuitions provenant du Moi supérieur des impulsions dues au corps astral. Il peut arriver, par exemple, qu'un défunt, nous voyant intéressé par un point particulier, nous suggère une idée sur le plan astral et que cette idée passant dans le cerveau, nous la prenions pour de l'intuition. Cependant, il se peut que le défunt soit sur le plan astral un observateur des moins compétents et que par suite ses informations soient fort inexactes.

"Éviter d'apprendre" est un conseil utile non seulement à ceux qui suivent le Sentier mais encore à toute personne studieuse, si nous entendons par là qu'il ne faut pas nous *borner* à nous instruire – et c'est bien là le sens. Pousser très loin des études limitées aux objets extérieurs amène souvent au matérialisme. Témoins de cataclysmes, de sacrifices, d'oppression, de chagrins et de souffrances, témoins aussi d'une foule de prières qui semblent demeurer sans réponse, beaucoup de gens en viennent à penser que le conflit et la lutte sont ici-bas la loi et que la nature est sans pitié. Si au contraire nous étudions le monde avec tout le soin possible, sans jamais cesser d'y voir une école pour la vie incorporée dans ses formes innombrables, nous **[149]** arrivons à la sagesse, et celle-ci nous montre que toutes choses contribuent au bien final. Quand ont été développées la vision astrale et celle des plans supérieurs, le fait que tout est pour le mieux n'a plus besoin d'être compris au moyen de laborieux raisonnements ; il saute aux yeux. Pour qui possède ces facultés nouvelles, impossible d'être matérialiste.

Le mot *Alaya* signifie simplement une demeure ou maison. Ésotériquement, dit M^me^ Blavatsky, il présente au moins deux sens : c'est d'abord l'âme universelle, ensuite le Moi d'un Adepte avancé. C'est la véritable habitation ou patrie de l'homme, l'aspect universel de ce qui est bouddhi dans la triade spirituelle de l'homme. C'est l'aspect mâle ou positif de l'âme universelle, le Logos. C'est "l'âme supérieure" d'Emerson, le Moi Supérieur universel de tous les êtres. C'est le "Nous" de Platon, principe indépendant de la matière, mais qui cependant agit avec méthode ; le jivatma des Indous, source de la pensée créatrice divine. En d'autres termes c'est, dans le Deuxième Logos, l'âme spirituelle universelle dont le bouddhi est un rayon dans chaque homme.

Que l'on puisse posséder "la connaissance du non-existant" doit certainement étonner les personnes qui ne connaissent pas le sens philosophique exact du dernier de ces mots. Exister signifie : se tenir à l'extérieur, posséder l'être externe ou objectif. Ce que l'on nomme existence appartient à tout ce qui est extérieur à nous-mêmes, mais à la vie ou

conscience profonde appartient un être qui lui est propre ; vous êtes libre de l'appeler "istence", mais pas "existence". Point de réalité supérieure à celle de cette vie consciente, que nous possédons aussi parce que nous faisons partie du même Logos. Tel est le "non-existant" que l'aspirant doit arriver à connaitre. Tout homme est essentiellement divin, mais pour qu'il puisse s'en rendre compte, il ne doit pas intercepter sa propre lumière ; alors plus d'ombre, plus d'illusion. **[150]**

CHAPITRE XV

—

SCIENCE DE TÊTE ET SAGESSE D'ÂME

L'élève demande :

Ô Maitre, que dois-je faire pour atteindre la sagesse ? Ô sage, que faire pour acquérir la perfection ?

Cherche les sentiers. Mais, ô Lanou, aie le cœur pur avant d'entreprendre ton voyage. Avant de faire ton premier pas, apprends à distinguer le vrai du faux, le toujours éphémère du toujours durable. Apprends par-dessus tout à séparer la science de tête de la sagesse d'Âme, la doctrine de l' "œil" de celle du "cœur".

CWL – Tout ce que nous pourrions dire ici au sujet du réel et de l'irréel a déjà été longuement exposé dans le commentaire sur la sentence "de l'irréel conduis-moi au réel", dans *Aux Pieds du Maitre* [47].

Oui, l'ignorance est comme un vase clos et sans air ; l'âme comme un oiseau enfermé dans un vase. Il ne gazouille pas, il ne peut remuer une plume ; le chanteur reste muet et engourdi, et meurt d'épuisement.

Cependant, l'ignorance même vaut mieux que la science de tête sans la sagesse d'âme pour l'illuminer et la guider.

Aucun progrès n'est possible à l'homme tout à fait ignorant, quel que soit son développement à d'autres égards ; sans une certaine connaissance de la Vérité et du Sentier, il ne sait où diriger ses pas. La plupart des gens ne se doutent guère de ce qu'est l'homme véritable, ni des qualités et des activités dont résultent soit le progrès, soit la régression ; ils n'ont aucune idée de la grande destinée vers laquelle nous nous dirigeons tous. C'est pourquoi ils avancent avec une lenteur infinie. Nous avons examiné par la clairvoyance jusqu'à cent vies de quelques pitris de **[151]** deuxième catégorie, sans finalement découvrir aucun signe perceptible de développement.

---

[47] *La Voie de l'Occultiste*, tome I, chap. IV, volume I.

Il n'est pas moins vrai que la vie intégrale est soumise à une évolution, lente mais continue, et que l'homme a participé au progrès général. Absolument parlant, il a avancé, mais relativement il n'a pas fait grand-chose. M. Sinnett a comparé cette progression à celle d'une personne qui s'élèverait dans une tour par un escalier à vis ; constamment elle se retrouve dans la même position et devant la même vue, mais chaque fois elle est un peu plus haut. On serait tenté de juger que les hommes sont traités un peu mieux qu'ils ne méritent, car nous constatons que même l'ignorant, dont neuf fois sur dix les pensées sont égoïstes, avance de cette façon. Mais le fait est qu'à elle seule, un peu d'énergie appliquée à des fins supérieures est bien plus efficace qu'une très forte énergie dont l'objectif est moins relevé. La dixième partie des pensées d'un homme est-elle spirituelle, cet homme est au-dessus de la moyenne ; même dans ce cas, il fait neuf pas en arrière pour un pas en avant ; les neuf pas en arrière sont heureusement très courts et l'unique pas en avant très long. Il faut une vie bien perverse pour que s'équilibrent le bien et le mal et, pour rétrograder, l'homme doit être exceptionnellement dévoyé. En outre, l'effet d'un bien minime peut avoir les conséquences les plus lointaines, étant donné l'étroite association qui règne entre les hommes, et celui qui met en mouvement ce bien-là s'assure beaucoup de bon Karma.

Mais si l'ignorance est pour le progrès un sérieux obstacle, les connaissances que l'on n'applique pas ne valent guère mieux et ne comptent pas pour beaucoup. Un homme qui s'intéresse à l'occultisme peut apparemment s'attarder, vie après vie, au même niveau, car si le savoir n'est pas employé, il fait peu de bien. Utiliser nos connaissances est pour nos progrès une condition absolument nécessaire.

> **Les semences de sagesse ne peuvent germer et croitre dans un espace sans air. Pour vivre et moissonner l'expérience, il faut au mental de la largeur et de la profondeur, et des pointes pour attirer cette expérience vers l'Âme-Diamant. Ne cherche pas ces pointes dans le royaume de Maya ; mais plane au-dessus des illusions, [152] cherche l'éternel et immuable Sat et défie-toi des trompeuses suggestions de la fantaisie.**

Dans sa note, M^me^ Blavatsky dit que "l'âme diamant", "Vajrasattva", est un titre du suprême Bouddha, le Seigneur de tous les mystères, appelé Vajradhara et Adi Bouddha. Dans *La Doctrine Secrète*, elle établit pourtant

une distinction entre Vajrasattva et Vajradhara. Vajra est un diamant, sattva signifie dans le cas présent "par nature", c'est-à-dire un caractère ou âme ; Vajrasattva est donc un être dont le caractère ressemble au diamant. Dhara signifie tenir ou porter ; Vajradhara est donc un être qui tient un diamant. Avalokiteshvara, "le Seigneur qui est vu", est Vajrasattva, l'Âme-Diamant ou Cœur-Diamant et représente la réalité synthétique de tous les Dhyanis-Bouddhas. Le Premier Logos est Vajradhara ou Vajrapani, Celui qui tient le Diamant, ou l'Être à la main de Diamant, aussi appelé en tibétain *Dorjechang* ; Il est au-delà de toute condition ou manifestation, mais Il envoie dans le monde de manifestation *subjective* l'expression de Son Cœur – Vajrasattva ou Dorjesempa, le Deuxième Logos [48].

La nécessité de pointes spéciales pour établir pleinement le contact entre le candidat et Cela, présente une analogie avec ce qui se passe dans l'individualisation d'un animal. Dans le cas présent, les pointes sont les qualités supérieures acquises par l'animal, telles que l'affection et la dévotion, au moyen desquelles il parvient à la conscience humaine. Le mental de l'homme doit émettre de même des pointes spéciales afin de pouvoir s'unir à l'Âme ; pour l'Initié, ces pointes doivent s'élever en bouddhi qui, dans le moi soumis à la réincarnation, est le principe correspondant, sur un niveau supérieur, au Vajrasattva. D'après le Swami T. Subba Rao, il s'agit ici de l'atma qui attire l'égo dans la Monade. La même image peut donc être employée à de nombreux niveaux.

> **Car le mental est comme un miroir : il amasse la poussière tout en reflétant.**

Ceci, dit M^me^ Blavatsky, vient de la doctrine de Shin-Sien ; il enseignait que le mental humain, semblable à un miroir qui attire et reflète chaque atome de poussière, doit, comme **[153]** ce miroir, être surveillé et chaque jour épousseté. Shin Sien était le sixième patriarche de la Chine septentrionale ; il enseignait la doctrine ésotérique du Bodhidharma. Dans *La Doctrine Secrète*, M^me^ Blavatsky explique en ces termes le rôle du Bodhidharma :

> "Lorsque le mauvais usage du Bouddhisme orthodoxe dogmatique atteignit son apogée, et que le véritable esprit de la philosophie du Bouddha fut presque perdu, il arriva des Indes plusieurs réformateurs qui instituèrent un

---

[48] *Ante*, Chapitre V, p. 62.

enseignement oral. Tels furent Bodhidharma et Nagardjouna, auteurs des plus importants ouvrages de l'école contemplative de Chine, durant les premiers siècles de notre ère."

La poussière sur le miroir représente les préjugés, les illusions et les lubies propres aux corps astral et mental, et qui, pour l'observateur doué de la vision des plans correspondants, sont de vrais obstacles empêchant les pensées et les sentiments de progresser. Nous avons déjà étudié avec soin dans nos entretiens sur *Aux Pieds du Maitre* [49], l'effet de ces obstacles et les moyens de les supprimer.

> **Il faut la douce brise de la sagesse de l'Âme pour enlever la poussière de nos illusions. Cherche, ô débutant, à fusionner ton mental et ton âme.**
>
> **Fuis l'ignorance et fuis de même l'illusion. Détourne la face des déceptions du monde ; méfie-toi de tes sens, ils sont faux. Mais dans ton corps, tabernacle de tes sensations, cherche l'Homme Éternel dans l'impersonnel ; et, l'ayant trouvé, regarde au-dedans : tu es Bouddha.**

L'expérience nous apprend sans cesse qu'il faut se méfier des sens. Ainsi, les impressions visuelles doivent être contrôlées par une étude attentive des faits, suivie d'un jugement motivé, comme par exemple en ce qui concerne le mouvement apparent du soleil autour de la terre. Gardons-nous cependant de faire dire à notre texte qu'il ne faut pas employer nos sens ; ils doivent nous servir sur chaque plan pour nous instruire et pour remplir la tâche et les devoirs sans lesquels aucun progrès n'est possible.

L'homme éternel est l'égo soumis à la réincarnation, l'égo **[154]** dont la vie est immensément longue en comparaison de celle de la personnalité, car elle persiste jusqu'à l'achèvement de la série des vies et des morts humaines.

Le mot Bouddha peut être pris dans trois sens différents. Parfois, comme dans le cas présent, il signifie simplement éclairé, illuminé ou sage. Parfois, c'est un nom donné à notre Seigneur Gautama. Dans d'autres cas, il désigne les hautes fonctions remplies dans la Hiérarchie Occulte par le Chef du Deuxième Rayon, qui dirige le département de l'enseignement et de la religion et dont il a été parlé dans *Les Maitres et le Sentier*. Les Bouddhistes

---

[49] *Op. cit.*, vol. I, p. 179.

possèdent une liste de vingt-quatre Bouddhas ; le titulaire actuel est Notre Seigneur Gautama, que remplacera dans un avenir très lointain, Notre Seigneur Maitreya.

> **Fuis la louange, ô dévot ! La louange conduit à l'illusion de soi-même. Ton corps n'est pas le Soi, ton Soi est en soi-même sans corps, et la louange ni le blâme ne l'affectent.**
>
> **La congratulation de soi-même, ô disciple, est comme une tour élevée sur laquelle est monté un vaniteux insensé. Là, assis dans sa hautaine solitude, il n'est aperçu de nul autre que de lui-même.**

Que d'hommes ont été gâtés par l'éloge immérité qui pousse à l'orgueil tous ceux qui ne voient clairement, ni devant eux, ni au-dessus d'eux. Les élèves assez clairvoyants pour voir souvent les Maitres sont moins exposés que beaucoup d'autres à ce danger ; ils sont bien obligés de comparer leur propre insignifiance à la grandeur du Maitre, leur veilleuse d'un liard à l'éclat de son radieux soleil. C'est l'homme qui regarde au-dessous de soi et se compare aux hommes moins élevés – c'est lui qui est le plus exposé à tomber par orgueil.

Le mieux est de ne pas penser à soi et de s'occuper constamment de l'œuvre du Maitre. Pour nous, dans cet ordre d'idées, la tâche dépasse de beaucoup notre capacité de travail ; or, l'énergie et le temps gaspillés en pensant à nos petites personnalités sont autant de perdu pour elle. Si les Maitres ne Se montrent pas davantage à ceux qui sont entrés depuis peu à Leur service, c'est sans doute pour plusieurs raisons. En voici une : l'élève, se voyant à ce **[155]** point dépassé par son Maitre, pourrait être accablé par le sentiment de sa propre faiblesse et perdre confiance dans sa capacité de service. Si donc il est nécessaire d'éviter l'orgueil, il faut également éviter d'estimer nos facultés au-dessous de leur valeur. Ici, comme toujours, la voie du milieu est la bonne.

La tour est certainement un bon terme de comparaison, car l'orgueil enferme l'homme et le sépare de son prochain. Si par exemple il est fier de son instruction, il voudra maintenir les autres dans une ignorance plus grande que la sienne afin de jouir de sa supériorité, et, s'il exhibe ses connaissances, ce ne sera que pour en faire montre. Un tel homme travaille sans cesse à élargir l'abime qui le sépare des autres, afin de pouvoir les regarder d'en haut.

La fausse science est rejetée par le sage, et dispersée au vent par la Bonne Loi. Sa roue tourne pour tous, pour l'humble et le fier. La doctrine de l'œil est pour la foule, la doctrine du cœur pour les élus. Les premiers répètent avec orgueil : "Voyez, je sais" ; les derniers, ceux qui humblement ont amassé, avouent tout bas : "Voilà ce que j'ai entendu dire".

À toute religion s'ajoutent avec le temps de nombreuses spéculations et autres additions. Dans l'indouisme, par exemple, les Pouranas renferment une foule de prescriptions et de défenses, dont beaucoup ont été inventées par les prêtres, soit pour leur commodité ou leurs avantages personnels, soit que la valeur de beaucoup de prières et de cérémonies ait été exagérée. Citons encore les interprétations spéciales des sentences les plus anciennes, interprétations qui, transformées en dogmes, ont été rattachées à la doctrine primitive : par exemple, l'horrible dogme des peines éternelles, auquel sont encore attachés la plupart des Chrétiens.

La doctrine ésotérique disperse tout cela au vent et ramène l'attention aux vérités essentielles et vitales. Pour agir du cœur, il faut cependant un homme énergique et avancé. Pour les masses marchant sans hâte sur la route large de l'évolution qui s'élève sur le flanc de la montagne en lacets faciles, les livres sont le guide principal. Ces hommes n'en sont pas arrivés encore au point décrit par le **[156]** *Garouda Pourana* :

> "Ayant pratiqué les *Védas* et les *Shastras*, ayant connu la vérité, le sage peut abandonner toutes les écritures ; tel un homme riche en grains abandonne la paille".

Les textes bouddhiques commencent tous par : "Ainsi dit —", ou "Voici ce que j'ai entendu dire". Ils ne disent pas "Ceci est absolument vrai ; vous devez le croire", mais : "Voici ce qui a été dit ; vous feriez bien de chercher à le comprendre et ainsi à vous rendre compte de la réalité". Esprit d'investigation et non pas de dogmatisme. Et pourtant, chose étrange, on a quelquefois interprété ces formules dans un sens différent et complètement faux. On a dit : "Inutile de proposer à ce sujet aucune autre explication, car ce qui a été dit, l'a été avec autorité !".

"Le grand Crible" est le nom de la doctrine du Cœur, ô disciple.

La roue de la Bonne Loi se meut rapidement. Nuit et jour, elle moud. Elle ôte du grain doré la balle sans valeur, de la farine le rebut. La main du Karma guide la roue ; les révolutions marquent les battements du cœur karmique.

La vraie connaissance est la farine, la fausse science est la balle. Si tu veux manger le pain de sagesse, il te faut pétrir la farine avec les eaux claires d'Amrita. Mais si tu pétris de la balle avec la rosée de Maya, tu ne peux que créer de la nourriture pour les noires tourterelles de la mort, les oiseaux de la naissance, de la décrépitude et de la douleur.

La doctrine du cœur est appelée le grand Crible parce que si l'homme se conforme à elle dans ses activités terrestres, les erreurs qu'il commet et les défauts qu'il possède se trouvent graduellement criblés et supprimés. Travailler sans l'idéal de la doctrine intérieure, c'est vouloir renouveler sans cesse, vie après vie, le même genre d'erreurs. M^me^ Blavatsky a dit quelque part : désirer faire le bien est une chose ; savoir ce qu'il est bon de faire en est une autre. Et pourtant, malgré nos connaissances imparfaites, il faut avancer et faire de notre mieux. C'est un peu comme si l'on apprenait une langue. On se tromperait en essayant de l'apprendre **[157]** parfaitement, au moyen des livres, avant de vouloir la parler ; il faut s'y plonger, faire des fautes et, grâce à ces efforts, on arrivera un jour à parler correctement. Mais, bien entendu, ceci ne sera possible que si l'on converse avec d'autres personnes qui déjà savent bien cette langue.

De même, le Maitre, bien qu'il soit invisible, guidera l'élève qui cherche sincèrement à travailler de son mieux ; il le fera passer par des expériences destinées à cribler ses fautes et ses erreurs. Demeurez-en convaincus : le bien final se réalisera inévitablement ; que l'amour emplisse votre âme ; alors vous pourrez travailler sans craindre les erreurs ; elles diminueront en nombre et en importance, et finiront par disparaitre.

Il y a une morale à tirer de l'analogie de la farine et du pain. Les vérités que vous avez acquises ne vous donnent pas le pain mais simplement la farine dont sera fait le pain de la sagesse. Le pétrissage, c'est l'action du Moi supérieur qui fait usage des expériences et les transforme en sagesse véritable. Chez les hommes ordinaires, ce pétrissage se fait presque entièrement pendant la période dévakhanique, mais l'élève du Maitre a si

bien élargi le canal entre le Moi supérieur et le moi inférieur qu'il croît sans cesse en sagesse.

Se contenter de la connaissance extérieure et l'étudier au moyen du mental inférieur, simplement par nécessité ou en vue de satisfactions personnelles, c'est en vérité pétrir de la balle avec la rosée de Maya ; ce n'est pas préparer le triomphe du Moi supérieur, ni suivre le Sentier, mais préparer le Karma de naissances et de morts futures, pour des véhicules et des personnalités qui devront plus tard s'user et périr. **[158]**

CHAPITRE XVI

—

LA VIE D'ACTION

Si l'on te dit que pour devenir Arhan tu dois cesser d'aimer tous les êtres, dis-leur qu'ils mentent.

Si l'on te dit que pour gagner la délivrance tu dois haïr ta mère et te détourner de ton fils, désavouer ton père et l'appeler chef de famille, renoncer à toute pitié pour l'homme et pour la bête, dis-leur que leur langue est fausse.

Ce sont là les enseignements des Tirthikas, des incrédules.

Si l'on t'enseigne que le péché nait de l'action et le bonheur de l'inaction absolue, dis-leur qu'ils se trompent. La non-continuation de l'action humaine, la délivrance du mental, de son esclavage, par la cessation du péché et des fautes, ne sont pas pour les Égos Dévas. Ainsi déclare la doctrine du cœur.

CWL – Appeler un homme chef de famille, c'est dire que ses intérêts s'attachent encore aux choses de ce monde, mais le traiter ainsi avec mépris, comme notre texte le donne à comprendre, indique à coup sûr les hautaines et austères qualités du Sentier de gauche, menant aux sommets des magiciens noirs qui tiennent l'Amour humain pour sentimentalité pure. Si même le candidat s'est élevé plus haut que les désirs personnels, il ne peut mépriser les hommes qui en sont encore aux premières phases de l'évolution, ni les ignorer. La compassion et le vif désir d'assister autrui sont en lui des qualités naturelles.

Dans la note suivante, M^me^ Blavatsky dit que l'expression "Chef de famille" doit être interprétée dans un sens métaphorique :

Rathapala, le grand Arhat, interpelle ainsi son père dans la légende appelée *Rathapala Soutrasanne*. Mais toutes les légendes de ce genre sont allégoriques (ainsi, [159] le père de Rathapala a une maison à sept portes) ; de là le reproche fait à ceux qui les acceptent à la lettre.

M^me^ Blavatsky décrit les Tirthikas comme "des Brahmanes ascètes qui fréquentent les sanctuaires et surtout, au bord des cours d'eau, les lieux sacrés où se font les ablutions". Un Tirtha est littéralement "un lieu où l'on traverse". C'est donc soit un point où l'on débarque, soit un lieu d'ablutions, soit tout sanctuaire donnant accès à d'autres mondes ou à la vie supérieure. Un sanctuaire est par conséquent un lieu où s'opère un rapprochement spécial entre les mondes intérieur et extérieur. Les Brahmanes orthodoxes et Indous en général qui visitaient de semblables Tirthas, comme par exemple Bénarès ou Hardwar, étaient sans doute traités d'incroyants parce qu'ils n'acceptaient pas d'habitude la parole du Bouddha, déclarant que "l'homme doit en soi-même chercher la délivrance".

Dans les entretiens sur *Aux pieds du Maitre*, nous avons longuement considéré la nécessité de l'action et la possibilité que, malgré l'extrême activité physique, l'homme peut rester, au fond, calme, équilibré, serein et fort. Les Égos-Dévas sont, d'après M^me^ Blavatsky, les égos soumis à la réincarnation, mais suivant le Swami T. Subba Rao, ce nom s'applique à ceux qui aspirent à collaborer avec les dévas, dans l'assistance du monde.

La doctrine contenue dans *Le Livre des Préceptes d'or* s'adresse évidemment aux personnes qui désirent se consacrer à ce genre d'activité. Pour le moment, les égos incarnés prêts à recevoir un enseignement et un entrainement spéciaux sont assez rares : il serait à peu près inutile, par exemple, de chercher à Londres, dans les quartiers de l'Est, des gens prêts à devenir élèves des Maitres. Mais le temps passe ; les hommes dont il faut s'occuper deviendront très vite beaucoup plus nombreux et, d'ici quelques centaines d'années, il faudra bien des Arhats pour les instruire. Un grand nombre d'assistants deviendra par conséquent nécessaire et c'est la tâche qui attend beaucoup d'entre nous.

> **Le Dharma de l'œil est l'incarnation de l'extérieur et du non-existant. [160]**
>
> **Le Dharma du cœur est l'incarnation de Bodhi, le permanent et l'éternel.**

Le mot dharma peut se traduire ici par "forme de religion", et bodhi simplement par "sagesse".

> **La lampe brule brillamment quand la mèche et l'huile sont propres. Pour les rendre propres, il faut que quelqu'un les nettoie ; la flamme ne sent pas**

l'opération du nettoyage. "Les branches d'un arbre sont secouées par le vent ; le tronc reste immobile".

L'action comme l'inaction peuvent trouver place en toi ; que ton corps s'agite, que ton mental soit tranquille, que toit âme soit limpide comme un lac de la montagne.

Quelles que soient les souffrances rencontrées sur le sentier du progrès, le moi inférieur les subit seul. Le Moi, au-dedans, connait la valeur des expériences, même pénibles ; sa satisfaction est donc complète. Beaucoup de gens ne comprennent pas que la souffrance est surtout une affaire de disposition morale. Dans *Le Christianisme ésotérique*, notre Présidente a montré que certains grands martyrs étaient pleins de joie au moment même où ils subissaient ce qui serait pour d'autres des souffrances cruelles, car ils pensaient à l'insigne honneur dont ils étaient l'objet, étant admis à souffrir pour l'amour du Seigneur. Il est donc vrai qu'en fin de compte, les idées fausses ou l'ignorance sont la source de toute souffrance.

La douleur physique est la plus difficile à supporter. Il nous arrive de pouvoir, en nous extériorisant, nous séparer de notre corps physique lorsqu'il souffre, mais cela ne veut pas dire que nous ayons maitrisé la douleur. Si elle résulte d'une maladie particulière dans laquelle un microbe doit accomplir son évolution, aucun raisonnement n'en délivrera une personne ordinaire, mais dans tous les cas la sérénité fait une grande différence. On parvient en général à dominer la souffrance astrale, si l'on veut s'en donner la peine ; on peut refuser aux sentiments la permission de s'attarder sur l'idée pénible. Les émotions indésirables, telles que la jalousie, l'envie, l'orgueil et la peur peuvent s'appeler des maladies astrales ; il est toujours possible de les supprimer en cherchant par un effort soutenu, à éprouver les émotions **[161]** inverses. La souffrance mentale, surtout la préoccupation, est plus facile encore à maitriser.

Dans le corps causal, l'homme peut éprouver un sentiment d'inquiétude, celui d'être incomplet ou insuffisant – mais rien de plus. Si même il est désappointé par les défauts de son représentant inférieur, il en sait assez pour être patient et pour persévérer. Il n'est pas ignorant ; mais ici-bas, c'est l'ignorance qui rend notre souffrance si poignante. Au temps de notre enfance, quand nous étions plus ignorants encore, une peine qui durait une journée nous semblait une tragédie terrible ; si nous n'étions pas reçus à un examen, l'obligation d'attendre toute une année pour retrouver l'occasion

perdue nous paraissait un désastre, bien qu'à un âge plus avancé une année semble courte. Pour la personnalité, une existence manquée peut sembler tragique, mais pour l'égo qui a connu des centaines ou des milliers d'incarnations ce n'est pas un malheur immense.

L'égo a émis une personnalité, comme un pêcheur jette sou filet : il ne s'attend pas à réussir à tout coup et s'il ramène un filet vide, il ne s'en fait guère de souci. Comme la surveillance de la personnalité n'est qu'une de ses activités, il peut fort bien trouver une consolation dans les succès obtenus dans d'autres. Dans tous les cas, c'est un jour perdu, et l'égo peut dire : "Eh bien, nous espérons mieux réussir demain". Souvent la personnalité voudrait que là-haut l'égo lui accordât un peu plus d'attention, ce qu'il fera – elle peut en être sure – dès qu'elle le méritera, dès que l'égo l'en trouvera digne. M. Sinnett exprimait avec humour ce désir de la personnalité ; il faudrait, disait-il, une école où les égos apprendraient à s'occuper de leurs personnalités.

Au degré immédiatement supérieur – sur le plan bouddhique –, l'homme touche à la béatitude intense qui est la vie du Logos ; en même temps, il entre plus étroitement en relation avec autrui ; sur les plans inférieurs, il commence à partager leurs peines ; mais plus haut il les connait comme des étincelles dans la flamme divine et c'est pour lui une joie indescriptible qui semble réduire la souffrance à néant. Affliction et douleur sont ainsi pour la personnalité seule ; elles n'existent que si la conscience est fixée sur les plans inférieurs. **[162]**

> **Veux-tu devenir un Yogui du cercle du temps ? Alors, ô Lanou :**
>
> **Ne crois pas que s'assoir dans les forêts sombres, dans une hautaine réclusion et à part des hommes, ne crois pas que vivre de racines et de plantes, qu'étancher sa soif avec de la neige de la grande chaine, ne crois pas, ô Dévot, que cela te conduira au but de la délivrance finale.**
>
> **Ne crois pas que briser tes os, déchirer ta chair et tes muscles t'unisse à ton Soi silencieux ; ne crois pas que, quand les pêchés de ta forme grossière sont vaincus, ô victime de tes ombres, ton devoir est terminé envers la nature et envers l'homme.**

Aryasanga s'élève une fois encore ici contre la recherche de la libération, comme moyen d'échapper à la roue des naissances et des morts. Le yogui du cercle du temps est celui qui consent à s'y soumettre afin d'aider son prochain. En songeant au temps infini que mirent Notre Seigneur le Bouddha et Notre Seigneur Maitreya pour se préparer à Leur grande tâche, exposée dans *Les Maitres et le Sentier* [50], en songeant à ces immenses périodes d'existence incarnée, on éprouve un sentiment d'oppression. Sans doute, le temps ne peut être pour Eux exactement ce qu'il est pour nous. Si même on ne peut leur appliquer le passage du psaume : "Mille âges sont à Vos yeux comme un soir qui passe", Leur façon de considérer le temps doit être absolument différente de la nôtre. D'ailleurs, Leur œuvre est certainement pour Eux une source de joie infinie ; or, comme chacun le sait par expérience, quand le bonheur règne le temps ne compte pas ; que dis-je, nous voudrions dans ce cas qu'il pût être prolongé.

L'ascétisme a donné lieu dans la plupart des religions aux idées les plus fausses. En grec ancien, *asketes* signifiait tout simplement celui qui s'exerce comme athlète, mais l'église s'est appropriée ce terme et en a changé le sens en l'appliquant à la pratique de l'abnégation, sous diverses formes, en vue du progrès spirituel ; car elle estime que la nature corporelle, avec ses passions et ses convoitises, a **[163]** été, depuis la chute d'Adam, la forteresse du mal inhérente à l'homme et qu'elle doit en conséquence être supprimée par le jeûne et par la pénitence. Dans les religions orientales se rencontre parfois une idée similaire : la matière, disent-elles, est essentiellement mauvaise ; par suite, le seul moyen d'approcher du bien idéal, d'échapper aux misères de l'existence, est de maitriser ou de torturer le corps.

Ces deux théories dénotent une grande confusion de pensée. Le corps et ses désirs ne sont en eux-mêmes ni mauvais, ni bons, mais il est vrai qu'avant de pouvoir accomplir des progrès véritables, il faut les soumettre en nous au Moi supérieur. Maitriser le corps est nécessaire ; le torturer est insensé.

Une opinion fausse et qui semble très répandue veut que, pour être bon, il ne faut jamais éprouver de bienêtre et que son absence est en elle-même agréable au Logos. Rien de plus ridicule qu'une semblable idée. En Europe, cette théorie malheureusement commune est un des legs nombreux et horribles dus à l'affreux blasphème calviniste. J'ai moi-même entendu ces mots prononcés par un enfant : "Pour être aussi content, il faut que je sois

---

[50] *Op. cit.*, chap. XIV.

très méchant". Et voilà le résultat vraiment affreux d'un enseignement criminellement dénaturé.

Cet évangile du malaise a encore une autre raison : on prend l'effet pour la cause. On observe que les personnes véritablement avancées ont des habitudes simples et souvent ne se soucient pas de bien des agréments jugés importants et indispensables par l'homme ordinaire. Pourtant, cette indifférence n'est pas la cause mais l'effet de leur avancement ; elles négligent ces petites choses parce que, en général, celles-ci ont perdu pour elles leur attrait et ne les intéressent plus, pas du tout parce qu'elles leur semblent répréhensibles. Telle autre personne qui, fort attachée à ces plaisirs, s'en abstient par imitation n'en est pas plus avancée pour cela.

En vérité, notre devoir envers le monde n'est pas accompli quand nous sommes arrivés à nous purifier. C'est alors seulement qu'il nous devient possible de consacrer au prochain nos meilleurs efforts, et puisque dans la vie supérieure règne le principe "à chacun de donner ce qu'il peut, à chacun de recevoir ce dont il a besoin", nous assumons **[164]** de très sérieux devoirs à cet instant où les ombres, les corps inférieurs, ont été soumis.

Dans ce passage, le Soi silencieux représente selon M^{me} Blavatsky le septième principe, l'atma. Dans notre étude du premier fragment, nous avons déjà montré pourquoi l'idée de silence est attachée à cette partie du Moi supérieur.

> **Les bénis ont dédaigné ces pratiques. Le Lion de la Loi, le Seigneur de pitié, percevant la vraie cause de la douleur humaine, abandonna immédiatement le doux mais égoïste repos des tranquilles lieux sauvages. D'Aranyaka il devint le Précepteur du genre humain. Après que Joulaï fut entré au Nirvana, il prêcha par les monts et par les plaines, et tint des discours dans les cités, aux Dévas, aux hommes et aux Dieux.**

Toutes les traditions bouddhistes du Nord et du Sud s'accordent pour déclarer que le Bouddha quitta la solitude dès qu'Il eut atteint l'illumination intérieure et résolu le problème de la vie, et que son enseignement public commença immédiatement.

"Aranyaka" signifie un habitant des forêts. Les textes rapportent que Gautama se rendit dans la forêt afin d'y méditer et que là il s'assit sous l'arbre bodhi, avec la volonté d'arriver à l'illumination. Y étant parvenu, Il se demanda s'Il reprendrait Ses enseignements dans le monde ; Il savait que la

plupart des hommes ne les comprendraient pas et que, par conséquent, Ses leçons pourraient avoir des inconvénients. Mais à ce moment-là, comme nous l'avons fait observer au commencement de ce fragment, la voix de la terre monta vers Lui et lui demanda d'enseigner. Je ne sais exactement ce que signifie la voix de la terre, mais c'est elle, dit-on, qui Le décida à instruire l'humanité sur le plan physique.

Dans ce passage, le Bouddha reçoit plusieurs titres. Il est appelé Joulaï ; c'est, en chinois, l'équivalent de Tathagata, titre donné à tout Bouddha. Tathagata signifie littéralement "celui qui est également parti" ; c'est-à-dire : qui a suivi les pas de ses prédécesseurs.

En fait, quand le Bouddha prêchait, les auditeurs humains **[165]** n'étaient pas seuls à se réunir autour de Lui pour écouler Sa parole et jouir de Son aura.

> **Sème des actes aimables et tu cueilleras leurs fruits. L'omission d'un acte de pitié devient une commission de péché mortel.**

J'ai déjà cité ce passage dans mon commentaire d'*Aux pieds du Maitre*. Chacun est responsable de l'usage qu'il fait des facultés de conscience développées par lui ; si, par indolence, il néglige de les employer, il pèche par omission, ce qui est tout aussi grave que le péché commis. Par exemple, notre devoir est d'intervenir, quand cela nous est possible, sans faire plus de mal que de bien, en présence de l'injustice ou de la cruauté, telle que la cruauté envers les animaux ou envers les enfants. Le sage qui est témoin de ces actes ne se laisse pas dominer par l'indignation ; l'homme coupable de cruauté et qui doit, lui aussi, inspirer pitié est à bien des égards plus à plaindre que sa victime ; lui aussi devra souffrir ; la loi karmique l'exige. Si donc nous pouvons l'amener à reconnaitre ses erreurs de conduite et à ne plus être cruel, nous aurons rendu service à l'un et à l'autre. Quand notre devoir est d'intervenir et que nous ne le faisons pas, nous partageons le Karma du pécheur. Il en est de même si nous permettons aux autres de nous léser sans leur opposer de résistance ; nous les aidons et le Karma nous en revient en partie.

> **Ainsi parle le Sage.**
>
> **T'abstiendras-tu d'agir ? Ce n'est pas ainsi que ton âme obtiendra sa liberté. Pour atteindre le Nirvâna, on doit atteindre la Soi-connaissance, et c'est de la bonté en action que la Soi-connaissance est fille.**

Nous ne pouvons réellement connaitre la vie avant d'avoir commencé à travailler pour autrui. Cet effort nous permet de constater où nous en sommes et les qualités à développer. Dans le sud de l'Inde vivait un vieillard aveugle ; il disait que sa cécité avait été indirectement pour lui une source de grand bonheur. Extrêmement pauvre, il avait passé sa vie à errer de village en village ; là, il donnait des conseils aux gens embarrassés et parfois mettait à leur service ses pouvoirs de yogui. Il leur racontait comment, **[166]** par la méditation, il était parvenu à retrouver le souvenir de ses existences passées. Il se rappelait avoir été, quelques centaines d'années auparavant, un homme très riche et très puissant et qu'il en avait abusé pour nuire à ceux dont les actes lui déplaisaient. Reconnaissant que sa cécité et sa pauvreté étaient la conséquence des mauvaises actions commises dans cette vie passée, il assurait que, s'il était demeuré dans l'opulence, il n'aurait peut-être jamais appris à aimer son prochain, car il menait une vie absolument égoïste. Maintenant il devait se mêler aux autres hommes dont beaucoup subissaient des souffrances qu'il connaissait ; ils avaient été très bons pour lui et il avait appris à les aimer. La joie que lui donnait cet amour, disait-il encore, comparée à sa condition ancienne, était si grande et si incomparable qu'à son avis aucune souffrance n'était trop grande pour l'acquérir. Cet homme se disait élève de l'un de nos Maitres, et certainement il offrait la preuve vivante que la connaissance de soi "est fille de la bonté en action".

> **Sois patient, candidat, comme quelqu'un qui ne craint pas l'échec, qui ne courtise pas le succès. Fixe le regard de ton âme sur l'étoile dont tu es le rayon, l'étoile flamboyante qui brille dans les obscures profondeurs du Toujours-être, dans les champs sans bornes de l'inconnu.**

Le disciple n'a pas d'insuccès à craindre, sachant que le plan du Logos s'exécutera ; aucun de nos échecs personnels n'y changera rien. L'occasion d'assumer une partie de cette œuvre peut s'offrir à nous ; si nous ne la saisissons pas, le travail sera fait d'une autre manière et par une autre personne. Pour le Logos aucune différence, mais une très grande pour nous-mêmes. S'il arrive constamment que les hommes négligent les occasions, les grands plans ont tout prévu. Quand nous perdons une occasion, nos Maitres ne semblent jamais s'en apercevoir, mais je crois qu'ils le savent fort bien. M^{me} Blavatsky disait parfois de telle ou telle personne : "Elle a su mériter le droit d'avoir de la chance". Le Maitre s'attend toujours à nous voir saisir les occasions.

L'étudiant a-t-il essayé de faire un travail utile, mais constaté que les forces d'opposition l'empêchaient d'agir, il n'éprouvera ni désappointement, ni impatience, à la condition de comprendre qu'à tout effort en vue du bien doit **[167]** nécessairement correspondre un certain résultat proportionnel, bien que ce résultat puisse être invisible – absente aussi, pour la personnalité, la satisfaction donnée par la constatation du bien accompli. Il en est de même du travail de nuit fourni sur le plan astral ; il est tout aussi bon et aussi efficace si ses auteurs ne peuvent en rapporter dans leur cerveau physique le moindre souvenir. Les résultats nous échappent, nous perdons le souvenir de nos activités, mais les lois naturelles ne cessent pas pour cela d'opérer.

En général, les hommes qui ont accompli dans le monde le travail le plus important n'en voient pas le résultat. Soit, par exemple, les trois années données par le Christ à Sa prédication. Il mourut comme un malfaiteur, exécré de la populace, et lorsqu'Il périt Il n'avait que cent-vingt fidèles ; ils comptent aujourd'hui bien des millions. William Wilberforce, qui lutta plus de quarante ans contre les pires difficultés pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises, apprit trois jours avant sa mort que l'abolition complète de l'esclavage était enfin ordonnée par la loi. L'impatience et le découragement auraient ruiné sa cause. Dans nos activités plus modestes, il en est de même pour nous. Chacun peut entreprendre un travail utile et y persévérer avec une patience inlassable et infinie, sans penser au succès immédiat ni à l'insuccès.

"L'étoile dont tu es le rayon" est toujours celle qui resplendit au-dessus de nous ; pour l'un, c'est l'égo ; pour l'autre, plus avancé, la Monade ; et ainsi de suite, jusqu'au Logos Planétaire et même pour le Logos de notre système. Connaitre notre propre étoile, c'est connaitre aussi le rayon dont nous faisons partie – celui des sept qui nous rattache spécialement au Logos. Il est question de ces sept rayons dans le chapitre relatif aux Chohans des Rayons, dans *Les Maitres et le Sentier*, comme aussi dans *The Seven Rays*, du professeur Ernest Wood. Quand le Moi supérieur s'est rendu maitre de la personnalité, il devient possible pour le disciple de se spécialiser dans le travail du rayon auquel appartient le Moi supérieur et, dès lors, de faire de très rapides progrès en puissance et en utilité.

> **Sois persévérant comme quelqu'un qui dure à jamais. Les ombres vivent et s'évanouissent ; ce qui est en toi vivra toujours, ce qui en toi connait (car c'est ta connaissance) [168] n'est pas de cette vie fuyante ; c'est**

l'homme qui a été, qui est et qui sera, pour qui l'heure ne sonnera jamais.

Outre la patience, la persévérance nous est nécessaire et rien ne peut même développer en nous cette qualité que de comprendre nettement que nous traverserons les siècles et de voir dans la mort un incident passager, incapable de nous faire dévier de notre chemin. On dit quelquefois : "Pourquoi entreprendre tel ou tel travail ? La vie ne me suffirait pas pour le mener à bien." Mais en réalité il n'y a qu'une seule vie – celle de l'égo qui, pratiquement parlant, est éternelle. Il est sage d'entreprendre tout travail qui vous intéresse ou la grande tâche d'éliminer vos défauts, même dans un âge avancé, car tout le bien accompli se reporte au prochain corps, et dans celui-ci, l'incitation à continuer la tâche se fera sentir dès la jeunesse. Si l'on remet le travail à une vie future, il se peut qu'une fois encore la vieillesse survienne avant que ne se présente l'occasion qui attirera sur lui notre attention. Si, âgé de quatre-vingt-dix ans, vous venez seulement de connaitre la Théosophie, et si vous tenez à la retrouver dès votre jeunesse dans votre prochaine existence, consacrez-lui dès aujourd'hui toute l'énergie dont vous être capable. Un grand avantage vous est donné par votre séjour en dévakhan (à moins que vous ne soyez de ceux qui ont le privilège de pouvoir renoncer à cette période), car là tout travail accompli reste un sujet d'étude et permet d'acquérir des facultés qui dans la prochaine incarnation vous seront d'un grand secours.

La persévérance est également nécessaire, aucun travail sérieux ne pouvant être en peu de temps complètement terminé. Prenons pour exemple l'artiste qui peint un grand tableau ; les premiers jours, peut-être même pendant plusieurs semaines, il aura peu de chose à montrer ; rien ne prouve d'ailleurs que, mécontent de son œuvre au bout de ce temps, il ne soit obligé de tout recommencer.

Étudiez les débuts de la Société Théosophique ; vous pourrez en tirer une excellente leçon de persévérance. Les deux grands fondateurs, M^me^ Blavatsky et le Colonel Olcott, n'auraient pas réussi à donner à la Société un caractère permanent et à lui assurer les éléments de son développement futur s'ils n'avaient été doués d'une vue pénétrante et s'ils **[169]** n'avaient compris que leur tâche se rattachait à un plan poursuivi à travers les siècles et dont par conséquent le succès était certain. Ils fondèrent la Société à New York en 1875. *Isis dévoilée* leur couta un travail acharné ; sa publication eut lieu. Et pourtant, cinq ans plus tard, se trouvant encore presque seuls, ils durent aller rejoindre aux Indes quelques-uns de leurs amis, afin d'essayer un

nouvel effort. Là même les poursuivirent, d'année en année, mille soucis que bien peu de personnes auraient comme eux supportés sans faiblir. Si M^me^ Blavatsky, dont les souffrances physiques ne cessaient guère, fut capable de produire *La Doctrine Secrète* et d'autres grands ouvrages, c'est qu'elle connaissait les Maitres et le côté occulte de la vie. **[170]**

CHAPITRE XVII

—

LE SENTIER SECRET

Si tu veux moissonner la douce paix et le repos, disciple, ensemence avec les graines du mérite les champs des moissons futures.

Accepte les douleurs de la naissance.

CWL – Aryasanga cherche sans cesse à persuader le disciple de suivre le Sentier supérieur, celui du renoncement et de ne pas accepter la paix du nirvana. On a défini la vie sur le plan atmique ou nirvanique comme un repos dans l'omniscience, mais, bien entendu, s'il y a repos c'est uniquement parce que la conscience de l'effort suivi de fatigue y est inconnue. La plus prodigieuse activité règne sur ce plan et, comme j'ai déjà essayé de le faire comprendre [51], elle y représente l'essence même de la vie.

Sous l'influence de la fatigue, on désire le repos, mais lorsqu'on quitte le corps en pleine conscience, plus de fatigue et l'on ne souhaite plus le repos. Dans ces conditions, nous le regardons un peu comme ici-bas nous regardons la mort ; nous aspirons, non pas à voir décroitre, mais à voir grandir la puissance et l'énergie dont nous jouissons. Le Logos Solaire ne Se repose jamais, pas un seul instant ; s'Il le faisait, même pendant une seconde, nous cesserions tous d'exister.

Beaucoup d'hommes parvenus au nirvana n'ont plus, à l'égard de l'évolution du monde, aucune obligation ; cependant, il semble impossible pour tout être parvenu aussi haut de ne pas répandre la gloire et la splendeur sur ceux qui sont encore au-dessous de lui ; fût-il rempli d'une telle dévotion que toute sa pensée ne cesse de s'élever vers les cimes et n'en redescende jamais, nous serions portés à croire qu'il ne pourrait s'empêcher de répandre sa dévotion sur les hommes d'ici-bas.

Sept chemins s'ouvrent devant l'Adepte ; la plupart éloignent de la terre le candidat, mais sur chacun l'Adepte sert **[171]** également le Logos. On peut supposer que tout Adepte consent à se rendre là où sa présence est la plus nécessaire et la plus utile, mais en même temps, Il semble devoir accepter aussi volontiers de rester ici-bas et d'accepter "les douleurs de la naissance", s'Il est appelé à le faire. Toute autre attitude, surtout l'idée égoïste de

---

[51] *Ante*, Chapitre VII, p. 79.

s'échapper du monde et d'assurer la libération du moi séparé, empêcherait l'aspirant de s'élever aussi haut. Rester parmi les hommes pour les assister peut nous sembler le parti le plus charitable et c'est très naturel car, si nous sommes incapables d'aimer ainsi les personnes qui sont près de nous et nous sont connues, comment pourrions-nous en aimer d'autres qui nous sont inconnues ? N'oublions pas cependant que si les Seigneurs de la Flamme descendus de Vénus n'avaient pas quitté leur système planétaire afin d'apporter au nôtre leur assistance, notre évolution à ce jour aurait subi un retard d'au moins une ronde. Certains d'entre nous auront peut-être un jour le devoir d'aller assister de même quelque autre système moins avancé que le nôtre.

En même temps, nul doute qu'il faille des élèves avancés en nombre toujours croissant pour accomplir ici-bas l'œuvre des Maitres. L'Arhat est libre de ne plus accepter de naissances physiques, mais à coup sûr nos Maitres désirent nous voir poursuivre nos incarnations dans l'intérêt de l'œuvre.

> **Recule-toi du soleil dans l'ombre, pour faire place aux autres. Les larmes qui arrosent le sol desséché de la peine et de la douleur font pousser les fleurs et les fruits de la rétribution karmique. Au-dessus de la fournaise de la vie de l'homme et de sa fumée noire, s'élèvent des flammes ailées, des flammes purifiées qui, prenant leur essor sous l'œil karmique, finissent par tisser la trame glorieuse des trois vêtements du Sentier.**

Le commencement de ce passage semble donner à penser qu'l n'y a pas assez de soleil pour tous. N'en croyez rien. Tous peuvent être heureux. Comme la terre, nous créons notre ombre. Nous sommes les auteurs de nos chagrins et du nos peines ; c'est là notre Karma, comme tout ce qui nous advient. Aryasanga veut dire qu'il faut toujours être prêt à aider autrui, dût-on subir pour cela des ennuis ou des pertes. **[172]**

Les actions qui entrainent de grandes souffrances karmiques sont rares. C'est d'abord, bien entendu, la cruauté ; et puis quelques autres. Mais les souffrances ont habituellement pour cause la manière dont on prend les désagréments, fruits du Karma ; elles représentent alors nettement "du Karma payé comptant". Citons, par exemple, les regrets égoïstes donnés aux personnes qui, dans l'au-delà, se sont élevées à une vie plus heureuse ; cause de souffrance pour tout le monde, même pour les défunts qui sont très

péniblement affectés par la dépression et par le chagrin. Jamais le Karma n'apporte à l'homme plus que l'homme ne peut supporter et supporter facilement ; mais ceci ne s'applique pas à ce que l'homme y ajoute de pensées, de sentiments et d'actes insensés.

Ces vêtements sont : Nirmanakaya, Sambhogakaya et Dharmakaya, robe sublime.

Nous examinerons en détail la question de ces trois vêtements dans notre commentaire du troisième fragment. Ils représentent trois possibilités offertes à l'homme devenu Adepte. Il peut, ou accepter immédiatement le nirvana, ou ne le prendre qu'après avoir passé par d'autres expériences spirituelles très hautes ; ou rester, comme Nirmanakaya en rapport avec notre terre afin de remplir le réservoir spirituel ; ou enfin entreprendre sur d'autres globes ou systèmes une tâche nouvelle. Ce dernier choix n'implique évidemment aucun égoïsme ; la possibilité que le moindre égoïsme puisse exister à des altitudes pareilles est inconcevable.

La première édition de notre texte mentionnait les "Bouddhas égoïstes", mais après sa mort, M^me^ Blavatsky pria notre Présidente de supprimer le passage qui contenait ce terme, cause de nombreux et dangereux malentendus. Il s'agissait des "Pratyeka Bouddhas", grands Adeptes ayant rang de Bouddha mais appartenant au premier rayon. Comme "eka" signifie "un", certains Bouddhistes du nord ont supposé qu'un Pratyeka Bouddha travaillait exclusivement pour soi – idée blasphématoire pour toute personne connaissant Leur rang. Les trois Seigneurs de la Flamme, élèves du Seigneur de la Terre, sont des Pratyeka Bouddhas ; Ils descendirent ici-bas pour aider la Terre et hâter son évolution dans la ligne du premier rayon, alors **[173]** que le Bouddha travaille sur le deuxième. Les critiquer pour une œuvre qui n'est pas la Leur est absurde.

La robe Shangna peut, il est vrai, acheter la lumière éternelle. La robe Shangna suffit à donner le Nirvana de la destruction ; elle arrête la renaissance, mais ô Lanou, elle tue aussi la compassion. Les Bouddhas parfaits, une fois vêtus de la gloire de Dharmakaya, ne peuvent plus aider au salut de l'homme. Hélas ! les Soi seront-ils sacrifiés à soi, le genre humain au bien d'unités ?

Sache, ô débutant, que c'est là le sentier ouvert, la route du bonheur égoïste, dédaignée par les Bodhisattvas du Cœur Secret, les Bouddhas de Compassion.

La robe Shangna est très inférieure aux trois vêtements dont nous venons de parler ; elle représente ici la balance du Karma et la destruction de la personnalité par l'extinction de tous les désirs, y compris le désir de l'existence ; elle comporte une évolution du corps causal bien plus complète qu'elle ne l'est jusqu'ici dans la plupart des hommes, mais sans développement de l'amour et de la compassion, ni du désir d'aider le monde. L'homme qui s'est ainsi libéré de l'obligation des renaissances peut, comme égo, séjourner infiniment longtemps sur les niveaux supérieurs du plan mental.

Dans ce passage, Aryasanga parait se plaindre de ceux qui, prenant le vêtement Dharmakaya, se retirent sur des plans ou dans des systèmes éloignés ; en réalité cette pensée peut avoir été la sienne ; il ne peut avoir reproché à ces Bouddhas leur égoïsme. Les Pratyeka Bouddhas sont tout aussi avancés que notre Seigneur le Bouddha ; Leur compassion est égale à la Sienne ; mais Ils n'ont pas pour devoir de remplir Son office. Bien des milliers d'années avant de parvenir aussi haut, ces Grands Êtres devaient être déjà incapables de tout sentiment égoïste. Ne l'oublions pas : *La Voix du Silence* fut écrite après la mort d'Aryasanga par un de ses disciples ; Aryasanga n'est donc pas entièrement responsable du texte. Il semble qu'ici la méprise du disciple ait coloré les idées de son instructeur. **[174]**

Vivre pour l'humanité est le premier pas.

Pratiquer les six vertus glorieuses est le second.

Revêtir l'humble Nirmanakaya, c'est renoncer pour soi à l'éternel bonheur, afin d'aider au salut de l'homme. Atteindre la béatitude du Nirvana, mais y renoncer, est le pas suprême, le dernier pas ; le plus haut sur le sentier du renoncement.

Sache, ô disciple, que c'est là le sentier secret, choisi par les Bouddhas de perfection, qui ont sacrifié le Soi à des soi plus faibles.

Les six vertus glorieuses sont les paramitas, dont nous avons déjà parlé au chapitre XIV ; elles représentent l'une des manières de suivre le Sentier. Une autre méthode est résumée dans la série des qualités requises, énumérées dans *Aux Pieds du Maitre*, et que suivent les quatre étapes du Sentier proprement dit.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que les Nirmanakayas renoncent au bonheur car l'Adeptat est, en soi, l'obtention du bonheur. Ce qui est vrai, c'est que l'Adepte pourrait demeurer éternellement sur les cimes prodigieuses où Il S'est élevé, mais qu'Il préfère descendre pour aider l'humanité. Mais ceci ne Le prive pas de l'éternelle félicité inhérente à Sa propre condition ; Il décide simplement d'agir à des niveaux inférieurs.

> **Pourtant, si la doctrine du cœur est trop haute pour toi ; si tu as besoin de t'aider toi-même et si tu crains d'offrir ton assistance aux autres ; alors, homme au cœur timide, sois averti à temps ; contente-toi de la doctrine-œil de la Loi. Espère encore. Car, si tu ne peux atteindre le Sentier secret aujourd'hui, il sera à ta portée demain. Sache que pas un effort, même le plus petit, dans la direction bonne ou mauvaise, ne peut s'évanouir du monde des causes. Même la fumée qui s'envole ne reste pas sans traces. "Une parole dure prononcée dans les vies passées n'est pas détruite, mais revient toujours." Le poivrier ne donnera pas de roses, et la suave [175] étoile argentée du jasmin ne se changera pas en épine ou en chardon.**
>
> **Tu peux créer en ce jour tes chances pour ton lendemain. Dans le grand voyage, toute cause semée à chaque heure porte sa moisson d'effets ; car la stricte justice gouverne le monde. D'une puissante poussée d'action qui jamais ne se trompe, elle apporte aux mortels des vies heureuses ou malheureuses, progéniture karmique de toutes nos pensées et actions antérieures.**
>
> **Prends donc tout ce que le mérite a en réserve pour loi. Homme au cœur patient. Aie bon courage et accepte le destin. Tel est ton Karma, le Karma du cycle de tes naissances, la destinée de ceux qui dans leur peine et leur douleur sont nés en même temps que toi, qui se**

réjouissent et pleurent de vie en vie, enchainés à tes précédentes actions.

Il n'y a pas lieu de désespérer si la résolution de pratiquer l'altruisme parfait n'est pas immédiatement possible. Il faut poursuivre les efforts dans la bonne direction jusqu'au moment où cet idéal semblera tout à fait naturel et d'une réalisation comparativement aisée. Certaines gens, incapables de réaliser tel grand idéal mis sous leurs yeux, ont le sentiment que, de toutes les choses qu'ils peuvent faire, aucune n'en vaut la peine ; ils s'effondrent et par suite ne font rien. Mais c'est là une grande faute. Notre Seigneur le Bouddha Se montrait fort sage quand Il s'adressait à des auditeurs de tout genre ; S'attachant à leur éviter cette sorte de découragement, Il réservait à Ses moines la doctrine du Sentier supérieur. Aux gens ordinaires, il prêchait le sentier moyen et leur disait de mener la vie la plus haute et la plus noble qui leur serait possible, afin d'être un jour capables d'entrer dans Son Ordre. Aujourd'hui, disait-Il, se créent vos occasions de demain, c'est-à-dire pour l'incarnation prochaine. Inutile de désespérer car l'homme qui saisit une occasion en reçoit dix, et celui qui tire des facultés dont il dispose tout le parti possible, dans la limite de ses forces, développe assurément ces facultés avec une rapidité surprenante.

Le dernier paragraphe mentionne les personnes qui naissent en même temps. De fait, les hommes évoluent par **[176]** groupes et se retrouvent bien souvent, étroitement unis et apparentés de façons diverses. Dans un de ces groupes, ce qui arrive à l'un de ses membres réagit fortement sur les autres, en bien comme en mal. Les aspirants devraient trouver un encouragement additionnel dans cette idée que chacun de leurs succès rendra grand service à de nombreuses personnes dont les destinées se rattachent ainsi étroitement aux leurs. **[177]**

CHAPITRE XVIII

—

LA ROUE DE LA VIE

Agis pour eux aujourd'hui et ils agiront pour toi demain.

C'est du bourgeon du renoncement à soi-même que sort le doux fruit de la délivrance finale.

Il est condamné à périr, celui qui par crainte de Mara s'abstient d'aider l'homme, de peur d'agir pour soi. Le pèlerin qui voudrait rafraichir ses membres fatigués dans les eaux courantes, mais qui n'ose pas plonger par terreur du courant, risque de succomber à la chaleur. L'inaction basée sur la crainte égoïste ne peut porter que de mauvais fruits.

L'égoïste dévot vit sans but. L'homme qui n'accomplit pas la tâche à lui échue dans la vie, a vécu en vain.

Suis la roue de la vie ; suis la roue du devoir envers race et famille, ami et ennemi, et ferme ton esprit aux plaisirs comme à la peine. Épuise la loi de la rétribution karmique. Gagne des Siddhis pour ta future naissance.

CWL – Certaines personnes s'imaginent que, si elles ne peuvent accomplir de grandes choses ni avancer rapidement, tout effort est inutile. C'est une profonde erreur. Au moins peuvent-elles vivre pour aider les hommes auxquels les a associées le Karma. Tant qu'elles n'auront pas tiré tout le parti possible des circonstances présentes, elles n'en obtiendront jamais de plus avantageuses. Si elles s'y décident, quand viendra le temps où elles feront le grand effort nécessité par la Première Initiation, des amis fidèles leur prêteront assistance. Les vrais amis sont les amis de l'égo ; ils ne sont pas de ceux qui, pour satisfaire leurs propres émotions, très mesquines et humaines et souvent franchement égoïstes, empêchent les autres de s'élever ; toujours ils laissent à chacun la liberté nécessaire pour suivre le Sentier supérieur.

De braves gens s'abstiennent d'aider leur prochain, de **[178]** peur d'être eux-mêmes poussés par un motif égoïste. Très souvent, un acte de charité n'est pas vraiment déterminé par le désir d'assister les malheureux, mais par

celui de se délivrer du sentiment pénible causé par le spectacle de leur souffrance. Jamais une personne semblable ne se dérangerait pour découvrir des malheureux afin de leur porter secours. D'autres donnent systématiquement une partie de leurs opulents revenus afin de jouir du reste sans remords. Un disciple qui n'ignore pas ces choses se demande quelquefois si son propre motif est pur. Mais s'abstenir d'aider parce que l'on n'est pas sûr de son propre motif, est assurément une forme d'égoïsme. Quel que soit notre motif, nous devons aider, bien que sur le Sentier compte seul, pour le progrès véritable, le secours exclusivement donné pour aider ceux qui souffrent, sans calcul personnel.

Pour aider, le discernement est nécessaire. Comme disent les Indous, l'aide doit être appropriée à la personne, au moment et au lieu. Cependant, la nécessité de réfléchir ne doit pas causer d'hésitation. De deux manières d'agir nous n'arrivons pas toujours à distinguer la plus sage ; néanmoins il faut en adopter une, afin de ne pas laisser complètement échapper l'occasion de faire le bien. Quelquefois la seule aide que nous puissions donner est l'aide mentale mais, comme je l'ai déjà montré, celle-là est très importante. Bien des hommes qui se livrent ici-bas à un travail énergique, puisent surtout leur vigueur dans la force spirituelle que d'autres, en méditant, font rayonner autour d'eux.

La roue de nos devoirs envers race et famille, envers amis et adversaires offre, en somme, les meilleures occasions de progrès. Les Seigneurs du Karma veillent à ce que chacun se trouve placé dans les conditions favorables à sa croissance. Quand un homme est encore faiblement développé, il pourrait trouver dans dix mille endroits différents les conditions dont il a besoin pour avancer. Mais s'il est plus évolué, son entourage doit être choisi avec le plus grand soin, car chacun doit absolument être placé là où ses progrès seront les plus rapides. Il est donc très inexact de dire qu'un homme réussit malgré les circonstances ; des difficultés sont placées sur son chemin afin qu'il les surmonte et que par-là puissent se développer son caractère et ses facultés. **[179]**

À l'homme qui remplit bien ses devoirs journaliers, seront bientôt confiées des tâches supérieures. Ceux qui dirigent les destinées de l'humanité ont le plus grand besoin de toute personne dont on peut attendre un bon et consciencieux travail. Soyez fidèles dans les petites choses, et vous serez établis sur beaucoup, comme nous dit l'Évangile. Être établi sur beaucoup représente une sérieuse responsabilité ; pour en être digne, il faut, en occultisme, s'être montré fidèle dans les petites choses. C'est la manière

dont le Maitre nous met à l'épreuve. Beaucoup de gens négligent leurs devoirs ordinaires de chaque jour et rêvent à tel ou tel travail futur, peut-être d'une utilité douteuse et qui ne leur est pas spécialement destiné ; beaucoup aussi regrettent les liens qu'ils ont formés avant de connaitre la Théosophie, les trouvant gênants aujourd'hui. Ils doivent néanmoins faire leur devoir. Les liens non appropriés se dénoueront, le jour où la liberté ainsi rendue servira le mieux le développement de l'aspirant et surtout le travail consacré au monde ; leur rupture prématurée ne vaudrait à l'homme que des embarras nouveaux, beaucoup de soucis et beaucoup de souffrances.

Si tu ne peux être soleil, sois l'humble planète. Oui, si tu es empêché de rayonner comme le soleil de midi sur la montagne que couronne de ses neiges l'éternelle pureté, choisis alors, ô néophyte, une plus humble carrière.

Indique la voie – même indistinctement et perdu dans la foule, comme fait l'étoile du soir à ceux qui suivent leur chemin dans l'obscurité.

Regarde Migmar, alors qu'à travers ses voiles cramoisis son œil caresse la terre endormie. Regarde l'Aura flamboyante de la main de Lhagpa étendue avec un amour protecteur sur la tête de ses ascètes. Tous deux sont maintenant les serviteurs de Nyima, laissés en son absence pour veiller silencieusement dans la nuit. Pourtant, tous deux, dans les Kalpas anciennes, étaient de brillants Nyimas et pourront, dans les jours futurs, redevenir deux soleils. Tels sont les hauts et les bas de la loi karmique dans la nature. [180]

Ô Lanou, sois comme eux. Éclaire et réconforte le pèlerin en peine, et cherche celui qui en sait encore moins que toi ; celui qui s'assied, abattu et désolé, affamé du pain de la sagesse autant que du pain qui nourrit l'ombre, sans Maitre, sans espoir, sans consolation ; et fais-lui entendre la Loi.

HPB dit dans une note :

> **Nyima, le Soleil de l'astrologie tibétaine. Migmar ou Mars a pour symbole un œil, et Lhagpa ou Mercure une main.**

Ici se présentent plusieurs analogies intéressantes. Les deux planètes mentionnées brillent la nuit, quand le soleil est absent et que tout est obscur. Il en est de même pour nous. Nous devons aider ceux dont l'obscurité est plus profonde que la nôtre. Chacun peut trouver à instruire plus ignorant que soi. Si même ceux qui nous entourent ne sont pas encore prêts à s'engager dans le Sentier, nous pouvons les mener dans la direction où il se trouve.

À l'époque où la vie fut transférée de la lune à la terre, les planètes resplendissaient comme de petits soleils ; mais aujourd'hui, Mars est à peu près un désert et c'est pour cela que sa lumière est jaune ou rougeâtre. Au point de vue du poète, auteur de ces vers, les planètes ne peuvent rien faire de plus utile que de nous éclairer maintenant. De même encore, toute construction doit commencer par les fondations ; restant invisibles, elles ne comptent pour rien dans l'aspect général, mais sur elles reposera l'édifice. Dans les besognes ordinaires de la vie quotidienne, le candidat rend également de bons services à la société, tout en développant les siddhis supérieurs qui sont les pouvoirs spirituels de l'égo.

L'Instructeur enseigne maintenant au candidat ce qu'il doit dire à ceux qu'il essaie d'amener au Sentier :

> **Dis-lui, ô candidat, que celui qui fait de l'orgueil et de l'amour-propre les servantes de la dévotion ; que celui qui, accroché à l'existence, met néanmoins sa patience et sa soumission aux pieds de la Loi, comme une fleur odorante aux pieds de Shakya-Thub-pa, [181] devient un Srotapatti dans la vie présente. Les Siddhis de perfection peuvent être encore très, très loin, mais il a fait le premier pas ; il est entré dans le courant, et il peut acquérir la vue de l'aigle de montagne, l'ouïe de la biche timide.**
>
> **Dis-lui, ô aspirant, que la vraie dévotion peut lui rendre les connaissances, ces connaissances qui étaient siennes dans les incarnations antérieures. La vue dévique et l'ouïe dévique ne sont pas obtenues eu une seule et courte vie.**

Shakya-Thub-pa est Notre Seigneur le Bouddha. Le Srotapatti est, comme nous l'avons expliqué, "Celui qui entre dans le courant". On peut établir une analogie entre l'acte extérieur par lequel nous mettons aux pieds du Maitre nos facultés de service, et le changement intérieur qui se produit quand le Manas bien développé reconnait la présence de bouddhi, s'incline devant ce principe supérieur et prend la résolution de lui obéir en lui consacrant toutes ses facultés. Dans la vie ordinaire, c'est généralement le mental qui a le dernier mot. Par exemple : en ce qui concerne la vivisection, beaucoup de personnes à qui cette pratique inspire la plus vive répulsion décident pourtant qu'elle doit suivre son cours, persuadées que c'est la seule manière d'obtenir certaines connaissances dont profitera l'humanité. La minorité, qui est dans le vrai, dit : "Non, il est impossible que la vivisection puisse mener à rien de bon. Notre nature supérieure nous affirme clairement que la vivisection est un acte absolument coupable". Si ces derniers étaient en majorité, ils y mettraient fin, et d'autres moyens seraient alors découverts pour assurer la santé humaine ; le mental serait mis en jeu, conformément aux ordres de l'intuition supérieure, pour trouver une méthode meilleure.

Toute personne dont l'enthousiasme s'éveille en apprenant l'existence du Sentier s'en est certainement occupée dans une vie passée, peut-être même dans de nombreuses incarnations. Ceci est encourageant car on peut alors s'attendre à retrouver bientôt les facultés acquises dans les existences précédentes, la vue et l'ouïe déviques, permettant de répondre à la voix intérieure et de contempler la vie et le monde avec les yeux de l'esprit. **[182]**

Sois humble, si tu veux atteindre la sagesse : sois plus humble encore, si tu as conquis la sagesse.

Sois comme l'océan qui reçoit tons les ruisseaux et toutes les rivières. Le puissant calme de l'océan reste immuable ; il ne les sent pas.

Réprime en toi le soi inférieur par le Soi divin. Réprime le divin par l'éternel.

Oui, grand est celui qui tue le désir ; encore plus grand celui en qui le Soi divin a tué jusqu'à la connaissance du désir.

Surveille l'inférieur de peur qu'il ne souille le supérieur.

Comme nous l'avons déjà dit, celui qui se tient en présence des Maitres est forcément humble, car il est conscient de l'abime qui le sépare d'Eux. Non pas que la présence physique du Maitre cause de l'inquiétude ou du découragement ; au contraire, en Sa présence nous sommes en possession de tous nos moyens et nous avons le sentiment que, s'il a triomphé, nous pourrons triompher aussi. Il en est de même pour l'acquisition de connaissances nouvelles. L'homme capable de saisir quelques grandes idées, constate en même temps tout ce qui lui reste à apprendre, et tous les mystères attachés à telles choses familières que d'autres jugent très simples et bien comprises. L'homme aux vastes connaissances sera donc probablement humble ; et l'aspirant est prévenu que si l'orgueil s'élève en lui, c'est un signe qu'il ferme inconsciemment la porte donnant accès à des connaissances plus étendues et plus hautes.

Le candidat doit également apprendre à se mouvoir au sein des agitations de ce monde, qui ne cessent d'agir sur lui – physiquement, astralement et mentalement – sans leur permettre de le troubler ; il doit habituer ses véhicules inférieurs à répondre, non pas à ces appels extérieurs, mais aux commandements intérieurs. L'égo est divin ; il faut avec son aide maitriser le moi inférieur ; cela fait, l'égo à son tour devra être maitrisé par la Monade, le Moi éternel. Afin que tout cela devienne possible l'élève doit constamment surveiller ses véhicules et prêter attention à la pureté des aliments, de la boisson et du magnétisme, comme à celle des paroles, des sentiments et des pensées. Ceci est longuement développé dans *Les Maitres et le Sentier*. **[183]**

> **La voie de la liberté finale est au-dedans de ton Soi. Cette voie commence et finit en dehors du Soi.**
>
> **La mère de toutes les rivières n'est pas louée par les hommes ; elle est peu de chose aux yeux de l'orgueilleux Tirthika ; vide est la forme humaine aux yeux des fous, bien que remplie des douces eaux d'Amrita. Pourtant, les rivières sacrées prennent leur source dans la terre sacrée, et celui qui a la sagesse est honoré par tous les hommes.**

Le Chrétien orthodoxe considère en général que le développement d'une âme passe par trois degrés successifs. D'abord, l'homme fait le bien par crainte de l'enfer. Deuxièmement, il le fait parce qu'il désire atteindre le Ciel. Troisièmement, il fait le bien par amour du Christ qui S'est sacrifié pour éveiller ce sentiment dans l'homme. Il y a cependant un quatrième

degré : nous découvrons le chemin en arrivant à comprendre notre unité avec le Soi. L'homme fait alors le bien parce que c'est le bien ; pas pour rendre son Maitre heureux, ni pour Lui exprimer sa reconnaissance. Notre délivrance s'opère donc en nous-mêmes. Nos progrès sur le Sentier ne dépendent d'aucune considération extérieure. Il ne s'agit pas du temps passé à un certain niveau ; nous ferons un pas en avant quand nous aurons développé en nous-mêmes les qualités et les facultés nécessaires. Inutile de s'en préoccuper, car suivant le proverbe tamil : "Le fruit mûr ne reste pas sur la branche".

Comme nous l'avons vu, le Tirthika est le brahmane ascète qui visite les sanctuaires et qui semble, d'après notre texte, en être assez fier. De même certains Hadjis – Musulmans qui ont été en pèlerinage à la Mecque – sont fiers d'avoir fait le voyage. Ces hommes ressemblent aux gens du monde qui, à notre époque, sont fiers de pouvoir dire qu'ils ont vu la dernière pièce ou lu un livre dès sa parution – ce qu'ils y ont gagné, on aurait peut-être quelque peine à le dire. Peut-être, comme Bouddhiste, le scribe d'Aryasanga n'était-il pas au-dessus de tout sentiment sectaire, car il semble rattacher à ce type tous les Tirthikas.

Le grand intérêt à Bénarès, Hardwar, Kumbakonam et autres Tirthas, c'est le bain rituel dans les rivières **[184]** sacrées. Dans la dernière de ces localités, les pèlerins se plongent dans un immense étang, mais ils le supposent alimenté d'une façon souterraine par le Gange. Quant à notre scribe bouddhiste, il fait remarquer, avec un orgueil évident, que les principales rivières sacrées de l'Inde ont leur source dans la contrée sacrée, c'est-à-dire le Tibet. Il est fort remarquable que les grands fleuves, comme le Gange, l'Indus et l'Airavati ou Irrawaddy naissent très près les uns des autres, dans les Himalayas, puis se dirigeant respectivement vers l'est, le sud et l'ouest, entourent et enserrent l'Inde septentrionale sur des milliers de lieues, dans un gigantesque embrassement. Ces fiers ascètes ne reconnaissent pas que le Tibet, région qu'ils méprisent, est la mère de ces fleuves sacrés, au dire de l'auteur ; puis, établissant une analogie entre le Tibet et l'Inde, il fait de l'Inde le corps, ne contenant les eaux pures de l'immortalité que dans l'opinion erronée des insensés, et du Tibet la source de la sagesse qui mérite les honneurs de tous les hommes, c'est-à-dire de tous ceux qui ne sont pas dépourvus d'intelligence ! **[185]**

CHAPITRE XIX

—

LA VOIE DE L'ARHAT

Les Arhans et les sages à la vision infinie sont rares comme la fleur de l'arbre Oudoumbara. Les Arhans naissent à l'heure de minuit, en même temps que la plante sacrée aux neuf et sept tiges, la sainte fleur qui s'entrouvre et s'épanouit dans les ténèbres, sous la pure rosée et sur le lit glacé des hauteurs coiffées de neige, hauteurs jamais foulées par les pieds des pécheurs.

CWL – Au degré actuel de l'évolution, très peu d'hommes sont encore devenus Arhats ; c'est bien naturel, car l'humanité n'est supposée atteindre l'initiation de l'Asekha qu'à la fin de la septième ronde, et que sept vies seulement en séparent l'initiation de l'Arhat. Pourtant, celle-ci est tout à fait à notre portée ; il s'agit principalement de comprendre la nature du but et puis de vouloir l'atteindre. Sous l'influence de Notre Seigneur le Bouddha, des milliers d'hommes devinrent Arhats en conséquence de Son formidable magnétisme. Bientôt, Son successeur sera au milieu de nous, ce qui nous vaudra des avantages exceptionnels.

Le symbolisme de ce passage se prête sans doute à diverses interprétations. L'heure de minuit peut très bien signifier le moment le plus sombre précédant l'aurore, le moment où le candidat semble abandonné de tous, même par son Maitre. C'est à la Quatrième Initiation que le septième principe devient actif, quand le candidat s'approche du plan atmique. La plante sacrée aux sept tiges, comme aussi le nombre neuf, peuvent symboliser cela, car le septième principe présente en réalité une triade dans l'unité – triade qui, s'ajoutant aux six autres, donne neuf. Les Indous confèrent au nombre neuf le caractère le plus sacré.

Pour développer les qualités exigées du candidat avant de recevoir cette Initiation, il faut absolument subir les plus grandes épreuves et descendre au plus profond des **[186]** ténèbres. La fleur sainte ne s'ouvre et ne s'épanouit que dans cette obscurité, tout en résultant du développement réalisé sur le plan bouddhique.

Aucun Arhan, ô Lanou, ne devient tel dans l'incarnation où pour la première fois l'âme commence à aspirer vers la délivrance finale. Pourtant, ô Toi qui

es anxieux, à aucun guerrier s'offrant volontairement pour combattre dans l'ardente lutte entre les vivants et les morts, à aucune recrue ne peut jamais être refusé le droit d'entrer dans le sentier qui mène vers le champ de bataille.

Car il doit vaincre ou succomber.

S'il est vainqueur, Nirvana est à lui. Avant qu'il ne rejette l'ombre de sa dépouille mortelle, cette cause féconde de l'angoisse et de la douleur sans limites, en lui les hommes honoreront un grand et saint Bouddha.

Et s'il succombe, alors même il ne succombera pas en vain : les ennemis qu'il aura tués dans sa dernière bataille ne reviendront pas à la vie dans sa prochaine incarnation.

Mais si tu veux atteindre Nirvana ou rejeter le prix, ne prends pas pour motif l'action et l'inaction, homme au cœur indomptable.

Sache que le Bodhisattva qui renonce à la délivrance pour se vêtir des misères de la vie secrète, est appelé trois fois honoré, ô candidat de la douleur à travers les cycles.

Le Swami T. Subba Rao interprétait la lutte entre les vivants et les morts comme l'opposition entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. On se rappellera que, dans les enseignements donnés à Alcyone, cette distinction a été faite également par le Maitre Kouthoumi ; les hommes, disait-Il, ne forment que deux catégories : ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, ceux qui ont vu le chemin et ceux qui ne l'ont pas aperçu encore. Les plus à plaindre, disait-Il encore, ne sont pas les bigots et les intolérants, mais les millions d'hommes qui, ne se doutant pas qu'au delà des choses d'ici-bas rien puisse mériter leurs efforts, sont heureux dans leur ignorance. M^me^ Blavatsky voyait **[187]** dans cette lutte le combat entre l'égo immortel ou supérieur et l'égo personnel ou inférieur, représentant respectivement le vivant et le mort.

Pour ceux qui désirent vraiment se rapprocher du sentier occulte, la porte n'est jamais fermée ; à toute personne éprouvant ce désir doit être donnée une occasion d'essayer ; échoue-t-elle, sa tentative n'aura pas été inutile, car certains de ses ennemis, ses vices et ses vertus, auront été

détruits ; elle en sera délivrée. Il est rare que l'on pèche assez gravement pour rétrograder dans l'échelle de la vie, et par exemple aux Indes, revenir dans une caste inférieure ; mais si un homme s'adonne à un genre de magie noire comportant les pratiques les plus perverses et les plus actives et qu'il y mette une très grande énergie, il peut complètement arracher à l'égo la personnalité et générer de la sorte un si mauvais Karma qu'il se trouvera forcé de revenir aux conditions primitives. Ces cas sont très rares. Une personne qui s'est montrée franchement indigne de sa classe ou caste est en général replacée dans un milieu pénible, dans la même classe ou immédiatement au-dessous. Par contre, rien ne serait moins sage que de ne pas essayer de s'élever, par crainte de la chute qui, pour l'homme arrivé à une position supérieure, comportant des responsabilités plus graves, n'est pas impossible.

D'autre part, si l'homme est vainqueur, il sera honoré, dit le texte, comme un grand et saint Bouddha. L'Arhat n'est évidemment pas un Bouddha, dans le sens technique de ce mot, mais il est bouddha, c'est-à-dire sage ou éclairé.

Suivant l'explication de M^{me} Blavatsky, la "vie secrète" est celle du Nirmanakaya. Le terme est appliqué ici dans un sens général, non seulement à ceux qui s'arrêtent au seuil de la libération afin de remplir la réserve de force spirituelle, mais encore à tous ceux qui restent en arrière, y compris par conséquent les Membres officiels de la Hiérarchie, tels que nos Maitres. Mais aujourd'hui, nous appelons ainsi, exclusivement, ceux qui après avoir reçu la Cinquième Initiation prennent l'une des sept grandes directions – ceux qui alimentent la réserve.

Nous retrouvons ici l'idée d'une voie douloureuse. L'expression risque d'induire en erreur et n'est peut-être pas celle qu'il faudrait. Un Maitre qui emploie le corps physique ne goute pas, il est vrai, la jouissance d'agir sur le **[188]** plan nirvanique, mais à l'idée qu'Il souffre, Il répondrait par un sourire. Quand l'homme est parvenu à la conscience nirvanique, le fait de conserver un corps physique ne la lui fait pas perdre, sauf quand il est actif sur les plans inférieurs. À tout moment, dans l'intervalle de deux lettres à écrire ou de deux occupations quelconques, Il peut retrouver la Conscience supérieure et poursuivre sa tâche spéciale qui est beaucoup plus satisfaisante, et à tous égards plus magnifique et plus délicieuse, que personne ne pourrait ici-bas l'imaginer.

Revenir des plans les plus élevés à l'existence physique, c'est passer, il est vrai, du soleil aux ténèbres d'un cachot ; mais vous n'y feriez pas attention s'il se trouvait en ce lieu une personne très aimée que vous voudriez secourir. La vie physique impose la renonciation à la gloire d'en haut, mais la volonté d'assistance remplit à ce point l'âme que toute souffrance est certainement absente. D'ailleurs, à un degré d'évolution bien moins avancé, une personne qui, informée des souffrances d'une autre et pouvant lui donner une assistance efficace, ne répondrait pas à cet appel et irait chercher son plaisir ailleurs, éprouverait ensuite de vifs remords ; sa propre souffrance serait donc finalement plus grande que si elle avait tout d'abord renoncé à son plaisir. En réalité, la joie suprême pour nous tous consiste à faire tout le bien qui nous est possible.

Un grand nombre de candidats, sans faire de chutes, n'ont pas le sentiment de progresser. Beaucoup sont disposés au découragement et se figurent que leurs efforts ont été vains, puisqu'ils n'ont donné aucun résultat visible. Ces candidats ne doivent pas se laisser ainsi déprimer ; ce serait altérer l'atmosphère astrale pour autrui – et par conséquent agir avec égoïsme. Mais, à un point de vue tout différent, ce serait déraisonnable, car ils devraient savoir que leurs progrès intérieurs sont constants. Bien avant qu'ils n'en deviennent conscients dans le cerveau physique, leur corps astral et peut-être leur corps mental ont été organisés par la méditation, et rien ne prouve que, dans les mondes intérieurs, ces personnes n'accomplissent, de diverses façons, un travail très réel et très utile. Il peut sembler que dans leur vie elles n'aient réussi en rien ; pourtant, elles auront obtenu bien des résultats qui, reportés sur la vie prochaine, leur permettront alors de faire des **[189]** progrès marqués, peut-être même sur le plan physique.

Dans toute vie, l'homme développe de bonnes et de mauvaises qualités. Celles-ci se manifestent sur les quatre sous-plans inférieurs du plan astral et, comme ces derniers ne peuvent indirectement influencer que les quatre sous-plans inférieurs du plan mental, l'égo n'en est aucunement affecté. Les seules émotions susceptibles de se montrer sur les trois sous-plans supérieurs sont les bonnes, telles que l'amour, la sympathie, la dévotion ; celles-ci affectent l'égo dans le corps causal, puisqu'elles ont leur siège sur les sous-plans correspondants du corps mental. Ainsi tout sentiment, toute pensée de nature élevée peuvent donc, même de cette façon mécanique, exercer une action permanente sur le Moi supérieur. Et comme c'est l'égo qui suit le Sentier, chaque effort judicieux lui vaut un progrès marqué. Il n'y

a donc aucune raison pour désespérer, ni pour remettre à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui, car nous ne pouvons tout faire à la fois.

> **Le Sentier est un, disciple, et pourtant à la fin, il est double. Ses étapes sont marquées par quatre et sept portails. À une extrémité – bonheur immédiat ; à l'autre – bonheur différé. Tous deux sont la récompense du mérite. Le choix est entre tes mains.**
>
> **L'un devient les deux, l'ouvert et le secret. Le premier conduit au but, le second à l'immolation de soi-même.**
>
> **Quand tu as sacrifié le changeant au permanent, le prix est à toi ; la goutte retourne là d'où elle est venue. Le Sentier ouvert mène à l'immuable changement, au Nirvana, au glorieux état d'absolutisme, à la béatitude qui dépasse la pensée humaine.**
>
> **Ainsi, le premier Sentier est la délivrance.**

Oui, le Sentier est unique – c'est le développement du caractère. À cet égard, les possibilités sont infinies pour l'égo ; les plus hautes qualités des plus grands hommes existent en germe dans tous nos semblables et fleuriront tôt ou tard. Et finalement, quand se trouvent accomplis tous les progrès possibles dans le règne humain, avec les limitations du cerveau et du milieu humains, le sentier se dédouble **[190]** et il faut choisir entre la libération et la renonciation. Ici, libération signifie l'acceptation du nirvana, bien que ce mot indique parfois l'évasion, à un niveau inférieur, de la roue des naissances et des morts, comme déjà nous l'avons vu en étudiant *Aux Pieds du Maitre*.

Les personnes qui ne sont pas rattachées à la Loge Blanche emploient d'autres méthodes qui déterminent souvent des facultés psychiques relativement élevées. Mais, le sentier de la magie grise ne présentant pas les restrictions sagement apportées à celle qu'enseigne la Grande Loge Blanche, l'homme tôt ou tard abuse de ses facultés, car la tentation est trop forte. Il arrive cependant que les personnes ainsi engagées sur d'autres lignes finissent par connaitre la vraie doctrine et se vouent an service de la Loge. En Amérique surtout, l'occultisme de la variété grise se professe beaucoup de façon plus ou moins ouverte. Mais le vrai sentier est un – c'est le Sentier de la Sainteté, la formation du caractère.

Les quatre portails mentionnés ici sont les quatre initiations menant au grade d'Arhat ; nous les avons longuement décrites dans *Les Maitres et le Sentier*. Suivant un autre classement, il y a sept étapes, comme nous le verrons dans le troisième fragment publié dans le présent volume.

Quand l'aspirant a réalisé sur ce sentier les plus hauts progrès possibles, il retrouve le souvenir de ses vies passées, bien qu'en même temps sa conscience, immensément élargie, embrasse des multitudes d'êtres ; il comprend enfin que sa force et son amour ne sont pas à lui, mais la force et l'amour divins. Seule, la séparativité a disparu, et si l'homme regarde en arrière il s'aperçoit qu'il a vécu dans un état d'illusoire isolement. Il voit aussi que ses existences antérieures ont été fort ternes ; que les tournants importants n'ont pas été, en général, les événements qu'il jugeait les plus frappants et les plus importants alors qu'il en faisait l'expérience, mais que, très souvent, les mêmes circonstances de la vie quotidienne étaient la cause initiale des progrès les plus sérieux.

> **Mais le second sentier est le renoncement ; aussi est-il appelé le Sentier de douleur.**
>
> **Le sentier secret conduit l'Arhan à une inénarrable douleur mentale ; la douleur pour le mort vivant, et l'impuissante pitié pour les hommes voués à la misère [191] karmique, fruit du Karma, que les sages n'osent adoucir.**
>
> **Car il est écrit : Enseigne à fuir toutes causes ; l'onde de l'effet, comme la grande vague de la marée, tu la laisseras suivre son cours.**

L' "inénarrable douleur mentale" de l'Arhan (autre forme du mot Arhat) éprouvée sur le sentier secret, signifie la douleur due à la sympathie. L'Arhan voit toute la souffrance et toute l'affliction humaines, mais toute la joie lui apparait en même temps. Il éprouve la plus vive compassion pour les "morts vivants", c'est-à-dire pour la grande majorité des hommes qui ne savent même pas qu'il existe un but méritant leurs efforts. À cette douleur mentale s'ajoute "l'impuissante pitié", éveillée par le spectacle de la souffrance karmique, fruit de la déraison, et qu'il ne peut – nous devrions plutôt dire n'ose – soulager. Nous pouvons expliquer aux gens le principe du Karma afin qu'ils supportent le mieux possible leurs pénibles expériences – soulagement relatif – mais nous ne pouvons supprimer les conséquences des actes commis.

Même pour le christianisme exotérique, le "pardon" des péchés ne signifie pas l'abolition des conséquences du péché. Ainsi dans l'Église anglicane, quand un prêtre est ordonné et reçoit le pouvoir de pardonner les péchés, conformément aux paroles attribuées au Christ par les Écritures chrétiennes : "Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus" ; une explication lui est donnée : ce qu'il a le pouvoir de faire, c'est de rétablir les relations normales entre l'homme et Dieu, si par le péché l'homme s'est mis dans son tort. En d'autres termes, le prêtre peut replacer dans le courant de l'évolution le pécheur qui, s'étant mis en travers de ce courant, a mis obstacle à sa propre marche. C'est là au fond une idée fort belle, mais moins belle que cette constatation théosophique : il est impossible de s'écarter du Divin ; l'homme tombé en avitchi ne cesse pour cela de faire partie de Dieu.

Il est souvent arrivé à de bons et sérieux étudiants de ne pas prêter leur assistance, de peur de s'immiscer dans le karma de telle ou telle personne. Nul ne peut faire varier la loi karmique – pas plus que la gravitation. Prenez un livre en main ; il contient potentiellement l'énergie de gravitation ; **[192]** cessez d'employer la force qui le soutient, il tombe. La loi du Karma opère d'une façon analogue. Le Karma non acquitté ressemble à l'énergie potentielle ; il peut rester suspendu pendant des milliers d'années ou pendant des centaines de vies, mais se manifestera quand le moment en sera venu.

On prête souvent au Karma un caractère impitoyable ; c'est une erreur ; il est aussi impersonnel que toute autre loi naturelle. Sur le plan physique, les lois agissent sans tenir compte des intentions bonnes ou mauvaises. Un enfant tombe-t-il dans un précipice, le mal qu'il se fait dépend de la profondeur de la chute et de la dureté plus ou moins grande du sol ; il ne dépend d'aucune considération morale, que l'enfant ait voulu aider un camarade en péril, cueillir une fleur pour sa mère ou se jeter dans le vide, victime d'un instant d'affolement. De même, si un homme saisit une barre de fer chaud, il se peut que ce soit pour l'empêcher de tomber sur autrui, ou au contraire pour en frapper quelqu'un ; dans l'un et l'autre cas, la brulure subie par la main sera identique. Telle est la manière dont s'accomplit le Karma sur le plan physique. Mais sur le plan mental, les intentions comptent pour beaucoup, car notre pensée détermine notre caractère futur.

Il ne faut donc jamais s'abstenir de donner notre assistance quand nous en avons le moyen. Si, malgré tous vos efforts, vous n'y parvenez pas, vous pouvez dire : "Son Karma n'a pas permis de l'aider", ou bien : "Mon Karma ne m'a pas donné le privilège de l'aider", mais rien de plus. Travailler pour

les autres, voilà en réalité l'essentiel. Le travail comporte expansion et cumul. Amenez une personne à la Théosophie, elle peut en amener dix autres, et chacune de celles-ci dix encore.

Il est encore un sens dans lequel nous pouvons prendre les mots : "le fruit du Karma, que les sages n'osent adoucir" : si même un grand Adepte supprimait tel mal apparent – toute pauvreté, par exemple – Son action ne serait pas vraiment un bienfait, mais ne ferait que contrecarrer la loi du Logos. Je ne veux pas dire que ce mal soit voulu par le Logos ; prétendre que Son plan comporte une souffrance nécessaire et causée par Lui serait un blasphème. L'homme fait ce qui lui a été expressément interdit ; la souffrance n'a pas d'autre origine. Sans doute, chacun a **[193]** souffert ; personne, croyons-nous, n'a toujours choisi le meilleur parti ni jamais commis d'erreur ; mais toujours la souffrance nous a remis dans le droit chemin quand nous avons refusé de nous instruire autrement ; la loi nous donne donc à tous la certitude d'atteindre finalement la béatitude indescriptible du nirvana.

> **Tu n'auras pas plutôt atteint le but de la voie ouverte, que tu seras amené à rejeter le corps Bodhisattvique et à entrer dans l'état trois fois glorieux de Dharmakaya qui est l'oubli pour toujours du monde et des hommes.**
>
> **La voie secrète mène aussi à la béatitude Paranirvanique – mais à la fin de Kalpas sans nombre ; après des Nirvanas gagnés et perdus, par pitié infinie et par compassion pour le monde des mortels abusés.**
>
> **Mais il est dit : "Le dernier sera le plus grand". Samyak Sambouddha, le Maitre de la perfection, abandonna le Soi pour le salut du monde, en s'arrêtant au seuil du Nirvana, l'état pur.**
>
> **.....**

Nous avons déjà parlé des trois vêtements et vu que nul sentiment d'égoïsme ne pouvait exister chez Celui qui fait choix de l'un d'eux. Les Nirmanakayas, comme les ordres contemplatifs, alimentent le réservoir d'énergie spirituelle servant aux Adeptes qui sont en relation avec notre monde. Il existe une cinquantaine ou une soixantaine de fonctions entre lesquelles ceux-ci peuvent choisir. Le Nirmanakaya conserve ses atomes permanents et pourrait, je pense, s'Il le jugeait bon, remplir un de ces

emplois devenu vacant. L'emploi de Bodhisattva le devient une fois au cours de chaque race-mère, mais de nombreux titulaires sont déjà désignés pour le remplir jusque dans l'avenir le plus lointain et y sont dès maintenant préparés. Beaucoup d'hommes devenus Arhats pendant l'incarnation de Notre Seigneur le Bouddha demeurent comme Nirmanakayas, à cause de Sa doctrine.

Tous ces emplois, tous ces offices doivent être remplis et ceux qui renoncent au nirvana ne font que se charger **[194]** bénévolement de ce que nous appellerions le travail malpropre. Pour l'Adepte, si l'on peut s'exprimer ainsi, la privation d'une joie ne compte guère en comparaison de la certitude que Son travail sur le plan nirvanique serait un million de fois plus efficace que le travail accompli sur la terre ; et pourtant il faut quelqu'un pour remplir cette tâche inférieure. Dans le plan du Logos, le travail le plus minime est aussi nécessaire que le plus grand ; de même, il est aussi nécessaire d'huiler une locomotive que de la conduire.

Le Corps Bodhisattvique dont il est fait mention ici est le corps de tous ceux qui s'attardent ici-bas pour aider le monde et non pas seulement celui des Adeptes très peu nombreux qui deviendraient des Bouddhas.

S'arrêter sur le seuil du nirvana signifie ne pas s'élever à cette condition en quittant tout à fait les plans inférieurs, comme le font certains et comme aurait pu faire le Bouddha s'il l'avait voulu. Celui qui renonce ainsi à s'élever possède en toute plénitude la conscience supérieure ; en même temps, il demeure conscient jusque sur le plan physique et peut ainsi travailler sur un plan quelconque. À Son niveau, le Bouddha, dit-on, n'est plus soumis aux limites du système solaire ; Il peut donc Se rendre dans une planète quelconque de ce système, comme certains d'entre nous peuvent se rendre dans d'autres planètes de notre chaine. Cependant, même pour Lui, une limite doit exister, parce qu'Il n'est pas encore entré dans la conscience du Logos. J'ignore si le soleil fait partie du domaine de Sa conscience. Le Swami T. Subba Rao a dit un jour que le soleil était un centre de vie si intense qu'un Dhyan Chohan Lui-même pouvait à peine y pénétrer.

Le plan bouddhique semble pouvoir nous donner accès à tout point de notre chaine de mondes. La conscience nirvanique s'étendrait alors au système solaire total. La Quatrième Initiation confère un éclair de vie nirvanique, mais ce n'est pas la pleine conscience du nirvana ; c'est pénétrer seulement dans sa région inférieure et il reste à s'élever, d'un sous-plan à un autre, jusqu'au moment où la conscience du plan est complète.

Du Bouddha, il est dit qu'il atteignit le Paranirvana. Ceci permet de supposer que le nirvana comprend plusieurs degrés – les différents sous-plans du plan atmique, puis les **[195]** deux plans de notre système supérieurs à ceux-là ; plus haut encore les plans cosmiques.

> **Tu as la connaissance maintenant en ce qui concerne les deux voies. Le temps viendra où tu devras choisir, homme à l'âme sincère, quand tu auras atteint la fin et passé les sept portails. Ton esprit est clair. Tu n'es plus embarrassé dans les pensées illusoires. Car tu as tout appris. La vérité se tient dévoilée et te regarde sévèrement en face. Elle dit :**
>
> **"Doux sont les fruits du repos et de la délivrance pour l'amour du soi ; mais plus doux encore les fruits du long et amer devoir, du renoncement pour l'amour des autres, pour l'amour des frères en humanité qui souffrent."**
>
> **Le Bodhisattva qui a gagné la bataille, qui tient le prix dans sa main, mais qui dit dans sa divine compassion : "Pour l'amour d'autrui, je cède cette grande récompense", accomplit le renoncement majeur.**
>
> **Un Sauveur du monde, voilà ce qu'il est.**
>
> **.....**
>
> **Regarde ! Le but bienheureux et le long Sentier de douleur sont là-bas, bien loin d'ici. Tu peux choisir l'un ou l'autre, ô aspirant de la tristesse, à travers les cycles à venir !**
>
> **Aum vajrapani hum.**

La renonciation majeure consiste à renoncer au travail supérieur après l'avoir connu, afin de remplir une tâche inférieure qui est – nous l'avons dit – tout aussi nécessaire. La renonciation aux désirs de la personnalité est d'un ordre différent et infiniment moins élevé.

Ici, notre pensée ne doit présenter aucune trace de la notion chrétienne populaire d'un Sauveur qui vient nous arracher aux tourments éternels.

C'est là, bien entendu, une déformation horrible de la doctrine plus ancienne et véritablement chrétienne – par exemple celle d'Origène qui croyait à la déification de l'homme par le Christ. Toute personne qui est

entrée en **[196]** communion réelle avec le Maitre et s'est identifiée à Lui, est en sureté, ou certaine d'arriver dans le cycle présent au terme du Sentier. Nous avons expliqué dans *Les Maitres et le Sentier* [52] le sens original du terme "sauvé".

Quand nous parlons des Nirmanakayas comme formant la Muraille protectrice, nous ne supposons pas un instant qu'ils nous protègent contre des puissances mauvaises cherchant l'occasion de fondre sur l'humanité. Comme nous l'avons dit, Ils alimentent le réservoir d'énergies où puise la Grande Confrérie Blanche pour accorder aux hommes, toutes les fois où c'est possible, l'aide et la direction intellectuelles, et d'épargner à l'humanité bien des fautes qu'elle commettrait autrement et aussi la souffrance qui en résulterait.

Ce fragment ne se termine pas, comme le premier, par les mots "Om mani padme hum", mais par une autre formule : "Aum vajrapani hum". Vajra signifie la foudre, aussi bien que le diamant. L'expression fait penser à Jupiter, armé de la foudre, et à Thor, le dieu scandinave. Cette foudre, c'est dorje, la verge du pouvoir, que nous avons décrite dans *Les Maitres et le Sentier* [53].

---

[52] *Op. cit.*, p. 122.

[53] *Op. cit.*, p. 282.

FRAGMENT III

—

LES SEPT PORTAILS

[199]

CHAPITRE XX

—

LES CIMES DES PARAMITAS

> **Acharya, mon choix est fait ; j'ai soif de sagesse. Tu as maintenant déchiré le voile placé devant le sentier secret, et enseigné le Yana majeur. Voici ton serviteur prêt à se laisser guider par toi.**

CWL – Une note donne au mot Acharya le sens de précepteur spirituel, ou gourou : les Bouddhistes du nord, explique-t-elle, choisissent en général ces précepteurs parmi les saints hommes savants en Gotrabhou-jnana. Le Gotrabhou est l'homme prêt à recevoir l'une quelconque des Initiations, et qui, présentant toutes les qualités requises, n'attend que la permission de se présenter. Gotrabhou-jnana est la connaissance de ces qualités. Les Maitres – Adeptes prenant des élèves ou novices – sont Ceux qui possèdent cette connaissance.

Nous avons déjà parlé du terme Yana au chapitre I.

> **C'est bien, Shravaka. Prépare-toi, car tu devras voyager seul. L'instructeur ne peut que t'indiquer la route. Le Sentier est un pour tous ; les moyens d'atteindre le but doivent varier avec les pèlerins.**

Le mot shravaka a pour racine *shru* qui signifie écouter. "Celui qui écoute" est, nous dit la note, l'homme qui suit les instructions religieuses ; en passant de la théorie à la pratique de l'ascétisme, il devient un Shramana, de *shrama*, effort. Les deux dénominations ont à peu près le même sens que *akoustikoi* et *askitai* parmi les Grecs.

Toutes les personnes engagées sur le Sentier doivent acquérir les mêmes qualités ou vertus, mais la manière de s'y exercer varie beaucoup. Il y a sept grandes catégories d'hommes ou sept rayons et, suivant chacun de ceux-ci, des aspirants sont attirés vers des instructeurs appartenant au même rayon. L'enseignement est adapté aux besoins individuels, et cela dans

chaque type humain ; aussi, les **[200]** élèves de tel Maitre reçoivent-ils souvent une direction très différente. C'est ainsi qu'un Maitre peut envoyer un de ses élèves dans la solitude et un autre dans les luttes du monde ; Il peut accorder à l'un la satisfaction de se savoir instruit, laisser l'autre pendant fort longtemps dans l'ignorance à cet égard. Dans *Les Maitres et le Sentier*, nous nous sommes assez longuement étendus sur cette instruction et sur ces types divers.

> **Que choisiras-tu, homme au cœur indomptable ? Le Samtan de la doctrine de l'œil, le quadruple Dhyana ?**
>
> **Ou bien feras-tu route par les Paramitas, au nombre de six, ces nobles portes de vertu qui mènent à Bodhi et à Prajna, le Septième degré de la Sagesse ?**
>
> **Le rude sentier de la quadruple Dhyana s'élève en lacets. Trois fois grand celui qui escalade le sommet sublime.**
>
> **Les hauteurs des Paramitas se franchissent par un sentier encore plus ardu. Il faut te frayer une route à travers sept portails, sept forteresses occupées par de cruelles et rusées puissances – les passions incarnées.**

Ce fragment parle peu du quadruple Dhyana, mais beaucoup des paramitas. La méditation ou dhyana comporte toujours, nous est-il dit, trois degrés, comme nous l'avons vu en étudiant le premier fragment. Ces trois degrés sont dharana, dhyana et samadhi – en d'autres termes, la concentration, la méditation et la contemplation, précédées par les exercices préliminaires de pratyahara, qui forme le quatrième degré. Nous avons également étudié les paramitas dans le deuxième fragment. Ici le sentier conduisant à l'acquisition de ces vertus traverse, est-il dit, sept portails à chacun desquels le candidat doit combattre et détruire une grande faute ou un grand péché.

On peut trouver un peu déroutante l'opposition entre la méditation d'une part, et le développement de ces qualités d'autre part, car tous deux sont nécessaires. S'il est impossible de méditer sans posséder ces qualités, il l'est également de développer parfaitement ces qualités sans la méditation. Il se peut que, même à son époque, Aryasanga ait voulu mettre en contraste le sentier de la vie retirée suivi **[201]** par l'homme qui évite les difficultés et les distractions du monde afin d'aller méditer dans la solitude – et le sentier de la vie spirituelle menée parmi les hommes et qui exige, dans toutes les

affaires de l'existence quotidienne, la mise en pratique des idéaux. Dans ce cas, Aryasanga parlerait du premier comme d'un sentier élevé, mais du second comme d'un sentier encore supérieur ou plus ardu. Les textes indous parlent très souvent d'hommes qui sont parvenus à la perfection bien qu'engagés dans les affaires de la vie journalière. Les grands gourous du *Mahabharata* étaient aussi actifs dans la salle du conseil que sur le champ de bataille ; on trouve même parmi eux un marchand, dans la personne de Touladhara. La *Bhagavad Gîta* enseigne le sentier du devoir et de l'action, et Shri Krishna dit à Arjouna, Son élève, que Janaka et d'autres atteignirent la perfection par l'action et que lui-même devrait les imiter, en agissant sans attachement personnel au fruit de l'action, mais pour l'amour de l'humanité [54].

En examinant les paramitas opposées, on voit la nature des puissances "cruelles et rusées" qu'il faut combattre. L'homme replié sur soi-même oublie qu'il est une unité dans la collectivité, et que, suivant l'expression d'Épictète, sans l'humanité dont il est entouré, il ne serait même pas un homme. La charité et le développement moral en général, ou moralité dans le sens complet de ce mot, mettent fin à ce repliement et ouvrent si bien l'âme qu'elle pense plus à autrui qu'à elle-même, devient la bienfaitrice des êtres qui souffrent, une compagne utile à ses semblables, enfin une élève digne de son instructeur.

La patience le cède souvent au ressentiment ; on se sent "blessé", mécontent ; on se plaint en soi-même, sinon de manière ouverte ; on oublie évidemment que, s'il y a une loi de justice qui sans cesse assure le paiement des dettes d'homme à homme, il faut bien qu'il se présente des injustices apparentes. Quelquefois une personne, au début, tient à voir le résultat de son travail personnel, parce que, pensant plus à elle-même qu'à l'œuvre, elle tient à se vanter ou tout au moins à se féliciter de l'avoir accomplie. Ensuite, elle s'afflige de voir inutiles les efforts tentés dans une bonne intention : tout cela trahit encore un certain mécontentement **[202]** et une certaine impatience. Plus tard encore, elle s'apercevra que l'effort seul était important et point le résultat. Délivrée de ces sentiments, elle sera devenue patiente.

Ajoutons que l'homme naturel est indolent. Il aime à se chauffer au soleil et ne se met en mouvement que poussé par la faim ou par le désir vaniteux de suspendre à sa ceinture quelques scalps de plus, ce qui le décide à se lever quand ses compagnons sauvages dorment encore. L'énergie

---

[54] *Op. cit.*, III, 20.

infatigable et indomptable n'est pas "naturelle". Observez notre Présidente : elle utilise tous les moments de la journée, travaille sans cesse, jamais ne perd de temps. Croyez-vous qu'autrefois il lui fût naturel de toujours travailler ? Elle le fait parce qu'elle a vu la beauté du but – devenir une aide pour l'humanité.

La méditation, elle aussi, n'est pas "naturelle". Elle exige beaucoup de peine, un grand effort mental et la soumission du corps. Pour acquérir la sagesse, il faut encore de l'étude et de l'application, et quelquefois du courage pour affronter des expériences pénibles et même dangereuses.

Bon courage, disciple ; rappelle-toi la règle d'or. Une fois que tu auras franchi la porte Srotapatti, "celui qui est entré dans le courant" ; une fois que ton pied aura foulé le lit du courant nirvanique dans cette vie ou toute vie future, tu n'auras plus devant toi que sept autres naissances, ô toi dont la volonté est de diamant.

Sept vies, en moyenne, s'écoulent entre la Première Initiation et la Quatrième mais, si la volonté est assez énergique, l'homme peut atteindre plus rapidement le but. Il en est de même pour la préparation d'un étudiant à un examen. On admet qu'un certain temps donné à l'étude suffise au candidat moyen pour subir l'épreuve, mais un étudiant quelconque peut exiger une préparation plus ou moins longue. Souvent deux vies ont suffi pour mener un homme de sa Première Initiation à celle de l'Arhat. Quelques personnes ont même atteint ce but en une seule vie. Même règle pour arriver à l'Adeptat, car l'Arhat est juste à mi-chemin. **[203]**

Regarde. Qu'as-tu sous les yeux, ô aspirant à la sagesse des dieux ?

"Le manteau de l'obscurité est sur l'abime de la matière ; dans ces plis je me débats. Sous mon regard elle s'approfondit, Seigneur ; elle se disperse sous le mouvement de ta main. Une ombre se meut, rampante, comme les replis du serpent qui s'allonge… Elle grandit, s'enfle et disparait dans l'obscurité."

C'est l'ombre de toi-même hors du Sentier, projetée sur l'obscurité de tes péchés.

Au mot "péchés" on préfèrerait ici les mots "fautes" ou "défaillances". Sur le Sentier, celles-ci deviennent plus dangereuses que jamais. Pour avancer, leur extirpation complète et immédiate est donc nécessaire. Constatez-vous une faute en vous-même, il faut vous appliquer à faire exactement le contraire, sans trêve ni repos, jusqu'à sa disparition. Il est rare que l'on prenne ce parti. Quelquefois, un tel nous prie de lui dire, en toute franchise, ce qui l'empêche d'avancer. Le faisons-nous, nous risquons de perdre son amitié. En général, il s'indigne et répond que, s'il a de nombreux défauts, il n'a pas celui que nous lui avons indiqué ; il n'a donc une haute opinion ni de notre jugement ni de notre intuition. Des exceptions se présentent, mais presque toujours c'est ainsi.

Sur le Sentier, l'homme doit se soumettre à ses propres règles et ne pas se borner à suivre les règles et conventions du milieu social dont il fait partie ; c'est pourquoi les difficultés et les dangers augmentent pour lui. Il fait tout son possible – nous pouvons en être surs ; autrement il laisserait perdre les fruits d'efforts soutenus pendant des vies nombreuses et ce serait folie. Les autres n'ont aucun moyen de le juger. Il tient une clef que d'autres ne possèdent pas ; aussi toutes choses ont-elles pour lui un aspect nouveau. Il a besoin de pensées bienveillantes et non des critiques portées par d'autres personnes sur des points qui leur sont incompréhensibles – car il n'est pas privé de sensibilité ; elles peuvent l'aider à progresser rapidement et à devenir une puissance contribuant au relèvement de l'humanité.

> **"Oui, Seigneur : je vois le Sentier ; son pied est dans la boue, ses sommets perdus dans la glorieuse lumière [204] nirvanique. Et maintenant je vois les Portails, qui vont en se rétrécissant, sur la route âpre et épineuse de Jnana."**
>
> **Tu as bien vu Lanou. Ces portails mènent l'aspirant à travers les flots, sur l'autre rive.**

"L'autre rive" est une expression qui revient sans cesse. Deux genres de symbolisme font usage de cette métaphore. Dans l'un, toute la vie est comparée à un océan que traversent les hommes, grâce au Mahayana ou au Hinayana, pour arriver à la condition où mort et renaissance ne sont plus possibles. Dans l'autre, le sens est plus technique. À la première grande Initiation, l'homme cesse de suivre l'évolution générale, entièrement accomplie en ce qui le concerne, et commence l'évolution spéciale. Dans *Les Maitres et le Sentier*, nous avons dit tout ce qui peut être divulgué de la cérémonie qui a lieu à ce moment, y compris les mots :

"Vous êtes entré dans le courant. Puissiez-vous bientôt atteindre l'autre rive." [55]

Cette rive est, bien entendu, l'Adeptat.

La porte de chaque portail s'ouvre avec une clef d'or ; et ces clefs sont :

1. Dana, la clef de charité et d'immortel amour.

La charité dont il s'agit n'est pas l'ordinaire charité qui fait l'aumône, ni même ce que l'on appelle communément une disposition charitable, bien que celle-ci soit très supérieure à celle-là ; elle signifie que l'homme est absolument prêt à se consacrer, lui-même et tout ce qu'il possède, au service. Rares ici-bas sont les personnes qui, parvenues à ce point, sont prêtes à employer, pour mieux servir, tout leur temps, toute leur énergie, tout leur argent, tous leurs sentiments et toutes leurs pensées. D'ailleurs, ceux mêmes qui en sont là doivent aller plus loin, car ils peuvent commettre encore l'erreur de rapporter à eux-mêmes le travail accompli au lieu de s'identifier à lui. Beaucoup de personnes sont disposées à entreprendre la grande tâche, mais il en est peu qui s'oublient elles-mêmes au point d'accomplir un travail insignifiant, ignoré de tous, et qui ne leur vaudra pas de remerciements. Le disciple du Maitre doit chercher **[205]** des yeux la tâche dont personne ne se charge et qu'il serait lui-même capable de remplir. Il ne doit pas dédaigner le plus humble travail, en disant : "Je suis au-dessus de cela". Dans l'œuvre du Maitre, aucun détail n'est moins important qu'un autre, bien que certaines parties soient plus difficiles que d'autres et par conséquent exigent soit une préparation spéciale, soit des facultés ou des aptitudes particulières.

Pour vous sacrifier entièrement, il faut sacrifier aussi vos sentiments ; êtes-vous susceptible, vous gaspillez en vous formalisant une énergie dont le travail aurait dû être fructueux. Faites toujours de votre mieux sans vous permettre de penser : "Voilà qui n'est pas trop mal".

Il faut posséder aussi "l'immortel amour". Tennyson a dit des morts :

"Ils suivent, comme Dieu, la marche des heures
D'un œil plus grand, plus ouvert que le nôtre,
afin de nous montrer à tous leur indulgence."

---

[55] *Op. cit.*, chap. VII.

Dieu sait tout et ne S'impatiente pas. Si, portés à perdre patience entre nous, nous nous lassons vite d'excuser autrui, Lui n'agit pas de même. On a dit avec raison : *Tout comprendre, c'est tout pardonner* [56].

2. Shila, la clef d'harmonie dans les paroles et dans les actes, la clef qui contrebalance la cause et l'effet, et ne laisse plus de place à l'action karmique.

Le mot *shila* est traduit, en général, simplement par "conduite", mais ici l'auteur insiste sur l'idée d'harmonie. L'homme qui s'exerce à shila ne perd jamais de vue son propre dharma et, dans la position où il a été placé par le Karma, tire des facultés dont il dispose tout le parti possible. C'est aussi la qualité qui arrêtera le plus vite son compte karmique et lui permettra de jouir d'une liberté toujours croissante et d'occasions plus fréquentes de faire le bien.

3. Kshanti, la douce patience, que rien ne peut froisser.

Arrivé à cette étape, il faut que le candidat développe cette qualité dans une mesure appréciable, mais plus tard il devra l'amener à la perfection. La sérénité imperturbable **[206]** prouve un haut degré d'avancement. L'Arhat est nommé le parfait – le vénérable – et pourtant il lui reste cinq entraves à rejeter avant d'être Adepte et, dans le nombre, l'avant-dernière est la possibilité de se laisser agiter par rien.

4. Vairagya, l'indifférence au plaisir et à la douleur, l'illusion vaincue, la vérité seule perçue.

Dans notre commentaire d'*Aux pieds du Maitre*, toute la troisième partie concerne le vairagya ; cette qualité y est traduite par le "détachement". Comme nous l'avons dit, elle est ordinairement traduite par l'indifférence ou par l'absence de passion.

C'est la qualité possédée par l'homme qui, tout à son travail, ne se laisse jamais arrêter par des considérations personnelles. Il a perdu la susceptibilité, mais non pas la sympathie. Indifférent aux choses qui d'ordinaire exercent leur empire sur les hommes, il est sans passions capables de l'agiter ; son jugement est calme et rassis. Cette "indifférence" ne signifie pas que l'homme travaille sans enthousiasme, mais que son enthousiasme reste le même, la tâche fût-elle pénible et astreignante ou d'une nature agréable. La qualité est-elle bien développée, l'homme constate

---

[56] En français dans le texte (NDT).

que la plupart de nos plaisirs et de nos peines sont des illusions et proviennent de ce que nous ne savons prendre les choses comme il le faudrait. Alors, il reconnaitra la vérité de l'adage des anciens stoïciens : que nous sommes troublés beaucoup plus par notre façon de juger les choses que par les choses elles-mêmes.

5. Virya, l'énergie indomptable qui se fraye une route vers la surnaturelle Vérité, hors de la boue des mensonges terrestres.

Toute personne s'approchant du Sentier possède ses propres qualités spéciales ; elle trouvera donc certaines de ces portes assez faciles à franchir et d'autres au contraire difficiles. La patience, par exemple, serait pour le disciple oriental beaucoup plus facile ; pour le disciple occidental, ce serait l'énergie. En examinant pour la première fois cette liste, certains d'entre nous se demandèrent pourquoi les qualités les plus difficiles avaient été mises au commencement. **[207]** En réalité, ce n'est pas exact. Notre Seigneur le Bouddha était un Indien ; il a énuméré les qualités pour des Indiens et probablement a cité tout d'abord les progrès les plus faciles à réaliser.

Il est certainement difficile, après avoir développé un haut degré d'énergie ou de virya, d'acquérir ensuite la douceur et la patience, ou Kshanti. Une personne douée de cette énergie et qui entend parler du Sentier, veut immédiatement le suivre de bout en bout – mais, si elle n'est pas patiente, répandra autour d'elle en cours de route une telle agitation et créera une telle quantité de mauvais karma, que ses progrès en seront très ralentis. Par contre, l'homme patient mais sans énergie peut se contenter de marcher à pas très lents et ses progrès en souffriront.

En Orient, une tendance pareille se remarque aujourd'hui. Je me rappelle avoir entendu assurer, à Ceylan, que dans les temps anciens, on arrivait réellement au nirvana, mais que, notre époque étant perverse – ce que l'on appelait un âge obscur, ou Kali youga –, de pareils succès n'étaient plus possibles ; plus tard, peut-être, dans un âge d'or lointain, ils le redeviendraient. Mais les grands instructeurs sont encore auprès de nous, et si, comme le dit l'Écriture chrétienne, la porte est resserrée et le chemin étroit, aujourd'hui comme toujours il est possible de trouver la porte et de suivre le chemin.

Dans ces questions, nul ne peut dire où il en est. Chez beaucoup de personnes, la Théosophie éveille un souvenir – preuve qu'elle en avait acquis des notions dans des vies passées. Si, à cette époque lointaine, un homme a

fait de grands efforts pour atteindre le Sentier, dans la vie présente quelques efforts additionnels l'y amèneront. Mais si sa tentative actuelle est la première, ce serait pour lui un exploit presque surhumain que d'entrer dans le courant dès sa présente incarnation.

Les efforts soutenus par de nombreux Théosophes entrainent une tension considérable ; voilà pourquoi il y a dans la Société Théosophique tant de perturbations, tant d'irritabilité, tant de querelles. J'ai entendu dire que d'autres sociétés avaient beaucoup moins à souffrir de ce genre d'ennuis. Et c'est très naturel. Si vous devenez membre d'une société de géographie, de géologie, ou d'une autre similaire, vous entrez simplement dans un groupement qui **[208]** veut acquérir en commun des connaissances relatives, d'ordinaire, à un sujet spécial. Mais, dans la Société Théosophique, un grand nombre de personnes soumettent leurs corps astral et mental à une pénible épreuve, et celle-ci réagit sur leurs corps physiques. Aussi, comme pendant longtemps nous aurons affaire à des gens sensitifs mais encore imparfaits, dont la marche est plus rapide que ne l'a prévu la nature dans les conditions normales, je crois que l'histoire de la Société continuera sans doute à présenter bien des troubles. Cependant, un jour viendra où chacun de ses membres sera en possession de la "douce patience, que rien ne peut froisser".

6. Dhyana, dont la porte d'or, une fois ouverte, conduit le Narjol vers le royaume de l'éternel Sat et sa contemplation incessante.

Dans les premières éditions de cet ouvrage, vous trouverez ce mot incorrectement écrit "naljor" – faute corrigée dans les éditions suivantes. L'erreur provient de ce que M^me^ Blavatsky avait lu le mot astralement ; or, en lisant ainsi un livre, on voit simultanément ce qui est écrit au recto et l'envers de ces mêmes caractères. Bien entendu, on évite de fixer l'attention sur le verso de la page imprimée ou manuscrite, et normalement l'on ne s'occupe que des pages ouvertes sous les yeux du lecteur ; celles-ci sont alors parfaitement nettes et le verso échappe au foyer visuel. Pourtant, en lisant de la sorte, il est très facile de se tromper et de voir certaines choses à l'envers. Il en est surtout ainsi des nombres. S'agit-il d'un 7, vous remarquez immédiatement s'il est à l'envers, mais 18 peut facilement être pris pour 81.

Il arrivait à M^me^ Blavatsky d'inverser les nombres de cette façon. Souvent elle examinait astralement des livres rares, dont il n'existe qu'un ou deux exemplaires. Quelques-uns d'entre nous, allant vérifier au British Museum une citation qui, d'après elle, se trouvait par exemple à la page 139,

constataient qu'elle se trouvait à la page 931. En général nous trouvions ses citations justes ; les inexactitudes étaient légères et peu fréquentes. Un jour, je m'en souviens, elle oublia la négation "pas", ce qui altérait complètement le sens ! Comme M^me^ Blavatsky ne savait **[209]** ni le sanscrit, ni le pali, ni le tibétain et qu'en employant les mots de ces dialectes elle devait s'en rapporter entièrement à sa mémoire, il faut s'étonner, non pas qu'elle ait fait des erreurs, mais qu'elle en ait fait si peu.

Le mot narjol, cause de cette petite digression, est tibétain et signifie adepte ou saint ou, mieux encore, yogui ; il dérive d'un mot signifiant "paix". Le narjol est donc celui qui cherche la paix intérieure.

C'est dhyana, la méditation, qui ouvre les portes du Moi Supérieur. C'est par la clairvoyance qu'ont été acquises la plupart de nos connaissances théosophiques et celles que nous avons puisées dans les textes sacrés anciens. Une infinité d'autres attendent l'examen des clairvoyants. En chimie occulte, par exemple, nous avons étudié les éléments et quelques composés, mais un immense travail reste à faire pour une personne douée de la vision astrale et de la faculté grossissante, sans parler de la patience nécessaire pour observer et compter bien des fois les atomes.

Les *Stances de Dzyan* ont dû être écrites par un auteur capable de lire la pensée des Dévas directeurs et de se rendre compte ainsi de leurs intentions. Ce que nous disons des cercles et des rondes peut ne pas être exact, mais les renseignements donnés sur les plans astral et mental, résultant de milliers d'observations, sont à peu près certains de l'être. Des erreurs peuvent encore être dues à une généralisation prématurée – ceci arrive dans toutes les sciences – au fait que l'anormal a été pris pour le normal, ou encore à la méconnaissance d'une certaine classe de phénomènes jouant un rôle dans une théorie générale. J'en donnerai pour exemple nos idées anciennes concernant l'intervalle entre les vies, comme aussi les incarnations régulières des égos dans les sous-races successives, où nous avions vu la loi normale de l'évolution ; jusqu'au jour où nous découvrîmes l'existence d'un autre type d'égos qui ne quittaient guère une même sous-race et se réincarnaient deux fois plus souvent que les autres. Nous ignorons s'il n'existe pas encore une demi-douzaine d'autres types ; tout ce que nous pouvons dire, c'est que nous ne les avons pas encore rencontrés.

Les textes sacrés anciens sont particulièrement précieux parce qu'ils furent le plus souvent écrits par des clairvoyants. Leur lecture parait souvent ingrate, à cause de **[210]** la manière dont ils présentent les idées, parfois

aussi à cause de leur archaïsme. Chaque âge s'exprime à sa manière. Dans notre méthode moderne, aucune fantaisie ; nous disons les choses aussi simplement que possible. Dans l'Égypte ancienne, pour prendre un exemple différent, tout s'exprimait sous une forme très poétique. Les ouvrages gnostiques, à leur tour, enveloppaient les idées dans un symbolisme compliqué. Pour étudier le *Livre des Morts* ou *Pistis Sophia,* en admettant même que la traduction soit exacte, ce qui n'est pas toujours le cas, il faut donc essayer de retrouver l'attitude mentale particulière de l'époque où furent écrits ces ouvrages, effort très difficile. Il faut aussi pour cela beaucoup de temps, et l'on sait qu'en général nos contemporains n'ont guère de loisirs, s'ils doivent en même temps gagner leur vie par un autre travail.

Dans les temps anciens, la vie était beaucoup plus calme ; on cherchait à la rendre agréable et facile pour chacun, et, en général, on remettait au lendemain tout ce qu'il était possible de ne pas faire le jour même. Passant en revue un grand nombre de vies passées, j'ai fait partout la même constatation. Alors pas de trains à prendre, pas de journaux ou de revues à faire paraitre à telle heure ou à telle date. Tout ce que j'ai trouvé pour rappeler nos publications périodiques, c'est une série de lettres publiées à intervalles très longs et tout à fait irréguliers, si bien que plusieurs mois s'écoulaient parfois entre deux de ces messages.

Malgré tout, les hommes à cette époque reculée parvenaient à l'Adeptat, mais l'acquisition de virya, l'indomptable énergie nécessaire pour suivre le Sentier, devait leur paraitre difficile. Pour que les gens fassent preuve d'énergie, il est souvent nécessaire qu'ils y soient forcés. Si, en affaires, ils ne montrent ni exactitude ni assiduité, la compétition est si vive qu'ils se laissent dépasser par d'autres et perdent leur gagne-pain. Quant à l'étudiant en occultisme, obéissant à une contrainte qu'il s'est lui-même imposée, il travaille toujours posément, sans hâte et sans agitation, car il veut que sa tâche soit bien remplie.

Ici, le principal danger consiste, sans doute, à en faire trop peu ou à négliger ce qui devrait être fait. Pourtant, le travail de certaines personnes souffre de ce qu'elles entreprennent trop de choses. M^me^ Besant nous donne un magnifique exemple de la méthode intermédiaire ; toujours **[211]** occupée, elle règle le plus avantageusement possible l'emploi de son temps, mais n'entreprend que ce qu'elle peut faire. Elle dit souvent : "Ce travail n'est pas le mien, car je n'ai pas de temps à lui donner".

Il y a un fond de vérité dans le dicton que l'homme le plus occupé est toujours celui qui a le plus de loisirs ; la raison en est qu'il ne perd pas son temps. Mais il y a des gens qui se chargent de plus de travail qu'ils ne peuvent réellement accomplir, convaincus parfois, et non sans raison, que dans leur entourage, personne ne s'en tirerait aussi bien qu'eux-mêmes. Ceci est arrivé, il y a bien des années, en la personne de certain secrétaire général d'une des sections de la Société Théosophique. C'était un travailleur hors ligne et fort capable, et il n'avait probablement pas tort de penser qu'il faisait tout mieux que personne, mais il entreprenait tant de choses que, le travail inachevé faute de temps s'étant accumulé, son successeur se trouva en présence d'un désordre à peu près inextricable.

Mieux vaut à cet égard prendre un parti moyen, délimiter votre travail avec soin et vous réserver le temps nécessaire pour instruire et former d'autres collaborateurs. Expliquer à autrui la manière de faire un travail donne souvent beaucoup plus de peine que de le faire soi-même, mais on espère qu'après le lui avoir expliqué une ou deux fois, ou dix fois s'il le faut, il pourra lui-même faire le travail cent fois et tout seul – d'où, finalement, un avantage.

7. Prajna, dont la clef fait de l'homme un dieu, et le crée Bodhisattva, fils des Dhyanis.

Telles sont les clefs d'or des portails.

Nous voici à la dernière de ces qualités, Prajna, c'est-à-dire, une fois encore, la sagesse – dans le sens d'une faculté de la Conscience plutôt que de l'intelligence, d'une faculté qui est sagesse parce qu'elle atteint la vie au-delà des formes. Jnana, également traduite par sagesse, n'est pas une faculté, alors que prajna en est une.

Cette qualité, nous est-il dit, crée le Bodhisattva ; ce dernier terme est employé ici dans un sens étendu. Techniquement, un Bodhisattva est destiné à devenir un Bouddha ; il a fait à un Bouddha vivant le serment d'assumer Ses **[212]** fonctions dans une vie future. Mais tous les hommes, en suivant leurs lignes individuelles, atteindront le niveau du Bodhisattva. Il y a sept grandes lignes planétaires et sur chacune travaillent les Maitres qui prennent des élèves. Chaque homme, en suivant sa propre ligne, finira par se trouver attiré vers le Maitre qui est le Chef de cette ligne. Reste la possibilité de passer d'une ligne à une autre par dévotion envers un Maitre particulier, mais ceci exige des études et des efforts additionnels ; car c'est sur sa propre ligne que l'homme s'adapte le plus facilement à l'entrainement occulte.

Celui qui devient un Bouddha doit, des milliers d'années auparavant, s'être lié par serment à un Bouddha vivant ; dès lors, assure-t-on, l'influence de Celui-ci l'entoure et quand arrive le moment où il devient Bouddha, la puissante influence du Bouddha spirituel plane sur le Bouddha incarné. On dit que Notre Seigneur Gautama prêta serment au Bouddha Dipankara ; et celui-ci est supposé avoir été présent pendant les années où prêchait le Bouddha Gautama. On ne peut que répéter ce qui a été révélé de ces hautes questions, mais certainement c'est une bien belle idée – naturelle aussi, car nous savons qu'à un niveau très inférieur, le Maitre couvre toujours de Son ombre le disciple qui partage Sa conscience. **[213]**

CHAPITRE XXI

—

L'ACCORD DU CŒUR

Avant de pouvoir approcher du dernier, ô tisserand de la liberté, il te faudra conquérir, le long du sentier aride, ces Paramitas de perfection, les vertus transcendantes, au nombre de six et de dix.

Car, ô disciple, avant de t'avoir mis à même de rencontrer ton Maitre face à face, lumière à lumière, que t'a-t-on dit ?

Avant de pouvoir approcher de la première porte, il faut apprendre à séparer ton corps de ton mental, à dissiper l'ombre, et à vivre dans l'éternel. Pour cela, tu dois vivre et respirer en tout, comme tout ce que tu perçois respire en toi ; sentir que tu résides en toutes choses, et toutes choses dans le Soi.

CWL – "Rencontre ton Maitre, lumière à lumière", est l'expression d'une admirable vérité. Quand l'élève entre en contact avec la Conscience du Maitre et que celui-ci l'enveloppe pour la première fois, la lumière du Maitre fait resplendit l'aura de l'élève, comme nous l'avons expliqué dans *Les Maitres et le Sentier* [57].

Ces versets répètent en grande partie les idées qui se trouvent au commencement du premier fragment. Séparer le corps du mental signifie littéralement qu'il faut apprendre à former le mayavi-roupa, et, métaphoriquement, qu'il faut discerner la réalité et comprendre que l'homme n'est pas son corps. Le corps astral est l'ombre du corps physique ; il ne doit pas être détruit, mais son influence sur le disciple doit cesser. Il faut l'employer, mais faire en sorte qu'il ne nous domine pas. Vivre dans l'éternel n'est pas abandonner la terre, mais juger constamment les choses au point de vue de la vie éternelle. Nous avons considéré tout cela en étudiant *Aux pieds du Maitre*.

L'homme qui s'applique à vivre au point de vue de **[214]** l'éternel et de l'égo soumis aux renaissances, apprend bientôt que les impacts extérieurs n'ont aucune importance. En lisant *Les Vies d'Alcyone*, nous constatons que

---

[57] *Op. cit.*, chap. V.

parmi les caractères dont elles nous parlent, beaucoup souffrirent infiniment. Comme certains d'entre eux étaient nous-mêmes, nous savons que la souffrance n'eut qu'un temps et ne nous affecte plus aujourd'hui. En regardant en arrière, nous nous demandons parfois comment certains de ces personnages ont pu endurer de telles souffrances ; ils l'ont fait cependant et traversèrent l'épreuve en toute sureté. Il n'est pas toujours aussi facile de sentir que nous traversons de même nos souffrances présentes, car nous sommes engagés dans cette éprouvante période, au lieu de la regarder de loin. On ne peut s'attendre à juger nettement et complètement telle expérience ou tel évènement dans lesquels nous sommes aujourd'hui plongés. Sur le champ de bataille, par exemple, un soldat sait fort peu ce qui se passe et ignore habituellement l'importance du mouvement particulier ou de la manœuvre auxquels il prend part. Son rôle, insignifiant en apparence, peut être un facteur important dans l'issue du combat ; il peut aussi être brillant et remarqué sans importer beaucoup, en réalité, au succès.

Je ne crois pas cependant que l'on puisse exagérer l'importance de la Société Théosophique. C'est un des mouvements les plus importants que le monde ait jamais vus. Aux yeux du monde, des souverains et des hommes d'État, rien pour la distinguer des autres sociétés ; c'est un petit groupe. Pourtant, elle a été fondée par deux Maitres qui seront un jour à la tête de la sixième race-mère et choisissent dans nos rangs les gens susceptibles de participer au développement initial de cette race. Par contre, il est facile d'exagérer le rôle joué par nous dans l'œuvre de la Société. Nul n'est indispensable, comme nous avons pu le remarquer au cours de l'histoire de la Société. Nos grands chefs, M^{me} Blavatsky et le Colonel Olcott nous ont quittés, mais la Société a survécu à cette perte, elle a continué à répandre ses idéaux et à les faire pénétrer partout, parce que les Maitres demeurent.

Les disciples des Maitres doivent apprendre à identifier leur conscience avec celle de leur prochain ; pour cela, certains exercices leur sont fréquemment imposés. Souvent **[215]** les résultats surprennent, quand tout d'abord l'élève cherche à pénétrer la conscience de divers animaux. La pensée de ceux-ci est très courte et telles activités attribuées par l'observateur à des motifs tirés de l'expérience humaine, sont dues souvent à une cause très différente. D'autre part, les animaux poussent beaucoup plus loin que l'on ne croit le peu d'idées qui leur sont propres ; ainsi, nous leur attribuons tantôt des facultés très supérieures, tantôt des facultés très intérieures à celles dont ils sont doués.

L'élève est souvent placé dans le corps d'une autre personne, afin de pouvoir comprendre les sentiments de celle-ci et aussi pour se voir lui-même revêtu de formes diverses. Une expérience de ce genre, expérience plutôt pénible, me fut racontée, il y a bien des années, par M. Damodar K. Mavalankar. Un jour, il fut retiré de son corps et jeté dans celui d'un marin ivrogne, sur le quai d'un port étranger. Pour lui, Brahmane, éprouvant comme tout Brahmane, une horreur héréditaire – si l'on peut s'exprimer ainsi – pour tout contact avec un objet vil et impur, sentiment dont un occidental peut à peine concevoir la puissance, pour lui le choc fut terrible. Il se trouva plongé dans ce qui était pour lui une fange innommable. Pourtant, dans la situation affreuse qui subitement lui avait été faite, il put conserver le sentiment de son individualité et se dire : "Je ne suis pas cela ; je suis Damodar". Il parvint ainsi à rester calme et à penser : "Cela aussi est l'humanité ; à cela aussi ma sympathie est due". Il s'en tira donc assez bien.

Bien des gens soumis à pareille épreuve seraient entrés dans une violente agitation, auraient pris tout cela pour un affreux cauchemar, et, se débattant avec frénésie, en auraient souffert. Pour la plupart, le premier sentiment eût peut-être été le dégout. Pour l'Adepte, il en est autrement. Devant le mal, Il ne ferme jamais les yeux ; Il le jugerait tel bien plus que nous ne le pourrions, mais Il n'éprouve pas de dégout. Il discerne toutes les phases de la vie humaine. Il se souvient avoir passé par quelque chose de semblable, en un temps infiniment reculé – peut-être sur une autre planète. D'ailleurs, Sa conscience bouddhique est elle aussi parfaitement développée, ce qui permet d'envelopper en soi-même les pécheurs. Ainsi, point de répulsion pour l'homme qui commet le mal ; un seul désir – donner toute **[216]** l'aide possible. Cependant, il est impossible d'en donner beaucoup aux hommes de cette catégorie ; encore faut-il user de prudence. La sympathie ne suffit pas : il faut aussi la sagesse, permettant de trouver les paroles capables d'agir sur le malheureux ; enfin de la patience et du tact afin de lui montrer l'excellence d'une vie légèrement supérieure à celle qu'il mène.

Grâce à cette expérience de l'identification, on apprend ce qui est une sage sympathie ; je ne crois pas qu'il y ait une autre façon d'y arriver parfaitement. On voit alors pourquoi un homme fait certaines choses et comment elles lui apparaissent. Les gens qui n'ont pas connu cette expérience doivent, autant que possible, essayer de se placer au point de vue d'autrui.

Tu ne laisseras pas tes sens s'ébattre dans ton mental.

Tu ne sépareras pas ton être de l'Être, et du reste, mais tu déverseras l'océan dans la goutte, la goutte dans l'océan.

Ainsi tu seras en parfait accord avec tout ce qui vit ; tu aimeras les hommes comme s'ils étaient tes frères disciples, les élèves d'un même Maitre, les fils d'une même et tendre mère.

La première sentence rappelle le commencement du premier fragment, où il est dit : "Le mental est le grand destructeur du réel. Que le disciple détruise le destructeur". Le mental est destructeur parce que nous avons toléré que des préjugés se forment en lui. Chacun sait que nous ne voyons jamais une autre personne, mais seulement l'idée que nous nous faisons d'elle. Du reste, "détruire le destructeur" ne signifie pas que nous devions nous passer de l'intelligence et nous reposer exclusivement sur nos instincts, qui appartiennent à un niveau inférieur. Il faut nous élever jusqu'au plan de l'intuition, qui est supérieur à celui de l'intelligence et permettre à l'intuition de décider vers quels objets doivent être dirigées nos pensées.

Si les gens voyaient l'effet des préjugés sur le corps mental, ils seraient bien étonnés. La matière de ce corps est, ou devrait être, entrainée dans un courant continuel et rythmique ; certaines de ses régions (on anneaux) concernent divers genres de pensées. Un préjugé dans un ordre d'idées **[217]** quelconque détermine une congestion dans l'anneau correspondant ; sur ce point, le flux se ralentit. L'effet produit sur le corps mental par cette congestion ressemble exactement à une grosse verrue. Nous devrions pouvoir, de tout point du corps mental, regarder au dehors, mais la verrue a pour effet de gêner notre vision. Essayons-nous de regarder à travers cette partie du corps mental, les choses nous apparaissent déformées ; nous l'avons déjà expliqué.

C'est ainsi que le mental est le destructeur du réel. Les meilleurs ont leurs préjugés. Telle personne, par exemple, fière de ne pas en avoir sur certains points – mettons en ce qui concerne les castes ou la couleur – en aura sur d'autres, peut-être en ce qui concerne le savoir-vivre. Qu'un homme ait le teint basané, blanc, cuivré ou jaune, elle n'y attache pas d'importance, mais s'il mange avec son couteau ou parle avec un accent provincial, elle n'en prend pas son parti.

De ces préjugés, les pires sont ceux dont nous ignorons l'existence et que nous possédons peut-être depuis notre enfance. Rien de plus difficile à déraciner. La seule manière d'y parvenir tout à fait, c'est d'aimer. Si les manières de cet homme sont déplaisantes, eh ! bien il en acquerra un jour de meilleures – sinon dans la présente incarnation, du moins dans la prochaine – mais cet homme, tout comme nous-même, fait partie du Logos. L'amour de Dieu, comme la paix de Dieu, dépasse toute compréhension ; non seulement cet amour excuse tout, mais encore la nécessité d'excuser n'existe pas pour lui.

Nous devons apprendre à aimer tous les hommes comme s'ils étaient nos compagnons d'étude. Le lien entre élèves d'un même Maitre est le plus puissant qui existe, sauf celui qui unit les membres de la Confrérie. L'élève finira par appendre à si bien élargir la faculté aimante acquise dans ces conditions d'unité, qu'il l'étendra à tous ceux qu'il voit.

> **Il y a beaucoup de Maitres : l'Âme-Maitresse est du nombre, Alaya, l'Âme universelle. Vis dans ce Maitre et que ces rayons vivent en toi. Vis en tes semblables comme ils vivent en Lui.**

Encore la même idée d'unité, en termes plus beaux encore.

> **Avant d'atteindre le seuil du sentier ; avant de franchir [218] la première porte, tu dois fondre les deux dans l'un, sacrifier le personnel au Soi impersonnel, et détruire ainsi le sentier entre les cieux – Antahkarana.**

Rien d'obscur dans le sens général de ce verset, mais le mot antahkarana est rarement employé, surtout dans le sens donné en note par Blavatsky. Elle dit :

> **Antahkarana est le Manas inférieur, le sentier de communication entre la personnalité et le Manas supérieur ou Âme humaine. À la mort, il est détruit comme sentier ou moyen de communication, et ses restes survivent dans une forme à l'état de Kamaroupa – la coque.**

Vers la fin du troisième volume de *La Doctrine Secrète,* M^me^ Blavatsky appelle quelquefois Kama-manas ce que nous appelons maintenant le mental inférieur, c'est-à-dire un mental dont le caractère a été constitué pendant la vie personnelle sous l'influence de Kama. On pourrait ainsi

regarder Antahkarana comme le manas inférieur pur de toute souillure, le rayon du manas supérieur. Pendant la vie, l'homme peut communiquer par ce canal avec le manas supérieur et, comme nous l'avons vu dans *Les Maitres et le Sentier* [58], l'élève s'applique à élargir le canal de façon qu'il demeure toujours complètement ouvert et que le manas supérieur et actif puisse s'exprimer sans cesse dans la personnalité. Mais, après la mort, l'homme moyen n'a plus la liberté de se lancer dans des activités nouvelles et d'essayer des expériences nouvelles ; il se trouve maintenant dans le monde des résultats dont les causes ont été par lui-même mises en mouvement pendant la vie terrestre, et doit d'abord, dans la condition dévakhanique, mettre à profit la somme des émotions éprouvées sur le plan astral, ensuite la somme des émotions supérieures éprouvées sur le plan mental. Dans un certain sens, son antahkarana ne joue donc plus le rôle de canal descendant. Mais cela ne s'applique pas à l'homme qui est maitre de ses propres sentiments et de ses propres pensées, ni à l'élève qui se déplace à volonté sur les plans astral et mental inférieur.

Pendant sa vie, l'égo dans le corps causal a consacré en quelque sorte une partie de sa propre énergie à la recherche d'expériences utiles appropriées à sa personnalité. Dans **[219]** la mesure où la personnalité s'est montrée inférieure à sa mission, cette énergie, ces rayons du manas supérieur ont été perdus ; ils ne sont plus qu'un centre pour la coque, ou même pour la production d'un "gardien du seuil", s'ils ont assez forts pour subsister jusqu'à la prochaine incarnation.

Dans le langage théosophique courant, l'homme après son décès demeure plus ou moins longtemps sur le plan astral, suivant la quantité et la vigueur de ses désirs égoïstes grossiers, raffinés ou mixtes. Ensuite arrive pour lui la seconde mort, celle du corps astral, et il passe en dévakhan (condition spéciale au plan mental inférieur) dans son corps mental inférieur ; là, il amène à leur perfection toutes ses ambitions et tous ses désirs non égoïstes. Durant cette phase dévakhanique, il se peut qu'une partie du cadavre astral abandonné continue à errer, s'il trouve un milieu à sa convenance et si ce corps a été grossier. Tout cela se trouve expliqué avec les plus grands détails dans mes petits livres *Le Plan Astral* et *Le Plan Dévakhanique*. Une description complète de ces conditions posthumes donnerait au présent volume des proportions excessives.

---

[58] *Op. cit.*, chap. VIII.

En écrivant l'article sur les âmes perdues incorporé dans *The Inner Life*, j'entendais expliquer simplement les rapports entre le mental supérieur et le mental inférieur. L'égo appartient en très grande partie au sous-plan le plus élevé du mental ; pour une partie moindre au deuxième sous-plan ; pour une partie encore moindre au troisième. Nous pourrions donc représenter l'égo vivant sur ces trois sous-plans par une figure ayant la forme d'un cœur conventionnel, dont la pointe serait dirigée vers le bas. Chez la personne ordinaire, cette petite pointe touche seule la personnalité, c'est-à-dire qu'une partie infime de l'égo y est engagée.

Chez les hommes non évolués, c'est tout au plus si la centième partie de l'égo est active. Chez les étudiants en occultisme, un peu du deuxième sous-plan est en général également actif. Chez les étudiants plus avancés, une grande partie de ce sous-plan est en activité ; enfin, au degré immédiatement inférieur à celui de l'Arhat, la moitié de l'égo, ou à peu près, est active.

La domination exercée par l'égo sur ses véhicules inférieurs est réduit à très peu de chose. Nous pouvons considérer l'antahkarana comme un bras étendu entre la petite partie **[220]** de l'égo douée d'activité et celle qui descend plus bas, la main, qui souvent oublie la première et même lui fait opposition. Quand toutes deux sont parfaitement unies, ce fil atténué cesse d'exister.

En sanscrit, antahkarana signifie l'organe ou l'instrument intérieur ; sa destruction est le signe que l'égo n'a plus besoin d'instrument et agit directement sur la personnalité.

L'égo perd littéralement une partie de lui-même quand la cohésion de l'égo considéré dans son ensemble est inférieure aux forces qui tendent à le tenir captif ; cependant, il a pendant sa vie réalisé certains gains et (toujours en écartant le cas d'une vie très perverse) ces gains sont plus grands que la perte éprouvée par suite de l'enchevêtrement avec le manas inférieur. Au moment de la seconde mort, il reste un peu de lui-même et un peu du manas inférieur dans le Kama roupa. Il faut donc se représenter l'antahkarana comme le lien qui unit le Moi supérieur au moi inférieur, lien qui disparait quand ils n'obéissent plus tous deux qu'à une volonté unique.

> **Tu dois être préparé à répondre au Dharma, loi rigide, dont la voix te demandera dès le début, à ton premier pas :**
>
> **"T'es-tu conformé à toutes les règles, ô toi dont les espérances sont sublimes ?**

As-tu accordé ton cœur et ton mental avec le grand mental et le cœur de tout le genre humain ? Car, semblable à la voix rugissante de la rivière sainte qui fait écho à tous les sons de la nature, ainsi le cœur de celui qui veut entrer dans le courant doit vibrer en réponse à tout soupir, à toute pensée de ce qui vit et respire."

Ici se trouve une longue note de M^me^ Blavatsky : elle dit que les Bouddhistes du nord et, en somme, tous les Chinois, trouvent dans le grondement profond de quelques-uns des grands fleuves sacrés la tonique de la nature. En science physique comme en occultisme, ajoute-t-elle, chacun sait que dans la nature la réunion des sons – comme par exemple le grondement de grands fleuves, le bruit des cimes d'arbres se balançant dans les grandes forêts, ou encore le bruit lointain d'une ville, – est une note parfaitement définie, un **[221]** ton d'une valeur appréciable. Tout cela est vrai et le ton profond de la nature est toujours perceptible pour l'homme habitué à le reconnaitre. Chaque planète aussi possède son propre son ; en se mouvant dans l'espace, elle fait entendre une note spéciale, et celle-ci fait connaitre au Logos si la marche de tous Ses mondes est régulière, un peu comme un mécanicien expérimenté reconnait au son du moteur si sa machine fonctionne bien.

Ceci nous ramène à la sympathie, qualité sur laquelle ce livre insiste tant. Souvent nous croyons comprendre nos plus intimes amis, mais au fond nous nous trompons, comme un observateur extérieur peut le constater sans peine. Mais un Maitre comprend toujours ; toute méprise Lui est impossible : Il peut désapprouver en paroles telle chose dont Il est témoin ; pourtant Sa sympathie reste parfaite et Il comprend sans qu'un seul mot de nous soit nécessaire. Nous devons essayer de comprendre nos semblables en nous efforçant de voir par leurs yeux, en nous rendant compte de leurs pensées – non pas en faisant ce qu'ils font.

On peut comparer les disciples aux cordes de la vina qui éveille les échos de l'âme ; l'humanité à sa table d'harmonie ; et la main qui la caresse, au souffle harmonisant de la grande Âme du monde. La corde incapable de répondre au toucher du Maitre, en suave harmonie avec toutes les autres, se brise et est rejetée. De même, les esprits collectifs des Lanous-Shravakas.

Ils doivent s'accorder avec l'esprit de l'Acharya, un avec l'âme transcendante ou se briser.

La Hiérarchie Occulte emploie les disciples comme les cordes d'une vina, afin que retentisse la musique sublime de la marche évolutive et que toute l'humanité puisse en percevoir les accents. Que feriez-vous, étant musicien, d'une corde qui, refusant de se laisser accorder avec les autres, voudrait essayer de jouer un rôle prépondérant ? Vous la mettriez au rebut. Toute personne qui veut faire à sa tête, cherche à s'instruire ou à se libérer, vise un but personnel quelconque n'est pas digne de devenir élève du Maitre. Sur ce point, tout élève sera mis à l'épreuve. Des tâches lui seront données et que nul ne fera s'il les néglige. S'il s'agit d'une œuvre importante, le Maitre tient toujours toute prête une **[222]** autre combinaison, mais si c'est un travail sans grande portée, son abandon est possible. Alors cette corde est jetée.

Le disciple doit s'accorder non seulement avec les intentions souveraines de son Maitre, mais encore avec le reste des travailleurs. Chacun doit accomplir sa propre tâche sans s'occuper de celle des autres ; quand leur travail touche au sien, il peut soit les aider, soit les gêner ; or, son devoir est d'assister ses frères et de faciliter autant que possible leurs efforts. Cette patience et cette assistance mutuelles opèrent comme l'huile dans la machine ; celle-ci, quand l'huile manque, peut continuer à fonctionner, mais moins facilement et moins bien, et il faut plus d'énergie pour l'actionner. Si, donnant au travail toute notre énergie, nous souffrons qu'il y ait déperdition par suite de friction, c'est à peu près comme si nous ne donnions qu'une partie de notre énergie. Il faut avoir pour objectif, non pas l'avancement personnel, ni même la réussite de notre tâche spéciale, mais le bien général.

Ainsi font les frères de l'ombre – les meurtriers de leurs âmes, le clan redouté des Dad-Dougpa.

Dans tous ses écrits, M^me^ Blavatsky donne le nom de Dougpas aux frères de l'ombre – aux magiciens noirs, comme nous les appelons souvent. Le choix de ce dernier terme est peut-être assez malheureux, car les dougpas ne méritent pas absolument tout ce qui a été dit de fâcheux sur leur compte.

Au Tibet, avant l'introduction du Bouddhisme, le culte des élémentaux et des esprits de la nature était fort répandu : on leur présentait régulièrement des offrandes propitiatoires. La religion manquait d'élévation, comme doivent en manquer toutes les religions ayant un caractère propitiatoire. "Les bhons et les dougpas, dit M^me^ Blavatsky, et les différentes sectes de "bonnets-rouges" sont regardés comme les plus versés en sorcellerie. Ils

habitent le Tibet occidental, le petit Tibet et le Bhoutan." Ainsi, l'ancienne religion a survécu.

Il en fut de même dans d'autres religions. Dans le Christianisme, par exemple, comme je l'ai fait remarquer, Jéhovah s'attarde – divinité de tribu, jalouse des autres dieux. Les Juifs ignoraient le Dieu unique et suprême avant leur captivité **[223]** en Assyrie ; là, ils essayèrent d'identifier le Dieu Suprême dont ils entendaient parler avec le dieu de leur propre peuplade ; d'où une grande confusion. Par malheur, le Christianisme hérita de cette doctrine, que nous retrouvons dans le service eucharistique anglican. Au commencement de ce service, lecture est donnée des dix commandements juifs où est mentionné un dieu jaloux, mais plus tard, dans le même service, nous voyons Dieu appelé "Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, Vrai Dieu de Vrai Dieu". La vieille idée de propitiation a, elle aussi, passé dans le Christianisme, dans cette étrange notion que Dieu fut apaisé par le sacrifice de Son propre Fils.

Au Tibet, bien que le Bouddhisme n'ait pas envoyé moins de trois missions dans ce pays et que presque tout le monde soit plus ou moins bouddhiste, l'ancienne religion se retrouve constamment, car le peuple y était très attaché. En Italie, même phénomène dans la région des Apennins où se découvre encore la vieille religion étrusque, bien plus ancienne que la romaine. L'Église Catholique a tenté, mais en vain, de la combattre. Autre exemple, fort évident, dans l'ile de Ceylan. Les Cingalais sont bouddhistes ; parmi eux quelques descendants chrétiens des habitants convertis par les Portugais. Pourtant, aux moments critiques – graves maladies ou calamités – Bouddhistes et Chrétiens ont également recours à l'ancien "culte du diable". Leur en demandez-vous la raison, ils répondent : "Naturellement nous sommes bouddhistes ou chrétiens et gens civilisés ; mais il se peut, après tout, qu'il y ait quelque chose de plus dans la foi ancienne ; il n'y a pas d'inconvénient à se mettre du bon côté."

La terminaison *pa* signifie simplement "gens". Ainsi, les fidèles du Maitre Kouthoumi sont appelés au Tibet Kout-Houm-pa. Les Bhon-pa sont les sectateurs de la religion primitive. Les descendants des convertis faits par la première mission sont appelés Ninma-pa. Cette première incursion du Bouddhisme subit rapidement l'influence corruptrice de la vieille religion. La secte Kargyu représente les convertis de la deuxième mission, envoyée au Tibet plusieurs siècles après la première. Les Doug-pa ou Bonnets-rouges appartiennent à cette dernière secte et se rattachent par conséquent aux

Bhon-pa. Leur doctrine se corrompit également et les vieilles croyances vinrent s'y mêler. **[224]**

Alors eut lieu la troisième et dernière réforme, par Tsong-Kha-pa ; ses adhérents sont les Geloug-pa ou Bonnets-jaunes. À cette secte appartiennent le Dalaï Lama et le Teshou Lama, ainsi que le gouvernement actuel du Tibet ; extérieurement, nos deux Maitres en sont aussi. Les gens de la secte portent dans les grandes occasions des robes jaunes et de curieux et hauts bonnets, pointus comme des casques.

Aryasanga appartenait aux Bonnets-jaunes ; comme aussi dans sa dernière incarnation, Alcyone, disciple de ce personnage. Peut-être Alcyone a-t-il un peu exagéré les expressions appliquées par son instructeur aux Bonnets-rouges. Les appeler "meurtriers de leurs âmes" ne révèle pas absolument l'esprit de la religion bouddhiste.

Ainsi, le clan des Doug-pa vaut un peu mieux que son portrait. À la religion bouddhiste, ils ajoutent le culte des forces de la nature. Ce vieux culte, assurent ses adversaires, exigeait les sacrifices d'animaux et même, à une certaine époque, les sacrifices humains.

Les Bonnets-jaunes, cherchant à maintenir un Bouddhisme plus pur, sont opposés aux Doug-pa. Leurs règles sont plus strictes et admettent beaucoup moins le culte des forces de la nature, bien qu'eux-mêmes n'aient pas réussi à s'en débarrasser complètement, si bien qu'une réforme nouvelle pourra fort bien un jour être jugée nécessaire. Certains Tibétains ont passé du clan Doug-pa à celui des Bonnets-jaunes, et ont même attiré l'attention de nos Maitres : c'est dire qu'ils ne peuvent être absolument dévoyés. Les Bhon-pa sont des magiciens noirs ni très avancés, ni très respectables ; ils ne méritent donc guère, même dans leur catégorie particulière, l'appellation de "frères de l'ombre".

> **As-tu accordé ton âme avec la grande peine de l'humanité, ô candidat à la lumière ?**
>
> **Oui ?… Tu peux entrer. Pourtant, avant de mettre le pied sur le sentier désolé de la douleur, il est bon que tu connaisses d'abord les fondrières de cette route.**
>
> **.....**

Encore l'idée du sentier de la douleur. Or, dans cette voie, point de tristesse ; des efforts soutenus mais aussi le plus grand bonheur trouvé dans le travail. Beaucoup d'instructeurs **[225]** ont parlé de cette joie, avec ce

résultat que leurs élèves, dès les premières difficultés, ont été désappointés. Aryasanga tenait évidemment à n'égarer aucun de ses disciples, aussi insistait-il sur les difficultés.

Il existe une période difficile que tous doivent traverser ; elle forme l'intervalle entre deux certitudes. Dans cette période, beaucoup de personnes n'ont aucun gout pour les choses d'ici-bas. Peu leur importe, par exemple, si elles possèdent de l'argent, de belles maisons et de beaux vêtements – que sais-je encore. Si la fortune leur venait, ce serait une responsabilité qu'elles assumeraient tout comme une autre, mais elles seraient également satisfaites si leurs besoins étaient assurés, sans plus. À leurs yeux, les objets inférieurs ont perdu leur charme ; pourtant les objets supérieurs sont encore pour elles du domaine de la foi, non pas de la connaissance ni de l'expérience. Dans cet état, l'homme mène inévitablement une existence monotone et parfois misérable qui peut durer plus ou moins longtemps, ou bien encore se répéter plusieurs fois.

Mais, quand le but supérieur apparait nettement, tout change et le bonheur illumine le Sentier. Voyez notre Présidente : si elle consacrait à des fins mondaines son temps et ses talents, elle pourrait sans doute se faire une réputation et une place brillantes, et cela dans plus d'un ordre d'idées ; mais demandez-lui si elle aurait plaisir à laisser la tâche choisie par elle et à s'adonner aux ambitions mondaines, elle vous répondrait sans doute : "Certainement pas ; pourquoi le ferais-je ? Rien n'est comparable au bonheur de servir le Maitre."

Point de vie mondaine qui présente autant de joies que la vie du disciple, quels que soient les charmes du milieu. Le disciple renonce à toutes sortes de possessions personnelles – mais qu'en ferait-il ? Dans l'Inde, il arrive souvent qu'un grand personnage, peut-être ancien premier ministre d'un État indépendant, disposant de beaucoup d'influence, de réputation et de richesses, renonce un beau jour à tout cela, mette une robe jaune et quitte sa demeure, sans conserver la moindre possession. Il prend ce parti, connaissant parfaitement les deux genres de vie, et se rendant bien compte que celle qu'il abandonne lui donnait peu de joie et peu de biens en comparaison de ce que lui donnera l'existence de l'ermite ou du sannyasi errant. Il arrive souvent **[226]** qu'un personnage haut placé, comme le dernier tsar de Russie, se trouve à peu près dans l'impossibilité d'aider l'humanité ; un rang pareil n'a donc rien pour tenter l'occultiste. Je me souviens du choix offert à un étudiant très avancé : ou rester dans l'obscurité, ou s'élever jusqu'à une position éminente dans l'un des plus grands pays du

monde. Il choisit la seconde alternative et finit par devenir premier ministre d'Angleterre. Dans cette situation, il se trouva paralysé par des intérêts puissants et égoïstes et combattu par l'Église. Fléchissant sous le fardeau de sa responsabilité, il fut obligé de se résoudre à une politique conciliante. Bien qu'il eût pour objectif de donner plus de liberté au peuple et de consolider l'empire – et il atteignit le second –, il regretta toujours son choix, pourtant parfaitement altruiste, et mourut désappointé. **[227]**

CHAPITRE XXII

—

LES TROIS PREMIÈRES PORTES

Armé de la clef de charité, d'amour, et de tendre pitié, tu peux être tranquille devant la porte de Dana, la porte qui se dresse à l'entrée du Sentier.

CWL – Aryasanga revient une fois encore sur les sept portes qui marquent pour lui autant d'étapes sur le Sentier ; il les envisage particulièrement au point de vue des pièges qui mettent en danger l'aspirant. Pour le moment, l'auteur ne considère pas tout ce que le candidat reçoit de lumière, d'encouragement et de force ; il est bon de se le rappeler, autrement la tristesse du Sentier paraitrait excessive.

Dana – nous l'avons déjà expliqué – ne signifie pas seulement faire l'aumône, ni même éprouver des sentiments de charité ; Dana implique encore le don de soi-même au service de l'humanité, sans aucune restriction.

Regarde, heureux pèlerin ! Le portail qui te fait face est haut et large, et semble d'accès facile. La route qui le traverse est droite, unie et verdoyante. C'est comme une clairière ensoleillée dans les sombres profondeurs de la forêt, un point réfléchi sur terre du paradis d'Amitabha. Là, les rossignols de l'espoir, les oiseaux au radieux plumage chantent dans les verts bosquets, chantent le succès pour les pèlerins sans crainte. Ils chantent les cinq vertus des Bodhisattvas, la quintuple source du pouvoir Bodhi, et les sept pas dans la connaissance.

Passe ! Tu as la clef ; tu peux être tranquille.

Ce verset nous donne une belle et poétique description du Sentier tel qu'il se présente tout d'abord à l'heureux pèlerin. En commençant, celui-ci le trouve plein de joie, très agréable et facile à suivre. Il est aisé, quand le Saint Graal nous est apparu, de renoncer à tout et de le suivre. Mais bientôt la vision peut s'effacer, le premier enthousiasme **[228]** tomber et l'homme se lasser. Il est dans la nature humaine d'aspirer sans cesse au changement. Voyez les gens en quête de nouveauté ; très vite leur intérêt s'émousse, la poursuite devient monotone et leur attention se dirige ailleurs.

En étudiant les vies d'Alcyone nous avons constaté qu'en général les progrès étaient fort lents, même dans une série de vingt ou trente vies. Ayant su quel nom elle portait dans le recueil des *Vies* et appris qu'elle était, il y a cinquante mille ans, à peu près ce qu'elle est aujourd'hui, une personne m'écrivit : "Si l'on m'avait dit qu'il y a vingt-cinq mille ans je n'étais guère qu'un sauvage habitant les forêts, je ne l'aurais pas cru". Je lui répondis : "Si vous aviez été, il y a vingt-cinq mille ans, un sauvage habitant des forêts, il est probable que vous le seriez encore aujourd'hui".

Mais, dès que l'homme s'enthousiasme pour un but spirituel, il avance rapidement ; s'il laisse faiblir son enthousiasme, c'est regrettable, mais dans l'avance accomplie, il a probablement fait ce qui lui était destiné dans la vie présente. Or, comme à notre volonté d'avancer s'ajoutent des connaissances étendues nous permettant de progresser, ces avantages nous empêchent de retomber en arrière.

Il faut nous efforcer de conserver toujours notre enthousiasme et de ne jamais nous laisser affecter par des humeurs passagères, de sorte qu'il ne soit pas à la merci de ce qui nous influence sur le plan physique ou sur les plans psychiques. À la mort de M^me^ Blavatsky, notre enthousiasme fut mis à une rude épreuve ; je me souviens la façon dont il parut décroitre lorsqu'elle nous quitta. Elle avait la faculté de nous maintenir tous en mouvement, et après son départ nous nous sentîmes sans énergie, bien que parmi nous certains fussent arrivés à entrer en relations directes avec les Maitres.

> **Et vers la seconde porte, la route est verdoyante encore ; mais elle est montante et tortueuse ; oui, jusqu'au sommet rocailleux, de grises brumes se suspendront à ses hauteurs abruptes et pierreuses, et tout sera sombre au-delà. À mesure que le pèlerin avance, le chant d'espoir sonne plus faible dans son cœur. Le frisson du doute est maintenant sur lui ; son pas devient moins assuré. [229]**
>
> **Prends garde à cela, ô candidat ! Prends garde à la crainte qui s'étend, comme les ailes noires et silencieuses de la chauvesouris de minuit, entre le clair de lune de ton âme et ton grand but qui s'estompe dans le lointain.**

La crainte, ô disciple, tue la volonté et paralyse toute action. S'il lui manque la vertu Shila, le pèlerin trébuche et les cailloux karmiques meurtrissent ses pieds sur l'aride sentier.

L'élève débute en général par un magnifique élan ; puis il va moins vite. La raison en est que, sans se l'avouer peut-être, il s'attendait à une transformation de l'existence. Peut-être s'imaginait-il que les phénomènes abonderaient dans sa vie, ou bien que, toujours conscient de la présence du Maitre, il pourrait ainsi conserver tout le terrain gagné. Sa vie est en effet changée, mais pas comme il s'y attendait.

Quand nait le doute, c'est, pour quelques étudiants, le doute concernant l'ensemble des connaissances théosophiques ; n'étant pas encore en rapport avec les Maitres, ils commencent à douter de Leur présence et à se demander s'ils ne poursuivent pas un feu follet. J'espère que personne ici n'éprouvera un doute semblable, mais dans le cas contraire, il est bon de revenir aux principes. Retournez au point de départ ; examinez vos motifs ; examinez les témoignages.

Il y aussi le doute de soi-même, qui assaille parfois le débutant. Il se peut que l'on ne manifeste pas., autant qu'on le voudrait, l'aspect divin. Néanmoins il faut s'y appliquer encore, en écartant le doute, car pour tout homme le succès est assuré et le doute est le plus grand des obstacles. Supposez qu'une personne convaincue dès le commencement qu'elle en est incapable, essaie d'apprendre à nager ; jamais elle n'y parviendra. C'est bien moins une réelle difficulté que le doute qui l'empêche de se maintenir à la surface de l'eau. Une autre, soutenue par la confiance, nage presque immédiatement.

Beaucoup d'aspirants au Sentier ne sont malheureusement pas certains de réussir. Eh bien, il faut s'attacher à affermir la conviction et se délivrer du préjugé à l'égard de soi-même – car c'est bien un préjugé – en faisant **[230]** appel à la raison. Il faut se dire : "Je le ferai, que j'en sois capable ou non".

Les comparaisons d'Aryasanga sont toujours belles. Il parle ici du clair de lune de l'âme. Sa lueur est la réflexion de la lumière solaire, celle du Logos, comme aussi celle de l'âme spirituelle ou bouddhi, et de l'esprit ou âtma. Rien ne doit lui faire obstacle, autrement l'âme reste dans l'obscurité.

"Les ailes silencieuses de la chauvesouris de minuit" : voilà qui exprime en termes saisissants la manière dont la peur s'insinue dans l'homme. Rien de plus funeste que la peur ; elle nous assaille de toutes parts, car sous des formes innombrables elle remplit le monde. Dans les affaires, par exemple, chacun éprouve de continuelles appréhensions ; l'employé redoute le jugement porté sur lui par son supérieur, ou craint de perdre sa place. Les gens religieux ont peur de la mort ou de l'enfer ; le sort de leurs amis défunts et toutes sortes de choses absurdes les inquiètent. Beaucoup d'enfants vivent dans une peur constante de leurs ainés, de leurs pères et de leurs maitres d'école, comme je l'ai expliqué dans un premier commentaire.

Aryasanga dit avec raison : "Prends garde à la crainte". Elle obscurcit l'âme et fait pâlir le reflet du Logos. Le Logos est amour et, suivant l'expression de saint Jean : "l'amour parfait bannit la crainte" [59].

La vertu Shila, c'est l'harmonie, c'est la bonne conduite. Le code moral de l'occultiste diffère de celui du monde en ce qu'il est beaucoup plus sévère. L'occultiste est lié, non par les règles et les conventions sociales, mais par quelque chose d'infiniment plus fort – les principes de la vie spirituelle, qui l'empêchent de s'écarter, si peu que ce soit, de la vérité, de l'amour et d'une existence vouée au service, et ne laissent aucune place pour les satisfactions personnelles.

> **Aie le pied sûr, ô candidat. Baigne ton âme dans l'essence Kshanti ; car voici que tu approches du portail de ce nom, de la porte de courage et de patience.**

Nous voici au troisième portail. Kshanti, c'est la patience et la force d'âme. L'enthousiasme soutenu est nécessaire ; **[231]** non point ce genre d'enthousiasme nerveux, anxieux, spasmodique qui use son possesseur avant d'avoir rien accompli d'utile.

> **Ne ferme pas les yeux et ne perds pas de vue Dorje ; les flèches de Mara frappent toujours l'homme qui n'a pas atteint Vairagya.**

Mara est le roi du désir, il en est la personnification ; aussi nous dit-on que ses flèches frappent toujours ceux qui n'ont pas atteint l'état de vairagya, c'est-à-dire le détachement.

---

[59] *St Jean*, IV, 18.

M^me^ Blavatsky ajoute une note concernant Dorje, ou Vajra, la foudre, la Verge du Pouvoir, mentionnée aussi dans le deuxième fragment.

> **Dorje est le Vajra sanscrit : c'est un outil ou instrument qui est entre les mains de certains dieux (les Dragshed tibétains, les Dévas qui protègent les hommes), et on lui attribue la propriété occulte de repousser les mauvaises influences et de purifier l'air comme l'ozone en chimie. C'est aussi un Moudra, un maintien, une posture, employés en méditation. En résumé, posture ou talisman, c'est un symbole de puissance que les influences invisibles. Cependant les Bhons ou Dougpas se sont appropriés ce symbole et en abusent pour la magie noire. Pour les "Bonnets jaunes" ou Gelougpas, c'est un symbole de pouvoir comme la croix pour les Chrétiens, et cela n'a rien de plus superstitieux. Pour les Dougpas, c'est comme le double triangle renversé, le signe de la sorcellerie.**

La Verge du Pouvoir, conservée à Shamballa et employée dans les Initiations, est peut-être le plus puissant talisman existant sur notre planète. Elle est en même temps un grand symbole de la puissance irrésistible qui, éprouvée en nous-mêmes, rend la crainte impossible.

Les talismans ne sont pas simplement des restes de la superstition médiévale. Que toute personne tant soit peu sensitive s'approche, au British Museum, de la vitrine contenant les joyaux gnostiques ; elle s'en convaincra sans **[232]** peine, car l'influence qui émane de certains d'entre eux est tout à fait perceptible. Un talisman est un petit objet fortement magnétisé ; il est destiné à repousser toute influence qui n'est pas en harmonie avec le magnétisme dont il est chargé. Son action peut se comparer à celle du gyroscope, qui tourne de telle façon que parfois il se brise plutôt que de se prêter à un changement de direction.

Un bijou fait le meilleur talisman car, représentant le type le plus élevé du monde minéral, c'est lui qui conserve le mieux le magnétisme. Dans les circonstances ordinaires, la peur est d'abord très faible et ne grandit que peu à peu. Dans tous ces cas, un talisman chargé du magnétisme approprié rend service, car il repousse ces premières et faibles vibrations. La personne qui le porte a donc le temps de se reprendre, de réunir toute sa propre énergie,

enfin de mettre en mouvement dans son corps astral des vibrations contraires.

Aryasanga revient sur le sujet de la crainte :

> **Prends garde de trembler. Sous le souffle de la crainte, la clef de Kshanti se rouille ; la clef rouillée refuse d'ouvrir.**
>
> **Plus tu avances, plus tes pieds rencontreront de fondrières. Le Sentier où tu marches est éclairé par un feu, par la lumière de l'audace, qui brule dans le cœur. Plus on ose, plus on obtiendra. Plus on craint, plus la lumière pâlira, et seule elle peut guider. De même que le rayon attardé sur le sommet d'une haute montagne, dès qu'il s'efface, est suivi par la nuit noire ; ainsi, quand la lumière du cœur s'éteindra, une ombre profonde et menaçante tombera de ton propre cœur sur le Sentier, et la terreur rivera tes pieds sur place.**
>
> **Prends garde, disciple, à cette ombre léthargique. Nul rayonnement de l'Esprit ne peut dissiper l'obscurité de l'Âme d'en-bas, à moins que toute pensée égoïste ne se soit enfuie d'elle, et que le pèlerin se dise : "J'ai renoncé à cette forme passagère ; j'ai détruit la cause : les ombres projetées ne peuvent plus exister comme effets". Car voici que se livre le grand combat suprême, la lutte finale entre le Moi Supérieur et le moi inférieur. Vois, [233] le champ de bataille même s'est maintenant engouffré dans la grande guerre et n'est plus.**
>
> **Mais, une fois franchie la porte de Kshanti, ton troisième pas est tait. Ton corps est ton esclave. Maintenant, prépare-toi pour le quatrième, le portail des tentations qui captivent l'homme intérieur.**

Ces versets nous donnent clairement à comprendre que le candidat doit apprendre à mettre absolument de côté le moi inférieur. C'est ce dernier qui a peur, car rien au monde ne peut effrayer le Moi supérieur. La seule crainte que puisse éprouver un homme véritable, a dit un vieux philosophe romain, c'est de ne pas faire pleinement sage de toutes ses vertus ou facultés pour faire le bien.

L'égoïsme aussi appartient au moi inférieur et, à cet égard, il est possible qu'il faille changer totalement des habitudes conservées pendant des centaines d'incarnations. Pendant un certain temps, le sentiment d'être encore égoïste peut persister, même quand le cœur a définitivement renoncé à l'égoïsme. De même, quand les machines d'un bateau à vapeur sont brusquement renversées afin d'arrêter le navire, celui-ci avance encore malgré les machines ; mais bientôt, le mouvement en avant se trouvant complètement neutralisé, le navire leur obéit parfaitement.

Tant que l'on n'est pas délivré de cet égoïsme, le Moi supérieur ne peut illuminer complètement la personnalité. L'égo, l'âme elle-même, peut manifester un semblant d'égoïsme, mais tout autre que celui de la personnalité. L'égo peut ignorer autrui s'il demeure simplement manas, sans devenir manas-taijasi, c'est-à-dire manas étroitement lié à bouddhi, et de cette façon, peut se montrer égoïste ; mais jamais il ne commettrait l'erreur de supposer que la perte subie par un autre pourrait être un gain pour lui-même – erreur assez commune ici-bas. Dans le commerce, par exemple, les hommes font souvent des choses illicites ; ils se figurent qu'ils ont fait un bénéfice, qu'ils ont pris un avantage sur leur prochain ; mais leur erreur est grande. Sans parler de la loi du Karma qui doit infailliblement agir, l'homme s'est appliqué à découvrir un moyen de frauder et il devra subir la réaction de toute l'énergie de pensée et de désir qu'il a déployée dans cette direction. Il a contracté **[234]** une habitude et quand de nouveau se présentera pour lui l'occasion d'agir sans droiture, il cèdera un peu plus facilement à la tentation et aura un peu plus de peine à se reprendre et à faire son devoir. S'il pouvait embrasser d'un coup d'œil toute la transaction et non pas seulement une petite partie, il se rendrait compte qu'il n'a rien gagné mais énormément perdu.

Un égo ne saurait être aussi aveugle. Le fripon qui ne pense qu'aux résultats immédiats obtenus sur le plan physique ressemble à un général qui, pour s'emparer d'une petite position, négligerait tout le reste du champ de bataille ; il pourrait s'en emparer, mais perdrait la bataille.

Arrivé à la destruction de l'égoïsme, vous pouvez dire : "J'ai détruit la cause" – la cause de toute peine, de toute affliction terrestre.

Le champ de bataille, "qui s'est engouffré et n'est plus", c'est l'antahkarana, qui disparait quand le Moi supérieur a englouti le moi inférieur, et n'existe plus.

Il semble qu'Aryasanga ait eu ici l'idée de la correspondance entre ces sept portes et les sept principes de l'homme. Il y a comme une relation entre les trois premières et les trois principes inférieurs dans la personnalité, tandis que le quatrième se rapporte au pur mental inférieur, rayon du manas supérieur – l'antahkarana. À ce point, les tentations commencent à être celles des principes supérieurs ; elles appartiennent donc à l'homme intérieur. **[235]**

CHAPITRE XXIII

—

LA QUATRIÈME PORTE

Maintenant, prépare-toi pour le quatrième, le portail des tentations qui captivent l'homme intérieur.

Avant que tu ne puisses approcher de ce but, avant d'étendre la main pour soulever le loquet de la quatrième porte, tu dois avoir dompté en toi-même toute modification du mental et tué l'armée des pensées-sensations qui, subtiles et insidieuses, se glissent inaperçues dans le lumineux sanctuaire de l'Âme.

CWL – Beaucoup d'aspirants au Sentier ont constaté que les fautes ordinaires, commises et corrigées dans la vie de chaque jour reparaissent plus tard sous une autre forme.

Vous pouvez, par exemple, avoir supprimé l'orgueil sous ses formes mondaines ordinaires, mais il reparaitra sous forme d'orgueil spirituel. Vous pouvez de même avoir perdu tout désir de gain terrestre, mais il reparaitra et aura pour objet cette fois le progrès personnel ou le savoir, pour la satisfaction personnelle de vous instruire et pour jouir de votre développement intellectuel. Ensuite, même quand la sympathie a commencé à s'affirmer dans la vie, l'égoïsme essaie de s'en emparer et de vous amener à vouloir simplement vous délivrer de ce qui vous cause malaise et tristesse, et reléguer loin de vos yeux l'objet souffrant. Ceci rappelle un peu la ménagère (s'il en existe de pareille) qui, n'aimant pas voir la poussière, la balaie et la cache sous le tapis, au lieu de nettoyer la chambre à fond.

La haine elle-même reparait et il peut sembler incroyable qu'un vice aussi grossier puisse se manifester chez les personnes qui s'efforcent de mener la vie supérieure. Certains de nos étudiants s'en rapprochent dangereusement si l'un de leurs collègues ne partage pas leurs idées – par exemple sur les chaines planétaires ou sur la question de savoir si Mars et Mercure appartiennent ou non à notre propre chaine ! Bien entendu, si on leur demande de but en blanc : **[236]** "Détestez-vous un tel parce que, sur ce point, son opinion diffère de la vôtre ?", ils le nient ; seulement ils n'iront pas voir ce collègue et, s'ils le rencontrent, éprouveront une grande agitation et se montreront désagréables, à moins qu'ils ne dissimulent leurs sentiments sous une aisance factice, sous une surface unie – comme l'huile sur l'eau.

C'est là un défaut singulièrement tenace ; quelques très grands malheurs n'ont pas eu d'autre origine. Toute la chrétienté ne fut-elle pas au quatrième siècle bouleversée et déchirée à cause d'un seul point sur une seule lettre d'un mot donné ? De la présence ou de l'absence de ce point dépendait le sens du mot : le Deuxième Logos est-il de *la même* substance que le Premier, ou d'une substance *semblable* ? D'où la dispute qui fit rage dans Alexandrie entre les Ariens, comme on les appelait, et les Orthodoxes. Aujourd'hui même, des millions de Chrétiens ne sont-ils pas séparés d'autres millions de Chrétiens par cette question : le Troisième Logos procède-t-Il directement du Premier, ou bien du Premier par le Second ? C'est la fameuse "controverse du *filioque*" au sujet de la procession du Saint-Esprit ; elle amena le schisme entre les deux grandes sections de l'Église chrétienne. L'Église orientale ou grecque soutient que le Saint-Esprit ou Troisième Logos, procède du Père seul – procession simple – mais l'Église occidentale ou romaine soutient qu'il procède à la fois du Père et du Fils – procession double. Cette dispute concerne un point sur lequel nul ne peut rien savoir et qui pratiquement n'a d'importance pour personne. De certains diagrammes qui nous ont été montrés, nous Théosophes pouvons conclure que les deux partis ont raison, mais ni l'un ni l'autre n'accepteront cette idée.

Autre exemple : dans le Bouddhisme, deux grandes sections sont en désaccord sur le point suivant : la plateforme posée sur l'eau pour la célébration de certaines cérémonies doit-elle être faite de trois planches ou de quatre ? En conséquence, ces deux sections ne peuvent célébrer ensemble les cérémonies mentionnées.

Quelle importance y a-t-il à rattacher ou non Mars et Mercure à notre chaine ? Quoi qu'il en soit, nous pouvons être des hommes ou des femmes tout aussi vertueux, des citoyens tout aussi bons, des Théosophes tout aussi zélés, des serviteurs tout aussi dévoués aux Maitres, comme aussi **[237]** – espérons-le – des amis tout aussi fidèles, malgré nos opinions diverses. Personnellement, j'étudie et j'observe de mon mieux ; ensuite, je dis ce que je connais car c'est, je crois, mon devoir, mais je n'ai jamais prétendu à l'infaillibilité et je m'instruis tous les jours. Jamais je ne songerais à brimer une personne qui n'est pas de mon avis. J'ai d'ailleurs plus d'une fois entendu notre grande Présidente nous dire son profond espoir que personne n'érigera jamais en dogme aucune de ses paroles et ne fera pas d'elle un obstacle aux futurs progrès de notre Société et une cause de division. Si elle éprouve une inquiétude quelconque, c'est au point de vue de ce danger-là.

L'idée d'infaillibilité concernant telle ou telle source de Connaissances est supposée étrangère aux Théosophes. Quand une idée nouvelle est promulguée, nous nous demandons : "Présente-t-elle l'accent de la vérité ? Sommes-nous inspirés, édifiés, illuminés par elle ?", et non : "Qui l'a dit ? De quel ouvrage est-ce tiré ?". Il y a des personnes, cependant, qui, ayant perdu leur foi aveugle dans la Bible, l'ont reportée sur *La Doctrine Secrète*, véritable mine de sagesse, mais qui, au dire de l'auteur même, ne prétend pas à la perfection. Ce livre, affirme-t-elle, n'est qu'un choix de fragments empruntés à la doctrine fondamentale de la doctrine secrète ; y sont particulièrement étudiés certains faits dont différents écrivains se sont emparés et qui ont été si bien déformés que la vérité est devenue méconnaissable. L'auteur cite la phrase de Montaigne :

> "Je n'ai fait ici qu'un bouquet de fleurs choisies et n'ai rien fourni de moi que le lien qui les attache." [60]

Pendant des siècles, *La Doctrine Secrète* restera pour les Théosophes un véritable trésor ; sachons préserver cet ouvrage de tout dogmatisme. En occultisme, nul ne peut avoir le dernier mot. Les connaissances que nous avons acquises jusqu'ici ne représentent, dans un grand voile, qu'un petit coin soulevé ; impossible de savoir ce qui sera révélé quand sera soulevée une autre partie.

Avant d'espérer franchir la quatrième porte, dit Aryasanga, il faut avoir dompté en soi les modifications du mental. Les humeurs varient et colorent à nos yeux le monde **[238]** extérieur. L'homme a peine à comprendre que lorsque la dépression l'enveloppe comme un nuage, le monde extérieur n'est pas plus obscur qu'auparavant. Éprouve-t-il une grande, une accablante affliction, ce n'est pas sans une certaine surprise qu'en sortant de chez lui il voit le soleil briller encore et les gens sourire ou même rire.

Un homme personnellement très malheureux éprouve parfois une véritable colère en voyant les autres aussi heureux que de coutume ; dans son opinion, le monde est bien dur et lui témoigne bien peu d'intérêt. Il oublie qu'hier, quand lui-même était heureux, d'autres étaient dans la détresse et qu'au lieu d'en être affecté, il n'en prenait aucun souci. La dépression, je le sais, est une chose très réelle mais toujours créée ou permise par l'homme qui la subit. Elle a quelquefois pour cause une santé mauvaise, une fatigue excessive ou la tension nerveuse. Chez d'autres, elle vient du

---

[60] Nous n'avons pu retrouver et vérifier cette phrase dans les œuvres de Montaigne. (NDT)

monde astral où se trouvent de nombreux "défunts" en proie au découragement. Si donc nous ne sommes pas toujours responsables de la dépression qui nous envahit, c'est bien notre faute si nous lui permettons de s'installer.

Beaucoup de gens semblent croire que leur attitude vis-à-vis de la réalité peut la modifier. "Oh ! non, disent-ils, jamais vous ne me ferez croire cela !" – comme si leur incrédulité faisait loi. Mais un fait reste un fait, que l'on y croie ou non. C'est une des curieuses petites façons dont se manifeste la vanité humaine.

Il faut aussi veiller à ce que des pensées fortuites n'empêchent pas d'être serviable ou qu'elles fassent perdre de vue l'occasion de rendre un bon service à un tel, parce que tout ne plaît pas en lui – par exemple la manière dont il a les cheveux coupés. Ce n'est là qu'un petit détail, mais qui révèle la condition de notre mental et de notre caractère. Souvent l'obstacle est une pensée concernant la race, la classe ou la caste ; dans l'Inde, elle amène souvent le Brahmane à négliger ses devoirs envers le paria. Nul ne songe à nier l'immense différence de classe, mais à chacun devrait être offerte l'occasion de s'élever socialement et moralement aussi haut qu'il en est capable. Bien entendu, on ne peut guère transformer en peu de temps la condition de millions d'hommes ; on ne peut élever des Panchamas à l'état de Brahmanes, mais il est toujours possible de montrer à ces **[239]** gens la plus grande bonté et le plus grand intérêt, et d'assister tous ceux qui peuvent recevoir notre aide.

> **Si tu ne veux pas être tué par elles, tu dois rendre inoffensives tes propres créations, les enfants de tes pensées, invisibles, impalpables, dont les essaims tourbillonnent autour du genre humain, qui sont les descendants et les héritiers de l'homme et de ses dépouilles terrestres. Tu dois étudier la vacuité de ce qui semble plein, la plénitude de ce qui semble vide.**

La plénitude de ce qui semble vide est une expression très significative. D'abord on pense au Koïlon, à l'éther de l'espace. L'idée commune, c'est que l'espace est vide, mais en réalité il est rempli d'une substance dont la densité est presque inimaginable. C'est la matière apparemment solide qui est "vide". La matière visible consiste en trous pratiqués dans la vraie matière, de bulles soufflées dans le Koïlon. Comme le disait récemment un savant français :

> "Il n'y a plus de matière. Il n'y a que des trous dans l'éther." [61]

Le dernier mot de la science relativement à l'éther de l'espace, c'est que sa densité est dix mille fois plus grande que celle de l'eau et environ cinq cents fois plus grande que celle du métal le plus lourd ; impossible de rien imaginer de plus dense.

Les Indous parlent de la racine de la matière ou moulaprakriti, dont le Koïlon est, je crois, une forme densifiée. Le Logos, disent-ils, quand Il Se réalise Lui-même, Se différencie de l'Absolu et, regardant en arrière vers cet Absolu, ne Le voit plus ; un voile Le recouvre et ce voile est moulaprakriti. Dans *La Doctrine Secrète*, M^me^ Blavatsky cite en ces termes les mots du Swami T. Subba Rao :

> "Dès qu'il (c'est-à-dire le Logos… "première manifestation [ou aspect] de Parabrahman") commence son existence d'être conscient… à son point de vue objectif, Parabrahman lui apparait comme Moulaprakriti. Je vous prie de vous rappeler ceci… car c'est l'origine de toutes les difficultés au sujet de Pourousha et de Prakriti éprouvées par les différents auteurs qui ont traité de la philosophie védantine… Ce Moulaprakriti est matériel pour lui (le Logos), de même qu'un objet matériel l'est pour nous. **[240]** Ce Moulaprakriti n'est pas plus Parabrahman que la collection d'attributs qui caractérisent un pilier ne sont ce pilier lui-même. Parabrahman est une réalité non conditionnée et absolue, et Moulaprakriti est une sorte de voile jeté dessus. Parabrahman par lui-même ne peut être vu comme il est ; il est vu par le Logos avec un voile jeté sur lui, et ce voile est l'immense océan de la matière cosmique…" [62]

Le Logos dont il est fait mention ici est le Logos de notre univers, qui comprend des millions de systèmes solaires – et non le Logos d'un unique système solaire. C'est Son souffle qui pénétra la matière primordiale et creusa des trous dans l'espace afin que l'univers prît naissance. Quatorze

---

[61] En français dans le texte (NDT).

[62] *Op. cit.*, vol. II, p. 157.

milliards de ces bulles constituent un atome physique, dont dix-huit font un atome d'hydrogène, le plus léger des éléments chimiques.

C'est donc un fait que tout ce qui est pour nous matière n'est, en somme, que trous dans la matière véritable. La pression de cette matière primordiale est de plusieurs millions de tonnes par pouce carré. Quand l'homme sera parvenu à exclure cette pression, il pourra employer cette énergie prodigieuse comme force motrice ; il pourra utiliser l'énergie du Logos inhérente à l'atome et qui fait résistance à cette grande pression. Mais la première force utilisée sera la force obtenue par la désintégration de l'atome physique.

La plénitude du vide apparent et la vacuité de la plénitude apparente se prêtent à l'étude, grâce à diverses expériences familières. Les pensées d'autres hommes et d'autres êtres remplissent l'atmosphère. Comme il est dit dans *Le Monde occulte* :

> "Chaque pensée émise par l'homme passe dans le monde intérieur et devient une entité active en s'associant, en adhérant – pourrions-nous dire – à un élémental, c'est-à-dire à une de ces forces semi-intelligentes du domaine invisible. Elle survit comme une active intelligence – créature engendrée par l'esprit – pendant une période plus ou moins longue, proportionnée à l'intensité première de l'action cérébrale qui l'a éveillée."

On peut méditer soit dans une chambre inoccupée, soit dans une chambre remplie d'autres personnes. Dans le second cas, elle peut être vide pour nous, parce que ces personnes **[241]** nous affectent peu. Dans la première, la chambre peut cependant être remplie de présences et d'influences puissantes et invisibles, attirées par notre méditation et qui s'appliquent à déverser leur énergie sur nous qui, en apparence, sommes seuls.

Dans les différentes circonstances de la vie, il en est un peu de même. Beaucoup d'événements apparemment considérables se produisent, mais sans nous affecter ; au contraire, un fait imperceptible peut affecter notre existence tout entière. La mort d'un proche parent ou la perte de notre fortune prennent une telle importance ou moment où elles surviennent qu'elles doivent, pensons-nous, exercer sur notre vie une influence permanente ; or, il peut arriver qu'en fin de compte la différence soit nulle. J'en ai fait l'expérience. Étant encore jeune homme, je perdis une assez

grosse fortune dans le grand désastre financier de 1866. À cette époque, l'évènement me paraissait grave ; cependant, je n'ai pas eu à souffrir de ses conséquences. Mais ma rencontre fortuite avec une personne qui me parla de M^me^ Blavatsky a eu sur ma vie une influence capitale. Cette rencontre semblait due au hasard, mais elle a dû être voulue et combinée, dans ce vide apparent qui en réalité est, de toutes les façons possibles, la plénitude.

Autre exemple : un Déva qui passait vint à moi, un dimanche matin, pendant un entretien que j'avais à Adyar avec quelques Théosophes. Il me montra certaines manières par lesquelles, au début de la sixième race-mère, les Dévas influenceraient les hommes par la religion. Je ne vis là, sur le moment, que l'acte bienveillant d'un ami de passage ; aujourd'hui, je suis sûr que c'était bien davantage, étant donné les conséquences qui en ont résulté. Nous fûmes ainsi amenés à connaitre de nombreux détails sur les commencements de la nouvelle race. Des investigations entreprises à ce sujet servirent de base à la deuxième partie de *L'Homme ; d'où il vient, où il va*. Enfin, un peu plus tard, l'étude faite en commun par le D^r^ Besant et par moi-même eut pour résultat la première partie de ce même ouvrage. L'examen de la communauté future révéla que le souvenir du D^r^ Besant survivrait grâce à ce livre quand tous ses écrits antérieurs auraient été oubliés, mais que son œuvre capitale dont l'histoire conservera la mémoire est encore à écrire. **[242]**

Intrépide aspirant, regarde bien au fond du puits de ton propre cœur et réponds. Connais-tu les pouvoirs du Soi, ô toi qui perçois les ombres extérieures ?

La pureté est une grande chose, mais ne suffit pas. Le petit enfant est pur parce qu'il ignore le bien et le mal. La connaissance est également nécessaire afin que nous puissions agir, et aussi la volonté pour transformer cette connaissance en action. Les animaux sont plus purs que l'homme ; plus purs encore les végétaux ; ils n'ont pas l'imagination qui pousse l'homme à rechercher le plaisir matériel, et à défier ainsi ou à méconnaitre les lois naturelles. Il faut cependant que l'homme fasse l'expérience de la matière afin d'acquérir la connaissance et retourner ensuite à la patrie divine dont il est descendu, en retrouvant sa pureté première. L'homme sort du Logos comme un nuage divin, mais quand il retourne à Lui, il est devenu un être divin doué de pouvoirs définis.

L'homme engagé sur le Sentier a reconnu en soi l'être divin ; il échappe à l'influence de la région des ombres. Leur réalité est purement relative et disparait maintenant en comparaison de celle de la vie immanente, champ d'expériences conscientes, infiniment plus vaste que l'excitation éveillée par l'impact des choses extérieures. Les ombres, l'homme les a supposées réelles, absolument réelles, plus réelles que tout le reste, et cela pendant de longues incarnations. Tout cela était nécessaire, car sans leur attraction, jamais il ne se serait éveillé, jamais son attention ne se serait fixée, jamais il n'aurait rien appris.

> **Si tu ne les connais pas, alors tu es perdu.**
>
> **Car, sur le quatrième sentier, la plus légère brise de passion ou de désir fera remuer la lumière tranquille sur les murs blancs et purs de l'âme. La plus petite vague d'aspiration ou de regret pour les dons illusoires de Maya, ondulant le long d'Antahkarana – le Sentier qui relie ton Esprit à ton soi, la grand-route des sensations, ces rudes excitants d'Ahamkara – toute pensée, même rapide comme l'éclair, te fera, perdre tes trois prix, les récompenses par toi gagnées.**

Parlant ici de vairagya, Aryasanga dit qu'en cherchant **[243]** à l'acquérir de façon parfaite, la moindre réponse accordée aux objets séduisants, le moindre désir d'en jouir font retomber l'homme au rang des agités. Ceci rappelle la comparaison de l'âme aussi limpide qu'un lac de montagne – comparaison qui se trouve dans le deuxième fragment [63]. Aryasanga compare maintenant l'âme à une lampe, pour exprimer la fixité à laquelle il faut parvenir. Une pensée accidentelle suffit pour nous rejeter en arrière ; c'est vrai, mais rappelons-nous qu'il s'agit d'une pensée qui nous est propre. Comme je l'ai déjà expliqué, si c'est simplement un reflet de la pensée d'autrui, une forme-pensée errante qui attire l'attention mais n'est pas appropriée, alors notre pureté, notre tranquillité, notre vairagya n'est pas exposé au même trouble.

Des personnes excellentes sont parfois péniblement impressionnées par ces pensées à la dérive ; elles ont le sentiment que pour avoir des idées semblables, il faut être bien méchant. Mais si elles évitent de les accueillir, de les alimenter, de les renforcer et puis de les émettre à nouveau, chargées

---

[63] Chapitre XVI, p. 160.

d'une nocivité accrue, ces personnes n'ont pas en réalité commis une faute. Sans doute nous ne serions pas conscients d'une pensée mauvaise ou impure si elle ne rencontrait pas en nous un principe analogue, mais cela revient à dire que nous ne sommes pas encore parfaits. Une pensée de ce genre traverse-t-elle le mental d'un Adepte, Il ne la remarque même pas, mais, si elles étaient nombreuses autour de Lui, Il éprouverait peut-être le besoin de les chasser, comme on chasse des mouches et des moustiques. Ne vous laissez donc pas troubler inutilement par les mouvements instinctifs de colère ou d'égoïsme, ni par des pensées flottantes indésirables. Seulement évitez de les adopter : sans quoi, non seulement vous ne pourriez acquérir vairagya, mais vous perdriez les trois prix déjà remportés et, vous retrouvant au commencement du Sentier, toute l'ascension serait à recommencer.

Antahkarana est appelé ici la grande route des sens ; c'est le moyen mystérieux qui permet aux objets matériels d'affecter la conscience ; c'est le canal entre l'objet et le sujet : grâce à lui, un impact frappant un organe sensoriel se traduit dans la conscience par une sensation. Une pareille **[244]** sensation ou perception directe est plus vive que toute description verbale. Entendre, voir, sentir une chose, donne un sentiment de sa réalité bien supérieur à celui qu'on obtiendrait en y pensant seulement. Voilà pourquoi la perception clairvoyante des autres plans a bien plus de valeur que les descriptions que nous pourrions en donner, pourquoi aussi les ouvrages de yoga disent qu'à tous les témoignages d'autrui, à tous les jugements portés par lui sur des choses que l'aspirant n'a pas vues encore, celui-ci devra substituer en fin de compte sa propre perception directe, seule capable de donner une vue nette de la vérité.

Les sensations sont appelées ici les rudes excitants d'ahamkara. *Aham* signifie "moi", et *kara* "faire" ; *ahamkara* signifie donc "celui qui fait le moi". La vivacité même de cette expérience directe cause, par contraste, la vivacité du sentiment que nous avons de notre propre existence. Et, comme cette opération se renouvèle à tous les niveaux, elle intensifie l'illusoire personnalité tant que l'homme est encore dans le monde ; mais, quand il est bien engagé dans le Sentier et que l'illusion du moi personnel a été absolument dissipée, elle évoque le Moi, l'Atma, la volonté dans l'homme spirituel.

Dans le premier fragment nous avons déjà étudié cette forme supérieure d'ahamkara, dont il est souvent question dans la philosophie indoue.

Car, sache-le, l'Éternel ne connait pas de changement.

En somme, il faut consentir à sacrifier l'inférieur au supérieur. On n'entre pas avec des biens terrestres dans le royaume des cieux. Les lois et les conditions du monde supérieur ne se modifient pas pour se conformer aux désirs d'aucun aspirant.

> **"Abandonne à jamais les huit cruelles misères. Sinon, surement tu ne peux venir à la sagesse, ni encore à la libération", dit le grand Seigneur, le Tathagata de perfection, "celui qui suivit les traces de ses prédécesseurs".**

Les huit cruelles misères sont : la méchanceté, l'indolence, l'orgueil, le doute, le désir, l'illusion, l'ignorance et les vies futures. Cette dernière misère parait tout d'abord bizarre, mais le sens est évident : la vie de ce monde est une misère **[245]** en comparaison de ce que nous offrent les plans supérieurs.

Le titre de Tathagata est traduit ici par "celui qui suivit les traces de ses prédécesseurs". À Ceylan, on nous a dit que le sens était "Celui qui fut bien envoyé" ; c'est-à-dire un être député par la Grande Confrérie Blanche comme son Messager dans le monde. C'est pourquoi l'histoire de l'Initiation se retrouve avec peu de variantes dans les traditions de différents peuples, particulièrement sous la forme de ce que l'on nomme le mythe solaire.

> **Rigide et exigeante est la vertu de Vairagya. Si tu veux t'assurer sa voie, tu dois garder ton esprit et tes perceptions beaucoup plus purs qu'auparavant de toute action tuante.**
>
> **Tu dois te saturer de pure Alaya, devenir comme un avec l'Âme-Pensée de la nature. Uni à elle, tu es invincible ; séparé d'elle, tu laisses le champ libre à Samvritti, origine de toutes les illusions du monde.**

Une longue note explique le terme Samvritti :

> **Samvritti est celle des deux vérités qui démontre le caractère illusoire ou le vide de toutes choses. C'est une vérité relative, dans ce cas. L'école Mahayana enseigne la différence entre ces deux vérités – Paramarthasatya et Samvrittisatya (Satya, "vérité"). C'est là le point en litige entre les Madhyamikas et les Yogacharyas, les premiers niant et les seconds affirmant que tout objet existe grâce à une cause précédente, ou par**

enchainement. Les Madhyamikas sont les grands nihilistes et négateurs, pour qui tout est Parikalpita, une illusion et une erreur dans le monde de la pensée et dans l'univers subjectif aussi bien que dans l'objectif. Les Yogacharyas sont les grands spiritualistes Samvritti, donc comme vérité relative seulement, est l'origine de toute illusion.

C'est le discernement, la première des quatre qualités exigées, qui permet de toujours distinguer le réel du relativement réel que nous appelons parfois l'irréel. Chaque fois que, perçant à travers l'irréel, nous voyons le réel, il nous devient plus facile de recommencer, car ce que nous reconnaissons **[246]** comme le réel, c'est Dieu en nous. Plus ce réel s'éveillera, plus nous reconnaitrons facilement sa fin en toutes choses et sa vie dans nos semblables.

L'Alaya pur, qui est à la fois en nous et derrière le Mental Divin présent dans la nature, a été reconnu par les voyants de toutes les religions. Je tiens d'un savant Mahométan que la sentence islamique bien connue : "La ilaha illa'llah", ne signifie pas "Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu", comme on le traduit généralement, mais bien "Dieu seul existe". Les mots arabes, m'expliqua-t-il, peuvent, pour qui les prend littéralement, recevoir le premier sens, mais le second est le sens ésotérique, communiqué secrètement aux fidèles. Telle est l'expression véritable du monothéisme ; ce n'est pas que les Dieux soient nombreux, mais qu'un seul Dieu mérite ce nom et notre adoration. Si cette interprétation ésotérique est juste, elle forme un lien étroit avec l'Indouisme, qui nous parle de "l'Unique, sans second", l'Unique dans lequel, est-il dit, se rencontre à la fois l'être et le non-être.

Tout est impermanent chez l'homme excepté la pure essence d'Alaya. L'homme est son rayon cristallin ; une flèche de lumière immaculée au dedans, une forme d'argile matérielle à la face inférieure. Ce rayon est le guide de ta vie et ton vrai Soi, le veilleur et le penseur silencieux, la victime de ton soi inférieur. Ton Âme ne peut être blessée qu'au moyen de ton corps ignorant ; dirige et maitrise-les tous deux, et tu pourras franchir sain et sauf le prochain "portail de la balance".

L'unique est seul permanent. La personnalité d'un homme dure très peu de temps : jusqu'à la fin de sa période dévakhanique. L'égo traverse toute la série des incarnations humaines, peut-être toute la durée de notre chaine. La monade sans doute se maintient plus longtemps, mais est elle-même impermanente. L'Unique seul demeure. Non pas que nous devions nous perdre nous-mêmes. Nous pouvons dire en vérité avec Emily Brontë :

> "La terre et l'homme disparaitraient – les soleils et les univers cesseraient d'être – et Vous seriez laissé seul, qu'en Vous existerait encore toute vie." **[247]**

La Monade dans l'homme est une étincelle de la flamme unique. Considérée dans le temps, toujours elle semblera évoluer. Nous pouvons dire, avec la plus profonde révérence, que le Logos Lui-même parait faire de même. Il répond à la meilleure, à notre plus haute conception de Dieu, et pourtant Il ne sera pas à la fin du système solaire ce qu'Il était au commencement, car ce système est pour lui une incarnation.

La "forme d'argile matérielle" n'a pour l'homme d'autre utilité que de favoriser en lui-même le développement de l'étincelle divine. La partie matérielle ne peut affecter l'étincelle divine, c'est-à-dire lui faire un mal positif, mais elle peut avancer ou retarder son épanouissement, ce qui équivaut pour l'étincelle à être aidée ou lésée. Voilà pourquoi celle-ci est appelée victime du moi inférieur.

Le quatrième portail est nommé ici celui "de la balance", car il se rapporte dans l'homme au principe moyen. Il s'agit toujours de savoir qui l'emportera – l'extérieur ou l'intérieur. Le candidat, après avoir développé et purifié ses principes inférieurs – physique, astral et mental – doit maintenant porter ses efforts sur les principes supérieurs et faire de leur développement son but principal.

> **Bon courage, ô pèlerin hardi qui veux atteindre l'autre rive. N'écoute pas ce que te soufflent tout bas les légions de Mara ; écarte les tentateurs, ces esprits de nature mauvaise, les jaloux Lhamayin de l'espace illimité.**

Les Lhamayin, dit une note, sont les élémentals et les mauvais esprits, ennemis et adversaires de l'homme. Aucun être ne fait le mal pour le mal, mais certains élémentals sont dangereux pour l'homme : ils ont leur existence propre et nous les gênons. Les élémentals ressemblent aux animaux sauvages qui, sans être ennemis de l'homme, n'aiment pas qu'il

pénètre dans leur domaine et lui portent rancune parce qu'ils ont subi ses mauvais traitements.

Les esprits de la nature sont des créatures joyeuses ; on ne peut rien leur reprocher de plus grave que de jouer des petits tours malicieux, désagréables aux personnes qui en sont victimes. Ils n'aiment pas l'homme parce qu'il fait beaucoup de choses qui leur sont odieuses et les troublent. Ils vivent dans la campagne, heureux et satisfaits ; leur joie **[248]** est de s'ébattre avec les jeunes animaux sauvages ; ils les aiment, comme ils aiment les fleurs et les arbres. Point de soucis dans leur vie innocente ; ils ne subissent aucune nécessité, car ils n'ont pas comme l'homme l'obligation de travailler pour se nourrir et pour se vêtir.

Dans ce paradis sylvestre, l'homme fait irruption ; il poursuit et tue les animaux qui sont leurs amis ; les arbres qu'ils affectionnent, il les abat pour cultiver la terre ou construire des maisons ; il souille l'air des impures émanations de l'alcool et du tabac. Leurs délicieux paysages devenant pour eux un affreux désert, ils sont contraints de fuir. Ils doivent éprouver un peu les sentiments d'un artiste qui voit de belles perspectives abimées et rendues hideuses par la présence d'usines dont les cheminées vomissent de noires fumées et dont les gaz tuent l'herbe, les fleurs et les arbres. Nous appelons cela le progrès ; l'esprit de la nature en juge autrement, car sa demeure est en ruines et ses amis ont péri.

Voilà pourquoi les esprits de la nature évitent l'homme et que, si une personne se promène dans un bois ou suit un sentier, ils s'esquivent à son approche. Elle peut réussir à surmonter leur aversion, comme on arrive quelquefois à vaincre la timidité des bêtes sauvages. Un yogui, assis et méditant, peut caresser les animaux qui s'approchent de lui. Allez à la campagne ; restez étendu, sans bouger, pendant une heure ou deux, les petits animaux sauvages, tels que les écureuils et les oiseaux, viendront tout près de vous. De même, si vous séjournez longtemps en une même localité, les esprits de la nature découvrent peu à peu que vous êtes un spécimen d'humanité inoffensif ; un jour vient où ils sont tout disposés à se lier avec vous ; ils finiront par gambader autour de vous, très fiers d'avoir un homme pour ami. Sur le plan astral, ces êtres prennent les hommes pour des intrus gênants et dangereux ; nous regarderions de même une armée envahissante. Ils s'appliquent donc à faire peur aux arrivants. Mais ils ne sont pas tentateurs. Ce rôle est surtout joué par les mauvaises formes-pensées générées par l'homme lui-même.

Certains hommes, appelés parfois magiciens noirs, cherchent à combattre le progrès spirituel de l'humanité, très persuadés que nos émotions élevées sont mauvaises et qu'en elles survivent les sentiments et les désirs de nature animale. Des magiciens pareils remarquent-ils une personne **[249]** placée dans une situation spéciale et qui, tout en avançant sur le Sentier, est susceptible d'être influencée par eux ? Ils peuvent juger bon de lui opposer un élémental destiné à l'ébranler et à causer ainsi un trouble paralysant l'action du Maitre. Voilà ce qui se rapproche le plus du démon tentateur, croyance populaire parmi les Chrétiens. Pourtant, aucun aspirant ne doit redouter ces assauts, car le pire des magiciens noirs est incapable d'influencer, ni d'employer une personne animée d'une volonté ferme et qui pense exclusivement au travail du Maitre et jamais à soi.

> **Tiens bon ! Tu approches maintenant du portail du milieu, de la porte de la douleur, avec ses dix mille pièges.**
>
> **Sois maitre de tes pensées, ô lutteur pour la perfection, si tu veux en franchir le seuil.**
>
> **Sois maitre de ton âme, ô chercheur de vérités immortelles, si tu veux atteindre le but.**
>
> **Concentre ton regard d'âme sur l'unique lumière pure, la lumière qui est libre d'affection, et fais usage de ta clef d'or.**
>
> **.....**

Aryasanga parle à juste titre de dix mille pièges, car bien souvent le candidat se croyant parvenu à vairagya ou au détachement, s'aperçoit que des pièges identiques renaissent subtilement et toujours sous ses pas. L'âme elle-même ou manas supérieur doit être dominée par la nature bouddhique. Comme nous l'avons vu, la vie bouddhique commence à la première Initiation, sinon avant, et le candidat monte, passe dans le plan bouddhique, d'un sous-plan à l'autre. Pour que cette ascension soit parfaite, il faut que l'âme elle-même, le manas supérieur, y participe et qu'elle devienne à son tour la servante de ce principe plus élevé. Cela fait, le candidat est prêt à pénétrer dans le plan suivant ; il recevra la Quatrième Initiation et franchira un nouveau seuil.

"Libre d'affection" veut dire ici "incapable d'être affecté" ; c'est là, comme nous l'avons indiqué, le vrai sens de vairagya. **[250]**

CHAPITRE XXIV

—

LES CINQUIÈME ET SIXIÈME PORTES

La tâche ardue est accomplie, ton labeur est presque fini. Le large abime qui bâillait pour t'engloutir est presque franchi.

.....

Tu as maintenant traversé le fossé qui entoure la porte des passions humaines. Tu as maintenant vaincu Mara et sa furieuse légion.

Tu as nettoyé ton cœur de la souillure et tu l'as saigné du désir impur.

CWL – La tâche ardue est presque achevée pour le candidat ; donnons à ces mots leur juste sens. Le Nirmanakaya, placé infiniment plus haut, travaille encore et, peut-on dire, le Logos Lui-même travaille également. Mais peut-être devons-nous établir une distinction entre le pénible labeur consistant à éliminer les défauts de la personnalité, et la tâche glorieuse qui se poursuit sur les plans supérieurs quand la personnalité a été domptée.

Même distinction à faire en ce qui concerne les efforts. Le travail incessant est une dure épreuve pour le corps physique, mais sur les plans de l'égo, le travail est une pure joie ; là, point de différence entre le travail et le jeu, telle que nous la connaissons sur les plans inférieurs. Du moment qu'un homme a constaté le grand sacrifice du Logos et la manière dont les Maitres Se consacrent à Son œuvre, il lui devient impossible de ne pas s'y plonger aussi et de donner toute l'assistance dont il est capable.

Il s'agit encore ici d'un homme dont la pureté est incomplète, parce qu'il garde des traces d'égoïsme. Est impure toute pensée qui en présente le moindre vestige, quelles que soient d'ailleurs ses autres qualités. C'est peut-être un léger sentiment d'orgueil, comme : "Ce que je fais là me vaudra la bonne opinion d'autrui." Dans cette haute région traversée par le Sentier, voilà ce que l'on nomme impureté. **[251]** Non seulement il faut l'écarter, mais il faut faire en sorte que jamais elle ne nous touche.

Mais, ô glorieux combattant, ta tâche n'est pas encore achevée. Bâtis haut, Lanou, le mur qui doit enclore l'ile sainte, la digue préservant ton esprit de l'orgueil et de

la satisfaction donnés par la pensée que le grand exploit est accompli.

Un sentiment d'orgueil endommagerait l'ouvrage. Oui, bâtis-le fort, de peur que l'élan furieux des vagues assaillantes, qui montent du grand océan de la Maya cosmique et viennent battre son rivage, n'engloutissent le pèlerin et l'ile – oui, même quand la victoire est achevée.

Ton "ile" est le cerf ; tes pensées sont les chiens qui le harcèlent et le poursuivent dans sa course vers le fleuve de la vie. Malheur au cerf qui est rejoint par les démons aboyeurs avant d'avoir atteint la vallée du refuge, appelée "Jnana-marga", "le sentier de la connaissance pure".

Pour se maintenir dans la position occupée, contre la pression immense des pensées de millions d'autres hommes – pression dont nous avons si souvent parlé –, l'aspirant a maintenant besoin d'une concentration énergique et d'une véritable puissance mentale. La force lui est nécessaire avant qu'il puisse pratiquer avec fruit la méditation qui l'élèvera jusqu'aux plus hauts sommets du plan bouddhique.

L' "ile", nous dit M^me^ Blavatsky, est l'égo supérieur ou moi pensant ; toute pensée basse doit en être éliminée, afin que la manifestation de cet égo devienne possible. Rien de plus éloigné cependant de la condition de médium. Faire évacuer un local ou permettre d'y entrer : la différence est énorme ; or, c'est la différence entre le yogui et le médium. C'est ce qui distingue aussi le Théosophe du Spirite. Tous deux conviennent que l'homme est éternel et que son progrès n'a pas de limites, mais le second pense qu'il est bon pour l'homme d'être le médium de bons esprits, le premier, au contraire, tient à conserver en toute circonstance sa conscience propre et positive, et soutient que tout ce que **[252]** la médiumnité passive est capable de donner, la clairvoyance consciente nous le donne également.

"Malheur au cerf qui est rejoint", dit Aryasanga, c'est-à-dire malheur à l'égo qui se laisse aller aux préjugés, parce qu'il n'a pas pu résister à la pression des pensées extérieures : il est devenu incapable d'atteindre la région de la pensée véritable.

M^me^ Blavatsky dit du sentier de la connaissance pure (Jnana-marga) :

> **C'est littéralement le sentier de Jnana, le sentier de la connaissance pure, de Paramartha ou (en sanscrit) de Svasamvedana, le reflet évident en soi, analyseur du soi.**

Pour les Indous, Jnana est la connaissance supérieure, la sagesse ; ce n'est pas la connaissance inférieure ayant pour objet le monde et qui se nomme vijnana.

> **Avant que tu puisses t'établir en Jnana-marga et l'appeler ta voie, ton âme doit devenir comme le fruit mûr du manguier ; aussi douce et tendre que sa belle pulpe dorée pour les douleurs d'autrui, aussi dure que son noyau pour tes propres affres et afflictions, ô conquérant du bien et du mal.**
>
> **Endurcis ton âme contre les ruses du Soi ; mérite pour elle le nom d'Âme-Diamant.**
>
> **Le diamant profondément enfoui dans le cœur palpitant de la terre ne peut jamais réfléchir les terrestres lumières, il en est ainsi de ton mental et de ton âme ; plongés en Jnana-marga, ils ne peuvent rien refléter du royaume illusoire de Maya.**

De notre affliction personnelle, Longfellow a chanté :

> "Maintenant elle m'a quitté
> elle est au fond des mers,
> et les peines d'autrui
> me couvrent seules de leur ombre."

Nous devons faire mieux encore et ne laisser aucune peine nous couvrir de son ombre. En vous bornant à sentir la peine d'un autre, non seulement vous ne lui rendez pas service, mais vous ajoutez à son affliction. Si au contraire vous éprouvez une véritable sympathie, vous émettez des vibrations d'amour et vous aidez positivement votre frère. Le Maitre éprouve toujours de la sympathie, mais jamais d'affliction. Il ne peut souffrir bien qu'Il soit un avec ceux qui souffrent, parce que, étant un avec eux, il connait les **[253]** joies de leur existence sur les plans supérieurs et la gloire ineffable de la condition vers laquelle ils évoluent avec une absolue certitude.

Pour la plupart des hommes, le danger consiste, quand ils ont banni l'affliction de leurs cœurs, en une tendance à perdre du même coup leur sympathie ; dans ce cas, ils risquent de prendre le sentier de gauche, celui de la magie noire. Les frères de l'ombre deviennent complètement indifférents aux sentiments d'autrui comme à leurs sentiments propres ; ils étouffent sans pitié tous les sentiments ; ils n'y voient qu'un gaspillage d'énergie.

> **Quand tu as atteint cet état, les portails que tu as à franchir sur le sentier ouvrent leurs portes toutes grandes pour te laisser passer et les plus puissantes forces de la nature ne possèdent pas le pouvoir d'arrêter ta course. Tu seras maitre du septuple sentier ; mais pas avant, ô candidat à des épreuves indicibles.**

Ces épreuves indicibles ne sont probablement pas des dangers et des difficultés assez grands pour que la description en soit impossible, mais plutôt d'un genre ignoré des hommes ordinaires et connus de l'égo seul. La voie qu'Aryasanga fait suivre à ses élèves est pour l'égo une voie intérieure. Quand la personnalité a été domptée dans les mondes extérieurs, l'égo doit escalader les plans qui se trouvent au-dessus de lui ; il doit accomplir une tâche qui ne peut se décrire.

Autre interprétation possible : le candidat se découvre capable de faire ce qu'il croyait au-dessus de ses forces. Ainsi, l'homme ordinaire serait porté à dire, par exemple, que l'altruisme et la pureté dont nous avons tant parlé ne sont pas à sa portée ; qu'elles sont tout à fait inaccessibles ; autant lui conseiller d'être parfait. Mais un jour viendra, s'il essaie d'acquérir ces qualités et ne laisse faiblir ni son désir ni ses efforts, où il constatera que le succès est parfaitement naturel et facile.

L'homme ordinaire, déclarant telle chose impossible, refuse d'essayer, mais comme Napoléon, nous avons appris à effacer le mot impossible dans notre vocabulaire. Il n'est pas impossible, pour le lecteur de cette page, d'arriver à l'Adeptat en vingt-quatre heures ; il le pourrait s'il était **[254]** doué d'une volonté suffisante ; mais cette volonté, personne, semble-t-il, ne la possède. Laissons de côté la question temps ; ce lecteur peut atteindre l'Adeptat ; à la condition de fixer les yeux sur le but et de se diriger vers lui sans penser à la fuite des jours ; il y parviendra en somme assez vite.

Jusque-là, une tâche bien plus dure t'attend encore : tu dois te sentir toi-même toute pensée, et pourtant bannir toutes pensées et les chasser de ton âme.

Tu dois atteindre cette fixité d'esprit dans laquelle aucune brise, si forte qu'elle soit, ne peut introduire en toi la moindre pensée terrestre. Ainsi purifié, le sanctuaire doit être vide – de toute action, de tout son, de toute lumière terrestre. Comme le papillon, saisi par la gelée, tombe sans vie sur le seuil, ainsi toutes les pensées terrestres doivent tomber mortes devant le temple.

Il est écrit :

"Avant que la flamme d'or puisse bruler avec une lueur tranquille, la lampe doit être placée bien à l'abri dans un lieu où ne souffle aucun vent."

C'est là une description poétique de la concentration – fixité si parfaite du manas supérieur que, même sur ce plan, rien ne peut y pénétrer du dehors. C'est l'équivalent de dharana, mentionné dans le premier fragment, bien que, dans celui-ci, il soit appelé virya, c'est-à-dire force – non pas l'énergie physique, bien entendu, mais l'indomptable et inébranlable virilité de l'égo.

Dharana est appelé dans le premier fragment la sixième étape, mais ici virya est le cinquième portail. Point de confusion de nombres, car le cinquième portail mène à la sixième étape – celle où l'homme met en pratique la qualité qu'il fit sienne au cours de la cinquième étape, afin d'être admis à la sixième, après avoir franchi le cinquième portail.

La même qualité sert de passeport ouvrant le plan bouddhique. Arrivé à ce niveau, l'homme a momentanément réduit au silence l'activité mentale supérieure, et maintenant, au lieu de s'identifier à ses pensées, il se sent la pensée même : il est un avec ses semblables et leurs pensées sont les siennes ; dans cette phase, l'unité du Logos Solaire lui devient **[255]** sensible ; c'est dès lors pour lui une réalité positive, une question d'expérience directe, non plus une belle idée ou une vive inspiration occasionnelle. Tout cela pénètrera-t-il plus ou moins le cerveau physique – c'est une autre affaire ; la plus grande partie ne le pourra pas. La concentration et la méditation de ces degrés exaltés se font principalement hors du corps, pendant le sommeil.

Nous parlons souvent de lutte contre les pensées et les sentiments terrestres ; c'est là une phase où nous les regardons comme nos égaux, mais dans celle dont il s'agit maintenant, ils tombent morts au seuil de l'aura. Les divers corps vibrent avec une telle intensité que les formes-pensées inférieures sont rejetées de côté et ne peuvent pénétrer. Le plan physique nous en donne de nombreux exemples. Une roue tourne-t-elle avec lenteur, vous pouvez jeter une balle entre ses rayons ; si elle tourne vite, c'est impossible. Un jet d'eau est-il assez puissant, vous ne pouvez le couper avec un sabre ; l'arme est repoussée comme par un corps solide. Un conte de fées très connu parle d'un homme qui, debout sous la pluie, était capable de décrire avec son épée au-dessus de sa tête des cercles si rapides que pas une seule goutte ne pouvait les pénétrer et tomber sur lui.

La citation où il est question de l'agneau est empruntée à la *Bhagavad Gîta* ; elle dit encore :

> "Tel devient le Yogi, absorbé dans le Yoga du Soi." [64]

Puis viennent ces mots :

> "Ayant vu le Soi par le Soi, il est content dans le Soi. Ce en quoi il trouve cette joie suprême que la raison peut saisir par-delà les sens, et où, bien établi, il ne perd pas de vue la Réalité dont la conquête fait paraitre peu de chose tout autre gain ; si bien qu'il n'est plus ébranlé même par une grande douleur." [65]

Cette expérience du yogui est une intuition véritable, parce qu'elle vient du dedans ; d'une région de la nature, plus profonde même que les niveaux causaux. À quel point une intuition pareille pénètre-t-elle la personnalité ? Cela dépend du type de la personne qui l'éprouve. Il y a deux modes de transmission principaux ; dans l'un, elle descend du plan mental supérieur au plan mental inférieur ; dans l'autre, elle descend directement de bouddhi au corps astral. **[256]**

La facilité relative de l'une ou l'autre transmission dépend de la manière dont l'homme quitta jadis le règne animal par l'individualisation. Les uns y parvinrent à force de vouloir comprendre ; les autres sous l'influence d'une émotion élevée – probablement l'attachement à un maitre humain. Dans la transmission du premier genre, l'intuition arrive dans le mental inférieur

---

[64] *Op. cit.*, VI, 19.

[65] *Op. cit.*, VI, 21, 22.

comme une conviction, n'exigeant aucun raisonnement pour établir aujourd'hui sa vérité, bien que cette vérité ait dû être comprise, soit dans les vies antérieures, soit hors du corps sur le plan mental inférieur. Dans le cas où l'homme est arrivé à l'individualisation par l'émotion, l'intuition est reçue, non point par la voie du mental mais par la voie des sentiments.

Ni dans l'un, ni dans l'autre cas, les intuitions ne peuvent descendre d'une manière satisfaisante si les véhicules ne sont pas fixes. Il en est ainsi, en musique, de la transmission d'une note ; nous arrive-t-elle non seulement par l'air mais encore à travers un mur épais, elle peut être dans une certaine mesure amortie et le son peut devenir très différent de ce qu'il était. A-t-elle à vaincre une cause de trouble – une tempête par exemple – la note sera moins nette encore. La dernière comparaison convient très bien au cas où les corps astral et mental sont violemment agités.

> **Et alors, ô poursuivant de la vérité, ton âme deviendra comme un éléphant affolé qui fait rage dans la jungle. Prenant les arbres de la forêt pour des ennemis vivants, il périt en essayant de tuer les ombres mouvantes qui dansent sur le mur des rochers exposés au soleil.**

Je ne sais s'il arrive rien de tel dans la jungle, mais l'idée est bien que, lorsqu'un éléphant devient fou, il prend les arbres pour des ennemis en vie ou, pis encore, se précipite contre les rochers et périt. De même, certains ont pu constater qu'en sentant descendre l'énergie, nouvellement éveillée, du Moi supérieur, le mental se révolte dans un suprême accès de férocité contre son nouveau maitre ; dans son orgueil et dans sa peur, il ne veut pas renoncer à l'indépendance dont il a joui si longtemps. Alors il fait rage ; doute et soupçons abandonnent tous leurs derniers retranchements et viennent livrer bataille à la lumière, prenant chacun de ses mouvements pour un adversaire. Le mental **[257]** est le repaire de l'orgueil et ce qu'il en contient encore s'élève en armes contre son supérieur, comme les persécuteurs de Jésus s'élevèrent contre lui et le mirent à mort, ne pouvant supporter la comparaison de Sa pureté et de Sa grandeur avec leur propre nature terrestre.

> **Prends garde que par souci du Soi ton âme perde pied sur le sol de la Connaissance dévique.**
>
> **Prends garde que par oubli du Soi ton âme perde son autorité sur son mental tremblant, et soit ainsi privée du fruit légitime de ses conquêtes.**

La connaissance dévique signifie, comme plus haut, la connaissance du divin qui est la base à toute manifestation. Le candidat, préoccupé de savoir s'il suit la bonne route, court le risque de devenir, non pas égoïste mais replié sur soi-même. Il y a là une distinction bien nette à faire. Aucun d'entre nous ne voudrait s'approprier la moindre chose au détriment d'une autre personne. À une faute pareille correspondrait dans l'aura une nuance d'un brun grisâtre éteint. Reste le danger du repli sur soi-même – celui de trop considérer les choses au point de vue personnel. Ceci est manifesté dans l'aura par un durcissement de la périphérie, qui s'oppose à la pénétration des impressions.

L'autre avertissement se rapporte au Soi unique ; il importe de ne pas l'oublier. L'aspirant doit se rappeler sans cesse que tous sont un, et qu'en chacun se trouve l'unité divine. C'est là, sur chaque plan, l'objet d'une instruction pratique. Physiquement, l'homme doit être propre, honnête et droit, afin de ne contaminer personne ; astralement et mentalement, ses sentiments et ses pensées doivent être purs et élevés, non pour la satisfaction qu'il y trouve, mais pour le bien de tout son entourage.

> **Prends garde au changement, car le changement est ton grand ennemi. Ce changement t'attaquera et te rejettera, hors du sentier que tu foules, dans les marais visqueux du doute.**

Tout d'abord cette mise en garde contre le changement étonne un peu, surtout si l'on se rappelle que sans cesse nous changeons, qu'en suivant le Sentier il faut devenir ce Sentier et qu'ainsi nous nous appliquons à notre propre **[258]** transformation. Comprenons ici que, pendant la phase de changement, nous ne devons rien changer à notre base, à notre attitude essentielle. Un moment éprouvant est celui où l'on renonce aux objets terrestres autrefois appréciés, sans tenir encore de façon permanente les biens nouveaux et spirituels. Ces derniers, à certaines heures spéciales où nous nous trouvions au plus haut, nous sont apparus mais jamais pour longtemps, et nous retombons dans l'état de sècheresse spirituelle dont parlent tant de mystiques. Le nécessaire est de conserver cette vision au milieu de toutes ces fluctuations et de ne pas modifier notre position essentielle. Ces changements peuvent avoir plusieurs causes. Un peu de congestion ou d'anémie du cerveau physique suffit quelquefois. Cette influence affecte les véhicules, mais nous ne devons pas leur permettre d'affecter l'homme véritable. Quand surviennent les fluctuations, nous devrions dire : "Je m'y attendais. Je sais que mes yeux ne m'ont pas trompé. Maintenant la vision pâlit et je commence à douter ; mais je sais que cette

dépression prendra fin ; une fluctuation dans mon corps astral en est la seule cause."

Il est parfois très éprouvant et très pénible d'avoir à renoncer à la foi pittoresque de notre enfance, quand nous constatons qu'elle n'est pas en rapport avec les faits de la vie et ne répond plus aux besoins de l'intelligence et du cœur. Souvent alors on commence à douter de tout, on ressemble à un navire sans gouvernail et, dans les cas les plus graves, cette condition peut se prolonger pendant plusieurs existences. Il faut alors écouter, lire et réfléchir et s'en tenir aux hypothèses qui expliquent le mieux les faits, jusqu'au jour où le savoir qui, tôt ou tard, nous viendra surement, dissipera le doute. Nul besoin, naturellement, de passer par le scepticisme ; il est très possible de renoncer aux idées non essentielles et d'élargir peu à peu notre religion jusqu'à ce que le message de la Théosophie nous devienne intelligible.

> **Prépare-toi et sois averti à temps. Si tu as essayé et échoué, ô combattant indomptable, ne perds pourtant pas courage ; continue de combattre et reviens à la charge, encore et toujours.**
>
> **L'intrépide guerrier, quand sa vie coule avec son sang précieux de ses blessures béantes, attaquera encore [259] l'ennemi, le chassera de sa forteresse, et le vaincra avant d'expirer lui-même. Agissez donc, vous tous qui échouez et souffrez, agissez comme lui ; et de la forteresse de votre âme, chassez tous vos ennemis – ambition, colère, haine, et jusqu'à l'ombre du désir – lors même que vous avez échoué…**
>
> **Souviens-t'en, toi qui combats pour la libération de l'homme : chaque échec est un succès, et chaque effort sincère gagne avec le temps sa récompense. Des germes saints bourgeonnent et croissent invisibles dans l'âme du disciple ; leurs tiges s'affermissent à chaque nouvelle épreuve ; elles plient comme des roseaux mais jamais ne se rompent ni ne peuvent se perdre. Mais quand l'heure a sonné, elles fleurissent.**
>
> **.....**
>
> **Mais si tu es venu préparé, alors n'aie pas de crainte.**
>
> **.....**

Dans une note qui prend place ici, HPB mentionne une croyance bien connue : à savoir que chaque nouveau saint est une recrue dans l'armée de ceux qui travaillent pour la libération du genre humain, et que dans les pays bouddhistes du nord, où est enseignée la doctrine des Nirmanakayas, chaque nouveau Bodhisattva est appelé "libérateur du genre humain". Il faut bien entendu nous rappeler qu'elle parle de tous ceux qui sont devenus Arhats et pas seulement du grand Être qui remplit l'office de Bodhisattva. Le progrès réalisé par chacun est un progrès pour tous.

Dans cette voie, le candidat ne peut éprouver aucune ambition personnelle. Désirer la gloire pour soi-même est égoïste, il y a d'ailleurs bien longtemps que l'aspirant combat résolument tout désir semblable. L'élève du Maitre ne se dit pas : "Quelle est ma volonté ?", mais : "Quelle est la volonté du Maitre ?" Quand nous avons compris que nous sommes des étincelles du Feu divin, nous ne pouvons songer qu'à la volonté de Dieu. Nous faisons partie de Lui ; séparément, aucune gloire ne nous est possible ; la gloire pour soi est donc une complète illusion.

Pour l'homme qui persévère dans ses efforts, aucun échec n'est à craindre. Peut-être ne réussit-il pas à faire exactement **[260]** ce qu'il s'était proposé d'accomplir à un moment donné, mais un effort énergique n'est jamais perdu et, comme l'action et la réaction sont égales et opposées, chaque tentative nouvelle réagit sur lui-même et lui communique plus de vigueur pour l'avenir. En outre, tout homme qui essaie doit réussir, parce qu'il a pour soi tout le courant de l'évolution. Il ignore l'épaisseur de la muraille d'obstacles karmiques à travers laquelle il doit passer, ni à quel moment il retrouvera la lumière au-delà.

Dans ces conditions il serait tout simplement insensé de désespérer ou de cesser nos efforts sous prétexte que nous n'avons encore obtenu aucun succès visible. Dans l'admirable poème de Frederick Myers, *Saint Paul*, nous trouvons ces mots : "Ô homme, pourquoi désespères-tu ? Dieu te pardonnera tout, mais point ton désespoir." Désespérer, c'est pécher contre le Saint-Esprit. Désespérer de votre puissance revient à désespérer de Sa puissance qui agit par vous, et par conséquent à élever de vos mains une muraille entre Lui et vous.

Aryasanga offre au candidat l'exemple du guerrier qui combat et remporte la victoire au moment d'expirer. Il doit tenir bon jusqu'à la fin et ne jamais faiblir. L'instructeur sait que la mort est sans importance et que dans notre travail nous ne devons pas en tenir compte. Elle viendra pour

chacun de nous ; quelques-uns des vieillards peuvent avoir encore de longues années à vivre ; d'autres, des jeunes gens, seront enlevés brusquement. Nous poursuivrons notre tâche après la mort comme nous le faisions avant.

> **Désormais la route est nette, droit au travers de la porte Virya, le cinquième des sept portails. Tu es maintenant sur la voie qui conduit au règne de Dhyana, au portail Bodhi, le sixième.**
>
> **La porte Dhyana est comme un vase d'albâtre blanc et translucide, dans lequel brule tranquille une flamme d'or, le feu de Prajna qui rayonne d'Atma.**
>
> **Tu es ce vase.**

Image admirable que celle du vase d'albâtre, blanc et translucide, où resplendit une flamme immobile ; elle est bien adaptée au corps ou enveloppe bouddhique qui est absolument transparent et, à ce niveau, n'oppose aucune résistance **[261]** à l'unité de la vie. Dhyana est la méditation supérieure à laquelle se livre le yogui dans ce corps – méditation qui consiste à chercher le sens le plus profond de tel objet, ou encore à fixer la pensée sur un Grand Être et à se représenter que l'on fait partie de Lui. Plus de connaissance obtenue de l'extérieur. L'observateur ne se tient plus au dehors et ne considère plus l'objet comme étranger à soi, il arrive à en comprendre la nature en s'unissant à lui, en le contemplant du dedans.

> **Tu as rompu avec les objets des sens, tu as voyagé sur le sentier de la vue, sur le sentier de l'ouïe et tu te tiens debout dans la lumière de la connaissance. Tu as atteint maintenant l'état Titiksha.**
>
> **Ô Narjol, tu es en sureté.**
>
> **.....**

Le même nom de titiksha a été donné, comme nous l'avons déjà vu, à l'une des qualités requises, à l'un des éléments de la bonne conduite. Le terme est, employé encore, mais à un niveau supérieur. Dans une note, M^{me} Blavatsky lui donne comme sens :

> "l'indifférence absolue ; la soumission, s'il le faut, à ce qu'on appelle le plaisir et la souffrance pour tous, mais sans que de cette soumission dérive ni plaisir, ni peine – en résumé, c'est devenir physiquement, mentalement et

moralement indifférent et insensible au plaisir comme à la douleur".

Tout cela n'est pas très clairement exprimé. Le candidat n'agit ni par plaisir, ni par souffrance ; il fait simplement ce qu'il croit être son devoir. Tout comme les autres, il sent encore dans ses véhicules le plaisir et la douleur. Mais l'on peut dire qu'à ce niveau sa joie est si grande, ses pensées sont si bien fixées sur le but, que plaisir et douleur n'ont plus de prise sur lui. Ayant conservé toute sa sensibilité, le Christ peut s'écrier : "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?" – dans son cœur résonnent les mots : "Mon Dieu, mon Dieu, comme vous me glorifiez !" C'est ce que, dans *Les Maitres et le Sentier*, j'ai expliqué en décrivant la Quatrième Initiation. **[262]**

CHAPITRE XXV

—

LA SEPTIÈME PORTE

Sache-le, conquérant des péchés, une fois qu'un Sowani a traversé le septième sentier, toute la nature frémit d'une joyeuse terreur et se sent soumise. En scintillant, l'étoile argentée annonce cette nouvelle aux fleurs nocturnes ; dans sa course, le ruisseau l'annonce aux cailloux ; en mugissant, les sombres vagues de l'océan l'annoncent aux rochers ceinturés de brisants ; en chantant, les zéphyrs chargés de parfums l'annoncent aux vallons et les pins majestueux murmurent avec mystère : "Un Maitre s'est élevé, un Maitre du Jour".

CWL – Un Maitre du Jour est celui qui est en sureté pour la durée du cycle présent ; il s'agit par conséquent aussi bien du candidat qui a reçu la première Initiation que de celui qui est parvenu à l'autre rive. La joie qu'éveille dans la nature entière un pareil évènement est un fait dont nous trouvons ici une admirable et poétique expression. Beaucoup de personnes éprouvent alors un sentiment de bonheur inexplicable et parfois un frémissement spirituel marqué. Dans nos races civilisées, la plupart des hommes possèdent à peine la sensibilité nécessaire pour s'apercevoir de ces événements, mais certains individus impressionnables peuvent très bien se dire : "C'est curieux comme je me sens heureux aujourd'hui. Qu'a-t-il bien pu se passer ?" Dans la nature aussi, la sensation éprouvée est celle d'un bienêtre général.

La plupart des gens sont occupés à développer leur mental ; ils ont par suite perdu beaucoup de leur sensibilité ; or, celle-ci dépend moins du développement du mental que de celui des sentiments et des émotions. Les sauvages de type supérieur sont à beaucoup d'égards bien plus sensitifs, mais généralement d'une façon vague et indéfinie et sans pouvoir maitriser leur sensitivité. Ils reçoivent des impressions et peuvent souvent prédire certains événements d'une manière générale. Tout cela nous reviendra, mais net et **[263]** précis, quand, à un niveau plus élevé, la spirale revenant sur elle-même, nos émotions supérieures se développeront. Alors non seulement nous éprouverons dans ces grandes circonstances un sentiment de bienêtre et de bonheur, mais encore nous en connaitrons la raison ; nous saurons de

quel centre s'élève le grand chant d'allégresse. Le reste de la nature, que cependant nous avons dépassé, est jusqu'ici moins attaché aux objets matériels que ne le sont beaucoup d'hommes. À moins d'être possédé par un désir résultant de la faim ou d'une autre nécessité physique, un animal éprouvera dans une certaine mesure le frémissement dont nous avons parlé.

Le grand objet de la Société Théosophique est moins de favoriser le développement du mental que d'élever les hommes dont l'aptitude est suffisante jusqu'à répondre aux influences bouddhiques ; de rendre à ses membres, sur un point supérieur de la spirale, leur sensitivité ; enfin de la préparer pour la race future. Elle ne méconnait pas le développement du mental – loin de là –, mais elle prépare l'homme pour le degré suivant, quand de l'amour intuitif naitront l'harmonie et la fraternité ; un jour, elle fera servir l'intellect développé à constituer une civilisation nouvelle dont ces idées seront la base. Notre Société, se rattachant étroitement aux plans supérieurs, est très sensible aux forces libérées par la naissance d'un nouveau "Fils de l'homme". Le flux puissant la touche la première et lui donne un élan nouveau ; elle augmente, elle étend ses activités ; ses membres se multiplient et les sentiments fraternels se développent.

Il arrive cependant que cette stimulation de la vie soit une cause de friction, amenée par un sentiment insuffisant des proportions. Une grande idée se forme-t-elle dans l'intelligence d'un membre, l'énergie qui l'envahit l'intensifie ; rien de mieux s'il s'agit d'un homme pondéré, qui suit ses propres idées sans déprécier celles d'autrui. L'étroitesse se joint-elle au défaut d'équilibre, les divergences de vues peuvent se trouver accentuées. En Théosophie, chacun suit sa ligne d'activité particulière, mais le danger commence quand l'homme s'avise que sa propre ligne devrait être suivie et préconisée par toute la Société. D'autres personnes tâchent-elles de mener à bien leurs idées, il est porté à supposer qu'elles ne font pas pour la Société tout leur possible, **[264]** puisqu'il ne reçoit d'elles aucune assistance. Il est assez naturel que dans des cas pareils l'enthousiasme soit parfois une cause de friction, alors que l'amour fraternel et la vraie tolérance passent un peu au second plan.

Notre grande Présidente nous a dit que souvent elle a donné sa collaboration à "la deuxième ou troisième excellente idée" d'autrui. Sachant ce qui valait le mieux, elle cédait avec calme, d'abord pour que l'harmonie ne fût pas troublée, ensuite pour que les personnes en question pussent acquérir de l'expérience en réalisant leurs intentions. Vient-on lui soumettre avec enthousiasme un plan qui souvent n'est pas le meilleur, elle ne

décourage pas son interlocuteur. "Allez-y ! lui répond-elle, essayez et réussissez !" Il essaie donc et, peut-être après une année ou deux, s'aperçoit que son plan était défectueux ; alors il le modifie. Mais parfois aussi de bons résultats ont été obtenus ainsi.

Il est presque toujours sage de laisser les gens essayer leurs idées, mais toujours attristant de les voir imposer ces idées à autrui avec trop d'énergie. L'expérience nous confirme sans cesse que dans la Société rien n'importe davantage que l'harmonie entre les membres. On peut même dire que l'harmonie entre les travailleurs importe plus que le succès d'un travail quelconque. Il faut donc laisser chacun libre de suivre sa meilleure inspiration ; mais que chacun accorde aux idées individuelles d'autrui toute la sympathie possible. Nous est-il possible – sans mettre en péril cette harmonie qui fait de la Société un canal parfait pour les énergies supérieures et une porte toujours ouverte à l'influence des Grands Êtres – de nous livrer à une vigoureuse activité, rien de mieux ; – autrement non.

L'étoile d'argent mentionnée dans le texte peut signifier aussi l'étoile de l'Initiation. C'est le signe de la pensée et de la présence du Roi. Dans la cérémonie de l'Initiation, celui qui tient Sa place – celle de l'Unique Initiateur – Le prie de ratifier ce qui a été accompli, et en réponse apparait et brille l'étoile d'argent.

> **Il se dresse maintenant comme un blanc pilier qui s'élève au couchant, et sur la face duquel le soleil levant de la pensée éternelle verse ses premiers et ses plus glorieux flots de lumière. Son mental, comme un [265] océan calme et sans bornes, s'étend dans l'espace sans rivages. Il tient la vie et la mort dans sa forte main.**
>
> **Oui, il est puissant. Le pouvoir vivant libéré en lui, ce pouvoir qui est Lui-même, peut élever le tabernacle de l'illusion bien au-dessus des Dieux, au-dessus du grand Brahma et d'Indra.**

Par la Grande Confrérie Blanche descend sur le monde toute la Lumière qui éclaire les ténèbres de la vie humaine et accélère infiniment l'évolution des hommes. Le symbole de l'Orient représente souvent la Confrérie ; aussi peut-on dire du membre qui donne son assistance au monde qu'il est tourné vers l'occident.

L'illusion mentionnée ici est celle de l'état séparé. L'aspirant s'est maintenant libéré de cette illusion ; sur le Sentier, il s'élèvera pas à pas, d'un plan à un autre ; enfin, ayant sur chacun d'eux détruit l'illusion, il deviendra son propre maitre à tous les degrés de la vie humaine. L'altitude accessible à l'homme parait illimitée ; ce qui est dit de Brahma et d'Indra n'est donc pas une exagération, bien que cette phrase soit sans doute prise dans un sens général. Elle rappelle aussi, dans la *Lumière d'Asie*, ce vers :

> "Vous pouvez élever votre sort au-dessus de celui d'Indra." [66]

Pratiquement, cette sentence peut s'appliquer au changement de rayon, tel qu'il se trouve décrit dans *Les Maitres et le Sentier*. Dans la Hiérarchie de notre terre, il est possible d'aller plus loin sur le premier rayon que sur le second ; plus loin aussi sur le second que sur aucun des cinq autres. Quiconque est parvenu à la Septième Initiation sur l'un des cinq derniers rayons, doit passer au deuxième ou au premier, s'il veut atteindre la Huitième Initiation, et seulement sur le premier s'il veut aller encore plus loin. *La Doctrine Secrète* compare Indra au Deuxième Logos, le Dieu Solaire, et Brahma est le Troisième Logos, le Créateur. Dans la Hiérarchie, ils sont représentés, l'un par le Chef du deuxième rayon, le Bouddha ; l'autre par le Mahachohan, qui gouverne les cinq rayons (du troisième au septième). Le Seigneur du Monde est sur le Premier rayon et S'est élevé au-dessus des deux autres. **[266]**

> **Maintenant, il atteindra surement sa grande récompense !**
>
> **N'emploiera-t-il pas pour son propre repos et sa béatitude les dons qu'elle confère, sa richesse et sa gloire bien gagnées – lui le vainqueur de la grande illusion ?**
>
> **Non, candidat au savoir que tient caché la nature ! Si l'on veut suivre les traces du saint Tathagata, ces dons et ces pouvoirs ne sont pas pour soi.**
>
> **Voudrais-tu endiguer ainsi les eaux nées sur le Soumerou ? Détourneras-tu le courant pour l'amour de toi-même, ou le renverras-tu à sa source première le long des crêtes des cycles ?**

---

[66] *Op. cit.*, VIII.

Nous revenons ici, encore une fois, à la libération des naissances et des morts et à l'idée qui s'y rattache – celle du repos. Dans cette phase, aucun sentiment de fatigue et de peine telles que nous les éprouvons ici-bas n'est possible ; mais, jugeant de notre plan inférieur le sort d'un Adepte qui demeure incarné pendant des millions d'années, nous le trouvons indiciblement lassant. Comme le candidat auquel s'adresse Aryasanga est placé à un niveau inférieur, l'instructeur désire que son élève n'envisage pas cet avenir avec répugnance, bien que sur le moment le côté sombre du tableau lui soit visible. Impossible, sans doute, à l'instructeur de décrire les joies de cette existence exaltée ; elles ne peuvent s'exprimer dans les mêmes termes que les joies, même les plus intenses, que nous connaissons ; il est donc assez dangereux d'en présenter l'attrait au candidat qui risquerait de prendre pour objectif, à son insu, une forme inférieure de bonheur ; ses progrès s'en trouveraient retardés.

Le mont Merou – ou Soumerou – est la Montagne des Dieux correspondant, d'une façon générale, à l'Olympe des Grecs. Tout bien y prend sa source ; il s'épanche en chacun des membres de la Confrérie et par lui devrait se répandre dans le monde ; dans le cas contraire, le courant se trouve littéralement obstrué, mais alors le frère responsable manque à son devoir.

> **Si tu veux que ce fleuve de connaissance péniblement acquise, de sagesse née du ciel, reste une eau douce et [267] courante, il ne faut point lui permettre de devenir un marais stagnant.**
>
> **Sache-le ; si tu veux travailler avec Amitabha, l'Age sans bornes, tu dois verser la lumière acquise, comme font les deux Bodhisattvas, sur toute l'étendue des trois mondes.**

M^me^ Blavatsky ajoute la note suivante :

> **Dans le symbolisme bouddhiste du nord, Amitabha ou l'espace sans bornes (Parabrahman) a, dit-on, deux Bodhisattvas dans son paradis – Kwan-shi-yin et Tashishi – qui rayonnent à jamais la lumière sur les trois mondes où ils ont vécu, y compris le nôtre, pour aider de cette lumière (de la connaissance) l'instruction des Yoguis qui à leur tour sauveront les hommes. Leur position élevée dans le royaume d'Amitabha est due**

aux actes de miséricorde accomplis par eux deux, lorsqu'ils étaient des Yoguis, eux aussi, sur la terre, suivant le récit allégorique.

Cette note est un peu compliquée et demande quelques explications. M^me^ Blavatsky fait d'Amitabha l'équivalent de Parabrahman, mais il est difficile de comprendre qu'il puisse en être ainsi, car le premier est la Lumière Illimitée, la Sagesse Illimitée, l'Essence de tous les Bouddhas. Parabrahman est la première Personne de la grande Trinité ; Avalokiteshvara est la seconde, qui est aussi Amitabha, appelé "principe médian" du Bouddha. Il nous est possible de collaborer avec ce deuxième principe ou principe médian, mais pas avec Parabrahman.

Cependant, elle les identifie quelquefois. Le Parabrahman est alors la sagesse cachée ; il se manifeste comme Avalokiteshvara, l'Ishvara manifesté, le Logos. En regardant de bas en haut, il y a en nous, en nous tous, un Dieu qui est vu (le second des trois) et un Dieu caché (le premier des Trois) [67].

Le principe médian est aussi nommé le Bodhisattva ; il est décrit comme double, masculin et féminin, c'est-à-dire Kwan-shi-yin l'aspect mâle et Kwan-yin l'aspect féminin **[268]** d'Avalokiteshvara. Ce dernier, dit-on, "prend à volonté toutes les formes afin de sauver l'humanité".

"Les trois mondes, dit une note, sont les plans de l'être, le terrestre, l'astral et le spirituel". M^me^ Blavatsky emploie ici le terme "astral" dans un sens inaccoutumé, ce qu'elle a fait aussi dans *La Doctrine Secrète* en traitant le même sujet. Considérant l'homme dans son ensemble, de la Monade aux corps matériels, elle le divise en trois parties ; d'abord, la partie spirituelle, qui est la Monade ; deuxièmement, la partie astrale comprenant notre atma-bouddhi-manas, c'est-à-dire le roupa supérieur aux sens ; troisièmement, la partie matérielle ou terrestre, comprenant les corps mental inférieur, astral et physique.

Les deux Bodhisattvas pourraient encore présenter un autre sens ; ils seraient alors les deux grands Frères, notre Seigneur Gautama et notre Seigneur Maitreya, qui représentent dans la Hiérarchie le principe médian ; le premier s'occupe des mondes supérieurs ; le second regarde en quelque sorte vers le bas, afin de s'occuper des personnalités humaines sur les plans

---

[67] *Ante*, Chapitre II, p. 58.

inférieurs. Dans *Les Maitres et le Sentier*, nous avons raconté les efforts et les sacrifices merveilleux de ces deux Frères [68].

Reste une interprétation qui pourrait être au point de vue humain la plus pratique. Si Gautama et Amitabha sont devenus un, c'est que Gautama est devenu le Bouddha ; Il reste actif sur les plans supérieurs, mais dans le monde des hommes, Il agit par le Bodhisattva double, dont la forme masculine est Kwan-shi-yin, notre Seigneur Maitreya, et dont la forme féminine est Kwan-yin, la compagne, la shakti mystérieuse de Celui-ci, dans presque toutes les religions.

> **Sache que le fleuve de connaissance surhumaine et de sagesse dévique que tu as gagné doit, de toi-même, canal d'Alaya, être versé dans un autre lit.**
>
> **Sache, ô Narjol du Sentier secret, que ses eaux pures et fraiches doivent être employées à rendre douces les vagues amères de l'océan – cette mer immense et douloureuse formée par les larmes des hommes.**

La connaissance surhumaine signifie probablement la clef **[269]** donnée à l'Initié dès son premier pas. L'homme qui a reçu plusieurs Initiations possède certaines catégories de connaissances qu'il ne lui est pas permis de communiquer à autrui ; il conforme ses actes à ces connaissances – d'où nécessairement une manière de faire et un genre d'existence particuliers. D'autres peuvent les remarquer et les suivre, soit par imitation, soit par dévotion. Les gens de tempérament protestant trouvent à redire à cette façon d'imiter les personnes éminentes ; ils font observer que telle personne peut être grande à certains égards mais beaucoup moins à d'autres – qu'en les imitant, on peut facilement devenir superstitieux, comme dans l'histoire du chat et du bois de lit ; ils ajoutent que la vigueur s'acquiert en comptant sur soi-même. Tout cela est vrai, mais l'une et l'autre méthode présentent à la fois des avantages à gagner et des dangers à affronter. Que chacun, par conséquent, choisisse la voie qui lui est la plus naturelle, mais en ayant soin de chercher à comprendre et à respecter l'homme qui a pris l'autre chemin. Si nous imitons les actes d'une personne qui en sait un peu plus que nous, notre imitation n'est pas déraisonnable. Un enfant imite les adultes, persuadé qu'ils en savent plus que lui, et en général il a raison. Quel inconvénient y a-

---

[68] *Op. cit.*, chap. XIV.

t-il à ce que l'enfant moyen regarde son père comme le plus grand des hommes ? Et qui songerait à lui dire qu'il se trompe ?

La Sagesse dévique est sans doute la Sagesse Divine, que nous appelons Théosophie. C'est la connaissance des divers mondes comme séjour de la vie de Dieu, et non pas simplement comme régions extérieures. Aryasanga établit toujours une distinction entre ce que l'on sait réellement et ce que l'on se borne à croire. S'il prenait la parole dans une de nos réunions théosophiques il pourrait dire : "Vous devriez croire à l'existence des plans astraux et mental, parce que c'est une nécessité rationnelle. Mais vous ne pouvez en être assuré sans en avoir fait l'expérience directe". Si cette connaissance est surhumaine, c'est simplement parce que de nos jours elle n'est pas à la portée de l'humanité normale ; par contre, elle le sera un jour pour toute personne moyenne.

L'expérience directe joue un rôle considérable dans la manière dont nous arrivons à comprendre ces grandes vérités. M. W. T. Stead disait une fois qu'il s'était livré au **[270]** sujet des questions psychiques à des études et à des investigations prolongées, mais qu'un moment de clairvoyance vint un jour apporter à ces questions une couleur et une réalité nouvelles. Au moment de s'endormir, il vit, comme en un petit tableau, une plage et les vagues se brisant sur les rochers. C'était peu de chose, mais c'était fort instructif. "Maintenant, dit-il, je comprends ce que signifie pour un clairvoyant la vue de telle ou telle chose."

Quelle immense différence pour le D^{r} Besant et pour moi-même, quand, pour la première fois, nous pûmes observer directement les plans intérieurs. L'étude extérieure nous avait familiarisés avec les faits concernant les mondes astral et mental, mais la vision directe nous rendit ces mondes vivants. S'agit-il même des questions du plan physique, les connaissances obtenues exclusivement par la lecture ont je ne sais quoi de sec et de décoloré ; au contraire, tout est couleur et lumière pour l'homme qui doit son instruction à la vie. Je me rappelle avoir constaté cette différence chez les moines bouddhistes que je fréquentais à Ceylan. Tel moine possédait les textes dans la perfection et pouvait les citer à l'appui de tous les principes de sa religion ; tel autre, ayant une certaine expérience de la méditation, citait moins mais avait beaucoup plus à dire.

La clairvoyance ne se manifeste pas tout d'un coup sous une forme qui puisse inspirer confiance. Il faut un entrainement long et méthodique pour amener une personne à voir juste, à comprendre ce qu'elle voit et à éliminer

l'équation personnelle. On peut mettre un télescope dans les mains de quelqu'un et supposer que cet instrument lui fera connaitre tout ce qui concerne les étoiles – mais cette personne ne s'instruira guère avant d'en avoir appris l'usage et d'avoir mis en jeu, dans ses observations, beaucoup de savoir et d'intelligence. Les astronomes ont découvert qu'ils devaient, eux aussi, dans leurs théories, tenir compte de l'équation personnelle.

Dans la clairvoyance, on s'en aperçoit de bien des façons : on peut voir les objets un peu trop grands, un peu trop bleus ou trop rouges, et ainsi de suite. L'élément personnel se manifeste également sous la forme de préjugés. C'est ainsi qu'une dame clairvoyante, d'ailleurs ardente chrétienne, toutes les fois qu'elle voyait verser de l'eau, donnait à cet acte le sens de baptême et, quand d'autres émettaient **[271]** un avis différent, le prenait fort mal. Malgré tous nos efforts, nous ne pouvons rien voir entièrement, comme il le faudrait pour arriver à une précision parfaite. Il se peut même qu'à Leur niveau, celui de l'Adepte, les Maitres tiennent compte de leurs "équations personnelles" lorsqu'ils agissent sur les plans inférieurs.

Cependant, l'initié a obtenu par l'expérience, sur bien des points, une certitude qui lui permet de servir de canal aux énergies supérieures. Comme elle modifie la polarité de ses véhicules mental et causal, il peut être pris pour instrument, alors que d'autres ne sont pas utilisables, quel que soit à d'autres égards leur développement.

> **Hélas ! tu vas devenir comme l'étoile fixée au plus haut des cieux ; des profondeurs de l'espace, ce luminaire céleste doit briller pour tous excepté pour lui-même ; donner de la lumière à tous, mais n'en prendre à personne.**

Ne supposons pas que l'étoile brille à regret ; elle brille parce qu'elle ne peut faire autrement.

> "Toutes les créatures suivent leur nature. À quoi bon faire violence ?" [69]

La contrainte est toujours attristante. Qui aime l'humanité voudrait lui prodiguer sans cesse la lumière et s'afflige de ne pouvoir le faire.

---

[69] *Op. cit.*, III, 83.

Un grand exemple nous en est donné par les puissantes entités qui ont pour formes les *grains de riz* ou les *feuilles de saule* de notre soleil, afin que par leur intermédiaire, la lumière, la chaleur et la vitalité puissent se répandre sur tout le système. On a toujours vu là un sacrifice de leur part ; mais leur rôle est spontané ; c'est leur manière d'exprimer leur nature intérieure. Au lieu de mener sur quelque plan exalté, inconcevable pour nous, une existence d'activité splendide, elles conservent des corps physiques et vivent ainsi pour le bien des mondes qui gravitent autour de notre soleil. Elles forment en vérité une muraille protectrice, un chenal qu'Alaya peut suivre, pour se déverser dans un lit nouveau.

> **Hélas ! tu vas devenir comme la neige pure dans les vallées des montagnes, froide et insensible pour le toucher, [272] chaude et protectrice pour la semence qui dort profondément sous son sein ; c'est maintenant cette neige qui doit recevoir la mordante gelée, les rafales du Nord, abritant ainsi de leur dent aigüe et cruelle la terre qui contient la moisson promise, la moisson qui nourrira les affamés.**

La comparaison de la neige est très belle, mais il ne faut pas la pousser trop loin. Le disciple doit devenir comme de la neige nouvelle – blanche, immaculée, sans tache. En parlant ainsi à ses disciples, Aryasanga leur montrait sans doute les pics neigeux, partout visibles.

Si la neige est insensible, ce n'est pas qu'elle exerce une action malfaisante, mais elle n'est pas affectée par le froid. Quel que soit l'abaissement de la température, la neige reste la même ; n'étant pas affectée, elle a la propriété de garantir la terre d'un froid plus intense. L'aspirant doit atteindre un but semblable ; il doit être insensible, mais seulement dans le sens de subir avec indifférence toutes les perturbations et tous les coups extérieurs, d'où qu'ils viennent, sans cesser pour cela de protéger le grain qui dort.

Le grain, c'est la divinité dans l'homme ; il commence à se réveiller chez ceux qui portent leur attention sur les questions supérieures et s'efforcent de se développer. Voilà la semence qu'il faut chérir en autrui. Dans le gland, nous dit un Oupanishad, le chêne existe virtuellement ; il n'a qu'à se développer et à emprunter à l'air, à la terre, et à la lumière du soleil les éléments qui rendront possible sa manifestation. De même, la Monade,

l'étincelle divine en nous, contient toutes les possibilités du Logos que nous serons un jour ; cependant, il faut qu'elle se développe.

Il est nécessaire que nous fournissions à ces semences divines les conditions qui leur permettront le mieux de se développer dans les mondes inférieurs. Aussi devons-nous subir le froid mordant et la rafale du nord, afin de protéger ceux que ces intempéries pourraient affecter et arrêter. Il y a des hommes prêts à recevoir l'enseignement spirituel ; il faut leur donner la nourriture spirituelle. Ils ont faim ; nous devons leur apporter les aliments dont ils ont besoin pour croitre. Ils ne savent pas bien ce qu'il leur faut, mais dès que la nourriture leur est présentée ils s'en emparent. **[273]** En ce qui concerne la Théosophie, telle a été l'expérience de certains d'entre nous. Dès que la Théosophie nous est apparue, nous nous sommes dit : "Voilà exactement ce que j'attendais", bien qu'avant d'en entendre parler, nous ignorions ce qu'il nous fallait. Bien d'autres attendent, comme nous le faisions nous-mêmes, le moment de reconnaitre ces idées et nous devons être comme la neige, dont le rôle est de protéger tant que persiste le froid, et puis, sous les rayons du soleil, de fondre et de disparaitre.

C'est exactement ce qui dans la famille se fait pour les enfants. Quand les temps sont durs ou quand viennent les soucis, nous veillons à ce que les enfants n'en sachent rien. Les aliments sont-ils insuffisants, les enfants sont nourris les premiers ; le père et la mère se contentent des restes. Une grâce nous a été accordée : l'instinct divin se manifeste assez en nous pour que nous reconnaissions le devoir de protéger l'âge tendre et sans défense.

Dans la vie, le même esprit doit trouver de nombreuses applications. Nous avons un peu d'avance sur les gens complètement ignorants. Les plus à plaindre sont ceux-là, et non pas les gens qui croient subir de grands troubles ou de grandes difficultés intellectuelles – ceux, par exemple, qui s'inquiètent de ce que leur religion ne réponde pas entièrement à leurs besoins. Ce n'est pas à ceux-là que la sympathie est le plus nécessaire, car du moins ils sont éveillés et s'efforcent de trouver la lumière. Non, c'est la grande humanité orpheline, ceux qui ne savent même pas qu'il existe un but digne de leurs efforts, qui ont le plus besoin de sympathie. Nous ne pouvons faire grand-chose pour eux. Tout ce que l'on peut faire, pour un poussin dans l'œuf, c'est de le tenir au chaud. La chaleur représente la vie que nous pouvons lui communiquer. Il faut être bon, fraternel et droit. Quand les hommes ont besoin d'instruction, nous pouvons la leur donner, mais nous pouvons toujours leur donner notre affection et des pensées élevées, car, s'ils

ne les reçoivent pas exactement, ils en sentent la chaleur, commue le poussin dans l'œuf.

Il est excellent, a-t-on dit, de prêcher et d'enseigner, mais le plus grand de tous les sermons est une belle vie. En voici une raison : c'est qu'une prédication semblable frappe les gens qui ne savent pas encore ce qui leur manque. La plupart des gens gagnent leur vie et veillent aux besoins de **[274]** leurs familles ; ils ne s'occupent ni de Théosophie ni de religion. En Angleterre, pays regardé en Europe comme attaché à la religion, les lieux du culte ne peuvent même contenir le dixième de la population. C'est à peine si les églises et les chapelles de divers genres sont à moitié pleines ; par conséquent, nous pouvons dire que le vingtième de la population, tout au plus, assiste habituellement à un office religieux quelconque. Nos belles conférences théosophiques font peu ou point d'impression sur cette masse de gens ; autant leur siffler une mélodie ou lire des vers. Par contre, ils examinent toujours les personnes bien élevées et plus développées qu'eux-mêmes, et se font une opinion sur celles dont l'éducation et le rang social sont supérieurs aux leurs. L'homme qui mène une existence vertueuse, honnête, pure et altruiste, ne cesse donc de prêcher à tous ces gens que les discours laissent indifférents.

Beaucoup d'efforts missionnaires sont critiquables, en ce qu'ils donnent à la prédication le pas sur l'exemple. Un missionnaire prend un bungalow dans une bourgade indienne ; il a pour voisins le magistrat européen et le percepteur, qui, dans son ressort, est presque un roi. Autour de lui à peu près tous les Indous sont strictement végétariens et abstinents ; mais le missionnaire exige de la viande de boucherie pour lui-même et garde en général à sa portée quelque carafe de whisky ou autre liqueur forte, quand même il ne se joint pas à ses amis européens pour tirer des oiseaux et autre menu gibier. Après quoi, il prêche la pureté et l'amour du Christ ; parfois il ose insulter les objets du culte populaire. Les résultats qu'il obtient sont habituellement nuls, sauf auprès de certains hypocrites qui par lui s'assurent des avantages matériels. Dans les écoles, il trouve souvent moyen de saper la religion des enfants sans implanter la sienne. Il amène rarement un bon Indou à devenir un bon Chrétien, ce qui en tout cas ne présenterait aucun avantage, mais de temps en temps transforme un bon Indou en un Chrétien médiocre. Il ferait bien mieux de s'attacher à mener une vie sainte, que sauraient comprendre les Indous, et puis de leur parler du Christ comme de son divin gourou qui l'inspire et a fait de lui ce qu'il est. Même à son point de vue personnel, ce serait là une meilleure propagande, car les Indous ont

des idées larges et ne refusent pas, en général, de donner aux Êtres divins adorés **[275]** par d'autres une place auprès de leurs propres incarnations Divines.

Souvent nous entendons assurer que les contrées orientales se christianisent rapidement ; ce que l'on veut dire, c'est qu'elles adoptent la civilisation moderne – comme la lumière électrique ou les règles de l'hygiène – ou bien qu'elles renoncent à certaines coutumes sociales, comme la réclusion des femmes de classe honorable et les mariages d'enfants, unions d'ailleurs assez fréquentes dans l'Europe chrétienne, il y a un siècle ou deux. On oublie peut-être comment les Chrétiens orthodoxes s'opposèrent à la science et aux réformes sociales, et comment ces progrès durent être arrachés à un "Christianisme" ressemblant fort à celui que les missionnaires eux-mêmes prêchent encore aujourd'hui.

> **Volontairement condamné à vivre à travers les Kalpas futurs sans être remercié ni perçu par l'homme ; immobilisé comme une pierre parmi les autres pierres innombrables qui forment le Mur Gardien ; tel est ton avenir si tu passes la septième porte. Bâti par les mains de nombreux Maitres de compassion, élevé par leurs tortures, cimenté par leur sang, il abrite le genre humain, depuis que l'homme est l'homme, et le protège contre plus de misère et de bien plus profondes douleurs.**
>
> **Cependant, l'homme ne voit point cela ; il ne le percevra pas et ne prendra pas garde à la parole de sagesse… car il ne la connait pas.**
>
> **Mais toi tu l'as entendue et tu sais tout, toi dont l'âme est sincère et sans artifice… et tu dois choisir. Alors, écoute encore.**

Je ne puis m'empêcher de croire qu'à certains égards les élèves d'Aryasanga devaient être peu avancés car il faut, semble-t-il, leur répéter à chaque instant qu'ils ne doivent s'attendre à rien pour eux-mêmes. On nous l'a dit aussi, mais – j'aime à l'espérer –, nous sommes parvenus comme étudiants en occultisme au degré où l'on reste indifférent si les hommes ne nous remercient pas ou ne remarquent pas nos efforts.

Le désir d'être ainsi reconnu semble caractériser un degré **[276]** assez inférieur. Sans s'attendre, en ce qui concerne les résultats de notre tâche, ni à des remerciements, ni à des satisfactions personnelles, il faut agir avec soin et prévoyance. L'occultiste est tenu d'estimer à l'avance le résultat probable de ses actes et de ses paroles et de ne commettre aucune imprudence. Notre rôle est d'agir le mieux possible et de veiller à ce que, si nous échouons, ce ne soit pas faute d'efforts ; mais, que nous voyions les résultats ou non, qu'importe !

Supposez qu'un membre de notre Société soit chargé de former une loge dans une région nouvelle. Il donne à cette mission tout son dévouement, déploie tout le tact dont il dispose ; bref, il fait tout son possible. Que les adhésions soient nombreuses ou non, il ne s'en préoccupe aucunement. Il aurait bien tort d'exprimer ce regret : "Si un autre que moi avait été ici, il aurait eu plus de succès." La mission lui a été confiée pour qu'il la remplisse de son mieux par ses propres moyens, et non par ceux d'autrui. C'est une erreur que de se comparer aux autres.

L'expression "Mur Gardien" a été fort mal comprise. C'est un beau symbole, mais comme tout symbole il ne faut pas le pousser trop loin. Aucun danger ne menace l'humanité, si ce n'est ceux qu'elle-même a créés. Nous ne pouvons avoir d'autres ennemis que nous-mêmes. Chaque homme est responsable du tort qu'il subit et nul ne peut en réalité l'aider à trouver le salut. Tout ce que peuvent les autres, c'est de lui indiquer la manière de se tirer d'affaire, ou bien de le placer dans une situation telle que, s'il n'y prend garde, il s'expose à souffrir. Dans le monde extérieur, une personne se dit lésée par les diffamations d'une autre ; en fait, l'homme irrité se fait mal à soi-même ; rien ne l'oblige à se mettre en colère. Celle-ci, dit-on, est chose naturelle ; pour l'homme non développé, c'est possible, mais non pour celui qui est un peu plus instruit.

L'expression "depuis que l'homme est l'homme" se prête à deux interprétations. Elle peut signifier, soit que le Mur Gardien existe depuis que l'homme est parvenu à l'humanité, soit que ce Mur fut élevé parce que l'homme comme tel est faible, exposé par conséquent à se léser soi-même très gravement s'il ne reçoit d'en-haut aide, protection et direction. Ces deux interprétations sont probablement **[277]** justes l'une et l'autre. Nous savons que la Loge des Adeptes est très ancienne et qu'elle existait bien avant le moment où l'humanité eût fait assez de progrès pour être capable de produire des Adeptes ; Ceux-ci appartenaient alors à d'autres chaines plus anciennes. **[278]**

CHAPITRE XXVI

—

LA VOIE DE L'ARYA

Sur le sentier du Sowan, ô Srotapatti, tu es en sureté. Oui, sur ce Marga où le pèlerin fatigué ne rencontre qu'obscurité, où saignent les mains déchirées par les épines, où les pieds sont coupés par les silex aigus et durs, et où Mara dirige ses armes les plus fortes, là, immédiatement au-delà, attend une grande récompense.

Calme et immuable, le pèlerin se laisse porter par le courant ascendant qui mène au Nirvana. Il sait que plus ses pieds saigneront, mieux il sera lavé lui-même. Il sait bien qu'après sept courtes et rapides naissances, le Nirvana sera à lui…

Tel est le sentier de Dhyana, le port du Yogui, le but béni auquel aspirent les Srotapattis.

CWL – "Sowan" est encore une expression bouddhiste : elle a le même sens que "Srotapatti" : l'homme qui a reçu la Première Initiation. Au terme de ce qui est appelé ici le sentier de dhyana – c'est-à-dire la méditation qui lui permet de s'élever d'une manière continue à travers les divers niveaux du plan bouddhique, il reçoit la Quatrième Initiation ; puis, sans tarder, il entre dans le plan nirvanique.

Il ne s'y arrête pas cependant, mais s'engage dans le Sentier de l'Arhat qui mène à la porte de Prajna. Ce terme s'applique sans doute au rejet de la dernière entrave, c'est-à-dire l'ignorance ou avidya. Le traduire par "ignorance", avons-nous fait observer, n'est pas très heureux ; "privation de sagesse" eût mieux valu. L'idée est celle-ci : quelles que soient les connaissances acquises par l'homme concernant les choses observées de l'extérieur, il est encore ignorant ; mais, quand son savoir est acquis par l'observation intérieure, quand il se trouve en présence du même Moi, de l'Unique, également présent en chacun, il perçoit le caractère profond de toutes ces choses ; il est devenu un sage. **[279]** Jnana, c'est la sagesse, et dans le mot prajna, *jna* a le même sens, le *pra* étant un préfixe comportant l'idée d'activité ou de progression. C'est pourquoi *prajna* est tantôt traduit par "conscience", tantôt par "intelligence", "discernement", ou simplement "sagesse".

Pratiquement, cela ne veut pas dire que l'Adepte sache tout, mais qu'Il dispose à volonté de toute connaissance. Par exemple, le Maitre Morya, quand j'ai eu pour la première fois le privilège de Le rencontrer, parlait anglais très imparfaitement et avec un fort accent. Depuis lors, Il est arrivé à S'exprimer avec beaucoup plus d'aisance, bien que l'accent n'ait pas tout à fait disparu. Le Maitre Kouthoumi a toujours parlé anglais très correctement et sans le moindre accent, mais avec une ou deux petites particularités, comme on pourrait en constater chez toute personne, et qui permettent de reconnaitre Son style.

J'ai gardé le souvenir d'une de mes premières expériences. L'un des Maitres désirait envoyer une lettre, écrite en tamil. Ne connaissant pas cette langue, il chargea un de Ses disciples qui, lui, la connaissait, de formuler mentalement ce que son Maitre voulait exprimer. Puis le Maitre suivit dans le mental de l'élève la manière dont les pensées s'exprimaient, et ainsi "précipita" une lettre correcte, bien que dans Son corps, Il ignorât la signification des symboles écrits.

Je me souviens que ma dévotion et mon respect furent légèrement choqués à l'idée qu'un Maitre pouvait ignorer le tamil ; mais je découvris très vite que pour un Adepte, tout connaitre en se plaçant à notre point de vue n'en vaut pas la peine. Je me rappelle encore le mot d'un homme extrêmement intelligent au sujet d'un point d'astronomie ou d'une autre science. À l'un de ses amis étonné qu'il ignorât cette question et qui lui disait : "Est-il possible que vous ne sachiez pas cela ?", il répondit : "Non, je l'ignorais. Bien plus, maintenant que vous me l'avez dit, je vais mettre cette pensée de côté et probablement l'oublier complètement. Mon cerveau ne peut contenir plus d'une certaine somme de connaissances, or j'entends me spécialiser dans une branche de mon choix".

La capacité cérébrale n'étant pas illimitée, il est peu judicieux d'amasser une foule de connaissances à peu près étrangères à votre vie et à votre travail. J'ai connu un jeune **[280]** homme qui me dit avoir lu avec beaucoup d'ardeur les livres faisant partie d'une bibliothèque du nord de l'Angleterre, bien montée en ouvrages de référence, jusqu'au jour où il calcula le temps qu'il mettrait simplement à lire les ouvrages dont il voulait entreprendre l'étude dans cette seule bibliothèque. Il découvrît qu'en se consacrant à cette tâche pendant huit heures chaque jour, il lui faudrait la durée d'environ cinq cents vies. Il résolut alors de choisir ses lectures avec grand soin.

Quelles connaissances acquérir ? C'est là un des grands problèmes de l'existence. Le Karma place à notre portée tout ce que nous avons besoin de savoir pour nos progrès immédiats. Il nous est possible d'aller plus loin et de donner notre temps et notre énergie à une étude qui, sans avoir d'utilité pour nous-mêmes, peut avoir de l'importance pour d'autres. Plus nous apprenons, plus nous nous rendons compte de l'effet paralysant produit par l'immensité des choses. Nous sommes pareils à de petits insectes dans une vaste salle qu'ils contemplent, cantonnés dans un de ses angles.

En examinant une longue série de vies, nous avons eu dans une certaine mesure le sentiment de cette immensité. Étant donné les longues périodes considérées, nous devions, pour les délimiter, nous servir de la précession des équinoxes ; les astronomes la fixent à environ vingt-cinq mille ans, mais la vision supérieure nous montra qu'elle est de trente-et-un mille ans. Si, dans ces questions, les données scientifiques sont inexactes, c'est que les recherches n'ont porté que sur une durée assez faible – quelques centaines d'années ou quelques milliers d'années si l'on tient compte des annales chaldéennes. Les observations se sont ainsi trouvées réduites à un très petit arc de cercle, dont il fallait déduire l'ensemble, si bien que la moindre erreur d'approximation se trouve bien des fois multipliée. Encore n'est-ce rien auprès de l'Age de Brahma, c'est-à-dire 311 040 000 millions d'années. Enfin, les plus grandes distances que nous puissions imaginer ne sont rien en comparaison des années-lumière qui séparent les étoiles.

Les savants offrent, il me semble, deux classes ou types. Les uns s'instruisent en accumulant une foule de connaissances. Les autres s'entourent d'un certain nombre de livres bien choisis et savent y trouver les renseignements dont ils **[281]** ont besoin. Le savoir de l'Adepte est un peu du second type. Il ne possède pas nécessairement une bibliothèque, mais Il a la faculté de savoir presque en un instant ce dont Il a besoin. Veut-Il connaitre un objet donné, Il peut S'unir à cet objet, le pénétrer à fond, puis observer à loisir les détails secondaires.

En envisageant le sujet, l'Adepte se trouve sur un plan supérieur ; nous pourrions donc supposer, à notre niveau inférieur, que bien des choses doivent Lui échapper. Il me semble possible que si un Adepte Se trouvait en ce moment parmi nous, nous constaterions que sur certaines questions nous en savons plus que Lui. Si au contraire nous nous occupions des réalités, du côté profond des questions, de la compréhension de ce qu'elles offrent d'essentiel, le Maitre serait plus instruit que le plus savant d'entre nous. Essayons de comprendre cela, en prenant pour exemple les études

géologiques. L'étudiant achète une série de manuels et passe des mois, peut-être des années à les apprendre. Que ferait un Maitre qui voudrait connaitre la géologie ? Dans une région indéterminée du plan bouddhique ou du plan nirvanique, Il saisirait l'idée fondamentale de la géologie et S'unirait à cette idée ; ensuite, établi dans ce poste d'observation, Il aurait à Sa portée tout détail dont il pourrait avoir besoin. Par conséquent, si quelques-uns d'entre nous peuvent avoir des connaissances inconnues de tel ou tel Maitre, Il dispose par contre de moyens d'information qui diffèrent des nôtres.

Un Adepte voulant donner aux buts très précis qu'il cherche toujours à atteindre Ses énergies physiques et Son temps, peut très bien laisser de côté beaucoup de choses et ne pas s'en occuper. Ce n'est pas tout : il faut encore tenir compte que Sa conscience est non seulement plus étendue que la nôtre, mais aussi d'une autre nature, et sans doute tout à fait indescriptible pour nous qui n'avons pas encore atteint cette condition.

En règle générale, sept vies séparent encore l'Arhat de l'Adeptat, mais il n'est pas nécessaire qu'il les passe dans un corps physique ; s'il est obligé de descendre jusqu'au plan astral, rien ne le force à prendre pour les sept vies en question un véhicule matériel. Se trouvant dans le corps astral, il a la faculté de jouir, à un moment quelconque, de la conscience nirvanique : seulement, comme dans le corps **[282]** physique on ne peut s'élever qu'au plan immédiatement inférieur à celui que l'on atteindrait dans le corps astral, l'Arhat incarné physiquement doit, pour faire cette expérience nirvanique, abandonner son corps pendant le sommeil ou pendant la transe. La conscience de l'Arhat a pour niveau normal le plan bouddhique. Parle-t-il à quelqu'un sur le plan physique, ou se livre-t-il à un travail qui exige de l'attention, il fixe sa conscience sur le cerveau physique, mais s'il l'en détourne et se repose un instant, elle retombe à son niveau normal. Comme toute une série de plans lui sont ouverts, il peut fixer le foyer de sa conscience, à son gré, sur un niveau quelconque ; cependant, il y aura toujours à l'arrière-plan une certaine conscience bouddhique ou nirvanique.

Il faut se garder des erreurs d'appréciation, quand il s'agit de personnes qui emploient habituellement la conscience supérieure. Il est arrivé qu'une personne semblable, à qui l'on parlait et qui ne répondait pas immédiatement d'une façon compréhensible, ait été mal jugée, son attention se trouvant pour l'instant ailleurs. Dans ces conditions, elle donne parfois à l'observateur une impression de froideur et d'éloignement. Mieux vaut s'appliquer à comprendre ce qui se passe, et, si la réponse donnée révèle une préoccupation, se retirer et renouveler à un autre moment notre tentative.

Bien souvent, m'approchant du Maitre, dans Sa demeure, j'ai constaté à l'apparence de son aura, qu'Il était occupé. Dans ce cas, on attend le moment où le Maitre cesse de l'être ou bien l'on va se livrer à un travail différent et l'on revient ensuite.

Dans ce passage et d'autres similaires, je trouve assez pénibles les descriptions symboliques du pèlerin fatigué, déchiré par les épines, baignant dans le sang, et ainsi de suite. Bien entendu, c'est en termes assez matériels une manière de symboliser les difficultés que dans une certaine mesure les aspirants éprouvent tous, mais j'aimerais mieux employer des images plus agréables. Naturellement les gens sont divers et nous reconnaissons que telle phrase qui semble aux uns presque répugnante est acceptée sans façon par les autres. Je n'ai jamais pu me faire au symbolisme des Soufis, où il est toujours question de boire du vin, ni à certaines pages symboliques des Pouranas, symbolisant d'une façon tout à fait grossière la dévotion des Gopis envers **[283]** Shri Krishna. Je sais fort bien ce qu'entend le Soufi : de même que l'homme gorgé de vin oublie tout le reste, il doit être rempli de la sagesse divine jusqu'à ce qu'elle devienne tout pour lui. Je préfère dire avec le psalmiste :

> "Comme le cerf brame après les eaux courantes, ainsi mon âme soupire après vous, ô Dieu." [70]
>
> **Il n'en est pas ainsi quand il a franchi et gagné le Sentier de l'Arhat.**
>
> **Là Klesha est détruit à jamais, les racines de Tanna sont arrachées. Mais attends, disciple… encore un mot.**
>
> **Peux-tu détruire la divine compassion ? La compassion n'est pas un attribut. C'est la loi des lois, l'harmonie éternelle, le Soi d'Alaya ; une essence universelle et sans rivages, la lumière de la justice inaltérable, l'à-propos en toutes choses, la loi de l'éternel amour.**
>
> **Plus tu deviens un avec elle, ton être fondu dans son être, plus ton âme s'unit avec ce qui est, et plus tu deviendras compassion absolue.**

---

[70] *Psaumes*, XLII, 1.

Tel est le Sentier Arya, le Sentier des Bouddhas de perfection.

À ce passage, M^me^ Blavatsky ajoute une note :

Klesha est l'amour du plaisir ou de la jouissance mondaine, bonne ou mauvaise.

Et puis :

Tanna, la volonté de vivre, ce qui cause la renaissance.

Dans leur sens technique, les Kleshas sont regardés par les Indous comme les cinq formes sous lesquelles se manifeste l'attachement pour notre bas monde, elles constituent sur le sentier les grands soucis et les grands obstacles. Nous en avons parlé dans nos commentaires du premier fragment. Tanha, je veux encore l'expliquer ici, est la soif éprouvée par l'égo pour les fortes vibrations de l'existence matérielle, qui, dans les premières phases de son évolution, contribuent à l'amener à une compréhension plus nette de sa propre existence.

Une autre note est relative à la compassion ; la voici :

Cette compassion ne doit pas être regardée sous le même jour que "Dieu, l'amour divin" des Théistes. La compassion est ici une loi abstraite et impersonnelle, [284] dont la nature, étant l'harmonie absolue, est jetée en confusion par la discorde, la souffrance et le péché.

Il m'a toujours semblé qu'ici notre grande fondatrice n'a pas tout à fait rendu justice aux Théistes. Il ne faut pas, dit-elle, penser à la Compassion Absolue comme étant Dieu, l'Amour Divin. Pour ma part, je crois que c'est bien ainsi qu'il faut y penser, mais en même temps, qu'il faut nous former de Dieu, de l'Amour Divin, une idée plus grandiose et plus élevée que ne l'ont fait beaucoup de gens.

Dans bien des ouvrages de dévotion, cette idée revêt un caractère singulièrement personnel. Dans certains livres de piété catholiques romains, comme dans ceux des Quiétistes, nous trouvons des expressions comme "Christ, l'Amant de son Église", qui semblent plus appropriées aux amours humaines sur le plan physique. Dans l'Inde, les sectateurs de Chaitanya et d'autres aussi font usage d'expressions matérielles analogues : ils parlent d'un amour qui ressemble à l'amour humain, mais glorifié.

C'est à quoi pensait probablement M^me^ Blavatsky quand elle nous engageait à ne pas identifier la compassion absolue avec l'idée d'amour divin. L'amour divin est bien plus intense que cela, mais trop abstrait pour être exprimé en paroles ; ce n'est pas une qualité de Dieu, mais Dieu *Lui-même* ; Il est tout amour et rien n'existe qui ne soit amour. Je pense donc que cette compassion absolue est simplement ce que nous entendons par Dieu – non pas un Dieu personnel, mais l'ultime Réalité qui est au fond de toutes choses. Et, parce que c'est l'amour absolu, nous qui sommes un avec tous nos semblables, nous devons sentir la nécessité de les aider.

> **Cependant, quel est le sens des manuscrits sacrés qui te font dire : "Aum ! Je crois que ce n'est pas tous les Arhats qui cueillent les doux fruits du sentier nirvanique."**
>
> **"Aum ! Je crois que les Bouddhas n'entrent pas tous au Nirvana-dharma."**
>
> **Oui, sur le sentier Arya tu n'es plus un Srotapatti ; tu es un Bodhisattva. Le fleuve est traversé.**

Quand il est dit que les Bouddhas n'entrent pas tous **[285]** dans le nirvana-dharma, le terme bouddha est pris dans un sens général et signifie les hommes illuminés, éclairés ou sages. "En phraséologie bouddhiste du nord", dit M^me^ Blavatsky, "tous les grands arhats, Adeptes et Saints reçoivent le nom de Bouddhas." Les mots "Tu es un Bodhisattva" s'adressent donc à celui qui se prépare à devenir un bouddha, dans le sens général ; on peut considérer ce terme comme l'équivalent d'Arhat. Ici le texte parle du sentier arya, tandis que plus haut il disait "le sentier arhata". *Arya* signifie noble, et il se peut que le terme arhat appliqué à ce sentier garde un peu de son sens général ("digne" ou "vénérable") ; ce ne serait donc pas simplement le sentier de l'Arhat mais encore le sentier vénérable ou noble, à ne pas confondre avec l'autre sentier (l'acceptation du nirvana) qu'Aryasanga ou celui qui reproduit ses paroles a, comme nous l'avons constaté, une tendance à dédaigner.

Le mot bodhisattva, je le répète, présente au moins trois sens, dans l'un desquels il désigne dans la Hiérarchie la fonction du Bouddha futur, actuellement Instructeur des Dévas et des hommes pour une race-mère donnée. Une note de M^me^ Blavatsky ajoute ici que :

> "le sentiment populaire attache avec raison à ce grand être plus de vénération même qu'à un Bouddha parfait."

Le Bouddha exerce bien entendu des fonctions plus exaltées, mais, comme le Bodhisattva, qui pour notre race-mère est Notre Seigneur Maitreya, est le grand Instructeur des mondes inférieurs, on peut dire de Lui qu'Il est plus directement et plus étroitement en rapport avec eux, et, par suite, que dans leur dévotion Il tient une place plus vitale et plus active. De même, l'affection et la fidélité témoignées à tel prince, gouverneur d'une province, peuvent être plus vives que les sentiments éprouvés pour le grand empereur lointain que l'on voit rarement ou jamais.

On a souvent demandé : "Les Bouddhistes rendent-ils un culte au Bouddha ?" Le Colonel Olcott, en écrivant *Le Catéchisme bouddhiste*, eut à répondre à cette question : "Le Bouddha était-il Dieu ?" À sa réponse négative, les Bouddhistes birmans trouvèrent à redire : les Bouddhistes cingalais l'approuvèrent. À Ceylan, Notre Seigneur le Bouddha est regardé comme le type de l'Homme Parfait, comme un Instructeur vénéré par tous avec la reconnaissance la plus profonde. Mais en Birmanie, la religion présente **[286]** un caractère plus dévotionnel. À un certain point de vue, ces deux opinions sont justes. Tous les hommes sont essentiellement divins ; dans les hommes imparfaits la divinité est voilée, mais Dieu resplendissait dans Notre Seigneur le Bouddha.

Ces différences locales, philosophiques et dévotionnelles, sont dues au tempérament des populations habitant ces deux contrées. Le Bouddhisme présente ces deux aspects. Toute grande religion a commencé par suffire à toutes les catégories d'hommes ; mais invariablement, au cours des siècles, certaines parties ou certains aspects de la doctrine passent au second plan, tandis que d'autres sont mis en relief. Aujourd'hui, le Christianisme répond presque exclusivement au type dévotionnel ; du savoir et de la philosophie qu'il possédait sous la forme de l'enseignement gnostique, il reste fort peu de chose. La religion mahométane fait également appel tout d'abord à la dévotion, bien que l'on trouve une philosophie dans le soufisme. Il en est ainsi de la religion juive ; cependant, le Talmud présente un système philosophique. De toutes les religions, c'est peut-être l'Indouisme seul qui offre aujourd'hui avec autant d'éclat que de ferveur et simultanément les aspects philosophique et dévotionnel. **[287]**

CHAPITRE XXVII

—

LES TROIS VÊTEMENTS

Il est vrai que tu as droit au vêtement Dharmakaya ; mais le Sambhogakaya est plus grand qu'un Nirvani ; plus grand encore est un Nirmanakaya – le Bouddha de Compassion.

CWL – Nous voici arrivés à la question des trois vêtements. M^me^ Blavatsky lui consacre une très longue note que je vais commenter en détail. Ces vêtements représentent les genres d'activité laissés au choix de l'Adepte qui a reçu la Cinquième Initiation. Ce qui nous a été dit au sujet des sept sentiers qui s'ouvrent plus loin que l'Adeptat a toujours été fort succinct, mais nous avons résumé dans le passage suivant ce que l'on sait à cet égard [71].

Lorsque le règne humain a été franchi et que l'homme, l'Esprit libéré, est parvenu au seuil de sa vie surhumaine, sept voies ouvertes devant lui s'offrent à son choix : l'une le conduit dans le ravissement de l'omniscience et de l'omnipotence nirvanique où l'attendent des activités bien au-delà de notre compréhension, et la possibilité de devenir en quelque monde futur un Avatar, une incarnation divine ; c'est ce qu'on appelle quelquefois "revêtir la robe Dharmakaya". Une seconde voie le fait pénétrer dans "la Période spirituelle", expression qui recouvre des significations inconnues, auxquelles appartient sans doute "la prise de la robe Sambhogakaya". Une troisième voie le fera participer à ce trésor de forces spirituelles où les agents du Logos puisent pour l'accomplissement de leur œuvre, et ce serait "prendre la robe Nirmanakaya". En s'engageant sur la quatrième, il demeure membre de la Hiérarchie Occulte qui régit et protège le monde au sein duquel il a atteint la perfection. La sixième le conduira à la Chaine suivante, pour prendre part à l'édification de ses formes ; il entrera dans la splendide évolution des anges ou dévas. En suivant la septième voie, il pourra se vouer au service **[288]** immédiat du Logos et être employé par Lui dans une portion quelconque du système solaire, Serviteur et Messager qui ne vit que pour exécuter Sa volonté et accomplir Son Œuvre dans l'ensemble du système qu'il dirige. De même qu'un général a son état-major dont il envoie les membres porter des messages en un point quelconque du champ de

---

[71] *L'homme, d'où il vient, où il va,* p. 11.

bataille, ainsi ceux qui suivent cette voie sont l'état-major du Chef qui commande à tous les êtres, "les ministres obéissants de Sa volonté".

À une époque plus reculée, dans la chaine lunaire, ces voies s'ouvraient probablement devant l'Arhat, parce qu'il représentait, pour la chaine en question, le degré suprême assigné aux progrès de l'humanité. La voie de ceux qui s'attardent sur notre terre sans quitter la Hiérarchie mène à la Sixième Initiation, celle du Chohan, et puis à la Septième, celle du Mahachohan. Celle-ci est la dernière qui soit possible sur les troisième, quatrième, cinquième, sixième et septième rayons ; mais sur le deuxième rayon, il est possible d'avancer encore d'un pas, celui du Bouddha, et sur le premier rayon d'un pas encore, celui du Seigneur du Monde.

Dans le présent groupement des sept voies en trois sections, la voie du travail accompli dans la Hiérarchie appartiendrait sans doute aux Adeptes dénommés ici Nirmanakayas ; l'autre voie, celle des Nirmanakayas proprement dits, s'y rattacherait aussi. Nos Maitres, tout en conservant Leurs corps physiques pour certaines raisons concernant Leur travail, assistent principalement les hommes sur des niveaux plus élevés. Ils agissent en général sur les corps causaux et quelquefois sur les enveloppes bouddhiques et atmiques.

Le Nirmanakaya garde habituellement son corps causal, c'est-à-dire l'Augoeides, la forme glorifiée, constituée par Lui au cours de Son évolution ; de même, Il garde le plus souvent les atomes permanents des corps mental inférieur, astral et physique, de façon à pouvoir, quand Il le veut (et c'est très rare), Se former un véhicule sur chacun de ces plans et S'en montrer revêtu. Il vit en général dans Son corps causal et ne cesse de générer l'énergie spirituelle qui se déverse dans le réservoir, pour être ensuite répartie par les membres de la Hiérarchie et par Leurs élèves. L'une et l'autre de ces classes d'Adeptes, nous dit M^me^ Blavatsky, **[289]** préfèrent rester invisiblement (en esprit, pour ainsi dire) dans le monde et contribuent au salut des hommes en les amenant, par Leur influence, à suivre la bonne Loi [72].

Plus loin, elle définit le Nirmanakaya comme :

> "cette forme éthérée que l'on prendrait lorsque, abandonnant le corps physique, on apparaitrait dans son corps astral – mais en possédant en outre tout le savoir de

[72] *La Doctrine Secrète*, vol. VI, p. 75.

> l'Adepte. Le Bodhisattva développe cette forme en lui-même à mesure qu'il avance sur le sentier. Ayant atteint le but et refusé son fruit, il reste sur terre comme Adepte ; et quand il meurt, au lieu de passer en Nirvana, il reste dans ce corps glorieux qu'il a tissé pour lui-même, invisible à l'humanité non initiée, pour la surveiller et la protéger".

Le sens donné ici au terme "corps astral" par Blavatsky est très différent de celui qu'elle lui donne en général et que nous lui donnons aujourd'hui, mais elle a fait de même dans son article intitulé *Le Mystère de Bouddha*, dans le troisième volume de *La Doctrine Secrète*. D'après les explications qu'elle y donne, Shri Shankaracharya, qui fit son apparition dans l'Inde peu après la mort de Notre Seigneur le Bouddha, était *dans un certain sens* une réincarnation du Bouddha, attendu qu'il employa les restes "astraux" de Gautama. Dans de semblables "corps astraux", il faut voir dit-elle, des Puissances ou des Divinités distinctes ou indépendantes, plutôt que des objets matériels. Elle ajoute en terminant :

> "Aussi, la véritable manière de représenter la vérité consisterait-elle à dire que les divers principes, le Bodhisattva de Gautama Bouddha, qui ne s'étaient pas rendus en Nirvana, s'unirent à nouveau pour constituer le principe moyen de Shankaracharya, l'Entité terrestre."

Afin de comprendre ce mystère du Bouddha, il faut d'abord se rendre compte de la constitution des atomes physiques, et puis de la manière dont ils évoluent en servant, dans le corps physique, à la fois d'une façon générale, en constituant ses molécules, et d'une façon particulière comme atomes permanents. En soumettant l'atome physique ultime à la vision éthérique, on constate d'abord qu'il ressemble à une cage grillagée ; ensuite, en regardant de plus près, on s'aperçoit que chaque fil est constitué par **[290]** l'enroulement d'un fil plus ténu et qu'au total il existe sept séries de spirilles semblables. L'une d'elles acquiert l'activité dans chaque ronde ; par conséquent, comme nous sommes actuellement dans la quatrième ronde de la vie incarnée dans notre chaine terrestre, il y a seulement quatre spirilles actives jusqu'ici dans la plupart des atomes. À chaque ronde correspondra le développement d'une nouvelle série de spirilles ; ainsi, dans la septième ronde, les spirilles seront actives toutes les sept. Les atomes seront donc plus parfaits dans la septième ronde qu'aujourd'hui, et les hommes qui vivront durant cette ronde auront moins de peine que nos contemporains à répondre aux énergies profondes et à mener la vie supérieure.

Si ces atomes s'éveillent ou évoluent, c'est qu'ils sont employés dans les corps d'êtres vivants, depuis le règne minéral jusqu'au règne humain. Tout est formé d'atomes, qui flottent autour de nous en nombres inconcevables. Il en est sans doute qui n'ont jamais servi, mais d'autres ont souvent pénétré dans les corps d'êtres vivants pour en être ensuite expulsés. Quelques-uns se sont trouvés constamment associés à l'homme, avant été adoptés comme atomes permanents, destinés à le suivre, de vie en vie, à travers tout le cycle de ses réincarnations. Ainsi, les atomes vivent avec nous et forment nos corps. On dit que les particules du corps physique se trouvent renouvelées tous les sept ans ; certains savants disent qu'elles le sont en trois ans. Les os se modifient probablement moins vite, mais il est raisonnable de supposer que les muscles se renouvèlent entièrement à peu près en trois ans. Les particules du sang changent plus vite encore ; nous apprendrions sans surprise qu'elles sont complètement remplacées tous les quelques jours.

Tous les atomes absorbés par les êtres vivants subissent des changements considérables. Ceux qui font partie de la terre n'évoluent guère, mais ceux qui composent les pierres précieuses sont fort développés. Les végétaux et les animaux offrent aux atomes des occasions encore plus favorables, mais la meilleure évolution possible pour les atomes est l'absorption dans les corps humains. Parmi les hommes, ceux qui mènent la vie occulte offrent de meilleures conditions que les hommes moins avancés, étant donné qu'ils doivent à leur nourriture et à leur boisson (ou plutôt à ce **[291]** qu'ils ne mangent et ne boivent pas) des corps plus purs. Nous-mêmes, en évoluant, nous attirons à nous de meilleurs atomes et de plus en plus nos corps tendent à rejeter les atomes moins évolués.

Devenu Adepte, l'homme ne peut s'exprimer au moyen des atomes que nous trouvons à notre portée. Il lui faut des atomes spécialement avancés et affinés, car ses différents véhicules doivent être beaucoup plus purs que les nôtres et capables de vibrer à un taux que ceux-ci ne peuvent soutenir. Devenu un Bouddha, il est tout à fait impossible à l'homme de trouver des atomes convenables, excepté les atomes qui, ayant servi d'atomes permanents, ont toujours fait partie du corps humain, sauf dans les intervalles des incarnations. Les atomes permanents sont beaucoup plus évolués que d'autres ; chez les hommes sur le point de devenir Adeptes, ils ont acquis le parfait développement d'atomes de la septième ronde. Leur développement est aussi complet que possible et ils présentent toutes les qualités requises par eux dans les vies précédentes.

Les atomes permanents de tons les hommes qui, dans notre monde ou même dans cette chaine de mondes, les ont rejetés en parvenant à l'Adeptat, ont tous été réunis par Notre Seigneur Gautama ou à Son intention. Il a été le premier Bouddha de notre race humaine. Tous les Bouddhas antérieurs vinrent d'une autre évolution et sans doute apportèrent avec eux tous les éléments corporels dont Ils avaient besoin. Mais Notre Seigneur Gautama, le premier Bouddha réellement humain, dut emprunter Ses corps à la matière de notre chaine ; ils furent donc formés par Lui ou par des Êtres supérieurs à Lui. Son corps causal a pour éléments les "restes" ou atomes permanents de tous les corps causaux employés par ces Grands Êtres ; Son corps mental a été fait des unités mentales recueillies chez Eux ; enfin son corps astral a été fait de leurs atomes permanents astraux. Ceux-ci n'étaient pas tout à fait en nombre suffisant pour former le véhicule entier ; aussi quelques atomes ordinaires, les meilleurs possibles, durent-ils être également employés ; mais ces derniers atomes, galvanisés et rendus actifs par les autres, sont remplacés par des atomes permanents pris chez tout nouvel Adepte qui choisit le vêtement du Sambhogakaya ou du Dharmakaya. Une série de corps absolument unique se trouve ainsi réunie ; il n'en **[292]** existe pas d'autres en ce monde ; point de matériaux pour en constituer une seconde ; ils furent employés par Gautama Bouddha et, après Lui, conservés.

Tout cela nous permet de comprendre l'affirmation de M^me^ Blavatsky, que les principes du Bouddha furent employés comme principes médians de Shri Shankaracharya, mais le Shankaracharya physique était un homme très différent et l'Atma de Shankaracharya n'avait rien de commun avec celui du Bouddha. Ces trois corps intermédiaires servirent à Shankaracharya et servent maintenant à Notre Seigneur Maitreya. Dans son article, M^me^ Blavatsky a fait usage d'une curieuse nomenclature. Saint Paul distinguait dans l'homme trois parties : l'esprit, l'âme et le corps. Il entendait sans doute par l'esprit ce que nous appelons la Monade ; par l'âme l'égo, et par le corps la personnalité.

M^me^ Blavatsky fait allusion à la même triplicité, mais, dit-elle, le Bouddha est un être trop exalté pour que l'on puisse parler de Ses principes constitutifs comme on parlerait de ceux d'un homme ; aussi, en parlant de la Monade du Bouddha, l'appelle-t-elle le Dhyani Bouddha ; elle appelle ensuite ses principes intermédiaires Son Bodhisattva ; troisièmement, elle donne au corps physique du Bouddha le nom de Manoushya Bouddha. Bref, les principes du Bouddha sont représentés comme suit : par Sa Monade appelée (puisqu'il est Un avec elle d'une façon encore inconnue pour nous à

l'époque présente) le Dhyani Bouddha ; par le Bodhisattva ; enfin par le Manoushya Bouddha, Sa manifestation sur le plan physique. Les corps astral et mental qui n'ont pas été désintégrés sont compris aussi dans le Bodhisattva.

Tout d'abord, beaucoup d'entre nous furent très déroutés par la terminologie de M^me^ Blavatsky, mais, les faits nous devenant mieux connus, nous commençâmes à comprendre ce qu'elle voulait dire en affirmant que le Manoushya meurt et passe, que le Dhyani Bouddha entre en Nirvana, et que le Bodhisattva demeure ici-bas pour continuer la tâche du Bouddha. Elle donne le nom de Bodhisattva aux principes du Bouddha employés par le présent Bodhisattva. Comme ils servent à Notre Seigneur Maitreya, ce n'est pas eux que nous voyons le jour du Wesak, car l'apparition est nommée **[293]** l'Ombre du Bouddha [73] ; c'est seulement Son image reflétée, comme est aussi reflétée l'image vivante par les corps astral et mental de l'élève [74], mais Il agit par son intermédiaire et l'emploie.

J'ai expliqué, dans *Les Maitres et le Sentier*, que l'œuvre du Bouddha n'a pas été, sans qu'il nous soit possible de le comprendre, entièrement réussie. Lui et Notre Seigneur Maitreya devançaient de loin le reste de l'humanité, mais en même temps, à l'époque où il fallut un premier Bouddha humain, ni l'un ni l'autre n'était assez avancé pour remplir cet office sublime. Quand le temps fut venu, Notre Seigneur Gautama, dans son profond amour pour l'humanité, résolut d'acquérir à tout prix les qualités exigées par ces fonctions, et de consentir au grand sacrifice, condition nécessaire de progrès beaucoup plus rapides [75].

Il tint parole, et pour cette raison, le monde bouddhiste tout entier Lui témoigne une vénération dont seules peuvent se faire une idée les personnes qui ont habité ces pays. Il vécut la vie du Bouddha et accomplit Sa tâche et, quand nous contemplons cette vie, elle nous parait merveilleuse. Impossible de trouver aucun défaut ni la moindre imperfection dans Sa vie, Sa doctrine et Son œuvre ; cependant, il nous est dit qu'elles présentent certaines parties inachevées. Afin de remplir ces lacunes, deux décisions furent prises. D'abord, Notre Seigneur le Bouddha Lui-même convint de Se manifester une fois par an et d'accorder Sa bénédiction ; en conséquence, il apparait le jour du Wesak et répand un flot d'énergie spirituelle qui est, pour l'humanité,

---

[73] Voyez *Les Maitres et le Sentier*, chap. XIV.

[74] *Ibid.*, chap. V.

[75] Voyez *Les Maitres et le Sentier*, chap. XIV.

d'un très grand secours. D'autre part, une incarnation devait succéder immédiatement à sa mort : ce fut la naissance de Shri Shankaracharya.

C'est par *Le Bouddhisme ésotérique* de M. Sinnett que nous apprîmes pour la première fois le rapport occulte entre Notre Seigneur le Bouddha et Shri Shankaracharya. Il y est dit que le Bouddha Se réincarne en Shri Shankaracharya, que Shankaracharya était simplement Gautama dans un corps nouveau. Très vite nous sûmes que cela était inexact ; entre beaucoup de raisons, parce que Shankaracharya **[294]** appartenait au premier rayon et que Notre Seigneur le Bouddha était le chef du deuxième rayon. M^me^ Blavatsky cite cette observation de M. Sinnett en disant que si elle est vraie dans un certain sens occulte, les termes en sont trompeurs. On lui demanda si Shankaracharya était Notre Seigneur Gautama sous une nouvelle forme. Elle répondit que le Gautama astral se trouvait dans l'enveloppe extérieure de Shankaracharya, dont l'Atma était pourtant le prototype divin, le céleste fils de la Lumière, né du mental.

En disant que Shri Shankaracharya était un Bouddha mais point une incarnation du Bouddha, elle entend par ces mots qu'il est un Pratyeka Bouddha, c'est-à-dire un Bouddha sur le premier rayon. Il vit encore à Shamballah ; Son corps est celui qu'il apporta de Vénus. Les corps des Seigneurs de la Flamme sont tout différents des nôtres ; ils ne changent pas leurs particules, mais ont été comparés à des corps de verre ; ils ressemblent aux nôtres mais sont infiniment plus beaux ; je crois qu'ils les apportèrent tels quels de Vénus, composés de matière physique provenant de cette évolution. Suivant M^me^ Blavatsky, Shankaracharya était un avatar dans toute l'acception du terme ; en Lui resplendissait la flamme du plus exalté des êtres spirituels manifestés. Comme un avatar est littéralement un être qui "passe de l'autre côté" ou "descend", et qui n'appartient pas à notre humanité, le terme est appliqué avec une précision rigoureuse ; Il est en effet l'un des trois Seigneurs de la Flamme descendus de Vénus, qui demeurent ici-bas comme assistants et élèves du Seigneur du Monde.

Pour revenir au sujet des Nirmanakayas en général. La note de M^me^ Blavatsky nous dit encore :

> "Il est d'usage dans le Bouddhisme exotérique du nord d'honorer tous ces grands personnages comme des saints et de leur offrir même des prières, comme font les Grecs et les Catholiques à leurs saints et patrons ; d'autre part, les doctrines ésotériques n'encouragent rien de pareil."

Par "Grecs", elle entend les membres de l'église grecque ; les Grecs anciens n'offraient pas de prières, surtout à des saints. La phrase "les doctrines ésotériques n'encouragent rien de pareil" signifie qu'aucun étudiant en ésotérisme n'implorerait l'assistance d'un Nirmanakaya, sachant que ces Grands Êtres ne S'occupent aucunement des individus, mais que **[295]** de tout Leur pouvoir Ils prodiguent pour l'accomplissement de Leur tâche spéciale leurs énergies magnifiques.

Néanmoins, le culte des Grands Êtres, les Bouddhas de Compassion, est, dit-on, plus populaire que le culte de ceux qui ont choisi d'autres voies. Comme le fait observer aussi M^me^ Blavatsky :

> "Le même respect populaire appelle "Bouddhas de compassion" les Bodhisattvas qui, ayant atteint le rang d'Arhats (c'est-à-dire ayant complété le quatrième ou le septième Sentier), refusent de passer dans l'état nirvanique ou "de prendre la robe Dharmakaya et de passer sur l'autre rive", sans quoi il leur deviendrait impossible d'aider les hommes, si peu même que le karma le permette."

Les idées principales sont parfaitement claires ; la terminologie l'est beaucoup moins. Tout Adepte a passé sur l'autre rive ; ainsi prend fin la voie qu'il a commencé à suivre en entrant dans le courant. Suivant l'expression de notre texte, "le fleuve est traversé" avant que l'Adepte ne choisisse entre ces trois vêtements, et c'est bien Lui et non l'Arhat, dans le sens ordinaire du mot, qui est appelé à choisir. Celui qui prend le vêtement Dharmakaya passe sur l'autre rive, mais dans un sens plus complet.

Le Sambhogakaya, continue M^me^ Blavatsky :

> "est la même, chose, mais avec le lustre additionnel des trois perfections, dont l'une est l'oblitération entière de tout rapport terrestre".

Il S'engage dans une évolution spirituelle et prend plus tard le nirvana ; Il conserve l'atome nirvanique, le corps nirvanique, mais, je crois, aucun des atomes inférieurs. À ce niveau, Il Se manifeste en général comme le triple esprit. Est sans doute compris dans cette classe l'ordre des hommes devenus parfaits qui ont passé dans l'état-major du Logos ; ils n'ont plus d'attaches spéciales avec notre terre, mais sont au service du Logos et peuvent être envoyés par Lui dans toute région faisant partie de Son système.

Vient ensuite la robe Dharmakaya qui est :

> "le corps d'un Bouddha complet, c'est-à-dire pas de corps du tout, mais un souffle idéal ; la conscience immergée dans la Conscience universelle, ou l'âme dépourvue de tout attribut".

Ceci veut dire que l'homme, en choisissant le vêtement Dharmakaya., se retire dans la Monade. Il abandonne tout à fait ses atomes permanents et travaille exclusivement sur des plans **[296]** élevés, dont le plus bas est pour lui le plan nirvanique. Ayant en quelque sorte brulé ses vaisseaux, il débute dans l'existence cosmique ; pourtant, s'il le veut, il peut encore, je crois, se manifester comme le triple esprit, mais sans garder même l'atome nirvanique.

D'un bout à l'autre de notre évolution, nous conservons le même corps causal, jusqu'au moment où nous devenons capables d'élever notre conscience au plan bouddhique ; alors le seul fait d'établir notre centre dans le corps bouddhique détermine la disparition du véhicule causal. Cependant, dès que l'on ramène la conscience au plan mental supérieur, le corps causal reparait ; il n'est plus le même qu'auparavant, ses particules s'étant dispersées, mais en apparence c'est exactement le même corps. Un processus analogue a lieu s'il s'agit du vêtement Dharmakaya. L'homme a rejeté l'atome nirvanique, sa manifestation sur le plan nirvanique, mais je crois que s'il redescend un instant jusque-là, il attire en même temps à soi un atome absolument semblable, un vêtement nirvanique qui lui permet de se manifester comme le triple esprit.

Si nous comparons les trois vêtements, nous pouvons dire que le Dharmakaya ne conserve rien d'inférieur à la Monade ; nous ignorons, il est vrai, ce que peut être l'enveloppe de la Monade sur son propre plan. Le Sambhogakaya garde sa manifestation comme triple esprit, et peut, je crois, descendre encore et se montrer revêtu d'un Augoeides temporaire. Le Nirmanakaya semble conserver son Augoeides et garde tous ses atomes permanents ; aussi a-t-il la faculté de se manifester à un niveau quelconque. Les trois vêtements représentent quand même un développement égal. Une seule différence : celui qui rejette les atomes permanents devient incapable de se rendre visible sur les niveaux inférieurs et il s'en débarrasse parce qu'il n'en a plus besoin pour son œuvre particulière. L'homme qui les retient a le pouvoir de descendre jusqu'à ces niveaux et d'y être actif, mais on ne saurait dire que d'autres en choisissant une tâche différente jouent un rôle moins

important, soient moins estimés ou honorés. Nous pourrions être tentés d'attribuer une importance plus grande à celui qui, à un niveau plus élevé, s'occupe de grandes énergies solaires, mais nous ferions erreur car le système solaire tout entier est une manifestation du Logos. **[297]**

En appelant tous ces kayas des corps bouddhiques, M^me^ Blavatsky emploie le mot "bouddhique" comme adjectif de bouddhi, et ce dernier mot comme équivalent de notre terme "Adepte Asekha", celui qui a reçu la Cinquième Initiation. Nous réservons ce terme à ceux qui ont reçu l'Initiation de Bouddha. Nos Maitres sont placés à deux degrés au-dessous de celui-là, mais au Tibet on les nomme des "Bouddhas vivants".

La note se termine ainsi :

> "L'école ésotérique enseigne que Gautama Bouddha, avec plusieurs de ses Arhats, est un Nirmanakaya de ce genre et qu'au-dessus de lui, à cause de son grand renoncement et de son sacrifice au genre humain, il n'y en a pas de connu".

Gardons-nous de conclure que Gautama Bouddha et plusieurs de Ses arhats constituent un seul et même Nirmanakaya ; non, Il est, Lui, un Être semblable, et plusieurs de Ses fidèles ont suivi la même voie. L'humanité, lisons-nous ensuite, n'en connait pas de plus exalté. Ceci est parfaitement exact s'il faut comprendre que, dans notre humanité, nul n'est encore parvenu aussi haut que Notre Seigneur Gautama.

Même le Bodhisattva, Notre Seigneur Maitreya, qui jadis fut Son égal comme je l'ai expliqué dans *Les Maitres et le Sentier*, n'a point encore fait le pas qui Lui permettrait de devenir un Bouddha. Autrement, Il ne pourrait remplir actuellement en ce monde l'office d'Instructeur suprême. Les Bouddhistes l'appellent souvent Maitreya Bouddha, mais c'est là un titre honorifique.

Reste un dernier grade dans la Hiérarchie, supérieur même à celui du Bouddha, c'est celui du grand Roi qui est l'Unique Initiateur, mais comme Il est du nombre des Seigneurs de la Flamme descendus de Vénus, on peut encore dire avec vérité que Gautama Bouddha est la fleur suprême de notre humanité.

> **Maintenant, baisse la tête et écoute bien, ô Bodhisattva. La compassion parle et dit : "Peut-il y avoir de la béatitude quand tout ce qui vit doit**

souffrir ? Seras-tu sauvé pour entendre gémir le monde entier ?"

Maintenant, tu as entendu ce qui a été dit.

Tu ne feras le septième pas, et tu ne franchiras la porte de la connaissance finale que pour épouser la douleur, [298] si tu veux être Tathagata, suivre les pas de tes prédécesseurs, rester sans égoïsme jusqu'à la fin sans fin.

Tu es éclairé, choisis ta route.

Une fois de plus, Aryasanga exprime l'idée principale de sa doctrine : il exhorte ses fidèles à choisir le sentier de la compassion. On ne peut, dit-il, abandonner les frères qui souffrent. Ayant déjà étudié d'une façon très complète la question de la souffrance, nous savons que si l'Arhat travaille encore dans un monde où règne la douleur, sa conscience connait sur les plans supérieurs la gloire dont ce monde est le voile ; elle connait la béatitude suprême que tous doivent infailliblement atteindre ; aussi lui est-il impossible de souffrir comme les gens ordinaires qui perçoivent si peu le côté glorieux de l'existence. L'Arhat – appelé ici Bodhisattva – se joint à juste titre au chant de triomphe de Notre Seigneur le Bouddha, si bien rendu dans *La Lumière d'Asie* :

> "Vous n'êtes pas attachés ! L'Âme des choses est douce, le cœur de l'Être est une paix céleste, la volonté est plus forte que la douleur ; ce qui était bon devient meilleur, puis excellent. Moi, Bouddha, qui ai pleuré toutes les larmes de mes frères, dont le cœur a été brisé par la douleur du monde entier, je ris et je suis heureux, car voici la Liberté !" [76]

En exhortant ses fidèles à "rester sans égoïsme jusqu'à la fin sans fin", Aryasanga emploie une expression curieusement semblable à la formule traduite par les Chrétiens, "le monde sans fin", et qui, en latin, est in *sæcula sæcularum*, dans les âges des âges – autrement dit : jusqu'à la fin de notre série de mondes, ou peut-être : jusqu'à la fin de notre chaine présente. L'auteur nous donne à entendre que nous devons rester en liaison avec l'humanité jusqu'à ce que l'œuvre du cycle humain actuel soit achevée, que l'humanité ait atteint son but.

---

[76] *Op. cit.*, livre VIII.

Notre propre façon de nous donner n'est pas tout à fait la même. Nous nous sommes placés entièrement à la disposition des Maitres, sans Leur demander de nous confier tel ou tel travail ; acceptant absolument leur décision, nous **[299]** disons : "Me voici, envoyez-moi". Aryasanga souhaitait que ses élèves prissent le chemin que lui-même avait choisi. Peut-être avait-il le sentiment que, dans cet ordre d'idées, la nécessité de travailleurs beaucoup plus nombreux était urgente. Il parlait dans une période de l'histoire de l'Inde – le règne du roi Harsha – où la religion semble avoir été en décadence, où les hommes pensaient aux formes extérieures plus qu'à la vie réelle et profonde, où tout s'étant spécialisé, tout avait pris un caractère artificiel. Dans ces conditions, peut-être Aryasanga jugea-t-il qu'il fallait beaucoup plus d'instructeurs pour amener le réveil de la vie religieuse et de l'idéal du service.

Il exhorte enfin ses élèves à devenir Tathagata, à suivre les pas de Notre Seigneur le Bouddha. Il leur dit qu'étant maintenant éclairés, ils doivent choisir leur voie. Puis, des points de suspension nous font comprendre que le lecteur se décide.

Après quoi, c'est l'admirable péroraison :

> **Regarde ta tendre lumière qui inonde le ciel d'Orient. En signe de louange, le ciel et la terre s'unissent. Et des quadruples pouvoirs manifestés s'élève un chant d'amour, du feu flamboyant et de l'eau fluide, ainsi que de la terre odorante et du vent tumultueux.**
>
> **Écoute !… du profond et insondable tourbillon de cette lumière d'or où se baigne le Vainqueur, la voix sans paroles de la nature entière élève ses mille accents pour proclamer :**
>
> **Réjouissez-vous, ô hommes de Myalba. Un pèlerin est revenu de l'autre rive. Un nouvel Arhan est né.**

J'ai déjà mentionné la joie éveillée dans la nature entière par la naissance d'un nouvel Initié. Dans cette joie, nous est-il dit ici, le ciel et la terre s'unissent. L'esprit de la terre éprouve un sentiment accru de bienêtre. Cet esprit est une grande entité, qui n'a rien de commun avec notre évolution humaine, et qui a pour corps physique l'ensemble de notre planète. Il est difficile de concevoir la nature d'un être pareil. Si nous ne voyons dans notre terre qu'un globe immense, tourbillonnant dans l'espace, dépourvu d'organes spécialisés, on peut s'étonner qu'il serve de corps à un être quelconque. Mais,

si tous les êtres qui peuplent ce globe **[300]** font partie de la conscience de l'esprit de la terre, leurs yeux lui suffisent. Il vit de leur vie et ainsi acquiert l'expérience. D'ailleurs la terre, dans son mouvement, fait partie d'un immense chœur de planètes, dont chacune ajoute sa propre note à la musique des sphères et possède en soi tout ce qui est assigné à nos efforts.

Dans la vie de cette entité, tout est à une échelle inconnue dans la nôtre. Il se trouve que nos corps ont certaines proportions et qu'ils vivent un certain temps ; voilà pour nous la normale. Si un être minuscule et éphémère nous parait méprisable, nous en respectons un grand qui vit longtemps. Mais ni le volume du corps, ni la durée de l'existence ne constituent des signes de développement ou de progrès. Certains animaux antédiluviens étaient infiniment plus grands que l'éléphant, mais beaucoup moins intelligents. De nos jours encore, le rhinocéros et l'hippopotame sont mentalement inférieurs au chien. Il ne faut donc pas supposer que, l'esprit de la terre ayant pour corps un globe dont le diamètre est de 12 756 kilomètres, et l'une de ses incarnations ayant la même durée qu'une période mondiale tout entière, il soit plus intelligent que nous. En chacun de nous la conscience est un point ; celle de l'esprit de la terre revêt un caractère d'une étrange multiplicité ; il est immense et parait cependant moins avancé que bien des grands Dévas qui se meuvent dans son corps.

Si, debout sur une colline, nous regardons le pays, nous le trouvons dans une certaine mesure saturé de vie – celle de l'esprit de la terre. Cette vie semble présenter des parties, temporaires ou permanentes. Une belle perspective, admirée par beaucoup de personnes, est animée par une vague individualité qui dépend de cet esprit. L'admiration éprouvée, soit par des êtres humains soit par des Dévas, semble dans cette région particulière exciter la vie et celle-ci répond à nos sentiments de plaisir. Admirons-nous un beau paysage, il agit sur nous, mais à notre tour nous agissons sur lui. Cette réponse s'ajoute à ce qu'éprouve la vie dans les règnes minéral, végétal et animal.

Lorsqu'un homme reçoit l'initiation, l'influence avec laquelle il s'est accordé sur les plans supérieurs fait irruption dans toutes les régions de son être. Peu d'effet dans les solides, les liquides et les gaz du plan physique, mais le double éthérique et les corps astral et mental rayonnent **[301]** fortement et ce rayonnement est perçu, comme nous l'avons déjà vu, par les règnes de la nature et par les hommes capables d'y répondre.

Les quadruples puissances manifestées sont celles de la terre, de l'eau, du feu et de l'air – les quatre Dévarajas ou Maharajas qui sont pour nous ici-bas les administrateurs du Karma, les serviteurs subalternes, pour ainsi dire, des Lipikas, les Grands Seigneurs du Karma. Les Indous les nomment, parait-il, Dhritarashtra, Viroudhaka, Viroupaksha et Vaishravana ; chacun d'eux préside à une ligne de développement spéciale. Dhritarashtra passe pour être le chef des Gandharvas, esprits aériens, les Grands Dévas qui s'expriment en musique ; l'orient leur est toujours assigné ; leur couleur symbolique est toujours le blanc ; on les représente comme des cavaliers vêtus de blanc montant des chevaux blancs et portant des targes couvertes de perles. Sous Viroudhaka se placent les Koumbandhas, les Anges du Sud, esprits de l'eau parce que l'hémisphère austral présente beaucoup plus de mers que de terres. On leur assigne la couleur bleue, celle de l'eau ; ils portent des boucliers de saphirs. Sous Viroupaksha se rangent les Nagas, Anges de l'Occident ; leur couleur est rouge ; leurs boucliers sont de corail. Ézéchiel les a décrits comme des êtres ignés remplis d'yeux, et aussi comme des roues ailées. Viennent enfin les Yakshas, gouvernés par Vaishravana ; le nord leur est consacré ; ce sont les Dévas ou Anges de notre terre ; leur couleur est toujours celle de l'or – de l'or caché dans la terre [77].

Pour M^me^ Blavatsky :

> **Myalba est notre terre, fort justement appelée un enfer et le plus grand de tous les enfers pour l'école ésotérique. La doctrine ésotérique ne connait pas d'autres enfers ou lieux de punition que les planètes ou terres portant des hommes. Avitchi est un état et non une localité.**

Bien qu'après leur mort certaines personnes souffrent sur le plan astral, il est difficile d'y voir un châtiment. Elles souffrent de leurs propres imaginations déréglées ou de leurs désirs abjects. Parfois sur ce plan les conditions sont fâcheuses, mais les pires n'ont pas le caractère vil et sordide de ce que l'on peut subir ici-bas. Impossible d'avoir acquis l'expérience des plans supérieurs sans **[302]** reconnaitre avec M^me^ Blavatsky que l'on ne peut rien rencontrer, nulle part, de pire que l'existence physique.

"Un pèlerin est revenu de l'autre rive" signifie évidemment que quelqu'un est parvenu au degré supérieur mais préfère demeurer ici-bas et

---

[77] Voyez *La Lumière d'Asie*, livre I.

travailler parmi les hommes. En général, l'autre rive c'est, pour nous, la Cinquième initiation et non la Quatrième, mais ici cette expression a un sens plus restreint.

Aryasanga termine par la salutation :

PAIX À TOUS LES ÊTRES.

Tout ouvrage religieux bouddhiste ou indou se termine par la même salutation. Les dernières lignes du livre d'Aryasanga sont un chant d'allégresse. Il a quelquefois parlé du sentier de la douleur, mais son péan final respire une joie merveilleuse et une paix sublime.

FIN DU LIVRE